NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

Redaktion

A. LÅNGFORS — Professor em. der romanischen Philologie

P. KATARA — ao. Professor der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis $ 1.50 oder (nur für Finnland) Fmk. 150. Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. *A. Långfors* (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und Bestellungen früherer Jahrgänge an die *Akademische Buchhandlung* (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag. phil. *Åke Furuhjelm* (Johanneksentie 4), einzusenden.

Redaktionssekretär Dozent TAUNO F. MUSTANOJA (Uudenmaankatu 29 B)

LII. JAHRGANG 1951

SUR LA PALATALISATION SPONTANÉE DE L'*S* DANS LES PARLERS GALLO-ROMANS

Question de substrat ou phénomène indigène?

Dans son livre *Eléments de linguistique romane* (§ 336 c) Edouard Bourciez est d'avis que la palatalisation de l'*s* initial dans les mots espagnols comme *jabon* et *jibia* est causée par l'influence morisque. En Espagne cette théorie ne semble pas être très populaire à en juger d'une étude récente (*Estudio sobre el habla de la Ribera*, Tesis y estudios salmantinos V, Salamanca 1947) où l'auteur, Antonio Llorente Maldonado de Guevara (p. 96) traite de la question de la manière suivante:

»En cuanto a las causas del cambio *s-* > *x-*, todavia no dilu-

cidadas, yo creo que hay que desechar la idea de la influencia predominante de la fonética semitica (árabe o hebrea); como ultimamente se ha comenzado a imaginar, debe de obedecer a una tendencia general dialectal indígena que, favorecida quizá por la pronunciación de los judíos y de los moriscos, hizo que muchas palabras cambiaran *s-* > *x-*, etc.»

Une autre théorie veut que le changement phonétique en question doive être expliqué par les habitudes de prononciation ibériques. Nous retrouvons cette théorie chez Gerhard Rohlfs (*Le gascon*, Beihefte zur ZRPh 85, 1935, § 378) qui rappelle l'existence d'un *s* apical dans la langue basque. Ce sont surtout ses enquêtes à Lescun qui soutiennent cette théorie, car les habitants de ce village sont vraisemblablement des descendants de ce peuple ibérique et ils sont connus pour leur prononciation »épaisse» de la consonne en question.

Or dans mon étude sur le palois moderne (§ 158) je fais observer que la palatalisation spontanée de l'*s* est connue d'autres dialectes provençaux trop éloignés du basque pour qu'on puisse expliquer le phénomène par une influence basque. En attendant, j'ai réuni quelques matériaux relatifs à la palatalisation spontanée de l'*s* en constatant que le changement a affecté les parlers de la Dordogne, du Lot, de la Corrèze et même quelques patois du Lot-et-Garonne, de la Haute-Vienne, du Cher et du Cantal. Le phénomène est très répandu aussi en Valais, un peu dans le Val d'Aoste, et on le retrouve également dans les parlers vaudois, voire dans ceux du Jura français.

Bengt Hasselrot a étudié la question dans le Valais (*Etude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle*, thèse d'Uppsala 1937, p. 146). Je cite ici ce qu'il écrit à ce propos:

»Ce même son, intermédiaire entre *s* et *š*, s'entend aussi fréquemment à Ollon-Montagne, et à Ormont-Dessus il s'est substitué à tout *s*. A Leysin, à Corbeyrier et, surtout, à Yvorne, les cas avec *š* sont beaucoup plus nombreux qu'à Ollon, sans être toutefois en majorité sur les cas avec *s*.

A Vionnaz les mots avec *š* < *s* (par palatalisation sponta-

née), sont rares, à Val d'Illiez M. Fankhäuser ne mentionne que *ši* < *saxu*. Dans le Valais moyen nous retrouvons le son intermédiaire entre *s* et *š* et dans le Haut-Valais tout *s* est passé à *š*.

Dans une petite anecdote de l'Agace 29, 2 qui, selon une mention expresse, est en patois archaïque, je relève *chai, che, chapin* »suis, si, sapin». Ces trois mots sont actuellement prononcés avec *s*. Il est par conséquent probable que tous les *s* chez nous, encore naguère, étaient *š*. Reste à savoir pourquoi la régression n'a pas atteint les mots avec *š* < *sy*. Le son issu de *sy* n'était peut-être pas absolument homophone avec le son auquel *s* avait abouti par palatalisation spontanée.»

Hasselrot cite ensuite six cas de palatalisation spontanée qu'il avait observés au cours de son enquête, à savoir : *septe* < *ša, sabulu* > *sabδa, sauma* > *šuma, sudare* > *šwå, grossa* > *groša* et *adsonare* > *ašənå*.

Hasselrot, pour une raison quelconque, n'a pas étudié ce phénomène sur l'*ALF*. Il aurait pu constater qu'à l'époque d'Edmont la palatalisation était réellement plus répandue qu'aujourd'hui. Elle était pratiquement de règle aux points 989, 988, 978, 979, 969, 959, 70 et assez générale aux points 937 et dans le Val d'Aoste.

C'est ainsi que nous lisons *šabla* (ALF 1176 sable), *šabo* (ALF 1177 sabot), *šañe* (ALF 1180 saigner), *šala* (ALF 1183 saler), *šōša* (ALF 1193 sauce), *šošisĕ* (ALF 1194 saucisse), *šōdze* (ALF 1196 saule), *šota* (ALF 1197 sauter), *šarvādze* (ALF 1199 sauvage), *šai* ou *šave* (ALF 1200 savoir), *šō* (ALF 1208 seau), *šè, šèk, šœ* (ALF 1209 sec), *šèya* ou *šila* (ALF 1211 seigle), *šēze* (ALF 1212 seize), *šā, šō* (ALF 1213 sel), *šena* (ALF 1216 semer), *ša, šat* (ALF 1219 sept), *šarpẽ* (ALF 1221 serpent), *šoleta* (ALF 1228 seule), *šāva* (ALF 1230 sève), *šiño* (ALF 1233 signe), *ši, še, šiš* (ALF 1235 six), *sẅera* (ALF 1236 sœur), *šóle* (ALF 1241 soleil), *šorši* (ALF 1247 souci, plante), *šōrda* (ALF 1258 sourd), *šōkro* (ALF 1262 sucre), *šwa* (ALF 1263 suer), *rošiñol* (ALF 1168 rossignol), *regališe* (ALF 1141 réglisse), *bošü* (ALF 149 bossu), *kešə* (ALF 197 caisse), etc.

L'*ALF* connaît également des formes avec le son intermédiaire entre *s* et *š*, mais elles sont plus rares : *šo* et *ṡo* pour 'seau', *šavõ* et *ṡavõ* pour 'savon', *seyne* et *šañe* pour 'saigner', *šã* et *sã* pour 'sang', *šak* et *ṡak* pour 'sac', etc.

Les observations et les théories de Hasselrot sont donc dignes de confiance; il faut seulement regretter qu'il n'ait pas essayé d'expliquer le recul des formes à *s* palatalisé. La raison en est pourtant assez claire. Nous savons déjà du cas de Lescun que les voisins d'un village qui prononce un *s* trop »épais» se moquent de cette prononciation et que surtout les jeunes sont très sensibles à cette sorte d'ironie. C'est un fait constaté aussi en Finlande où les formes comme *meþþä* pour *metsä* et *lalossa* pour *ladossa* se trouvent en fort recul du fait qu'elles ont été tournées en ridicule par les voisins prononçant eux-mêmes *mettä* et *larossa*, formes dialectales plus répandues.

Il ne faut pas non plus oublier que l'école suisse a joué un rôle inestimable dans la désagrégation des patois et que par conséquent les instituteurs se sont livrés à une lutte acharnée contre les *ch* des élèves. La disparition de l'*s* palatalisé est donc due à des raisons d'ordre social.

En ce qui concerne le son intermédiaire entre *s* et *š*, c'est cette habitude articulatoire qui annonce la tendance de la palatalisation spontanée. L'*s* espagnol et finnois ne diffère pas beaucoup de ce son. Edmont a été particulièrement sensible à ce son qu'il a souvent noté dans la Dordogne. Là chaque *s* est prononcé d'une manière plus »épaisse» que dans le français normal.

Nous lisons donc sur l'*ALF* : *ṡable* (ALF 1176 sable), *ṡaoso* (ALF 1193 sauce), *ṡoṡiṡo* (ALF 1194 saucisse), *ṡota* (ALF sauter), *ṡaore* (ALF 1200 savoir), *ṡabu* (ALF 1204 savon), *ṡelo* (ALF 1208 seau), *ṡe* (ALF 1209 sec), *ṡèglé* (1211 seigle), *ṡēze* (ALF 1212 seize), *ṡao* (ALF 1213 sel), *ṡomena* (ALF 1216 semer), *ṡemmano* (ALF 1214 semaine), *ṡē* (ALF 1219 sept), *ṡulo* (ALF 1228 seule), *ṡōr* (ALF 1236 sœur), *ṡuleł* (ALF 1241 soleil), *ṡūr* (ALF 1258 sourd), *ṡükre* (ALF 1262 sucre), *ṡyÿa* (ALF 1263 suer), *eṡkālo*

(ALF 436 échelle), *eṡkōlo* (ALF 441 école), *ruṣiñol* (ALF 1168 rossignol), *buṡü* (ALF 149 bossu), *kaeṡo* (ALF 197 caisse), etc.

En avançant plus vers l'Est nous tombons sur des formes où l'*s* est totalement palatalisé, mais il me semble que le changement n'était pas encore achevé aux temps d'Edmont, car les patois semblent hésiter entre *š* et le son intermédiaire entre *s* et *š*. Nous avons par conséquent sur la carte 1176 sable : *š* aux points 617, 711, 719 638, mais *ṣ* aux points 618, 619. Le point 618 prononce pourtant *š* dans le mot 'sac' où le point 619 a toujours *ṡ*, la même divergence est notée pour le mot 'saigner', tandis que tous les deux disent *ṡ* dans le mot 'sang'. Quant au point 617, Edmont a noté un *š* dans les mots 'sable', 'sac' et 'sang', mais *ṡ* dans les mots 'sabot', 'saisons' et 'saler'. Le point 719 est plus uniforme. Il donne presque toujours *š*.

Il ne sert à rien d'étudier la prononciation point par point. Il suffit de constater que la palatalisation était un phénomène plus ou moins généralisé entre Bergerac et Aurillac et d'autre part entre Cahors et Limoges et qu'elle fut plus complète dans l'hémisphère oriental que dans la partie Ouest du domaine. J'ignore l'état actuel des choses.

Albert Dauzat, qui a étudié les parlers auvergnats, est d'avis que quelques phénomènes phonétiques particuliers observés dans ces régions pourraient s'expliquer par le substrat celtique, sûrement assez fort dans ces pays d'une romanisation relativement faible. Si l'on recourt à cette explication encore pour la palatalisation de l'*s*, phénomène plutôt limousin qu'auvergnat, c'est vouloir prétendre que trois races, les peuples sémitiques, ibériques et celtiques ont prononcé un *s* sensiblement plus épais que les Romains. La faiblesse de cette théorie est évidente. Si les Espagnols, les Limousins et les Valaisans, peuple profondément romanisé, tendent à palataliser les *s*, ne faut-il pas y voir une évolution indigène plutôt que l'influence d'un peuple non-roman? Il y a, parmi tous les peuples, des individus qui prononcent un *s* plus épais que les autres. C'est un son relativement difficile à produire et que les enfants n'arrivent à bien prononcer

qu'après des efforts souvent répétés. Ce sont les individus qui donnent naissance aux changements phonétiques d'un parler local. Si ces individus sont nombreux ou qu'ils forment un centre intellectuel, si insignifiant qu'il soit à nos yeux, ils peuvent donner naissance à une nouvelle prononciation qui se propage par l'imitation. Je crois qu'en tâchant d'expliquer la palatalisation spontanée de l'*s*,il faut recourir à ces causes psychologiques et sociales. Je suis donc partisan de M. Maldonado de Guevara qui voit dans la palatalisation de l'*s* un phénomène indigène plutôt que l'effet d'un substrat.

Ilmari Lahti

LE FRANCO-PROVENÇAL EST-IL UN DIALECTE FICTIF?

Dans *Language*, revue linguistique américaine (t. 25, n:o 1, 1 (t. 25, n° 1949, n° 1, 14 pages) M. Robert A. Hall Jr. vient de publier un article intitulé *The Linguistic Position of Franco-Provençal* et illustré de dix cartes. Il s'est proposé d'étudier les limites phonétiques du groupe franco-provençal supposé, telles que les définissait Ascoli dans ses *Schizzi franco-provenzali* parus dans l'*Archivio glottologico italiano* 3. 61—120. M. Hall a étudié nombre de cartes de l'ALF dont il projette les données sur ses dix cartes et en vertu desquelles il aboutit à un résultat négatif, c'est-à-dire que la notion franco-provençal ne serait qu'une fiction. La seule importance de cette notion serait donc d'ordre géographique, non pas linguistique. D'après lui, un groupe franco-provençal n'existe pas, ce n'est qu'une zone de transition vaste et éphémère entre le français et le provençal. Sa carte n° 10 donne, en effet, une impression déconcertante à qui veut croire à l'existence de ce troisième groupe gallo-roman.

Une lecture attentive de l'étude de M. Hall fait cependant surgir des observations, relever des faiblesses de méthode, des doutes. On sait que la méthode cartographique est, sinon

dangereuse, au moins un peu »trop facile», que le choix des mots de l'ALF peut se faire trop en faveur de ce qu'on veut prouver et que l'interprétation des données de l'ALF n'est pas chose facile. C'est surtout à ces deux derniers points que Hall se montre assez faible et sans critique.

Ascoli définit le franco-provençal comme étant un dialecte qui conserve *a* latin accentué, sauf après palatale. C'est la fameuse différence entre le traitement de cette voyelle dans les mots *enterrer* et *changer*.

Pour prouver qu'il n'existe pas de frontière linguistique franco-provençale basée sur ce phénomène, Hall choisit sept mots figurant sur l'ALF dans lesquels *a* se trouve après une consonne palatale (frontière contre le provençal) et dix mots pour la position après non-palatale (frontière contre le français). Or parmi les premiers il y en a quatre qui forment une frontière linguistique d'une rare précision. Des trois autres, *cher* est mal choisi parce que c'est un terme qui s'emploie fréquemment dans le commerce. Son aire linguistique ne peut pas être normale. Le second, *échelle*, marque nettement la frontière linguistique de la langue d'oc au moyen âge, c'est donc une exception qui confirme la règle. Quant au troisième mot »irrégulier», c'est *chier*, mot grossier dont l'aire linguistique ne diffère d'ailleurs presque pas de celles des quatre termes propres à justifier la théorie d'Ascoli.

Quant aux dix mots devant montrer la faiblesse de la frontière contre le français, je constate d'abord *sel* qui est comparable à *échelle*, ensuite *amer* qui a gagné beaucoup de terrain en faveur de la prononciation française et qui doit être mis hors de compte pour la simple raison que des centaines de mots français ont également pénétré vers le Midi. Sept mots sur dix, grosso modo, forment un faisceau assez compact sur la ligne tracée par Ascoli. Il est à noter que ces mots forment une frontière linguistique beaucoup moins marquée contre le picard et le normand, et ceci pour deux raisons bien connues: 1) parce que chaque mot possède plus ou moins son aire individuelle et

2) à cause de l'infiltration parisienne qui affectait tant de patois déjà à l'époque où fut créé l'ALF.

M. Hall étudie ensuite quatre phénomènes phonétiques qui forment la frontière linguistique de la langue d'oc, savoir la palatalisation de *k* et de *g*, la disparition de *-d-* intervocalique et celle de *s* devant consonne, tous phénomènes inconnus du provençal. On sait que l'arverno-limousin se distingue des autres parlers du Midi en faisant palataliser *k* et *g* tout comme la langue d'oïl, mais qu'il est aussi conservateur que les autres dialectes de la langue d'oc en ce qui concerne les autres mutations consonantiques. M. Hall se sert de ce fait pour prouver que l'arverno-limousin présente une zone de transition tout comme le franco-provençal. A coup sûr, mais cela ne prouve rien contre l'existence d'un groupe franco-provençal!

Voyons maintenant comment se présente l'état de choses à la lumière des cartes de M. Hall. Les isoglosses pour *-d-* sont d'une netteté remarquable. Il y a hésitation dans les Alpes, mais il est connu que, dans cette région-là, les formes à dentale (fricative) conservée sont en train de gagner du terrain vers le Nord. C'est donc cela qui explique l'irrégularité locale. Il y a trois exceptions à noter: *veau* qui a presque conservé son aire phonétique médiévale, *chaîne* et *mariage*, dont les formes françaises ont gagné beaucoup de terrain au dépens des formes méridionales, ce qui est normal.

M. Hall semble avoir plus de chance lorsqu'il dresse les isoglosses des mots devant représenter la palatalisation de *k* et de *g*. Seulement, il commet une erreur de méthode lorsqu'il choisit comme témoins les mots *cheval*, *cher*, *chambre* et *fourchette*. Même le béarnais, dialecte très conservateur, a *chibau* pour »cheval» et l'explication en est facile. La frontière linguistique est, en effet, assez nette, plus nette que contre le normand et presque aussi nette que contre le picard. Quant à *g*, on ne choisit pas des mots comme *geai* et *purge* pour constater une frontière phonétique.

Quant à la disparition (ou désibilation) de *s* devant con-

sonne, la carte établie par M. Hall semble lui donner raison. Dans l'arverno-limousin les isoglosses sont d'un caractère très capricieux. Seulement, la désibilation y est assez tardive, elle y est en train de se produire. Ailleurs les isoglosses sont d'une concordance absolue.

Deux cartes seulement, celle qui présente la délatéralisation de *l* mouillé et celle sur laquelle figure le traitement de *en* latin (*an* — *en*), parlent en faveur de M. Hall. Cependant, sur la première, on constate facilement la poussée parisienne qui descend par la vallée de l'Allier et qui explique suffisamment le désordre local. De même, une autre poussée, plus ancienne, a coupé en deux l'aire méridionale dans le Sud-Ouest, deux faits classiques, familiers à tous ceux qui ont travaillé sur l'ALF. N'oublions pas non plus que la jeunesse béarnaise prononce aujourd'hui souvent *y* au lieu de *l* mouillé. Et finalement, en ce qui concerne la frontière linguistique entre *an* et *en*, elle existe toujours, bien qu'elle ait été entamée par l'influence parisienne. Elle est d'ailleurs bien visible sur la carte dressée par M. Hall. Mais il a raison: les isoglosses sont déjà en panique.

Bref, M. Hall ne connaît pas suffisamment l'histoire des parlers galloromans, il a mal choisi ses matériaux et il ne sait pas interpréter les données de l'ALF. Voilà pourquoi son article, sensationnel à première vue, n'est pas propre à nous convaincre de l'inexistence d'un groupe franco-provençal. Celui-ci, en effet, a subi une si forte influence parisienne, son vocabulaire a été tellement infiltré, qu'il faut des matériaux beaucoup plus abondants pour dresser des cartes phonétiques dignes de foi. L'ALF n'est pas capable d'en fournir la quantité nécessaire.[1]

Ilmari Lahti

---

[1] De l'article de M. Hall il y a un compte rendu, par G. Gougenheim, dans *Le Français Moderne*, 18 (1950), p. 76—7. On y lit, entre autres, ceci: »Les cartes dressées par M. Hall fournissent un intéressant exemple de l'utilisation de l'ALF pour un problème de géographie phonétique. Mais nous ne pouvons les considérer comme probantes . . .»

STROPHES DES CHANSONS FRANÇAISES

M. Marcel Cohen a voulu trouver récemment, dans les chansons françaises, une règle de vers jusqu'ici méconnue (*Europe*, no. 37, janv. 1949): »Dans la majorité des chansons ou couplets isolés constituant le répertoire usuel dans l'ensemble de France, on trouve des combinaisons rythmiques qui consistent en terminaisons consonantiques jouant un *rôle suspensif*, suivies de terminaisons vocaliques jouant un *rôle d'arrêt* ou *rôle conclusif*.» Sont consonantiques les terminaisons qui comportent une consonne quelconque, »suivie ou non d'un *e* pourvu d'une note dans la musique»; les autres sont vocaliques.

M. Cohen cite de nombreux exemples à l'appui de sa thèse. Les exceptions confirmeraient la règle, apparaissant comme des effets plus ou moins inattendus et originaux. Mais enfin il admet l'hypothèse que cette alternance est spéciale aux chansons de mouvement, surtout aux chansons à danser (»où il y a effectivement des attitudes d'attente — suspensives — et des repos»).

Il apparaît que la thèse de M. Cohen en comprend deux: l'une est l'équivalence des terminaisons dites consonantiques, avec ou sans *e* muet en fin de mot, l'autre est la valeur constante de suspension et d'arrêt, attribuée respectivement à l'une et à l'autre terminaison.

La distinction des rimes, chez M. Cohen, est celle de Grammont: »à partir du moment, qui se situe au XVII^{e} siècle, où dans le français non méridional on a cessé de prononcer un *e* muet en fin de mot . . , dans la poésie récitée, la distinction des rimes dites féminines et dites masculines doit être rectifiée: il y a, en réalité, des rimes à terminaison consonantique, avec ou sans *e* écrit, . . et des rimes à terminaison vocalique, avec ou sans consonne écrite ou prononcée . .» Mais la question est de savoir si la disparition de l'*e* sourd atteint la prononciation poétique, si c'est un fait de la langue poétique traditionnelle.

D'après Grammont, »dans l'intérieur du vers français, il

n'y a pas d'*e* muet; tous les *e* qui comptent dans le nombre des syllabes doivent se prononcer nettement». Grammont et d'autres donnent comme règle qu'il faut toujours faire entendre les *e* sourds au milieu des vers et qu'ils sont absolument nuls à leur fin. Or on sait que l'usage n'est pas conforme à cette règle. Dans la récitation, l'*e* muet se trouve très souvent supprimé au milieu des vers et indiqué à leur fin; pour toute documentation il suffit de renvoyer à l'anthologie de Koschwitz. Il faut conclure que l'*e* féminin est une valeur réelle de la langue poétique traditionnelle, qu'il soit prononcé ou supprimé dans la prononciation, qu'il soit prononcé tel quel ou marqué seulement par la longueur de la tonique. C'est bien le même mot de la langue qui peut se trouver à l'intérieur ou à la fin des vers.

Il faut donc s'en tenir à la distinction traditionnelle de vers féminins et vers masculins. Cette opposition est-elle propre à exprimer la polarité de suspension et d'arrêt? Il y a en effet, et un peu partout, tendance à la suite vers féminin-vers masculin, tendance à la terminaison masculine des unités de vers supérieures. M. Cohen cite, entre autres, les quatrains qui composent la chanson *Au clair de la lune:*

Au clair de la lune,
Mon ami Pierrot,
Prête-moi ta plume
Pour écrire un mot.

Pour montrer l'universalité de cette tendance, on pourrait citer l'exemple d'une *trova* portugaise:

Quem pintou o amor cego
Não-no soube bem pintar.
O amor nasce de vista!
Quem não ve, não pode amar.

ou un *schnadahüpfl* allemand:

I hab' á schön's Häusle,
I hab'a schön's Haus,
Da will i drin wohnen,
I zieh' nimmer aus.

Réunion d'un hexamètre et d'un pentamètre, le distique joint aussi un vers masculin à un vers féminin.

Cette tendance, qui paraît universelle, à la suite vers féminin-vers masculin n'est pas restée jusqu'ici inaperçue. Déjà M. Jirmounski l'avait signalée: d'après lui, s'il y a alternance des rimes masculines et féminines, c'est en général la féminine qui précède et la masculine qui suit; ce sont les rimes masculines qui donnent l'impression d'achèvement, de fin plus tranchée.

Pour quelle raison? C'est évidemment à cause du passage brusque de la chaîne parlée à la pause, à cause du contraste maximum entre la fin de vers et la pause. Celle-ci est toujours un élément du vers, fait reflété dans la graphie par la place vide obligatoire en fin de vers, marque de tout texte versifié. Il est vrai que le rôle de la pause varie: ou bien elle relève, en la délimitant, l'unité autonome du vers ou elle fait partie elle-même d'une figure rythmique consistant dans l'alternance d'un espace plein avec un espace vide. Il y a des vers libres où l'alternance d'espace plein avec espace vide constitue la seule base du rythme poétique; l'isochronie de la pause supplée à l'isochronie du vers.

La valeur d'arrêt des vers masculins repose sur l'arrêt brusque. Arrêt plus marqué, voilà tout. Cette qualité intrinsèque ne suffit pas pour donner aux vers masculins, une fois pour toutes, la fonction d'arrêt.[1] Mais elle lui est favorable et peut

[1] M. Michel Lejeune vient de critiquer à son tour les thèses de M. Cohen (*Le Français moderne*, oct. 1949). En se plaçant au point de vue de la musique, M. Lejeune reconnaît, dans les chansons françaises, l'opposition entre terminaison dans une partie faible de la mesure, et terminaison au temps fort; cette opposition reflète celle entre terminaison féminine et terminaison masculine. Impossible de nier la réalité linguistique de l'*e* muet qui sonne dans le chant.

être rehaussée par nombre de moyens. Il s'agit d'isoler de toute façon le vers final masculin; citons, à titre d'exemple, la strophe du *Stabat mater:*

Stabat mater dolorosa
Iuxta crucem lacrimosa,
Dum pendebat filius,
Cuius animan dolentem,
Contristatam et gementem
Pertransivit gladius.

Brno

Paul Trost

HURLEWAYN

Ce mot d'anglais médiéval est mentionné par M. Gösta Langenfelt, *NM* LI (1950), 9, n., de la façon suivante:

> for *hurlewaynis kynne* (*Richard the Redeles.* Polit. Songs. Chron. & Mem. 14 I xcii) see NED which sees in it Hellequin; Gamillscheg: OFr. mesnie Hellequin > Arlecchino, Harlekin.

En effet, le NED atteste l'expression *of hurlewaynis kynne* en 1399, mentionne aussi les variantes *helwayne*, *hellwain* et propose l'étymologie *mesnie Hellequin*. Le sens du mot anglais est 'the name of a rural sprite or hobgoblin formerly supposed to haunt hedges, etc.'

C'est ici un cas où l'étymologie est *grosso modo* juste, mais erronée dans le détail. Juste, en ce qui concerne l'appartenance à la famille sémantique de la Chasse Sauvage, mais erronée en ceci que *hurlewaynis kynne* n'est pas étymologiquement identique avec *mesnie Hellequin*.

M. Kemp Malone, *English Studies*, XVII, 141—4, a en effet relevé une expression *milites* Herlewini dans le latin de Pierre de Blois (XII^{e} s.), parallèle à cette *familia* Herlichini d'Orderic Vital (XII^{e} s.) qui contient le prototype de l'anc. fr.

mesnie Hellequin. M. Malone analyse *familia Herlechini, mesnie Hellequin* comme contenant *Herla king*, c'est-à-dire le nom du dieu Wotan *Herla* (diminutif de germ. *hari* 'armée') + le mot anglais *king* prononcé à la française (*king* > *-quin*): la mesnie Hellequin est donc la 'famille, suite du roi-dieu Wotan'. D'autre part, M. Malone explique *milites Herlewini* comme contenant une expression 'les amis (germ. *win* 'ami') de Herla' (= Wotan). J'ai pu montrer ensuite qu'un **Herlewynus* doit être à la base du mot argotique *arlouyn* 'souteneur' (attesté chez Villon): le sématisme est évidemment 'membre de la Chasse Sauvage', 'âme damnée', 'esprit sauvage et tapageur' > 'souteneur'. (*Studies in Philology*, 1944, p. 521 [1]). Ensuite, M. Charles H. Livingston a attesté le même dérivé de la **familia Herlewyni* (sous la forme *herluin*) dans un fabliau du XIII[e] siècle au sens de 'mari querelleur' (même sématisme de base: 'individu tapageur' > 'querelleur'); *Mod. Lang. Notes*, LX, 178. Le *hurlewaynis kynne* de 1399 est donc un chaînon important dans mon raisonnement — qui m'avait échappé ainsi qu'à M. Malone: cette expression témoigne de l'existence dans une langue vulgaire du moyen âge d'un reflet des *milites Herlewini* de Pierre de Blois.

La fin du nom anglais *-wayne* révèle une origine française: précisément la seconde syllabe de cet *arlouyn* (*herluin*), attesté plus haut dans des sens dérivés, mais conservé en moyen anglais dans le sens plutôt originaire: '[membre de la suite de Wotan, de la Chasse Sauvage' > 'âme damnée], esprit familier, lutin', etc.

The Johns Hopkins University

Leo Spitzer

[1] J'ai essayé de prouver dans le même article que la famille de mots anglais et romans (*h*)*arlot* est apparentée à celles de (*h*)*arlouin* et *herlequin* et (dans *Mélanges Hoepffner*, 1949, p. 107—12) que les différents *arnaut* (*renaud*), au sens péjoratif en roman, correspondant à un latin *filii Arnaldi* attesté au XII[e] siècle, peuvent eux aussi être réduits à la base *Hellequin* (*Hennequin, Hernequin*).

DER ITALIENISCHE EINFLUSS AUF DAS NEUHOCHDEUTSCHE

Eine Skizze[1]

Im Mittelalter blieb der italienische und der von ihm in dieser frühen Zeit schwer zu trennende rätoromanische Einfluss sowohl hinsichtlich Umfang als auch Verbreitung verhältnismässig beschränkt. Die leichteste Aufnahme und weiteste Verbreitung fanden auf deutschem Sprachgebiet die italienischen Ausdrücke des Handels, dann auch teilweise diejenigen der Seefahrt. Auch die Baukunst und das Handwerk haben italienische Wörter in beträchtlicher Anzahl und recht weit zu tragen vermocht. Die aus dem Süden kommenden Ausdrücke des Weinbaus und der Landwirtschaft sind dagegen meistens auf das süddeutsche Randgebiet beschränkt geblieben, wo der italienisch-rätoromanische Einfluss naturgemäss auf allen Lebensgebieten sich am stärksten auswirkte. Das südliche Lehngut des Mittelalters bestand in der Hauptsache aus bürgerlichen Wörtern, die dementsprechend in Denkmälern dieser Lebenssphäre auftreten; die deutsche höfische Literatur hat in der Regel keine Verwendung für sie.

Gegen Ende des Mittelalters nimmt die Zahl der italienischen Wörter im Deutschen offensichtlich zu. Allmählich beginnt die Wirkung eines neuen Faktors sich geltend zu machen, der für den sprachlichen Einfluss Italiens von besonders tiefgreifender Bedeutung ist: die italienische Renaissance tritt auf den Plan.

Mit der beginnenden Neuzeit schwillt der Strom italienischen Lehnguts mächtig an. Es ist die Zeit der italienischen Hochrenaissance, diese strahlende Epoche italienischer Kultur, Kunst, Wissenschaft und italienischen Lebensstils, in der

---

[1] Vortrag, gehalten vor der IX. Nordischen Philologentagung in Helsinki vom 2—5. August 1950.

Italien zum Vorbild für alle Kulturvölker wird. Die italienische Hochrenaissance (also etwa die Zeit zwischen 1500 und 1530) trägt jetzt einen gewaltigen Strom von italienischen Kulturwörtern über Europa. Er ergiesst sich ausser über Deutschland über viele andere Länder, darunter besonders auch über Frankreich, und einige italienische Wörter gelangen jetzt ebenso wie auch in der Folgezeit über Frankreich, durch Vermittlung der französischen Sprache, ins Deutsche. Auch die Zeit der Spätrenaissance (zw. 1530—1600) sieht diesen Strom sich mit unvermindeter Kraft weiter ergiessen, während in der darauffolgenden Zeit des Barocks ein Abebben allmählich festzustellen ist. Da der italienische sprachliche Einfluss in den zwei ersten Jahrhunderten der Neuzeit viel ähnliche Züge aufweist, fasse ich sie in meiner Darstellung zusammen.

Während wir bei den Entlehnungen des Mittelalters in der Regel mit mundartlicher Herkunft zu rechnen hatten, stammen die neuzeitlichen Entlehnungen der deutschen Schriftsprache gewöhnlich aus der inzwischen gefestigten italienischen Schriftsprache. Nur in den direkt an das Romanische grenzenden süddeutschen Mundarten sind Entlehnungen aus den norditalienischen bzw. rätoromanischen Mundarten in grösserer Anzahl auch unter den jüngeren Entlehnungen zu erwarten; und in der Tat finden wir auch sowohl im Alemannischen wie im Bairisch-österreichischen eine ganze Reihe von norditalienischen und rätoromanischen mundartlichen Wörtern.[1] — Wenn wir jetzt in der deutschen Schriftsprache z.B. Formen mit intervokalischem *-d-* anstatt mit gemeinitalienischem *-t-* begegnen, wie dtsch. *Maskerade* gegenüber italien. *mascherata*, so dürfen wir nicht mehr ohne weiteres Entlehnung aus dem Norditalienischen annehmen, sondern werden gewöhnlich feststellen können, dass das betr. Wort — wie z.B. gerade *Maskerade* — durch Vermittlung des Französischen ins

[1] Um mich nicht zu wiederholen, verweise ich hier nur auf Neuphilologische Mitteilungen 1943 S. 1 ff.

Deutsche gelangt ist (das Französische ersetzt die italienische Endung *-ata* in seinen Entlehnungen aus dem Italienischen gern durch *-ade*; so heisst es auch im Frz. *mascarade*). In einigen Fällen mit deutschem *-d-* gegenüber italienischem *-t-* bleibt auch die Möglichkeit spanischen Ursprungs zu erwägen.

Die italienischen Entlehnungen der zwei ersten Jahrhunderte der Neuzeit stehen vorwiegend im Zeichen der Hochrenaissance, und sie stammen somit in der Hauptsache aus dem Gebiet der Kunst, der Wissenschaft und des neuen sich entfaltenden, prachtvollen italienischen Lebensstils. Dies besagt aber keineswegs, dass die Wörter der sonstigen Lebensgebiete etwa fehlten. Auch sie sind vertreten, obgleich sie hinter den neuen Kulturwörtern jetzt zurücktreten müssen. Der italienische Handel und die italienische Seefahrt z.B. vermitteln auch jetzt eine bedeutende Anzahl italienischer Ausdrücke, und der italienische Einfluss auf den Wortschatz des deutschen Kriegswesens nimmt sogar stark zu.

Unter den typischen Entlehnungen der Hochrenaissance nehmen die Ausdrücke der Musik einen hervorragenden Platz ein. Schon im Mittelalter besass Italien eine hoch entwickelte Musik, aber erst mit dem Siegeszug der italienischen Kunst der Renaissance nimmt die italienische Musik für ein paar Jahrhunderte die unbestrittene Führung in der Welt ein. Die italienische Terminologie der Musik dringt jetzt in die Kultursprachen ein, in denen sie immer noch eine dominierende Rolle spielt. In dem 16. und 17. Jh. fanden u.a. folgende italienische Wörter aus diesem Gebiet im Deutschen Aufnahme:

Eine gegen Ende des 17. Jh. in Italien entstandene Kunstgattung erhielt den Namen *opera*. Im Deutschen begegnen wir im 17. Jh. der noch nicht eingedeutschten Form *Opera*, für die dann im folgenden Jh. sich *Oper* durchsetzt. Um die Wende des 15. und 16. Jh. sind als Fachwörter der Musik im Deutschen belegt z.B. *Alt* 'tiefe Frauenstimme' $<$ ital. *alto* und *Bass* 'die tiefste Stimme' $<$ italien. *basso*, im 17. Jh. *piano* 'leise', 'schwach' $<$ ital. *piano* und *Bariton* 'Singstimme

zwischen Tenor und Bass' < italien. *baritono*. Ferner stammt z.B. das im Anfang des 17. Jh. aufgenommene *Konzert* aus italien. *concerto*; allerdings hat sich in diesem Wort, wie in vielen anderen italienischen Entlehnungen, eine latinisierende Aussprache durchgesetzt. Auch im Norditalienischen wurde *c* vor *e* und *i* früher *ts* ausgesprochen, aber heute ist diese Aussprache auch hier nur noch teilweise erhalten; durch den Einfluss der Hochsprache hat auch im Norden *tsch* und durch den Einfluss des Toskanischen *sch* an Boden gewonnen. Es ist wenig wahrscheinlich, dass eine derartige wenig verbreitete dialektische Aussprache die Aussprache typischer Kulturwörter beeinflusst hätte.

Als Beispiele für die Wörter der Dichtkunst seien etwa genannt: *Sonett* 'ein aus 14 Zeilen bestehendes Gedicht' < italien. *sonetto*, das bereits im 16. Jh. im Deutschen auftritt, und *Novelle* 'kleinere Erzählung' < italien. *novella*, das im 16. Jh. im Deutschen noch in der ursprünglichen, nicht eingedeutschten Form *novella* begegnet; im 17. Jh. ist dieses Wort auch in der durch das Frz. beeinflussten Form *Nouvelle* belegt.

Der Architektur und den bildenden Künsten verdankt die deutsche Sprache dieser Zeit z.B. *Piazza* 'Platz' < italien. *piazza* bereits seit dem 16. Jh., *Mole* 'Hafendamm' < italien. *molo*, desgleichen seit dem 16. Jh., *Pergola* 'Laube', 'Laubengang' < italien. *pergola* seit dem frühen 17. Jh. und endlich *Pastell* 'eine Art Bild' teilweise direkt < italien. *pastello* und *Fresko*, *Freske* < italien. (*pittura à*) *fresco*, teilweise durch frz. Vermittlung, um die Wende des 17./18. Jh. — Der italien. Gartenkunst verdankt das Deutsche das Wort *Grotte* zunächst 'künstlich angelegte Höhle', das im 17. Jh. < italien. *grotta* aufgenommen wurde.

Aber nicht nur auf dem Gebiete der Kunst war das Italienische der Renaissancezeit Vorbild für Europa: auch im Kriegshandwerk haben die übrigen Völker viel von den Italienern gelernt, die in einer Reihe von Feldzügen eine ausgezeichnete Taktik, Bewaffnung und Organisation entwickelt hatten. Und

als Spuren dieses italienischen Einflusses tritt im Deutschen im 16. und 17. Jh. eine grosse Anzahl italienischer Ausdrücke des Kriegswesens auf. Im 16. Jh. hält sich das militärische Fremdwort im Deutschen — und zwar sowohl das Fremdwort italienischer wie französischer Herkunft — in vernünftigen Grenzen, im 17. Jh. aber, in der Zeit des 30-jährigen Krieges, wuchern geradezu besonders die französischen, aber auch die italienischen Fremdlinge.

Als Beispiele seien aus dem 16. Jh. genannt: *Soldat* < italien. *soldato*; *gwardi*, *guardia* < italien. *guardia*, das dann gegen 1700 durch das frz. *Garde* verdrängt wird; *Marketender*, früher *marcodant*, 'Feldwirt' < italien. *mercatante*; das bes. oberdeutsche *scharpfentin* 'Feldschlange', eine volksetymologische Umbildung des italien. *serpentina*. Im 17. Jh. treten auf Z. B. *Kartätsche* 'Artilleriegeschoss' < italien. *cartoccio* (daneben auch *Kartusche* über das frz. *cartouche*); *Kasematte* 'Wallgewölbe' < italien. *casamatta*.

Auch neue Wörter des Handels, die schon im Mittelalter in bedeutender Anzahl Eingang fanden, werden aufgenommen; z.B. das heute so verbreitete *Risiko* 'Gefahr' tritt im 16. Jh. als Terminus der Kaufmannssprache auf und wurde aus gleichbedeutendem italien. *risico* entlehnt; *konto* 'Rechnung', das auf italien. *conto* zurückgeht, begegnet bereits um die Wende des 15./16. Jh., *Saldo* 'Rechnungsbestand' < italien. *saldo* seit dem 16. Jh. Ebenfalls im 16. Jh. tritt das Wort *cavedal* 'Kapital' in dieser aus Norditalien stammenden Form auf; später wird sie durch latein.-frz. *Kapital* verdrängt.

Aber, wie gesagt, nicht nur die italienische Kunst und einige Spezialgebiete wie z.B. der Handel und das Kriegswesen, haben stark auf Deutschland gewirkt. Da der ganze italienische Lebensstil als vorbildlich und nachahmenswert betrachtet wurde, wurden ausserdem noch Wörter der verschiedensten Lebensgebiete aus Italien importiert. Das gesellschaftliche Leben möge vertreten werden durch *Dama* 'Dame' < italien. *dama* und *Kavalier* < italien. *cavaliere* über frz. *cavalier*, die

um die Wende des 16./17. Jh. aufgenommen wurden; für *Dama* wird später unter frz. Einfluss *Dame* üblich. — Benennungen von Vergnügungen u.dgl. sind z.B. *Karneval* im 17. Jh. < italien. *carnevale* und *Maskerade* um 1600 über frz. *mascarade* < italien. *mascherata, mascarata*; auch das tief eingebürgerte deutsche Wort *Spass*, das um die Wende des 16./17. Jh. in der Form *spasso* auftritt, geht auf gleichbedeutendes italien. *spasso* zurück. Über das Französische ist italien. *pommata* im 17. Jh. ins Deutsche gelangt, wie das intervokalische *-d-* der Endung in dem deutschen Wort *Pomade* gegenüber dem italienischen *-t-* zeigt. Italienische Leckerbissen fanden auch in Deutschland Liebhaber: so wurde z.B. *Marzipan* bereits im 16. Jh. < italien. *marzapane* übernommen; Wort und Sache *Kaffee* ist ins deutsche Sprachgebiet, wie es scheint, auf zwei Wegen gegen Ende des 17. Jh. gelangt: über Norddeutschland, wo *Coffeehaus* mit *o* in Hamburg im Jahre 1679 bezeugt ist, und über das Bair.-österreich., wo die Form *Kaffee* mit *a* galt; im Norden ist das Wort, wie schon das *o* der ersten Silbe zeigt, auf engl. *coffee* zurückzuführen, im Süden ist dieses ursprünglich arab. Wort über italien. *caffè* entlehnt worden.

Es ist mir unmöglich in diesem Rahmen mehr als eine kleine, aber repräsentative Auswahl der italienischen Wörter noch zu erwähnen, die bereits in dieser frühen Zeit aufgenommen worden sind. Das deutsche *Post*, Wort und Sache, ist um die Werde des 15./16. Jh. nach Deutschland aus Italien gelangt, wo es *posta* hiess. Das immer noch gebräuchliche Wort *Pokal* 'Becher' wurde spätestens im 16. Jh. < italien. *boccale* aufgenommen. Um dieselbe Zeit erscheint im Deutschen in der allgemeinen Bedeutung 'Krankenhaus' *Lazarett* < italien. *lazaretto*; heute wird das deutsche Wort bekanntlich bes. für 'Krankenhaus für Soldaten' gebraucht. Dem 16. Jh. verdankt das Deutsche ferner das Wort *Gondel* 'Ruderboot' < italien., genauer bestimmt venezian. *gondola*, während *Getto* 'Judenviertel' im 17. Jh. < italien. *ghetto* übernommen

wurde. — Ein tief eingebürgertes italien. Lehnwort des 16. Jh. möchte ich noch zur Sprache bringen, und zwar das deutsche Wort *Kartoffel*, das auf italien. *tartufolo* zurückgeht, ursprünglich die Benennung der Trüffel, aber wegen der Ähnlichkeit der Knollen der beiden Pflanzen auf die Kartoffel übertragen. Im Deutschen begegnet im 17. Jh. zunächst die Form *tartuffeln*, die dann durch Dissimilation *Kartuffeln* bzw. *Kartoffeln* ergibt; in Mundarten hat die Dissimilation auch zur Form *Artoffel* mit Schwund des ersten, anlautenden *t-* geführt. Über Wien ist italien. *pedante* 'Hofmeister, Erzieher' im 17. Jh. ins Deutsche gedrungen, wo es heute noch in veränderter Bedeutung als *Pedant* weiterlebt.

Nach der übersprudelnden Expansion der italienischen Kultur der Renaissance kommt wieder ein Rückgang, eine ruhigere Periode, in der Italien zwar als eines der grossen Kulturvölker Europas auch weiterhin seine bedeutenden Beiträge zur gemeinsamen abendländischen Kultur liefert, ohne allerdings mehr auf eine führende Stellung Anspruch machen zu können. Der Einfluss des italienischen Wortschatzes nimmt jetzt ebenfalls in Übereinstimmung mit dieser Entwicklung stark ab, ohne je aufzuhören oder zur vollständigen Bedeutungslosigkeit abzusinken. Italien ist jetzt im Bewusstsein des gebildeten Durchschnittseuropäers vor allem das klassische Land der Schönheit und das Land der klassischen Schönheit. Wenn er nicht in der Lage ist, selbst eine ästhetische Wallfahrt in »das Land, wo die Zitronen blühn und die Goldorangen glühn» zu unternehmen, so lernt er es jedenfalls durch die Vermittlung der Literatur kennen. Und besonders stark faszinierend hat die farbenprächtige südländische Schönheit Italiens und seines Lebens gerade auf den Deutschen gewirkt.

Die italienischen Ausdrücke, die jetzt in deutschen Quellen belegt sind, stammen auch weiterhin zu einem bedeutenden Teil aus dem Gebiet der Kunst. Beispielshalber seien als Vertreter verschiedener Kunstgattungen genannt: *Violoncell* u. *Violoncello*, 'kleine Bassgeige' im 18. Jh. < italien. *violoncello* über-

nommen; *Skizze* 'flüchtig entworfene Zeichnung' ebenfalls im 18. Jh. < italien. *schizzo; Arkade* 'Bogenwölbung' im 18. Jh. < italien. *arcata* über frz. *arcade; Balustrade* 'Geländer' im 18. Jh. < italien. *balaustrata* über frz. *balustrade;* auch *Impres(s)ario* 'Theater- u. Konzertunternehmer' wurde im 18. Jh. aus italien. *impressario* übernommen. — Nicht nur die höhere Kunst Italiens hat ihren Einfluss auch weiterhin in Deutschland geltend gemacht, auch die leichtere Muse, der Zirkus und verschiedenartige Volksbelustigungen und Spiele Italiens fanden in Deutschland Liebhaber und Nachahmer: So wurde z.B. dtsch. *Bajazzo* 'Hanswurst, Gaukler' im 18. Jh. aus dem Italien. aufgenommen, wobei nicht die Form der Schriftsprache, die *pagliaccio* (mit palatalem *l* und *tsch*) lautet, sondern die oberitalien. Form *pajazzo* (mit *j* und *ts*) entlehnt wurde; auch der *salto mortale* ist italien. Herkunft und bedeutet 'Todessprung'; ferner wurde im 18. Jh. *domino* 'Mantel zum Maskieren, Maskenkleid' aus dem Italien. aufgenommen, wo das Wort auch *domino* lautete; eine spätere Entlehnung ist *Tombola* 'eine Art Lotterie', die auf das gleichlautende italien. Wort zurückgeht, sowie *Tarock* 'das Siebenkönigsspiel mit 78 Karten' < italien. *tarocco; Tarantella* < italien. *tarantella* ist der Name eines italienischen Volkstanzes.

An Wörtern der Kaufmannssprache, die jetzt in deutschen Quellen auftreten, sei beispielshalber erwähnt das so allgemein gebrauchte *Firma* 'Name, unter dem ein Geschäft geführt wird' < italien. *firma* 'Unterschrift'.

Aus dem Bereich der Seefahrt bzw. des Segelsports stammt *Regatta* 'Wettfahrt mit Gondeln oder Segelbooten', das im 18. Jh. aus dem Italienischen übernommen wurde, wo das Wort *regatta* in Venedig entstanden ist. Ebenfalls aus dem Venezian., wo *laguna* galt, stammt das im 18. Jh. aufgenommene *Lagune* 'sumpfiger Meeresarm mit Inseln'. Die schönen italienischen Landsitze haben nicht verfehlt, die fremden Besucher zu fesseln, und so dringt auch ihr Name, italien. *villa*, weit über die Landesgrenzen hinaus. Dabei hat im Deutschen die Bedeu-

tung sich wesentlich verschoben, indem das Wort hier besonders auf das Hauptgebäude bezogen wurde, so dass *Villa* im Deutschen etwa die Bedeutung 'Landhaus', 'Einzelwohnhaus' bekam.

Es ist kein Zufall, dass das italienische Hotelwesen dem Deutschen eine Reihe Wörter geschenkt hat. Der in Italien weilende Deutsche kam natürlich gerade mit dieser Seite des italienischen Lebens viel in Berührung, und sie hatte ihm viel Reizvolles zu bieten. So wurde im 18. Jh. italien. *cicerone* 'Fremdenführer' ins Deutsche übernommen, wo es *Cicerone* (unter Beibehaltung der italien. Aussprache) ergab; erst im 19. Jh. hat sich das Wort im Deutschen wirklich durchgesetzt, um mit vielen anderen Fremdwörtern später wieder zurückzutreten. Auch der *Pikkolo* 'Lehrkellner', 'Gehilfe' kommt in der zweiten Hälfte des 19. Jh. < Italien, wo *piccolo* urspr. 'klein', dann auch 'Junge' bedeutet. Das deutsche *Casino* wurde gegen Ende des 18. Jh. < italien. *casino* eigtl. 'kleines Haus' aufgenommen; ursprünglich wurde es im Deutschen als Name der italienischen Klubhäuser bekannt, später wurde es nicht nur für das Lokal, sondern auch für die darin versammelte Gesellschaft gebraucht; auch in der Bedeutung 'Speiselokal' wird es verwendet z.B. in der Zusammensetzung *Offizierskasino.*

Mehrere italienische Speisen und Getränke wurden in Deutschland bekannt, wie das in jüngerer Zeit recht allgemein gewordene *Spaghetti* 'Art Nudeln' < italien. *spaghetti;* das so weit verbreitete *Makaroni* < italien. *maccharoni* — eine italien. Pluralform wie auch *spaghetti* — wurde schon um 1600 in Deutschland bekannt, bürgert sich aber erst viel später wirklich ein.

Endlich sei noch ein italienischer Ausdruck erwähnt, der etwa seit der Wende des 18./19. Jh. auch in Deutschland oft gebraucht wird, und der geeignet ist zu zeigen, wie der Fremde oft geneigt war, den italienischen Lebensstil zu beurteilen; ich meine das italien. *dolce far niente* 'das süsse Nichtstun'.

Die durch Benito Mussolinis faschistische Revolution eingeleitete Periode in der Geschichte Italiens hat auch einige italienische Wörter in fremde Länder getragen. In erster Linie ist hier der Name seiner Bewegung zu nennen, italien. *fascismo*, der bei der Übernahme ins Deutsche teilweise latinisiert wurde — ein Vorgang der auch sonst oft bei den italienischen Entlehnungen der deutschen Sprache zu beobachten ist —, und die Form *Faschismus* mit der lateinischen Endung *-us* erhielt. Die Latinisierung lag angesichts der grossen Autorität, die das Latein in Deutschland besass und immer noch besitzt, bei der Aufnahme romanischer Entlehnungen nahe, und zwar besonders nahe wegen der engen Verwandtschaft des Italienischen mit dem Latein. Dieses Wort ebenso wie *Faschist* < italien. *fascista* (sowie das abgeleitete Adjektiv *faschistisch*) haben sich im Deutschen und in vielen anderen Sprachen festgesetzt und das Ende der faschistischen Periode überlebt. Dagegen ist die Benennung des Führers, *Duce*, das auch im Deutschen nicht selten verwendet wurde, schon in den Hintergrund getreten. So ist es auch vielen anderen Ausdrücken dieser Zeit ergangen, die schnell in Vergessenheit geraten sind; ich erwähne hier nur noch den italienischen Ausdruck *dopolavore*, die Entsprechung des deutschen *Kraft durch Freude*.

Von den italienischen Wörtern, die in der Neuzeit in die deutsche Schriftsprache aufgenommen wurden, sind die meisten auf die Sprache der Oberschicht oder auf gewisse Fachsprachen beschränkt geblieben, und ein nicht unbedeutender Teil zeigt einen literarischen Charakter. Es ist bezeichnend, wie häufig diese Wörter eine dem Deutschen fremde Lautgestalt haben; so kommt Beibehaltung der vollen unbetonten Vokale des Italienischen im Deutschen (z.B. *Risiko*, *Getto*, *Firma*) sowie seiner vom Deutschen abweichenden Betonung (z.B. *Regátta*, *Lagúne*, *Karnevál*) sehr häufig vor. Es gibt aber auch solche italienische Entlehnungen, die sich dermassen den deutschen Lautgepflogenheiten angepasst und so tief sich eingebürgert haben (wie z.B. *Spass* und teilweise auch *Grotte*), dass nur der

sprachgeschichtlich Geschulte sie zu erkennen vermag, aber ihre Anzahl ist gering.

Es verdient hervorgehoben zu werden, wie gut sich ein bedeutender Teil des italienischchen Lehnguts trotz seines fremden Lautgewandes behauptet hat. Dies beruht darauf, dass die zugrundeliegenden Begriffe immer noch weiterleben und dass die fremdartige Form der Wörter diejenigen Bevölkerungsschichten, von denen sie gebraucht wurden, nicht störte und ihnen keine Schwierigkeiten bereitete.

Ausser den sozialen Abstufungen, die sich sozusagen auf die Tiefe der Verbreitung der italienischen Entlehnungen beziehen, sind auch verschiedene geographische Abstufungen in der Weite der Verbreitung vorhanden.

Die Aufnahme italienischen Sprachguts in die deutsche Schriftsprache geschach nicht gleichmässig auf dem ganzen deutschen Sprachgebiet. In einigen Kulturzentren waren die geschichtlich gegebenen Voraussetzungen dem italienischen Einfluss besonders günstig. In Wien und München spielte die italienische Kultur in der Oberschicht und in den Hofkreisen zeitweise eine hervorragende Rolle; ebenso ist ihre Wirkung in einigen südlichen Städten der deutschsprachigen Schweiz unverkennbar. In einigen Fällen können wir das Eindringen italienischer Wörter aus solchen Zentren in die deutsche Hoch- und Schriftsprache beobachten (vgl. z.B. das oben erwähnte Wort *Pedant*). In andern blieb das italienische Wort auf einen engeren Kreis beschränkt. Ein solcher Ausdruck ist das besonders in Wien, allerdings besonders vom Volk seit der Mitte des 18. Jh. gebrauchte *Katzelmacher*, ein Scheltwort für den Italiener, dessen Grundwort italien. *cazzo* 'penis' ist. Der Umgangssprache aller Schichten ist im bairisch-österreichischen Sprachgebiet *Spagat* 'Bindfaden' < italien. *spaghetto* geläufig. Desgleichen werden einige andere italienische Wörter der deutschen Kaufmannssprache nur in Süddeutschland verwendet. Ausser diesen mehr oder weniger zur lokalen Hochsprache gehörigen Ausdrücken gibt es eine grosse Anzahl Entlehnungen,

die als rein dialektisch anzusehen sind und die sich besonders in den bairisch-österreichischen und südalemannischen Mundarten eingenistet haben, aber teilweise auch von dort aus weiter nach dem Norden gewandert sind. Ihre Ausgangspunkte sind nicht in den Kulturzentren zu suchen, sondern sie sind vor allem auf die natürlichen Grenzbeziehungen zweier Nachbarvölker zurückzuführen.[1] Etwas anderes ist es, wenn wir in den Mundarten, und zwar nicht nur im Süden, italienischen Wörtern begegnen, die als gesunkenes Kulturgut aus der Hochsprache in die Mundarten abgesickert sind.

Das Bild des italienischen Einflusses auf das Neuhochdeutsche wäre unvollständig ohne einen kurzen Seitenblick auf die weiteren Wanderungen der aufgenommenen Wörter über die deutsche Sprachgrenze. Und obgleich ich hier besonders auf die Richtung nach dem skandinavischen Norden hinweise, sei im Vorbeigehen betont, dass Deutschland diese Wörter auch in andere Länder weiter exportierte. Dass das Niederländische einen Teil seiner italienischen Wörter durch deutsche Vermittlung bezog, ist nicht weiter überraschend. So verrät das ndl. *marketender* (ältere Sprache), *marketenster* (die noch gebräuchliche Femininform zu dem vorausgehenden Wort) schon durch seine mit dem deutschen *Marketender* übereinstimmende, vom italien. *mercatante* abweichende Lautgestalt den Weg der Entlehnung. Durch deutsche Vermittlung wurde weiter z.B. ndl. *kartets* < dtsch. *Kartätsche* < italien. *cartoccio* übernommen, während ndl. *coffie* 'Kaffee' aus engl. *coffee* stammt (vgl. nordd. *Koffee*). Aber auch nach dem Osten konnten diese Wörter wandern: so ist z.B. italien. *tartufolo* über das deutsche *Kartoffel*, ausser in die skandinavischen Sprachen, auch ins Russische gelangt, wo картофель noch heute die Bezeichnung dieser Pflanze ist.

Um die Möglichkeit direkter Aufnahme italienischen Wort-

---

[1] Näheres über diese Fragen in dem bereits erwähnten Aufsatz (Neuphilologische Mitteilungen 1943 S. 1 f.).

guts in die skandinavischen Sprachen richtig beurteilen zu können, gilt es festzustellen, dass gewisse Voraussetzungen dafür vorhanden waren und immer noch vorhanden sind, dass sie aber nie besonders günstig waren. Das Interesse für italienische Kunst und Literatur war im Norden um die Wende des 17. und 18. Jh. sogar bedeutend, aber zur Aufnahme einer grösseren Zahl von Wörtern unmittelbar aus dem Italienischen jedoch nicht stark genug. Gegen häufige direkte Entlehnung spricht schon die Tatsache, dass die italienischen Wörter der skandinavischen Sprachen zum grössten Teil ihnen mit dem Deutschen gemeinsam sind, dessen tiefgreifender Einfluss auf die skandinavischen Sprachen eine bekannte Tatsache ist. Oft handelt es sich geradezu um Kulturwörter, die überhaupt den Kultursprachen gemeinsam sind; gelegentlich ist französische Vermittlung, meistens über das Deutsche, aber auch ohne deutsche Vermittlung, im Spiele. In einigen Fällen sind an den italienischen Wörtern in den skandinavischen Sprachen Veränderungen zu beobachten, die sich auf deutschem Sprachgebiet eingestellt haben, und die somit beweisen, dass sie über das Deutsche aufgenommen worden sind. In anderen Fällen sind die Veränderungen während der Wanderung durch das französische Sprachgebiet eingetreten. Wenn diese Veränderungen nur im Französischen und in Skandinavien, aber nicht im Deutschen vorhanden sind, scheidet deutsche Vermittlung natürlich aus.

Offenbar ist die Vermittlerrolle des Deutschen für das schwed. *pokal;* das zugrundeliegende italien. *boccale* tritt im älteren Deutsch sowohl mit anlautendem *b-* als auch *p-* auf, von denen das letztgenannte durch die Neigung des Süddeutschen sich erklärt, das *b* stimmlos werden zu lassen. In den skandinavischen Sprachen kommen beide Formen vor, und die — jetzt geltende — mit *p* zeugt deutlich von deutscher Vermittlung. Auffallend ist auch die Übereinstimmung des bereits erwähnten deutschen *Marketender* mit dän. und schwed. *marketender*, *marketentare* gegenüber italien. *mercatante*, ferner

auch die Übereinstimmung des deutschen *Kartoffel* mit ält. schwed. und mod. dän. *kartoffel* (wofür im Schwed. später *potat* eingetreten ist) gegenüber italien. *tartufolo*. Der Umstand, dass italien. *opera* im Deutschen *Oper* heisst, während das Schwed. die mit dem Italien. übereinstimmende Form *opera* hat, darf keineswegs als Beweis für direkte Entlehnung in Anspruch genommen werden, denn auch im Deutschen wurde, wie schon erwähnt, in älterer Zeit die Form *Opera* verwendet. In Übereinstimmung mit dem Deutschen tritt italien. *cartoccio* in den skandinavischen Sprachen sowohl in der Form *kartesch* als auch in der durch das Französische vermittelten *kartusch*. Das schwedische *risk* weist eine auffallende Abweichung vom dtsch. *Risiko* (< italien. *risico*) auf, die sich durch die französische Form *risque* erklärt; aber das ältere Schwedisch und Dänisch hatten auch *risico*, das ihnen offenbar durch das Deutsche vermittelt worden war. Italien. *schizzo*, das im Deutschen die Form *Skizze* erhielt, erscheint zunächst sowohl im Dänischen wie im Schwedischen als *skitse*, *skits*. Aber im Gegensatz zum Dänischen, das an dieser Form festhält, stellt sich im Schwedischen — entweder durch Einwirkung des Französischen, wo das Wort *esquisse* hiess, oder durch eine im Schwedischen selbst stattgefundene Assimilation — die Form *skiss* ein. Nach dem Zeugnis der Wörterbücher hat im modernen Schwedisch *skiss* die Bedeutung 'Entwurf', während *skits* etwa 'Anekdote, lustiges Geschichtchen' heisst. Die Entwicklung, die zu diesem Endergebnis geführt hat, wird m.E. wohl folgendermassen zu denken sein: Das durch deutsche Vermittlung übernommene *skits*(*e*) 'Entwurf' bekam allmählich auch die Bedeutung 'kleine Erzählung, Anekdote' und als die neue Form *skiss* entstand, wurden zunächst beide Formen unterschiedslos nebeneinander gebraucht. Später trat aber eine Bedeutungsdifferenzierung ein, wobei die Form *skits* durch den Einfluss seines Reimwortes *vits* 'Scherz, Anekdote' die Bedeutung 'Anekdote' übernahm. — Da ich diese Bedeutungsentwicklung an Hand der mir zur Verfügung stehenden Lite-

ratur nur in Wörterbüchern, die in Finnland gedruckt sind (vgl. F. Ahlman, Ruotsalais-suomalainen ja suomalais-ruotsalainen sanakirja I² [1833], Svensk-finsk ordbok S. 475 s. v. *skiss*, *skits* 'Entwurf', 'Anekdote'; K. Cannelin, Ruotsalais-suomalainen sanakirja ² [1912] S. 678 ss. vv. *skiss* 'Entwurf' und *skits* 'Anekdote'], nachweisen kann, scheint sie keine weite Verbreitung gefunden zu haben und vielleicht sich sogar nur auf die schwedische Sprache in Finnland zu beschränken.

Es ist eine Selbstverständlichkeit, dass das ausserordentlich reichhaltige Material mich gezwungen hat, in der oben gegebenen kurzen Darstellung nur die Hauptlinien der Entwicklung zu verfolgen und sie durch eine Auswahl repräsentativer Beispiele zu beleuchten. Dass die Umrisse meiner Skizze nicht scharf sein konnten, ist auch leicht verständlich. Vor allem darf nicht vergessen werden, dass die Chronologie sich nur auf die bereits festgestellten Belege stützen konnte, die natürlich nicht imstande sind, die wirkliche Entwicklung genau und zuverlässig wiederzugeben. Dazu kommt noch, dass neue Belege leicht nach einer Retouche des Bildes verlangen können.

Emil Öhmann

HEALFDENES TOCHTER

Vers 62 des »Bēowulf» ist verstümmelt. Die Lehrmeinung, dass der Schwedenkönig Onela der Schwiegersohn des Dänenkönigs Healfdene war, verdient Glauben und passt gut in das epische, dynastische und chronologische Gebäude des Bēowulfdichters. Aber den Namen der Gattin Onelas dürfen wir hier nicht erwarten. Die Frauen in diesem Kunstwerk sind abstrakt, typisch, oder blass, flach und flüchtig behandelt, sind unwesentlich. Beim Hauptthelden bleibt es durch 3182 Langzeilen gleichgültig, ob er verheiratet war und wie die etwaige Gemahlin hiess. Nicht einmal einen Namen tragen z.B. Bēowulfs Mutter — Hygelācs Tochter — die Gattin Ongenþēows — aber auch

Healfdenes Tochter. Sobald man die Einheit dieser Gruppe erkannt hat, ist der gestört überlieferte Vers 62 gut heilbar.

Vers 374 f wird über Ecgþēo gesagt:

ðǣm tō hām forgeaf Hrēþel Geata
āngan dohtor.

Vers 2997 wird über Hygelāc gesagt:

ond ðā Iofore forgeaf āngan dohtor.

Demgemäss lese ich Langzeile 62 mit Zuversicht:

hȳrde ic, þæt ānge dohtor wæs Onelan cwēn,

Nicht auf dieser Stufe bequem flacher Behandlung steht die Volundarkviða 36, 7; da ist der Name des Mädchens genau bekannt, und *einga dottir* dient als furchtbare Steigerung des Leides, das dem König Nīðuðr und seiner Familie angetan wird.

Freiburg i.B.

Ernst Ochs

DER ARTIKEL IM RUSSISCHEN

Die meisten idg. Sprachen gebrauchen den Artikel, entweder sowohl den bestimmten als auch den unbestimmten Artikel oder den bestimmten Artikel allein. Hieraus könnte man wohl die Schlussfolgerung ziehen, dass der Artikel schon aus der idg. Ursprache stamme. Dass das jedoch nicht der Fall ist, geht u.a. daraus hervor, dass der Artikel in den ältesten idg. Schriftsprachen, im Altindischen und Altiranischen ebenso wie im klassischen Latein und im Gotischen fehlte. In denjenigen idg. Sprachen, in denen der Artikel heutzutage vorkommt, hat er sich verhältnismässig spät und überhaupt so entwickelt, dass er in verschiedenen Sprachzweigen ziemlich selbständig entstanden zu sein scheint (s.z.B. Behaghel, Deutsche Syntax I, Heidelberg 1923, 37).

Trotz der selbständigen Entwicklung des Artikels in verschiedenen Sprachen sind in seinen Entstehungs- und Entwicklungsstufen viele Ähnlichkeiten zu bemerken. Ein allgemeiner Zug ist die Entstehung des bestimmten Artikels aller idg. Sprachen aus dem Demonstrativpronomen, die des unbestimmten dagegen aus der Kardinalzahl, die 'eins' bezeichnet.

Die meisten idg. Sprachen haben einzig und allein den präpositiven bestimmten Artikel entwickelt, einige dagegen haben den postpositiven Artikel bevorzugt. Das ist der Fall u.a. im Altnordischen, wo der best. Artikel aus dem Dem.-pron. *enn, inn* und aus den entsprechenden Neutralformen dieses Pronomens *ett, itt* entstanden ist, z.B. *lìkamen* 'der Körper', *bordet* 'der Tisch'. Präpositiv kam der best. Artikel im Altnorwegischen und Altisländischen nur vor Adjektivattributen vor. Ursprünglich hatte der altnord. Artikel eine selbständige Stellung und begann erst im 13. Jhdt sich enklitisch an sein Hauptwort anzuschliessen (s. Noreen, Altnord. Gr. I, Halle 1892, 206—08 und Geschichte der nord. Sprachen, 1913, 190).

Der dem Hauptworte angehängte bestimmte Artikel wird auch im Rumänischen, Albanesischen, Armenischen, Ossetischen, Neubulgarischen und in einigen Dialekten des Russischen gebraucht.

Im Rumänischen schliesst sich der aus dem Pron. *ille* entstandene enklitische best. Artikel an das Substantiv oder an das substantivisch gebrauchte Adjektiv an, z.B. *lup* 'ein Wolf', *lupul* 'der Wolf'. Wenn das Substantiv ein Adjektivattribut hat, wird der Artikel dem Adjektiv beigefügt, z.B. *bietul cîine* 'der arme Hund' (vgl. Gartner, T., Darstellung der rumän. Sprache, Halle 1904, 150—51).

Der angehängte Artikel des Albanesischen, dessen Gebrauch dem rumänischen ähnlich ist, ist auch aus dem Dem.-pron. entstanden. So ist z.B. der Artikel *-i* des Wortes *fšati* 'das Dorf' aus dem Dem.-pron. entstanden, welches dem

Pron. *is* des Latein. entspricht (vgl. Pekmezi, Gramm. der alban. Sprache, Wien 1908, 85 u. 145).

In der Entwicklung des Dem.-pron. zum bestimmten Artikel der idg. Sprachen ist als gemeinsamer Zug zu bemerken, dass die ursprüngliche, demonstrative Bedeutung des Pronomens sich stufenweise vermindert hat, wobei die Abtrennung irgendeiner als bekannt, bestimmt angesehenen Grösse von anderen gleichartigen Grössen seine neue Funktion geworden ist —wie das z.B. Behaghel (Deutsche Syntax I, 38) ausdrückt. Der Artikel hat also eine individualisierende Funktion.

Indem die Demonstrativpronomina, die sich zum Artikel entwickelt haben, in eine neue Funktion geraten sind, haben sie in einigen idg. Sprachen auch eine andere Funktion bekommen, nämlich die das Genus ihres Hauptwortes auszudrücken. Im Russischen und im Bulgarischen, wo der Wortauslaut für gewöhnlich das Genus ausdrückt, hat der Artikel in dieser Hinsicht eine sekundäre Bedeutung.

Der Gebrauch des Artikels ist für die idg. Sprachen besonders charakteristisch, stellt aber keine ausschliessliche Eigentümlichkeit der idg. Sprachen dar. So kann sich in einigen finnisch-ugrischen Sprachen, z.B. im Wepsischen und im Mordwinischen, an das Subst. ein Dem.-pron. oder ein Pronominalsuffix mit dem Gebrauch des Artikels anschliessen, z.B. im Wepsischen *ol' mužikā‿sę koiŕ, koiŕ‿sę роλō magadab* 'd e r Mann hatte einen Hund, d e r Hund liegt auf dem Hofe' (Kettunen, MSFOu 86, 400). In den permischen Sprachen wird die best. Form durch das determinierende Possessivsuffix der 3. P. ausgedrückt (vgl. Szinnyei, Finnisch-ugrische Sprachwissenschaft, Leipzig 1910, 63). Das Possessivsuffix der 3. P. Sg. kommt als determinierend auch im Tscheremissischen und Ungarischen vor. Als Artikel wird das Possessivsuffix der 3. P. auch in manchen türkischen Sprachen gebraucht. Von den semitischen Sprachen kennen das Arabische und das Hebräische auch den Artikel deiktischen Ursprungs im Wortanlaut, das Aramäische dagegen im Wortauslaut. Der Akade-

miker Meščaninov erwähnt in seinem im Jahre 1945 erschienen Werk 'Члены предложения и части речи' (S. 307), dass zahlreiche kaukasische und einige sog. palão-asiatische Sprachen, u.a. das Alëutische, ein spezielles Suffix entwickelt haben, das mit dem bestimmten Artikel der idg. Sprachen zu vergleichen ist.

Man könnte ja auch im Finnischen ein Bestreben nach dem Gebrauch des Artikels vorweisen, wie z.B. in dem Satze der Umgangssprache: *onko se isäntä kotona*? 'ist d e r Wirt zu Hause?'.

Im Urslavischen hatte das S u b s t a n t i v weder den best. noch den unbest. Artikel. Aber in der Deklination der Adjektive aller slavischen Sprachen können wir dagegen eine schon aus dem Urslavischen überlieferte Erscheinung beobachten, die an den Gebrauch des nachgestellten Artikels einiger anderer idg. Sprachen erinnert. So konnte das als Attribut funktionierende Adjektiv im Altbulgarischen in Verbindung mit einem früher erwähnten oder sonst irgendwie bestimmten Substantiv in einer besonderen bestimmten oder sog. langen Form erscheinen. Diese war so entstanden, dass sich der sog. kurzen Form des Adjektivs enklitisch die entsprechenden Flexionsformen des anaphorischen Pronomens *jь* anschlossen, z.B. im Abulg. *dobrъ synъ* 'ein guter Sohn', aber *dobryj synъ* 'der gute Sohn'. Derselbe Vorgang trat auch im Altrussischen auf. Im Russischen hat sich nur die Veränderung ereignet, dass der ursprüngliche, syntaktische Unterschied verschwand, nach welchem die kurze Form unbestimmt und die lange Form bestimmt war. Die lange Form wurde ausschliesslich attributiv, so z.B. bedeutet *добрый сын* im Russischen sowohl 'der gute Sohn' als auch 'ein guter Sohn'. Die kurze Form wird heutzutage einzig und allein als Prädikativ gebraucht. Als Attribut kommt die kurze Form nur in einigen erstarrten alten Ausdrucksweisen vor. Die lange Form des Adjektivs kennt man auch aus den baltischen Sprachen, und die betreffende Erscheinung wird als balto-slavisch angesehen.

Nur in einer einzigen idg. Sprache, nämlich im Neupersischen, lässt sich ein ähnlicher Zug bemerken. Das anaphorische Pronomen dieser Sprache, *ja*, kann sich an das Adjektivattribut anschliessen, wobei es anzeigt, dass das Substantiv als bestimmt angesehen werden muss, z.B. *kharəm jim ašavanəm* 'den heiligen Esel' (Arntz, Sprachliche Beziehungen zwischen Arisch und Baltoslavisch, Heidelberg 1933, 16).

Der eigentliche Artikel, der nur in zwei slavischen Sprachen, im Russischen und im Bulgarischen vorkommt, hat sich in diesen Sprachen wie auch anderswo verhältnismässig spät entwickelt. Beide Sprachen kennen nur den best. Artikel. Er kommt, wie schon früher erwähnt wurde, nur postpositiv vor. Im Bulgarischen gehört der Artikel zur Schriftsprache. Im Russischen wird er heute in der Schriftsprache kaum gebraucht, sondern nur in einigen Dialekten. Sowohl im Russischen als auch im Bulgarischen kann der Artikel sich Substantiven, Adjektiven, einigen Pronomen — besonders Possessivpronomen — und Zahlwörtern anschliessen.

Die Nominativformen des Artikels im Russ., wie sie noch heutzutage in Mundarten vorkommen, sind folgende: M. Sg. *-(o)t*, *-(e)t*, z.B. *мужик-от* (< *мужикъ-тъ*; reduziertes *ъ* > *o*) 'der Bauer', *цар-ет* (< *царь-тъ*); F. Sg. *-ta*, z.B. *жена-та* 'das Weib'; Ntr. Sg. *-to*, z.B. *село-то* 'das Dorf'; im Plural haben alle Genera eine gemeinsame Form, gewöhnlich auf *-te*, z.B. *мужики-те* 'die Bauern'.

Einige entsprechende Formen des Artikels im Bulgarischen (vgl. Бернштейн, С. Б., Учебник болгарского языка, Москва 1948, 103—05): M. Sg. *-t*, z.B. *čovékъt* 'der Mensch'; F. Sg. *-ta*, z.B. *krávata* 'die Kuh'; Ntr. Sg. *-to*, z.B. *poléto* 'das Feld'; M. und F.Pl. *-te*, z.B. *gradovéte* 'die Städte', *rekíte* 'die Flüsse' und Ntr. Pl. *-ta*, z.B. *seláta* 'die Dörfer'. Wenn das Substantiv ein Attribut hat, wird der Artikel daran angeknüpft, z.B. *golémijat grad* 'die grosse Stadt', *mójata májka* 'meine Mutter', *kolhóznoto sélo* 'das Kolchosendorf', *golémite gradové* 'die grossen Städte'. Im Russischen wird der Artikel in ent-

sprechenden Fällen meistens an das Substantiv angeknüpft. Der Artikel im Bulgarischen stimmt jedoch im Genus nicht immer mit seinem Hauptworte überein. So knüpft sich die Form des Artikels *-ta*, die überhaupt die Nominativform des Sg. der fem. Wörter und des Pl. der neutr. Wörter ist, 1) im Sg. an die mask. Subst. auf *-a* an, z.B. *baštáta* (pro *baštát*) 'der Vater', 2) an die Pluralformen solcher mask. Subst., welche im Nom. der unbestimmten Form auf das betonte *-á* (alte Dualendung) enden, z.B. *krakáta* 'die Füsse'. In diesen Fällen hat natürlich die Qualität des auslautenden Vokals der unbest. Form des Subst. auf die Wahl des Artikels gewirkt. Beispiele solcher Art — zwar nur sehr wenige — finden wir auch in der altruss. Literatur, z. B. *самана́-ма* (Mask.) 'der Satan', *смáросма-ма* (Mask.) 'der Dorfälteste'.

Die oben angeführten Artikelformen sowohl des Russ. als auch des Bulgar. gehen auf das Dem.-pron. mit der Bedeutung 'jener, der' zurück.

Das Fehlen des Artikels in anderen slav. Sprachen, besonders im Serbischen, Kleinrussischen und Weissrussischen und seine eigenartige Postpositivität sind Verhältnisse, auf Grund welcher einige Forscher geneigt waren, in dieser Erscheinung den Einfluss anderer Sprachen zu sehen.

So nahm Miklosich an, dass der Artikel des Bulg. trakisch-illyrischen Ursprungs ist (Vergl. Syntax der slav. Sprachen, Wien 1883, 126). Jagić war der Meinung, dass auf die Entstehung des Artikels im Bulg. besonders das Rumänische gewirkt hat (Archiv f. slav. Phil. 16., 283 -4). Solche Hypothesen waren bis zum Ende des vorigen Jhdts herrschend, bis Miletič vielmals, zuletzt in seiner Schrift (Členъtъ vъ bъlgarskija i vъ russkija jezikъ, Sbornikъ za narodni umotvorenija, nauka i knižnina, XVIII, Sofija 1901) entscheidend bewies, dass wenigstens der Artikel im Bulg. selbständig, d.h. ohne aussenstehenden Einfluss entstanden ist. Diese Auffassung scheint die unter den Slavisten herrschende zu sein. Miletič führt die

Voraussetzungen der Entstehung des Artikels (op. cit. S. 9) schon auf die Periode zurück, wo die Vorfahren der heutigen Bulgaren noch nicht auf den Balkan übergesiedelt und folglich noch nicht mit den Rumänen und Albaniern in Berührung gekommen waren.

Miletičs Verdienst ist es gewissermassen, dass auch die russischen Forscher die grosse Ähnlichkeit zu bemerken begannen, die in den Formen und in dem syntaktischen Gebrauch des Artikels zwischen Russ. und Bulg. herrscht.

Indem wir die Wandlungen des Artikels im Russischen verfolgen, müssen wir beobachten, in welchen Fällen man das Pronomen *tъ* und seine verschiedenen Formen in alten schriftlichen Denkmälern — sowohl in altruss. als auch altbulg. — nach seinem Hauptwort gebraucht hat. Es ist zu bemerken, dass der postponierte Gebrauch der Pronomina wie der Adjektivattribute eine urslavische Erscheinung ist.

Es gibt Beispiele für postpositiv gebrauchtes Pronomen *tъ* schon in der ältesten abg. Literatur. Man hat es überhaupt gebraucht um dem griechischen Dem.-pron. *ἐκεῖνος*, z.B. *ὁ δοῦλος ἐκεῖνος*, abg. *rabъ tъ*, zu entsprechen. Gleichzeitig kommen auch reichlich Fälle vor, wo das abg. *tъ* und seine Flexionsformen den mit blossem Artikel versehenen Formen des Griech. entsprechen (vgl. Oblak, Macedonische Studien, Wien 1896, 98—101; Mladenov, Geschichte der bulg. Sprache, Berlin 1929, 247—9), z.B. abg. *rabъ tъ*, *rabotъ* 'der Sklave', gr. *ὁ δοῦλος*, abg. *slova togo*, gr. *τῆς λέξεως* usw. Hierbei hat man das Pron. *tъ* überhaupt anaphorisch gebraucht, d.h. als eine Bestimmung für solche Wörter, die man früher erwähnt hat und von denen in demselben Zusammenhang schon früher die Rede gewesen ist. Beispiele solcher Art gibt es auch schon in dem ältesten auf russischem Boden entstandenen Sprachdenkmal, im Ostromirschen Evangelium (1056—7).

Den Gebrauch des anaphorischen Pron. *tъ* als Artikel trifft man auch in alten südrussischen Chroniken, während dagegen die nordrussischen Denkmäler, z.B. die nowgorodischen, den

Artikel überhaupt nicht kennen (s. Халанскій, М. Г., Изъ замѣтокъ по исторіи русск. литер. языка II, О членѣ въ русск. яз., ИОРЯС 6., 139).

Indem die demonstrative Bedeutung des auf obenerwähnte Weise anaphorisch gebrauchten Pronomens *tъ* sich vermindert hat und indem das Pron. sich immer fester an sein vorstehendes Hauptwort anknüpfte, ging es zur Kategorie des Artikels über.

Ein bedeutendes Denkmal, welches zeigt, dass auch einige ostrussische Mundarten schon im 12. Jhdt den Gebrauch des Dem.-pron., welches den Charakter des Artikels hatte, sich einigermassen angeeignet hatten, ist die Erzählung des aus dem Gebiet von Tschernigov stammenden Igumens Daniel von seiner Pilgerfahrt nach Palästina in den Jahren 1106—08 (Житье и хоженье Данила, Русьскыя земли игумена). Ein Auszug aus dieser Erzählung: . . . *другое древце есть мало, образомъ яко осина . . . и есть въ древци томъ червь великъ . . . и точитъ древце-то черветъ и исходитъ изъ древца того червоточина-та*[1] . . . (gedruckt in der Zeitschrift Православный Палестинский Сборникъ, т. III, вып. 3., СПБ 1885, 9—10.)

Ein anschauliches Beweismittel für den Moskauer Sprachgebrauch des 17. Jhdts ist der Brief des Zaren Aleksej Michajlovitš an den damaligen Metropoliten Nikon von Nowgorod aus dem Jahre 1652. In diesem Briefe berichtet der Zar von der Krankheit und vom Tode des Patriarchen Iosif von Moskau. Ein kurzes Zitat: . . . *да спросилъ я его, святителя про болѣзнь: »какая болѣзнь.« И онъ сказалъ: »лихорадка де знобитъ и топере». . . . По языку-тому признавался, что худо говоритъ и скрозь зубы-тъ . . . А на утрь Иванъ Кокошиловъ ко мнѣ бѣжитъ и почалъ меня звать:*

[1] Übersetzung: Der andere Baum ist klein, der Form nach wie eine Espe . . . und in d e m Baum ist ein grosser Wurm . . . und es frisst d e n Baum d e r Wurm und aus d e m Baum geht d e r Wurmfrass los.

патріархъ де кончается ... Я самъ ... побѣжалъ къ нему[1] ... *и мы со архіепископомъ ... трясли за ручки-те, чтобъ промолвилъ ...*

Viel wichtiger als dieser Brief ist für Forschungen über den Artikel im Russischen die literarische Produktion des Sektierers und Priesters Avvakum, eines unversöhnlichen Gegners des obenerwähnten Nikons. Mit unerbittlichem Grimme verfolgte der Protopope Avvakum den Patriarchen und dessen Werk. Für Avvakums Stil ist es charakteristisch, dass er sich der Schriftsprache bedient, solange er auf rein religiösem Gebiete auftritt. Aber so bald Avvakum zur Behandlung der von Nikon betriebenen Neuerungen übergeht, welche eine Untersuchung der Übersetzungen der heiligen Bücher und Änderungen einiger kirchlicher Kulte behandelten, beginnt sein Inneres zu kochen. Er vergisst, den Normen der Schriftsprache zu folgen und macht sich mit einem freieren Sprachgebrauch Luft indem er seine Worte mit volkstümlichen Ausdrucksweisen bereichert. Z.b. finden wir in den von Avvakum abgefassten Erklärungen der Psalmen anfangs kaum einen Artikel, aber dann auf einmal erzählt er in Begeisterung von der traurigen Lage der russischen Kirche und gebraucht dabei die volkstümliche Sprache. V. Ivanov, welcher Avvakums Sprachgebrauch genauer untersucht hat, berechnet, dass in dem Schlussteil der Erklärungen der Psalmen der Artikel auf 23 Seiten ganze 65 Mal vorkommt (РФВ 39., S. 161). In Avvakums Produktion kommt der regelmässig flektierte Artikel meistens in Verbindung mit dem Nom., Akk. und

[1] Übersetzung: ... Und ich fragte ihn, den heiligen Mann, nach seiner Krankheit: »welche Krankheit?» Und er sagte: »Fieber, so ist es, mich friert auch jetzt» ... Aus d e r Rede bemerkte ich, dass er schlecht und durch d i e Zähne spricht ... Am Morgen dann eilte Ivan Kokošilov zu mir und begann mich zu rufen: der Patriarch liegt im Sterben ... Ich selbst ... eilte zu ihm ... und wir, ich und der Erzbischof schüttelten ihn an d e n Händen, dass er etwas sagen würde ...

Lok., seltener in Verbindung mit anderen Kasus vor. Beispiele: *сядетъ діаволъ-отъ . . . на пиру-томъ* (VIII: 66)[1] 'der Teufel wird bei jenem Gastmahl sitzen'; *плоть-та у него вся смрадна* (V:362) 'sein Körper (best.) ist ganz stinkend'; *сердиты были и жиды-тѣ, якоже и вы* (V: 344) 'böse waren auch die Juden, wie auch ihr'; *ума-того у нихъ ни крохи нѣтъ* (V: 372) 'sie haben kein Krümchen vom Verstand'; *мыши углы у книгъ-тѣхъ угрызаютъ* (V: 373) 'die Mäuse nagen an der Ecken der Bücher'; *не развѣшивай ушей-тѣхъ* (V:355) 'spitze nicht die Ohren'; *нищему-тому ничего не далъ* (V: 386), 'dem Bettler gab er nichts'; *дай ко главу-ту страдальческую* (V: 251) 'gib den Kopf des Märtyrers'; *всь спужалися и хвосты-тѣ . . . прижали* (VIII: 38) 'alle ergriff Entsetzen, und sie liessen die Schwänze hängen'; *простите меня . . . съ рабомъ-тѣмъ Христовымъ* (V: 102) 'verzeihen Sie mir mit dem Diener Christi'; *ты содружился з бѣсами-тѣми* (V: 343) 'du bist Freund mit den Teufeln geworden'; *много уже у нихъ измѣненія въ иконахъ-тѣхъ* (V:296) 'sie haben schon viel Veränderungen in den Ikonen'.

Neben diesen regulär flektierten Artikeln findet man auch in Avvakums Schriften reichlich unflektierte enklitische Gemeinformen des Artikels *-to* und *-tě* (= *тѣ*), *te* (= *те*), von denen die erstere überhaupt in Verbindung der sing. Nomina und die zwei letzteren in Verbindung der plural. Nomina vorkommen.

Indem wir zu dem folgenden Jahrhundert übergehen, können wir konstatieren: diejenigen russischen Schriftsteller des 18. Jhdts, die vor dem Gebrauch der sog. niedrigsten Stilart (pódlyj stil') der Schriftsprache, d.i. vor der zunächst der Vulgärsprache entstammenden Form der Schriftsprache keine Scheu hatten, bedienen sich auch des Artikels.

Wir kommen dann zu der Periode Karamzins, des Reformators der russischen Sprache, zu der Wende des 18. und 19. Jhdts. Das Ziel der Reform Karamzins war die Schaffung einer

[1] Матеріалы для исторіи раскола, тт. V, VIII, Москва 1879—86.

solchen einheitlichen nationalen Schriftsprache, die man zum Ausdruck der zum alltäglichen Leben gehörenden Vorgänge, aber auch als ein Mittel höherer Kultur gebrauchen könnte. Auf Grund davon sollte man den sog. Mittelstil anstreben, wo der Artikel (vgl. Halanskij, op. cit., 148) überhaupt nicht geduldet war. Die Reform war hiermit geeignet die weitere Verbreitung des an und für sich verhältnismässig sekundären Artikels in der russischen Schriftsprache zu hemmen.

In der späteren Literatur und noch bis auf den heutigen Tag beschränkt sich der Gebrauch des Artikels allein auf solche Fälle, wo der Schriftsteller es für angebracht gehalten hat, seinen Stil durch eine volkstümliche Ausdrucksweise zu bereichern. Hierbei kommt der Artikel – von seltenen Abweichungen abgesehen — in der neutralen Gemeinform *to* vor.

Ungefähr zur gleichen Zeit wie aus dem Russischen begannen die flektierten Formen des Artikels auch aus dem Bulgarischen zu verschwinden. In den Damaskinertexten, welche zur ältesten Literatur des Neubulg. gehören — sie stammen aus dem 16. und 18. Jhdt – wird der Artikel noch flektiert, aber zu Ende des 18. Jhdts beginnen seine verschiedenen Kasusformen allmählich zu verschwinden (s. Miletic, op. cit., 14). Diese Erscheinung ist eine Folge von der gleichzeitigen, stufenweise fortschreitenden Verminderung der Kas. obliqui der Nomina.

Der Artikel ist heute in mehr oder weniger archaistischen, zum Teil flektierbaren Formen in manchen Mundarten des Grossruss. anzutreffen. Am besten hat er sich auf dem nordgrossrussischen Sprachgebiet erhalten, in den sog. okajuščije oder o-Mundarten, während dagegen in den südgrossrussischen, sog. akajuščije oder a-Mundarten der Artikel verhältnismässig dürftig vertreten ist.

Karinskaja, welche die Mundart des Gouvernements Vjatka im Jahre 1922 untersucht hat, bemerkt (Труды постоянной комиссии по диалектологии русского языка, вып. 9., Ленинград 1927, 111), dass der Artikel dort sehr reichlich gebraucht wird. Sie nennt Beispiele, aus denen

hervorgeht, dass die Bevölkerung von Vjatka wenigstens folgende Formen des Artikels kennt: Nom. und Akk. Sg. Mask. auf *-(o)t*, *-(e)t*, Nom. Sg. Fem. auf *-ta*, Akk. Sg. Fem. auf *-tu*, Nom. und Akk. Sg. Ntr. auf *-to* (welche Form auch als Gemeinform erscheinen kann), Nom. und Akk. Pl. auf *-ti*.[1] In der Dialektchrestomathie Durnovos und Ušakovs[2] habe ich auch Dat. und Lok. Sg. Mask. auf *-tu* gefunden. Diese Form kommt auch in anderen Quellen vor, wenn das mask. Wort auf *-u*, *-'u* auslautet, z. B. *сы́ну-ту* (Dat.) 'dem Sohne', *на полу́-ту* (Lok.) 'auf dem Fussboden', *стака́нъ ча́ю-ту* (Gen.) 'ein Glas Tee'.

Verhältnismässig vielgestaltig kommt der Artikel im folgenden Gebiet des nordgrossrussischen Dialektgebiets vor: in den ehemaligen Gouvernements Archangelsk, Olonetz, Vologda, Nowgorod, Kostroma, Jaroslavl, Nižnij-Nowgorod, Vladimir und Tver.

Auch einige sibirische Mundarten kennen den Artikel. Prof. A. Seliščev erwähnt in seinem im Jahre 1921 in Irkutsk erschienenen Buch Диалектологический очерк Сибири, dass die Bewohner des Gebiets von Tobolsk den Artikel sehr oft, obgleich nicht besonders konsequent gebrauchen (S. 104—06). Dieser letztgenannte Zug ist überhaupt für alle den Artikel gebrauchenden Mundarten des Russ. charakteristisch.

In der nördlichen Zone des südgrossruss. Dialektgebietes, in den Gouvernements Moskau, Kaluga (gehört teilweise zu dem nordgrossruss. Gebiet), Tula, Rjazan, Simbirsk und Samara, ist der Gebrauch des Artikels — im Vergleich mit dem nordgrossruss. Gebiet — bedeutend geringer.

Einige Beispiele aus grossrussischen Mundarten: *девка рот росширила, а он вилками ей в рот-от ткнул* (Archangel)[1]

[1] Im Pl. kommt der alte Artikel *-tě* in verschiedenen Mundarten entweder mit dem *e* oder *i* vor. Es kommt darauf an, was dabei das Schicksal des auslautenden *-ě* gewesen ist.

[2] Дурново, Н. и Ушаковъ, Д.: Хрестоматія по великорусской діалектологіи, Москва 1910.

'das Mädchen öffnete den Mund, und er stiess ihr mit der Gabel in d e n Mund'; *она села на лафку-ту, деньги-те и брякнули там* (Tscherepovets)[2] 'sie setzte sich auf d i e Bank, und d i e Münzen fielen dort mit Geklirr'; *лоб-от весь расшиб, кровь пошла* (Vologda)[3] 'er stiess sich d i e ganze Stirn, das Blut begann zu fliessen'; *видит, люди тут не простые, не простые, люди-те святые* (Pinega)[4] 'er sieht, dass die Menschen hier nicht gewöhnliche, nicht gewöhnliche, heilige (d i e) Menschen sind; *понесла 'на куру-ту варёну* (Pinega)[4] 'sie trug d a s gekochte Huhn weg'; *идётъ да блины-ть изъ котомки вынимаетъ, да по суковью-то вѣшаетъ, по лѣсу-то* (Nowgorod)[5] 'er geht und nimmt d i e Pfannkuchen aus dem Schnappsacke und hängt an d i e Zweige, d e m Walde entlang'; *я было́ побиѣжа́лъ, а онъ въ спи́ну-ту и залипи́лъ ка́мнёмъ* (Kostroma)[6] 'ich war im Begriff zu laufen, aber er warf mir einen Stein in d e n Rücken'; *ро́тотъ не воро́ты — съ во́зомъ не въѣ́дишь* (Tver)[7] 'd e r Mund ist keine Pforte, du fährst nicht mit der Last hinein'; *вотъ, какъ ба́ба вы́топитъ пе́чётъ да две́рётъ затво́ритъ — ста́нетъ, какъ въ ба́нѣ* (Tver)[7] 'wenn die Alte d e n Ofen heizt und d i e Tür schliesst, so wird es wie in der Sauna'; *изъ снѣгу-ту дѣушка-снѣжурочка родилась* (Perm)[8] 'aus d e m Schnee ist das Schneefräulein geboren'; *увези-ка мою-ту дочь въ лѣс'отъ* (Perm)[9], 'führe

---

[1] Ерёмин, С. А. и Фалёв, Русская диалектология, Москва-Ленинград 1928, 78.

[2] Id. lib. S. 85.

[3] Русский фольклор. Сост. проф. Н. Андреев, изд. 2-ое, М.-Л. 1938, 484.

[4] Id. lib. S. 274.

[5] Сказки и пѣсни Бѣлозерскаго края. Зап. Б. и Ю. Соколовы. Москва 1915, 24.

[6] Сборн. Отд. русск. яз. и слов. Имп. акад. наук, Тт. 77. (1904 г.) 69.

[7] Id. lib. S. 175.

[8] Зап. Имп. Русск. геогр. общ. по Отд. этногр., т. 41., 396.

[9] Id. lib. S. 400.

doch (d i e) meine Tochter in d e n Wald'; . . . *кошки-тъ у насъ всю сметану слизали* (Nowgorod)[1] 'd i e Katzen haben uns alle Sahne weggeleckt'; *ф суббту базáр бýдят, принесý красных я́год бурочёк, нит ведáрка с ушáм толькя, а бурочёк-отбезýхой* (Vjatka)[2] 'am Sonnabend ist ein Markttag, ich bringe ein Körbchen rote Beeren, Erdbeeren, es gibt nur keinen Eimer mit Handgriffen, und d a s Körbchen ist ohne Handgriffe'; *онъ боятца Бога-та, а льшо'ётъ не боитца* (Vjatka)[3] 'sie fürchten sich vor (d e m) Gott, aber d e r Waldschrat fürchtet sich nicht'.

Der Artikel kommt demnach hauptsächlich in den nördlichen, östlichen und nordwestlichen Teilen des grossrussischen Gebiets vor. Im Ukrainischen und im Weissrussischen ist er unbekannt, obgleich sein Vorkommen noch am Anfang dieses Jahrtausends in den heutzutage von den Ukrainern bewohnten Gegenden wenigstens auf Grund der alten Sprachdenkmäler mit ziemlicher Gewissheit anzunehmen ist (vgl. Miletič, op. cit., 43). Wir können also feststellen, dass sich das Gebrauchsgebiet des Artikels nordwärts erweitert hat.

Es ist schwer auf die Frage zu antworten, ob der Artikel sich sowohl im Russ. wie im Bulg. ganz selbständig entwickelt hat. Es sieht jedoch so aus, als ob die Entstehung und die frühesten Entwicklungsstufen des Artikels in diesen Sprachen keine abgesonderten Erscheinungen seien. Die Russen sind ja, besonders einige südrussische Stämme, jedenfalls schon im 9. und 10. Jhdt die nächsten Nachbarn der Bulgaren gewesen. Vielleicht war der artikelartige Gebrauch des postpositiven Demonstrativpronomens zu jenen Zeiten kennzeichnend für diese Stammverwandten, welche in naher Berührung lebten. Die Tatsache, dass in der von Kyrillos und Methodios gebildeten altbulg. Schriftsprache das postpositive Dem.-pron. sich erst allmählich zum Artikel entwickelte, beweist keineswegs, dass die anderen

[1] Живая Старина, 1897 г., вып. 1., 460.

[2] Дурново-Ушаков, Хрестоматия . . ., S. 87.

[3] Зап. Имп. Русск. геогр. общ. по Отд. этногр., т. 42., 11.

bulgarischen Mundarten namentlich im Gebrauch des Artikels nicht schon im 9. Jhdt weiter fortgeschritten gewesen sind als die Mundart der Gegenden von Saloniki, auf die das Altbulgarische sich gründet.

Igor Vahros

BESPRECHUNGEN

Walter Porzig, *Das Wunder der Sprache. Probleme, Methoden und Ergebnisse der modernen Sprachwissenschaft* (Sammlung Dalp, Bd. 71). Bern, A. Francke AG. Verlag.

Manche Resultate der Sprachforschung sind als Leistungen des menschlichen Geistes sicherlich ebenso hoch zu schätzen wie die der Naturwissenschaften. Für die Popularisierung der Methoden und Ergebnisse der Sprachwissenschaft, die bisher der grossen Masse der Menschen merkwürdig fremd und fern geblieben, ist das anzuzeigende Werk, von einem bewährten Sachkundigen in lebendigem und geniessbarem Stil geschrieben, sehr willkommen.

Der Verfasser beginnt seine Darstellung mit der Grundfrage, die in dem Erstlingswerk der abendländischen Sprachbetrachtung, Plato's Kratylos, erörtert wurde: Woher haben die Dinge ihre Namen?, und behandelt dann die Gliederung der sprachlichen Elemente, das Gespräch, das Verhältnis der Sprache und der Seele, sowie die Sprache als eine geographische, soziale und geschichtliche Erscheinung. In einem Kapitel über die Sprachvergleichung stellt er dann sowohl die Geschichte und die wichtigsten Ergebnisse als auch die Methoden der modernen Sprachwissenschaft dar. Danach folgt eine kurze Charakteristik der verschiedenen Sprachstämme der Erde und zum Schluss ein Kapitel über »Die Leistung der Sprache». Besonderen Dank verdienen die abschliessenden Anmerkungen und der Wegweiser durch die Literatur sowie die Sach- und Wortverzeichnisse.

In seiner Darstellung der psychischen und physiologischen Grundlagen der Sprache ist der Verfasser jedoch m. E. stellenweise zu weitschweifig, siehe z.B. S. 125 ff., 133 ff., 144 ff., 154 ff., usw. Die sprachlichen Erscheinungen wären ohnehin

leicht zu verstehen. In der vorliegenden Besprechung werde ich mich zunächst auf den die Sprachstämme der Erde behandelnden Abschnitt begrenzen. Einzelne Punkte in diesem Kapitel, wo der Verfasser natürlich verschiedene Handbücher benutzt haben muss, scheinen kleinerer Verbesserungen zu bedürfen.

S. 319: Das Schwedische ist zwar unter der historischen Zeit auf den estnischen Inseln Dagö und Ösel gesprochen worden, hat aber bis zum letzten Krieg nur auf kleineren Inseln, wie Runö, fortgelebt.

S. 323: Wenn der Verfasser »jenseits des Urals am oberen Ob wird das Wotjakische gesprochen» geschrieben hat, hat er natürlich »das Ostjakische» sagen wollen.

S. 325: Man kann nicht behaupten, wie der Verfasser das tut, dass die finnisch-ugrischen Sprachen auffallend viele Präpositionen gebrauchten. Sie operieren ja im allgemeinen lieber mit den Postpositionen, und auch diese sind gar nicht so reichlich vorhanden, gerade wegen der vielen lokalen Kasusbildungen.

S. 329: Die Behauptung, dass das Ägyptische eine semitische Sprache gewesen sei, ist zu kategorisch und irreführend. Diese Sprache weist gemeinsame Züge sowohl mit den chamitischen als mit den semitischen Sprachen auf, ohne dass es sich mit Sicherheit beurteilen liesse, was auf einer eventuellen Urverwandtschaft, und was auf einer Sprachmischung beruht; siehe z.B. A. Erman, Das verhältnis des Aegyptischen zu den semitischen Sprachen (Zeitschr. d. Deutschen Morgenl. Ges. 46, 1892, S. 93 ff.) und E. Zyhlarz, Ursprung und Sprachcharakter des Altägyptischen (Zeitschr. f. d. Eingeborenensprachen 23, 1933, S. 81 ff. und 161 ff.).

S. 332: Die Angabe, dass das Verb in den dravidischen Sprachen passivisch aufgefasst werde, ist nicht stichhaltig, siehe z.B. Jules Bloch, Structure grammaticale des langues dravidiennes, Paris 1946.

S. 333 f.: Die vom Verfasser im Anschluss an P. W. Schmidt dargestellte Verwandtschaft der Munda-Sprachen mit den Mon-Khmer und den austronesischen Sprachen kann durchaus nicht für bewiesen gelten. Es fehlen uns ja völlig die für den Vergleich notwendigen geschichtlichen Untersuchungen der betreffenden Einzelsprachen und Sprachgruppen.

S. 335: Die Darstellung der Besonderheiten des tibetochinesischen Sprachstammes passt nicht für die tibetische Schrift-

sprache, die eine »agglutinierende» Sprache ist, wo das Verb, das übrigens nominal und passivisch aufgefasst werden muss, einer Flexion und zwar einer Art »Ablaut» fähig ist, z B. Inf. Praes. *'gel-ba* 'laden', Perf. *bkal*, Fut. *dgal*, Imperat. *khol;* siehe weiter C. Regamey, Considérations sur le système morphologique du tibétain littéraire, Cahiers Ferdinand de Saussure 6, Genève 1946—47, S. 26 ff. Das Mandschu, dessen verwandtschaftliche Beziehungen nach dem Verfasser unklar sein sollen, ist von jeher als eine tungusische Sprache und damit zum altaischen Sprachstamm gehörig erkannt.

In seinen Studies on Korean Etymology (Mémoires de la Société Finno-ougrienne 95, Helsinki 1949) hat Professor G. J. Ramstedt erwiesen, dass ein grosser Teil des echtkoreanischen Wortschatzes mit dem der altaischen Sprachen verwandt ist. Weitere Beweise für diese Verwandtschaft werden in seiner in Vorbereitung befindlichen Einleitung in die altaische Sprachwissenschaft vorgelegt. Für eine sichere Erforschung der Verwandtschaftsverhältnisse des Japanischen fehlen uns noch notwendige Vorarbeiten. Hinsichtlich ihrer Gründe ist der Artikel Prof. Ramstedts »Zur Geschichte der japanischen Sprache» (Sitzungsberichte der Finnischen Akademie der Wissenschaften 1942, S. 133 ff.) einzusehen.

*

Das Buch wendet sich zunächst an das deutschsprechende Publikum, weshalb es den grössten Teil seiner Beispiele aus dieser Sprache schöpft. Für die Lehrer des Deutschen dürfte das Werk sehr nützlich sein, weil es ihnen reiches Material zur Belebung des Unterrichts bietet und ihnen dadurch hilft, das Interesse für die wissenschaftliche Betrachtung der Sprache bei den Schülern zu erwecken. Dabei können im allgemeinen auch die Sprachforscher in den feinen Beobachtungen des Verfassers viele interessante Aufschlüsse finden.

Pentti Aalto

Geschichten aus dem alten Frankreich, übertragen von Erhard Lommatzsch. 1. Reihe. 1947. 239 pages. 2. Reihe. 1949. 287 pages.

Le premier volume de cette jolie publication contient une élégante traduction en prose archaïsante des vingt contes que

voici: *le Lai du cor*, *l'Oiselet*, *la Châtelaine de Saint-Gille*, *la Châtelaine de Vergy*, *le Lai de la Rose*, *le Vielleur de Rocamadour*, *le Sacristain ivre*, la légende *Du larron que Notre Dame soutint au gibet* (de Gautier de Coinci comme les deux pièces précédentes), *l'Ange et l'Ermite*, les deux fabliaux *du Prêtre qui mangea des mures* (par Garin) et *du Vilain qui conquist paradis par plait* (anonyme), *les Deux aveugles de Rome*, extrait du *Roman de Renart le Contrefait*, trois anecdotes tirées du livre du chevalier de la Tour, deux des *Cent nouvelles nouvelles*, trois petits contes de Bonaventure des Périers, enfin *les Deux Franciscains* de Marguerite de Navarre. Ce volume a eu un vif succès (bien mérité d'ailleurs), comme il ressort du fait que deux ans après sa parution il a été suivi d'un deuxième qui ne sera pas, il faut l'espérer, le dernier. La matière en est la suivante: quatre lais bretons dont trois de Marie de France, trois épisodes du *Roman de Tristan*, l'anonyme *Jongleur de Notre Dame*, les deux Miracles de Gautier de Coinci *de Saint Bon* et *du Moine qui contrefist l'ymage du deable*, *le Chevalier au barisel*, *l'Unicorne et le serpent*, les deux fabliaux de Garin *les Deux vaches* et *De Barat et de Haimet*, *le Pire ennemi*, extrait du roman de *Dolopathos*, le *Lai d'Aristote* de Henri d'Andeli, enfin *Cupido et Atropos* de Jean Lemaire de Belges. Le choix est excellent. J'ai des raisons particulières de me réjouir de la place faite à Gautier de Coinci qui gagne peu à peu le rang qui lui est dû dans l'histoire de la littérature du moyen âge. J'aurais cependant voulu le voir représenté aussi par un Miracle muni d'une longue »queue» où sa verve satirique a l'occasion de se manifester avec une véritable maîtrise.

Les notes, qui occupent près de cinquante pages, sont très utiles, et non seulement aux amateurs de la littérature médiévale mais même aux professionnels. M. Lommatzsch y donne surtout des renseignements bibliographiques, sur les motifs, les sources, les éditions, les traductions ou adaptations modernes qu'on a faites notamment dans les grandes langues modernes. Mais puisque parfois M. L. mentionne même des articles en suédois, je me permets de lui rappeler la traduction suédoise versifiée du *Conte de la Rose* due à Carl Wahlund et publiée par lui dans une édition de luxe ornée d'illustrations du grand peintre Carl Larsson (*Sagan om Rosen* efter den af professor Gaston Paris i Paris den 24 november 1893 till professor Adolf Tobler's i Berlin silfverbröllop utgifna fornfranska dikten . . .).

A l'avis de juges plus compétents que moi, M. Lommatzsch a su créer par ses traductions, tout en respectant le ton des originaux, un veritable chef-d'œuvre de prose allemande.

Arthur Långfors

Gautier de Coinci, *De sainte Leocade au tans que sainz Hyldefons estoit arcevesques de Tholete cui nostre Dame donna l'aube de prelaz*, miracle versifié. Edition critique par Eva Vilamo-Pentti (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 67,2). Helsinki, 1950. 277 p. 8:o.

I

Le poème connu sous le nom de *Sainte Leocade*, de 2356 vers dans la nouvelle édition susnommée, se base sur deux légendes relatives à saint Ildefonse, archevêque de Tolède vers la fin du VIII^e siècle. Homme pieux et dévoué à sainte Marie, il est gratifié de l'apparition de sainte Léocade, patronne de Tolède, et de celle de Notre Dame elle-même, qui lui apporte une magnifique aube (ou chasuble, selon d'autres versions) que lui seul doit revêtir, aux jours prescrits. Le successeur d'Ildefonse bravant l'interdiction de porter ce vêtement et de s'asseoir dans la chaire où Marie avait apparu tombe raide mort. La légende de l'aube, qui d'ailleurs a un parallèle dans le récit de saint Bon versifié également par Gautier, avait inspiré au prieur de Vic-sur-Aisne un court poème de 115 vers (imprimé à l'Appendice de l'édition de M^me Vilamo-Pentti). Plus tard, impressionné par le vol et le recouvrement miraculeux des reliques de sainte Léocade conservées à Vic-sur-Aisne, il amplifia cette pièce en l'honneur de Léocade, l'entrelardant de véhémentes critiques contre les juifs, les mécréants, les papelards et les prêtres cupides et pervers. *Facit indignatio versum:* aussi est-ce la partie satirique, occupant à peu près la moitié du poème, qui retient principalement l'intérêt du lecteur moderne, surtout pour la langue qui abonde en tours populaires, en jeux de mots et en calembours.

Pour établir le texte de *Sainte Leocade* M^me Vilamo-Pentti a consulté 15 des 21 manuscrits connus qui conservent cette pièce, rejetant ceux qui d'après les études consacrées à Gautier par M^me Ducrot-Granderye, MM. Långfors, Boman, Nurmela et Lozinski, sont à peu près inutiles. Ne pouvant utiliser l'excel-

lent manuscrit de l'Ermitage (*R*) elle a choisi comme base B.N. fr. 25532 (*N*) qui est proche de *R*, mais qui n'est pas sans lacunes (suppléées dans l'édition de M^me^ V.-P. par *M* = B.N. fr. 2163, en partie aussi par le ms. de Soissons). Sans prétendre dresser une généalogie des manuscrits étudiés — ce qui n'était pas à prévoir — l'éditrice n'en démontre pas moins la parenté de *HK-25x* et en rapproche T_1 et *N*, en même temps qu'elle confirme l'existence du groupe *St*.

Après une étude sur la versification du poème donnant une liste complète des rimes masculines et un choix des rimes féminines, l'éditrice expose ses observations sur la langue de l'auteur. A propos des diphtongues *o͡i* et *o͡i* (p. 98) il lui a échappé que les vers 1015-18 rimant, deux à deux, *froiz* ('mauvais sujet'): *croiz* (c r u c e m) et *froiz* (f r i g i d u s): *palefrois*, tranchent la question de savoir si Gautier distinguait encore entre ces sons (il n'emploie jamais la même rime à quatre vers successifs).[1] A la liste des mots hapax ou attestés pour la première fois, au nombre de 30 (p. 104 sq.), on pourrait ajouter quelques termes de musique (par ex. *solfier*), qui sont pourtant traités dans un chapitre spécial, étude méritoire sur un curieux genre de métaphore affectionné par Gautier.

L'établissement du texte *ne varietur* témoigne d'une méthode rigoureuse et appliquée avec un sens philologique. Les difficultés d'exégèse abondent, et sans doute maints problèmes liés à ce texte attendront longtemps leur solution. — Vv. 1311-2 traduisent une sentence tirée de saint Augustin (glose marginale du ms. *S* : *Melius est ut vituperares quam dolose laudares*) par *Mieux vaut blasmer apertement Que loer dolereusement* (*x* : *troichereussement*): serait-ce *x* qui donne la bonne leçon, les

[1] Par contre, il ne fallait pas prendre à témoin la rime *gentius* : *ententius* 5 (p. 97), l'original ayant pu, à la rigueur, porter *-is* pour l'un et l'autre (-i l i s et -i v u s); pour la même raison, supprimer *aconsiut* : *ensiut* p. 98 (c'est du reste la forme normale), *pruis* : *truis* p. 102 (même remarque); de même, *veschi* p. 103, *renterra* p. 104 qui se trouvent à l'intérieur du vers. — Faire remonter a.fr. *duel* plutôt à d o l u s qu'à *d o l i u m (pp. 41, 83 et 98), *viautre* plutôt à v e r t r a g u s qu'à *v e l t r u m (p. 97). Reporter au chapitre traitant de la langue de l'auteur le nom propre *Wi* (= *Gui*), rimant avec *wi* = *hui* 1979 signalé p. 46 à propos de la langue de *N*. — La rime *trebles* : *verbles* 715 ne saurait être en *-ebles* mais plutôt en *-erbles* (p. 98). — Dans *chardonnail* 'cardinal' : *gouvernail* v. 935 il doit y avoir substitution de suffixe, non pas -a l e m aboutissant à *l* mouillé (p. 99).

autres mss. changeant l'adverbe rare (cf. Godefroy, *s. v. tricherosement*) et rendant fautivement lat. *dolose* par *dolereusement*, confondu avec *doleusement*? — V. 1571 *Lués sunt müel qu'il se remuent*, lire d'après AFKLMSTx(*25*) *L. s. müé*, sens: 'aussitôt qu'ils changent de rang les voilà changés (de caractère)'. — V. 919 remplacer la 2ème virgule par un point; v. 1172 ajouter une virgule à la fin; v. 2040 ajouter un point; v. 2171 supprimer la virgule.

Les Notes critiques donnent à peu près tout ce qu'il faut pour l'intelligence du texte. A propos du v. 300 *Li monz degoute lait et miel*, on pourrait renvoyer à *Exod.* 3, 8 *Terra quae fluit lacte et melle*, pour justifier la leçon adoptée par l'éditeur à l'encontre de celle du ms. de base; v. 1572 *Honeurs les meurs voirement müent* rend le proverbe *honores mutant mores*[1] se lisant en marge du ms. *S* (y comparer v. 1571 dont je viens de traiter). D'un autre côté, certains vers ont l'allure de proverbes non identifiées: *Petit vaut noiz qui ne l'escaille* 221, *Povre fontainne a povre doiz* (= ru) 764. Dans le Glossaire, qui fait bien ressortir la richesse en métaphores de Gautier, je relève deux mots-tête *bouler*, 1. 'rouler', 2. 'tromper', qui ne font qu'un, cf. l'expression populaire *rouler* 'tromper'; à propos de *mentir aval ses denz* 'm. impudemment' signalons *menteor par mi les danz* (*Trois miracles* de Gautier de C. p. p. Ulrich, *apud* Tobler-Lommatzsch) et *mentir par ses dents* (dans Littré), cf. angl. *to lie in one's teeth; nais* 620 'neige', donner plutôt *nais negie*, figure étymologique dans une image de blancheur; manque *nuee* dans *pleü a puis mainte n.* 1746 'beaucoup d'eau a passé sous les ponts depuis'; *tine* dans le proverbe *El a en tine* [*dit la souriz*] *que farine* 1321 serait-il un »jeu de mots inconvenant»? Je crois que le sens est simplement 'il y a de quoi se méfier'; *trut* (: *put*) 1517 pour *truc* s'explique, plutôt que par analogie de *barat* qui le précède dans ce vers, par la forme fléchie *trus* dans un dialecte où *-s* et *-z* se confondaient.

Les chapitres préliminaires, Introduction, Analyse du poème et Étude sur les sources de la légende, se distinguent par une concision qui ne nuit aucunement à la clarté de l'exposé. En étudiant les sources, l'éditrice reconnaît bien que l'amalgame des deux légendes s'est effectuée dès la *Vita sancti Hildefonsi* attribuée à l'hagiographe espagnol Cixila du VIIIe siècle, et

[1] Mme V.-P. a cependant cité (p. 258) la forme française du proverbe: *honnors murent et varient les mors* (Morawski, no 850).

que d'autre part, le récit du miracle de Marie, soit la version brève de Gautier, correspond jusqu'aux détails à la légende figurant la première dans un cycle très répandu que Mussafia désigne par *HM*.[1] Gautier aurait-il utilisé, directement ou indirectement, la *Vita* de Cixila pour sa version amplifiée? Non pas, selon moi, étant donné que la première apparition de Marie dans Gautier (ainsi que dans *S. Hildefonsi Vita* par Rodrigue Cerratensis, contemporain de Gautier, mais absente dans le récit de Cixila) fait double emploi avec l'épisode de sainte Léocade, lequel aura été greffé sur la légende relatant le don de l'aube, indépendamment de la fusion opérée par Cixila.

Enfin, signalons que les gloses marginales du manuscrit *S* (et en petit nombre, de *N* et *T*), réunies dans un chapitre à part, identifiées dans la mesure du possible, renferment quelques strophes anonymes inconnues par ailleurs, paraît-il, telle que cette stance:

> Quid scire proderit nova et vetera?
> Munus dat quilibet, mollit et aspera.
> Nemo vane rogat qui tendit munera.
> Preces sunt vacue vacua dextera:
> Nil valet littera.

(Glose se rattachant au v. 1082; je corrige *quilibet* de *cuilibet*).[2]

M^me^ Vilamo-Pentti a donné une édition critique que méritait ce poème de grand intérêt et qui fait avancer d'un bon pas les études sur Gautier de Coinci.

Veikko Väänänen

---

[1] Des deux légendes, l'éditeur ne reproduit que celle de Cixila (par malheur d'après la Patrologie latine, texte moins correcte que celui des *Acta sanctorum* de Mabillon); il y avait tout lieu d'imprimer aussi le court récit de *HM*.

[2] A propos des vv. 1575—1584 jouant sur l'homonymie de *livre* masc. et *livre* fém., *marc* et *Marc*, *saumon* et *Salomon*, et auxquels se rapporte une glose marginale fragmentaire, l'éditeur cite, p. 34, un passage d'Alain de Lille (*Patrologia lat.*, 210, col. 180) conçu dans le même ordre d'idées. Or confrontée au texte de Gautier, la phrase d'Alain, telle que la donne la Patrologie: »libentius intuentur Martham quam Marcum» apparaît suspecte. Aussi voudrais-je proposer de lire, non pas *Martham* mais *marcam*, correction très légère paléographiquement.

II

Le miracle de sainte Léocade occupe une place particulière dans l'œuvre de Gautier de Coinci, non seulement par son contenu extrêmement intéressant du point de vue de l'histoire des idées en général, mais aussi par les renseignements que l'on a pu en tirer sur le poète et sa production.

Ce poème n'a été jusqu'ici connu *in extenso* que par une édition surannée, celle de Barbazan et Méon, contenue dans *Fabliaux et contes des poètes françois des XI^e, XII^e, XIII^e, XIV^e et XV^e siècles*, I, Paris, 1808, et basée sur deux manuscrits de valeur secondaire, *L* (Bibl. Nat. f. fr. 22928) et *25* (Bibl. Nat. f. fr. 19152).[1] En plus, l'abbé Poquet en avait reproduit une partie d'après le célèbre manuscrit de Soissons (*S*) dans son ouvrage *Miracles de la Vierge*, Paris, 1857, tout en laissant de côté les vers 713—1698 qui contiennent une invective véhémente contre le clergé, les »papelards et les béguins». Enfin, un fragment de 311 vers, basé sur le ms. *C* (British Museum, Harley 4401), en avait été publié par Jubinal en 1842 dans son *Nouveau recueil de contes, dits, fabliaux et autres pièces des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles.*

La bonne édition que donne maintenant de ce poème Mme Vilamo-Pentti répond donc à un réel besoin, tout en marquant un resultat positif dans l'étude de Gautier de Coinci et de son œuvre.

En dehors des passages personnels que le poète y ajoute de son cru et qui occupent plus de la moitié du poème, celui-ci relate deux miracles passés à Tolède au VII^e siècle: d'une part l'apparition de la Vierge à saint Hildefonse, évêque de la ville, et le don d'une aube qu'elle fait à l'évêque pour le récompenser de son dévouement, et d'autre part l'apparition de sainte Léocade, patronne de Tolède, au même évêque à l'occasion d'une fête où celui-ci chantait une hymne à la gloire de la sainte. Le premier miracle constitue le seul sujet de la rédaction primitive de 115 vers du poème. Madame Ducrot-Granderye a démontré dans son ouvrage cité en note que l'idée de remanier et d'allonger ce petit poème a été inspirée au poète par le vol, en 1219, des reliques de sainte Léocade conservées à Vic-sur-Aisne.

---

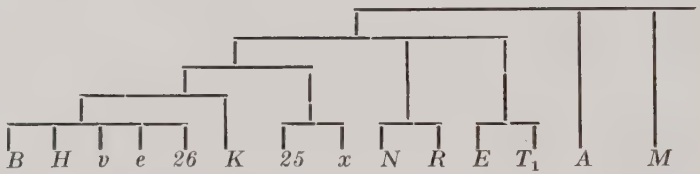
[1] Ici comme ailleurs je me sers des sigles employés par Mme Vilamo-Pentti d'après Ducrot-Granderye, *Etudes sur les miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci*, Helsinki, 1932.

Dans le chapitre consacré à l'étude des sources du poème, Mme V.-P. collationne avec le texte du poème français deux *vies* latines de saint Hildefonse, en premier lieu celle composée, peut-être au VIII[e] siècle, par l'évêque de Tolède Cixila. Elle constate que des passages importants, notamment le don de l'aube, sont racontés d'une manière toute différente par Gautier. Mme V.-P. n'a pas trouvé de sources plus directes. Existent-elles ou non? On peut toujours se le demander et la réserve avec laquelle Mme V.-P. se prononce sur cette question lui fait honneur, mais je voudrais dire pour ma part que cette »inexactitude» de Gautier cadre à merveille avec la manière dont il semble avoir composé ses poèmes et que l'on connaît déjà assez bien sur la base des recherches détaillées qu'on lui a consacrées ces derniers temps. Il connaissait bien la littérature hagiographique et il pouvait suivre de près »son livre», mais il pouvait aussi donner libre cours à son imagination, quand bon lui semblait.

Comme les gloses marginales, dont il y a une quantité considérable notamment dans le ms. de Soissons, ont fait l'objet d'une étude particulière, celle de M. Väänänen, publiée à Helsinki en 1945, Mme V.-P. les indique et fait quelques nouvelles identifications, puis passe à l'étude des manuscrits reproduisant le poème dans une version de 2356 vers ou dans celle de 115. Parmi les premiers, Mme V.-P. dit n'avoir pas utilisé le ms. *R*, inaccessible, ni *E*, présentant des traits trop modernes, ni *C* et *G* qui, selon elle, donnent un texte par trop corrompu. Elle n'indique pas les raisons qui lui ont fait écarter les ms. *D*, *I* et *O* et ne mentionne pas du tout le ms. *B* (Bruxelles) et le ms. *6* (Châteauroux) qui eux aussi contiennent le poème in *extenso*. Des six manuscrits contenant le poème dans sa rédaction primitive de 115 vers (*a*, *d*, *r*, *k*, *p*, *q*), Mme V.-P. en a utilisé trois, à savoir *k*, *p* et *r*.

Les manuscrits écartés n'auraient certes pas ajouté grand' chose à l'édition critique, où il n'y a pas beaucoup à redire, mais du point de vue du classement général des manuscrits leur examen aurait certainement été utile, d'autant plus que Mme V.-P. semble avoir travaillé avec un soin extrême. Elle n'étaie pas seulement avec de nouvelles preuves quelques résultats des recherches antérieures restés à l'état d'hypothèses, mais établit solidement des groupes nouveaux. Ainsi, par ex., elle constitue le groupe *25 x*, qu'elle rattache d'une part à *H*, d'autre part à *K*, dont elle confirme la parenté, constatée auparavant par M. Boman, Lozinski et moi-même. De plus, elle apporte des

preuves assez concluantes pour rattacher d'une part *N*, d'autre part T_1 au groupe ainsi constitué *H K — 25 x*. Elle constate des fautes communes à *A* et à ce groupe et met enfin *M* en rapport avec le même groupe. Ainsi, avec les résultats des recherches antérieures et ceux auxquels a abouti Mme V.-P., nous pourrions supposer l'existence de la filiation suivante de quelques manuscrits:



Elle confirme aussi la parenté des ms. *S* et *t* que dans ma thèse *De la chasteé as nonains de Gautier de Coinci* j'avais considérée comme probable, d'autre part elle met *S* en rapport avec le groupe *F L* établi antérieurement par M. Långfors, Mme Ducrot-Granderye, M. Boman, Lozinski et moi-même. Comme une petite preuve de l'extrême difficulté du classement définitif des manuscrits de Gautier de Coinci on pourrait signaler que le ms. *t*, que nous venons de voir en étroite parenté avec *S*, ne partage pas une seule des lacunes communes au groupe *F L S*.

Dans l'étude des vers et de la langue Mme V.-P. constate une fois de plus l'affection de Gautier poùr la rime riche. Elle ne trouve que cinq rimes masculines où l'homophonie ne commence qu'à la voyelle accentuée (*waroul* : *saoul*, *actis* : *passis*, *papelarz* : *dieuenarz*, *dedanz* : *argenz*, *autrui* : *nului*). L'exigence minimum était de faire commencer l'homophonie à la consonne ou voyelle précédant la voyelle accentuée (les noms propres et les monosyllabes étant cependant exclus). Mais Gautier comme d'autres poètes ont pu s'en dispenser aussi lorsqu'une formule appropriée lui venait naturellement sous la plume. Il n'y a pas lieu de considérer les cinq rimes imparfaites comme dues à la corruption du texte.

L'interprétation d'un texte de Gautier de Coinci offre toujours ses difficultés, vu l'exubérance de son style. Il semble qu'elles aient été ici particulièrement nombreuses. Aussi l'éditrice a-t-elle dû consacrer un chapitre entier aux termes de musique que Gautier emploie pour bâtir ses jeux de mots et comparaisons. En dehors de ces termes, dont le sens est tiré au

clair d'une façon solide, elle établit une liste de 30 mots qui n'ont pas été enregistrés auparavant ou sur lesquels les dictionnaires ne donnent que des renseignements plus ou moins insuffisants. L'établissement du texte, les notes critiques et le glossaire donnent lieu aux observations suivantes.

V. 218 *aace*. Le glossaire renvoie à Långfors, *Mir. de Gaut. de Coinci*, p. 352. Il fallait renvoyer à la p. 353. — 493. *Au doit lor moustre la monjoie*. Mme V.-P. donne pour le mot *monjoie* le sens de »bien le plus recherché». Cela est bien possible. Mais comme il est question ici »d'adresser» (montrer) le chemin, je serais tenté d'y voir le sens de »monticule de pierre ou d'autre chose pour indiquer le bon chemin aux voyageurs», signification dans laquelle on a même cru reconnaître le sens primitif de ce mot. Voir p. ex. *La chanson de Roland*, et les vers de Clément Marot cités par Godefroy V, 400:

> Car ça et la, pour adresser la voye
> Du lieu devos, les passans pelerins
> Alloient semant roses et romarins,
> Faisant de fleurs mainte belle montjoye.

— 524—526. *Ne puet passer ce hideus pont, Car li deables s'i repont Qui a touz ciaus lieve les planches*. Le glossaire donne au mot *planche* le sens de »piège», »trappe» et au mot *lever* celui de »élever», »construire». C'est là une erreur évidente. *Planche* signifie ici simplement »planche» (d'une passerelle) et *lever* a le sens d' »enlever». — 566—568. *Et ele ainz son definement Erres d'avoir le pain de vie Li demoustra sa douce amie*. Mme V.-P. dit dans la note, p. 227, que la construction de ce passage n'est pas claire. C'est qu'elle l'a mal analysé. En lisant le dernier vers *Li demoustra*: *sa douce amie*, le sens est clair: l'apparition de sainte Léocade au bon Hildefonse ne constituait que des »arrhes» du pain de vie, suivies bientôt d'une bonne bouchée de la même matière, c.-à-d. de l'apparition de la Vierge en personne. — 720—723. *Avoirs fait bien d'un petit page, D'une froucine, d'un rabot Qui n'est pas graindres d'un cabot Un grant seigneur, .j. grant doien*. En s'appuyant sur Godefroy et sur Littré, l'éditrice donne au mot *rabot* le sens de »nabot», c.-à-d. une personne de petite taille. On le compare à un *cabot*, petit poisson de rivière[1], et quelques vers plus bas on compare à peu près de la même façon les petits favoris ignorants des prélats à des animaux: *Avoirs*

[1] [Voir ci-après, p. 62.]

fait bien, par saint Fiacre, Tresorier ou arcediacre D'un crapoudel, d'un limeçon. Cela me permet de voir aussi dans le *rabot* un animal et dans ce passage un témoignage, insuffisamment souligné jusqu'ici, en faveur de l'opinion de Sainéan, présentée dans *Les sources indigènes de l'étymologie française*, I, Paris, 1925, pp. 101—102, selon laquelle ce mot remonterait à l'ancien français *bot*, crapaud, ou en faveur de celle de Gamillscheg, *Franz. etymol. Wörterbuch*, s.v. *rabot*, selon laquelle le mot moderne *rabot* signifierait à l'origine »un petit lapin».[1] Quant à l'explication du mot *froucine*, elle me paraît aussi peu convaincante. Mme V.-P. semble disposée à admettre le sens proposé par Godefroy 4, 154b, »fille ou femme de basse condition, servante, domestique». Mais le contexte ne permet guère d'adopter ce sens. Une femme ne peut tout de même pas devenir un grand s e i g n e u r ou un d o y e n. Et cette difficulté préliminaire ne se trouve qu'aggravée si l'on prend la peine d'examiner la valeur réelle des citations de Godefroy. Celui-ci donne notre passage d'après les ms. *S* et *B*, et un autre, du *Romanz d'Athis et Prophilias*, d'après Du Cange. Consultons donc Du Cange. Notre passage se trouve cité au tome III, p. 600 s.v. *fratillum*, mot qui, à mon avis, n'a rien à faire avec le mot *froucine*. Le passage d'*Athis et Prophilias* se trouve chez Du Cange au tome III, p. 609, s.v. *frilazin*, auquel on y attribue le sens de »manumissus, libertus, libertinus». Mais ce mot *frilazin* n'a non plus rien à voir ni avec notre mot *froucine* ni avec le passage cité d'*Athis et Prophilias*. Car le mot *frarine*, que l'on voit dans l'édition de ce roman, *Gesellschaft für romanische Literatur*, tome 40 (et non pas tome 29, comme dit Mme V.-P.), p. 233, n'est pas une simple conjecture de l'editeur A. Hilka, mais la leçon réelle d'un bon manuscrit, Bibl. Nat., fr. 794, et probablement la bonne. L'adjectif *frarin*, fem. *frarine*, qui, selon Meyer-Lübke, *REW*, serait un dérivé de f r a t e r, est généralement connu en ancien français dans le sens de »misérable», sens qui va bien pour le contexte où il se trouve dans *Athis et Prophilias*. Je reviendrai peut-être plus tard sur ce passage intéressant. — 733—735. *Avoirs fait bien tel prevost faire Et tel prïeus qui ains refaire Fait son graïl que son grael.* Si l'on

[1] Gamillscheg a exposé son etymologie en détail dans *Festschrift der Wiener Nationalbibliothek*, Wien, 1926. Cf. en plus le compte rendu de son article par Mario Roques, *Romania*, 52, 1926, p. 557—8, et l'article de Josef Brüch, *Frz. lapereau, »junges Kaninchen»*, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 50, 1930, p. 68.

prend *prïeus* pour un cas sujet, comme le veut Mme V.-P. (glossaire, s.v. *prïeur*), cette phrase est difficilement analysable. Le mot est au cas régime. — 965—968. *Qui provende a sanz deservir Il ne puet Dieu plus aservir. Qui sa provende ne desert Diex est a lui et si le sert.* Mme V.-P. donne dans le glossaire, p. 245, au verbe *aservir* le sens usuel »asservir» qu'elle munit d'un point d'interrogation. Quant à la forme *desert*, elle l'interprète dans le glossaire comme une forme du verbe *deservir* qu'elle paraît disposée à mettre en rapport avec le sens moderne »rendre un mauvais service à qn». Il me paraît impossible de voir dans *aservir* le sens indiqué avec hésitation par l'éditrice.[1] Comment un curé pourrait-il »asservir» Dieu? Il s'agit probablement d'un emploi du verbe *aservir* se rapprochant de celui qui se manifeste dans un passage des *Vies de Pères* cité par Godefroy, I, 440 b: »Terres, vignes et bois et blei y ot qui la ville asservoient», c.-à.d. »être utile à», »servir à». Quant à la forme *desert* du v. 967, je l'avais d'abord tirée, moi aussi, du verbe *deservir*, tout en prenant cependant *Qui*, non pas pour le sujet de la phrase, mais pour le complément direct (= Cui) du verbe *deservir* auquel je prêtais le sens de »servir à qn», »apporter du profit à qn». M. Långfors m'ayant toutefois fait observer que la forme pourrait venir du verbe *desertir* »détruire», je me rends à son opinion. — 991—992. *Je connois tel qui pas n'entonne Tant ou moustier con lez la tonne.* Je me demande si l'explication donnée dans la note, p. 230, n'est pas trop »béguine». Le bon prieur veut dire simplement qu'il a des collégues qui aiment mieux entonner un chant — et absorber du vin — jeu de mots avec le double sens du verbe *entonner* — auprès d'un tonneau de bon vin qu'à l'église, pendant la messe. — 1093. *Craissins.* Ce mot ne peut pas signifier »bedaine», mais bien »un homme qui a une bonne bedaine», comme il est dit du reste dans les notes. C'est ce qu'on entend certainement par »Fettwanst», sens donné par Tobler-Lommatzsch. Ni l'étymologie du mot, soit *crassinus* soit *crassivus* (*crassius H*, *crassins T*), ni le contexte ne permet de prêter à ce mot le sens de »bedaine». — 1105—1106. *Petit donnent, n'en dotez mie, N'i ait aucune coërie.* Le mot *coërie* reste problématique. L'éditrice nous renvoie à Godefroy, II, 168 a, qui traduit ce mot par »don, présent, cadeau» et à Tobler-Lommatzsch, qui lui prête le sens de »Anteil, Abgabe von einer

[1] [Voir ci-aprés, p. 63.]

Pfründe». Toutes ces deux hypothèses sont assez peu probables. 1312. *Dolereusement.* Ce mot aurait peut-être mérité une note. Le contexte ainsi que la sentence de saint Augustin cité p. 32: *Melius est ut vituperares quam dolose laudares* indiquent qu'il ne s'agit pas du mot *dolereus* correspondant au mot moderne »douloureux». C'est une distraction de Gautier. — 1557—1558. *Et qui ne pas dit cuite cuite A la crue ne qu'a la cuite.* Dans la note consacrée à la locution *cuite cuite* Mme V.-P. déclare que l'explication donnée par Littré »se rendre la pareille», »s'être rendu la pareille» n'élucide pas la question et que dans ce passage *dire cuite cuite* semblerait indiquer le mépris. Déclaration superflue, car *faire* ou *être* ou *dire quitte à quitte à quelqu'un* signifie aujourd'hui, comme la locution correspondante *dire cuite cuite à quelqu'un* au temps de Gautier de Coinci, qu'on a réglé les comptes avec quelqu'un et qu'on n'a donc plus rien à faire avec lui. L'idée de mépris n'est pas nécessaire, bien qu'on puisse bien traduire le passage, comme l'a fait Mme V.-P., par »ne pas mépriser les mets crus pas plus que ceux qui sont cuits». — 1915. *La n'a nïent n'en lairai mie.* Dans la note, p. 235, l'éditrice déclare que le sens de ce vers n'est pas clair. Je propose l'interprétation suivante. Gautier vient de dire que les reliques de sainte Léocade se trouvent dans leur ciboire, à l'abbaye de saint Médard à Soissons. Il ajoute par ce vers que les reliques n'y ont rien à faire et qu'en effet lui, Gautier, les transfèrerait à Vic-sur-Aisne. Ce vers signifie littéralement: »là la sainte n'a rien à faire et je n'y laisserai pas une parcelle d'elle». — 1982—1993. Ce long passage est mal ponctué et peut-être mal compris. Je propose la ponctuation suivante:

Me dist: »Moinnes mout ancïens
Oï conter qu'il ravint puis,
Quant trové furent en .j. puis
Li cors saint, qui repost i furent
Des lors que li Wandle corurent,
Qui grant desroi firent en France,
C'un abbes par grant porveance
Por amender ses liex et croistre
Par l'assentement de son cloistre,
Qui a envis s'i aploia,
Des corsainz prist, ses envoia
Par ses chastiaus et par ses viles».

Dans ce cas, *moinnes mout ancïens* serait un cas régime pluriel. Une autre alternative, moins probable, serait de lire les deux premiers vers comme suit: *Me dist, moinnes mout ancïens*: »*Oï*

conter qu'il r. p. et alors *moinnes* serait un cas sujet singulier servant d'apposition pour le sujet de la phrase *Mes biaus oncles* qui se trouve dans un vers précédent. — 2194. *Quant vos franche par vo franchise De son livre le merciastes.* Lire: *Quant vos, franche, par vo franchise,* etc.

TAUNO NURMELA

III

338 *As crucefiz poons veoir Qu'assez li firent de la honte Li recreant. Crucefiz* signifie d'une part »le crucifié» (der Gekreuzigte», Tobler-Lommatzsch, II, 1104), d'autre part »l'image du crucifié» (»Bild des Gekreuzigten», *ibid.*). Le singulier *Au cricefi* (*F*), *Au crucefiz* (*HL25x*) est faiblement attesté. Gautier a probablement écrit *As crucefiz* (plur.) comme l'imprime Mme V.-P., en voulant dire que les nombreuses images représentant le Christ en croix nous font voir la honte que lui (= au Christ) ont fait les mécréants. Le singulier *li firent* (au Christ) se dégagerait alors du pluriel précédent *As crucefiz* (où *crucefiz* a le sens »les images du crucifié»). Cf. mon article *Etienne de Fougères et Gautier de Coinci*, dans *Neuphil. Mitteilungen*, XLVI (1945), p. 115. — 731 *Tex ne set mie encore .a.b. Qu'avoirs fera encor abbé. Encor* 732 ne pourrait avoir le même sens que *encore* au vers précédent. *Encor* 732 doit sans doute être lu *en cor* »chœur»: »un tel qui ne sait pas encore son A B C sera placé comme abbé dans la partie la plus noble de l'église.» — 967 *Qui sa provende ne desert.* Ce n'est probablement pas »desservir» (au sens ecclésiastique) mais *desertir* (doublet de *deserter* »rendre désert, dépouiller», etc. Mais le sens de *aservir* 966 (*Il ne puet Dieu plus aservir*) reste obscur.[1] — 991—2 Jeu de mots sur les deux verbes *entonner* (de *ton*) »commencer un air», etc., et *entonner* (de *tonne*) »engouffrer, absorber» (*vins et viandes entonner*, Godefroy, III, 268c).

A. LÅNGFORS

IV

Sur les conseils éclairés de son excellent maître, qui, soit par ses travaux personnels, soit par ceux de ses élèves, n'a pas peu contribué à faire mieux connaître et apprécier Gautier de Coinci, Mme V.-P. nous a procuré l'édition du

[1] [Voir ci-aprés, p. 63.]

miracle de *sainte Leocade*. L'entreprise était ardue, car Gautier est un auteur d'une étonnante fécondité verbale en même temps qu'un prestigieux artisan de rimes. Son vocabulaire très varié, très étendu présente parfois de sérieuses difficultés. M^me^ V.-P. a eu le mérite de les affronter résolument et de tenter de les résoudre. Dans son Introduction, elle étudie avec minutie toutes les questions qui peuvent aider à l'intelligence de l'œuvre; en particulier, son étude des termes musicaux forme un précieux appoint. Dans l'ensemble, nous avons plaisir à reconnaître qu'elle s'est acquittée fort honorablement de sa tâche. Elle nous permettra de lui présenter quelques observations. Nos remarques n'ont pas la prétention d'élucider tous les points épineux; elles visent non seulement à amender parfois le texte, mais aussi et surtout à en compléter ou rectifier l'interprétation.

V. 49 *En uns avanz, ce truis, avint* . . . M^me^ V.-P. note que le pluriel de *un* est rare et qu'on ne le trouve d'ordinaire qu'avec un substantif qui n'a pas de singulier ou qui a un sens différent au pluriel. C'est précisément le cas pour *Avent;* au singulier, — c'est le seul emploi qui persiste aujourd'hui — il désigne la période qui précède la Nativité; au pluriel, ce sont les dimanches avant la fête de Noël; voir Tobler-Lommatzsch I, 719 qui, entre autres, cite l'exemple suivant: *Es avens, le premier diemence*, Règle cist., 413.

V. 218 *Pechiez leur aace les denz* . . . Le sens proposé pour *aacier* est exact, mais paraphrasé; nous disons très bien »agacer les dents» pour exprimer la légère irritation nerveuse produite par une substance acide; pour l'origine et le sens, voir A. Thomas *Mélanges d'élymologie française*[2], p. 1.

V. 246 *Et toutes autres creatures A leur createur s'asentirent* . . . *S'asentir* est traduit, au glossaire, par »consentir»; nous comprenous plutôt »se mettre à l'unisson, sympathiser».

V. 311 *Descenduz est et remontez Qui les aroit touz affrontez* . . . Nous pensons qu'il faut mettre un point après *remontez;* dans la phrase qui suit, *qui* veut dire »si l'on»; on a une construction analogue aux vers 2106 et 2024. L'ancienne langue donnait un sens conditionnel au sujet *qui*, quand la proposition principale avait son sujet propre.

V. 336 *De moi n'ont il ne pais ne triue* . . . Ce vers prend une résonance particulière, si l'on songe au rôle important des *paiseurs* chargés de régler les différends entre familles et aux pénalités qui frappaient les briseurs de trêves; voir R. Monier,

Le livre Roisin, coutumier lillois de la fin du XIII[e] siècle, §§ 142, 144, 146, 148, d'une part et, d'autre part, §§ 131, 132.

V. 338 *As crucefiz poons vëoir Qu'assez li firent de la honte Li recreant, li roi, li conte. N'en feront plus, c'est tout alé . . . .* Nous suggérons de mettre un point et virgule après *recreant* et de supprimer le point après *conte;* le sens serait donc: »Par les crucifix nous pouvons voir qu'ils lui firent assez de honte, les lâches; les rois, les comtes ne leur en feront plus, à eux, c'est réglé; leur cœur est devenu d'une telle bassesse qu'ils ont fait la paix avec eux pour de l'argent.»

V. 418 *Pris ont avoir et faites paies . . . Paie* est expliqué par »affaire, avec diverses nuances de signification»; cette définition empruntée à Godefroy V. 687[a] ne paraît pas exacte; nous proposons: »de tels paiements», »de vils paiements».

V. 514 *Frenetiques et fausnoiez Est qui de cuer ne l'aimme et sert . . . Fausnoiez* signifie bien »égaré», sens confirmé par *K* qui donne *forvoiez;* vers 931—2, on a également *fausnoient*: *noient.* Or, *fausnoier* ne peut s'expliquer phonétiquement; nous pensons qu'il faut lire *fausvoiez* et *fausvoient.* Dans les *Miracles de Gautier de Coinci* p.p. A. Långfors, p. 172, v. 59—60 *noie*[*e*] rime avec *desvoie*[*e*][1], ce qui prouve que la règle de la rime riche, même pour Gautier, n'est pas absolue. D'autre part, n'oublions pas que le français moderne garde les formes *faubourg* et *faufiler.*

V. 525 *Qui a tous ciaus lieve les planches Qui la servent a mains esclanches . . . Planches* est traduit par »piège, trappe» et *lever* signifierait ici »élever, construire». Pour nous, le sens est plus simple: »le diable soulève les planches du pont pour empêcher de passer dessus.»

V. 552 *Le pain dontu Diex repaist ses angles . . . Dontu,* faute d'impression, sans doute, pour *dont.*

V. 720 *Avoirs fait bien d'un petit page D'une froucine, d'un rabot. Qui n'est pas graindres d'un cabot, Un grant seigneur, .1. grant doien . . .* M[me] V.-P a bien établi que *froucine* désignait »une femme de basse condition». D'où peut venir ce mot? Les mss. donnent comme variantes *frocine, fronchine, frecine.* Nous avons pensé à une origine néerlandaise: dans son *Dictionnaire du moyen-néerlandais,* J. Verdam enregistre *vroukijn, vraukijn,*

[1] Il n'est pas pas nécessaire, selon nous, de rétablir un *e* final; dans le picard, *iee* se réduit à *ie*: nous avons donc ici les rimes picardes ***noïe* : *desvoïe*.**

vrouken, comme diminutif de *vrouwe* »femme». Notre savant collègue de Zurich, J. Jud, que nous avons consulté sur ce point, est aussi du même avis, mais il pense que »la forme avec *c* (*ts*) paraît soulever un obstacle considérable». Nous sommes en mesure de lui donner quelques apaisements. Tout d'abord, l'alternance *k* : *ch* était courante dans le picard du XIII[e] siècle. Le *Nécrologe d'Arras* (Bibl. Nat. ms. français 8541) présente les doublets suivants: *Riche Ale* (1215) et *Feme Rike Jehan* (1273); *Richier Robert* (1247) et *Pro Riquier Jehan* (1264); *Bekerel* (1217) et *Becherele* (1220) . . . D'autre part, on trouve également l'alternance *ce* : *che* : *Estevenes de Soucés* (1272) et *De Souchés Beneoit* (1273), Souchez est une localité du Pas-de-Calais, ar. Arras, c[on] Vimy; *Gaucin Robert* (1243) et *Gauchine Maroie* (1264); *Cauchie Pieres* (1292) et *De le Caucie Flourent Dant* (1345).

Rabot est traduit exactement par »nabot». Nous devons aussi à l'obligeance de J. Jud la définition donnée par W. Pierrehumbert dans son *Dictionnaire historique du parler neuchâtelois et suisse romand*, 1926: »Rabot, s.m. nabot, nain, ragot, personne petite ou rabougrie. Rem.: ce sens a été signalé en ancien français et dans les dialectes de l'Est et du Midi». Dans ces conditions, il faudrait supposer que Gautier avait beaucoup voyagé ou qu'il était en relations avec des moines de la région franco-provençale. Faut-il rattacher *rabot* à *bot* »crapaud»? Voir *FEW* I, 657[a].

Reste *cabot*: il est glosé par »poisson à grosse tête, appelé aussi cotte». Ce sens est discutable dans notre passage. On conçoit assez mal que le têtard soit pris comme terme de comparaison pour désigner la hauteur ou la taille d'une personne. Nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une »toupie». Godefroy I, 764[a] enregistre l'expression *caboz torneïs* signifiant ce que nous appelons encore un »sabot»; X, 605[b], il cite plusieurs autres exemples et, en particulier: *la toupie ou le sabot* et l'on trouve dans le même article les trois graphies *chabot*, *cabot*, *sabot*. On pourrait y ajouter un extrait des *Archives du Nord*, B 13587, *Compte de l'Hôtel d'Artois: item pour V[c] de nois, XIIII deniers; item pour cabos as enfans IIII deniers* (1293). La forme moderne *sabot* continue l'ancien *cabot*: le jeu des alternances que nous avons signalées plus haut autorise cette solution. E. Gamillscheg et Bloch-Wartburg réunissent dans le même article sabot (toupie) et sabot (chaussure de bois). Ce sont, pensons-nous, des mots différents. Qu'il s'agisse d'un

poisson à grosse tête ou d'un jouet renflé à sa partie supérieure et se terminant en pointe, *cabot* (ou *chabot*) se rattache à un dérivé du latin CAPUT.

V. 756 *Et chante outre nomini Dame* . . . M^me^ V.-P. renvoie (p. 262) avec raison à Tobler, *Verm. Beitr.* III, 92, pour la locution *nomini Dame* »au nom du seigneur». Gautier emploie une autre formule identique: *en non Dé;* voir A. Långfors, *Miracles* . . . p. 233 v. 801: *Por ce dit la letre, e non Dé* . . . .

V. 965 *Qui provende a sans deservir, Il ne puet Dieu plus aservir* . . . *Aservir* est expliqué par »asservir (?)». Le point d'interrogation est justifié, car *aservir* signifie simplement »servir». Un certain nombre de verbes formés du même préfixe gardent l'acception du verbe simple. Tels sont *acomander, acommencier, acommunier, acomparer*, pour n'en citer que quelques-uns. On a un autre exemple au vers 1616—17: *Qui leur atire le pot cras Et donne une poison petite* . . . Outre la signification de »préparer» qui est proposée au glossaire, *atirer* veut dire »enlever, retirer», seul sens qui convienne dans le passage.

V. 991 *Je connois tel qui pas n'entonne Tant ou moustier con lez la tonne* . . . M^me^ V.-P. remarque justement: »Ces vers veulent dire que le prêtre aime et connaît mieux la vie matérielle que la vie spirituelle». Oui, mais il était bon de souligner le jeu de mots: *entonner* signifie à la fois »avaler» et »commencer à chanter en donnant le ton».

V. 1093 *Craissins qui dort seur les roissoles* . . . Adoptant la leçon *craissius*, Tobler-Lommatzsch enregistre II, 1010, un adjectif-substantif *craissif* qui signifierait peut-être »bedaine». M^me^ V.-P. accepte cette interprétation. Or, dans le *Dictionnaire du Wallon du Centre*, Deprêtre et Nopère relèvent CRASSEUS »personne qui aime à manger cras». Selon nous, *crassins* serait une variante de *crasseus* et le sens dialectal peut s'appliquer ici.

V. 1102 *Car li prelat trestuit ensamble Bien ont juré rien ne dorront S'a ciax non qui l'avoir porront* . . . La forme *porront* n'est pas relevée au glossaire. Nous comprenons: »Car les prélats tous ensemble ont bien juré qu'ils ne donneront rien, sauf à ceux qui déposeront de l'argent»; *porront* est le futur picard de *pondre* »déposer, mettre»; on a eu *ponront* > *porront*, de même que *donront* > *dorront*. Bloch-Wartburg affirme que seul le sens de »pondre» s'est gardé en gallo-roman et en catalan; or, nous trouvons dans M. Roques, *Recueil de lexiques français* I, 199 et 345: Ponere, metre vel pondre; II, 321: Ponere, mectre.

V. 1105 *Petit donnent, n'en doutez mie N'i ait aucune coërie* . . . M^me^ V.-P. se borne à constater que Godefroy II 168^a^ traduit *coërie* par »don, présent, cadeau» et Tobler-Lommatzsch II, 523 par »Anteil, Abgabe einer Pfründe (?)». Nous pensons que *coërie* est une graphie altérée de *cuirie*, pris dans le sens général de »profit inattendu, aubaine». Tobler-Lommatzsch II, 1138, sous *cuirie* cite l'expression proverbiale *Ki n'a cote, si ait cuirie*, glosé par »der bekomme zu essen». Nous proposons d'adopter la leçon de H: *Qu'il n'i ait aucune cuirie* et, remarquant que le pronom explétif *en* du vers précédent sert à annoncer la proposition complétive, nous traduirons: »ne doutez nullement qu'il n'y ait aucune aubaine».

V. 1186—7 *De huppe nos font tourterele Et de corbaut coulon crosier* . . . Pour Godefroy II, 385^c^ et pour Tobler-Lommatzsch II, 1098, *crosier* veut dire »qui aime le colombier». Cette explication admise par M^me^ V.-P. paraît peu satisfaisante. Il s'agit, selon nous, d'un pigeon croisé, dû à l'accouplement de deux espèces différentes; l'un des mss. donne, en effet, *croisié*. Dans le *Dictionnaire français-liégeois* de J. Haust, on trouve à l'article Pigeon les mentions suivantes: Pigeon anversois, *bèc;* pigeon croisé, *crwèzé bèc*. Quant à la forme *croisier* ou *crosier*, elle s'explique par un artifice de versification. Qu'il soit le fait de l'auteur ou d'un copiste, le souci de bien versifier se marque non seulement dans la rime pour l'oreille, mais aussi dans la rime pour l'œil, et même parfois au détriment de la forme ordinaire du mot: ainsi l'on a v. 707—8 *preudom* : *preu dom* pour *don;* v. 1465—6 *soutaines* : *çaines* pour *cenes*.

V. 1262 *Qui por chevesne lait vendoise* . . . La forme *lait* est rattachée à *laissier* p. 103 et au glossaire. Il s'agit, en réalité, du verbe *laier* qui est toujours vivant dans le Nord de la France et la Wallonie. L'origine de ce mot a été fort discutée. A. Thomas, *Essais de Philologie française*, 322—4, se prononce pour le germanique *lagjan*, faute de mieux. P. Fouché, *Le verbe français*, p. 111, note 3, se rallie à cette solution. Plus récemment, W. von Wartburg *FEW* V, 227^a^ établit que *laier* est un verbe défectif, forme accessoire de *laisser*: sur le modèle de *fais, fait*, ou a eu par analogie *lais, lait* et, par suite, le futur *lairai, lairont* et le participe passé *laié*. L'explication est ingénieuse; elle soulève toutefois une objection. Pour la première personne de l'indicatif présent de *faire*, on a *faz* en francien, *fach* en picard et *fach* se constate même encore au milieu du XIV

siècle: L. Devillers, *Cartulaire des Comtes de Hainaut* I, 562: *J'ai fait assenne et fach de trente livres de terre* (1358).

V. 1321 *El a en tine que farine . . . Tine* signifie bien »cuve, bassin», mais M^me^ V.-P. ajoute: »Il doit y avoir là un jeu de mots inconvenant». Nous ne le croyons pas: c'est une locution proverbiale qui veut dire simplement: »Dans une cuve il y a bien autre chose que de la farine». Voici, du reste, le proverbe complet: *El ad en tine, dit la suriz, que farine, non est in tina, mus dixit, sola farina*, Rawlinson I, 40, p.p. E. Stengel, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XXI, 2. Une comparaison analogue se trouve plus bas, v. 1345—6: *Car qui l'esprueve et va selonc, Desouz l'argent trueve le plonc.*

V. 1370 *Moult trouverons en leur affaire D'anglez de quoi Diex n'a que faire . . .* Ces vers sont ainsi glosés: »Nous trouverons dans leur conduite des coins dont Dieu ne sait que faire», c'est-à-dire »les papelards ne sont pas agréables à Dieu». *Anglez* est traduit par »coin» comme s'il s'agissait du substantif *anglet;* or, *anglez*, comme le prouvent les variantes *angeles, angres*, désigne des »anges» et le terme est pris ici dans un sens ironique.

V. 1448 *Qui dou bon vin de Pierrefrite Boit plus grans traiz et churelure . . . Churelurer*, c'est moins, croyons-nous, »goûter en se rinçant la bouche» que »déguster en aspirant lentement». Cet hapax est une onomatopée, comme le néerlandais *slorpen* et l'allemand *schlürfen;* dans le même sens, nous avons gardé *humer*, qui est aussi une formation onomatopéique.

V. 1535 *Que de begart vient brais et boe Qui tout conchie et tout emboe . . .* Nous n'insisterons pas sur le caractère hautement fantaisiste des étymologies proposées par Gautier; nous voulons simplement préciser l'origine et le sens de *begart*. M^me^ V.-P. le traduit par »purin, jus de fumier», reprenant à son compte l'explication donnée par J. Haust, *Etymologies wallonnes et françaises*, p. 21—22. Selon ce dernier, *bègå* n'appartient qu'au dialecte wallon; dans les villes, on lui attribue le sens général de »fange, bourbe»; à la campagne, *bègâ* a pris l'acception technique de »purin, eau de fumier»; *bègå* serait un dérivé du moyen-haut-allemand *bîge* (all. mod. *beige* : amas, tas, monceau); le tas dont il s'agit, c'est pour les campagnards le tas par excellence, le fumier. Nous pouvons redresser sur quelques points la savante notice de notre regretté collègue et ami. L'aire de *begart* ne se limite pas à la Wallonie, puisque le mot était en usage dans le Nord de la France et que Gautier lui-même

l'emploie. Le sens général est bien »bourbe, fange, immondices» et »purin» n'est qu'une acception secondaire et locale. Dans ces conditions *begart* ne peut se rattacher à *bîge*; il vient directement du moyen-néerlandais; J. Verdam enregistre les formes *baggaert, baggert, bagger* signifiant »boue, vase, bourbe»; voir aussi Franck-Wijk, *Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Taal*, s. v° *Baggeren* qui est qualifié de »mot spécifiquement néerlandais». A côté du composé *embegaré* »couvert de boue» qui figure dans les Poésies de Froissart (Godefroy III, 28c), nous citerons un exemple typique des *Archives du Nord* B 12840 fol. 14 v° (*Compte de la Massarderie du Quesnoy*): *A Jehan de Flandres pour aydier a ramonner et nettyer le plache et amonceler le beghare par monchiaus, u li camps avoit estet fais . . .* (1406).

V. 1557 *Et qui pas ne dit cuite cuite A la crue ne qu'a la cuite . . .* Ces vers demandent aussi quelques précisions. Pour M^me^ V.-P. *dire cuite cuite* exprimerait le mépris. Notons d'abord que le redoublement de *cuite* ne sert qu'à renforcer l'expression; on peut en rapprocher la formule juridique *quiter et clamer quite;* voir M. Vanhaeck, *Cartulaire de l'abbaye de Marquette* II, 598: *desquels deniers nous nous tenons bien et plainement appaiés et en quitons et clamons quite laditte nonne* (1384). D'autre part, *dire cuite* à une personne, c'est déclarer qu'elle ne doit rien et qu'on ne lui doit rien; *dire cuite* à une chose, c'est affirmer qu'on ne peut la revendiquer et, par suite, qu'on y renonce: c'est donc plutôt l'idée de renonciation qui prédomine ici. Enfin M^me^ V.-P. considère les mots *crue* et *cuite* comme des substantifs dont elle ne connaît pas le sens exact; comme il s'agit de nourriture, elle les prend pour des collectifs signifiant »aliments crus et cuits». N'est-il pas plus simple de sous-entendre le mot *char* exprimé au vers 1555 dans *char ne saïn*?

V. 611 *Rien ne menjuent a nul fuer Qui ne leur chaie seur le cuer . . .* Voici la traduction proposée: »ils ne mangent à aucun prix rien dont ils n'ont pas envie (?).» Or, nous disons encore familièrement: *son dîner lui est resté sur le cœur*, pour marquer une digestion pénible, qui peut même provoquer des nausées et ce terme de *nausée* est synonyme de *haut-le-cœur*. Ce sens particulier vient de ce que la région épigastrique est voisine du cœur.

V. 2022 *Moult couvenroit avoir fierté, Moult couvenroit lancier et traire . . . Fierté* est expliqué par »audace, arrogance». Nous croyons plutôt que *fierté* est une variante de *ferté* »citadelle,

forteresse». Ainsi serait gardé le parallélisme d'une expression concrète dans les deux propositions: »Il conviendrait bien d'avoir une forteresse, il conviendrait bien de jouer de la lance et tirer de l'arc, si l'on voulait . . .»

Noël Dupire

Walter Stehli, *Die Femininbildung von Personenbezeichnungen im neuesten Französisch* (Romanica Helvetica, vol. 29). Bern, A. Francke AG. Verlag, 1949. 161 p.

Le changement radical de la situation sociale de la femme a mis la langue française devant une grande difficulté. Le français manque en effet d'un morphème plus ou moins uniforme pour distinguer les noms de personne du genre féminin des noms masculins correspondants. Et d'autre part, les morphèmes disparates qui existent se montrent en partie improductifs, car une certaine rigidité académique de la dérivation du français littéraire contribue à y maintenir des règles ou plutôt usages que la langue courante ne peut observer ni n'a le droit de transgresser. Tout cela a été reconnu par des grammairiens et des philologues éminents, comme Nyrop, Bally, Brunot, Dauzat[1], etc.

Trois exemples cités par M. Stehli, p. 6 et p. 8, illustreront bien la situation. D'abord une notice amusante prise à l'hebdomadaire parisien *Le Monde Illustré* du 25 juillet 1945:

A Jaxtrou, petite commune des Basses-Pyrénées, Madame L. R. vient de célébrer, en qualité de maire, son premier mariage. Mais qu'ont répondu les époux: »Oui, Monsieur le Maire», ou »Oui, Madame la Mairesse»?

Ensuite une citation prise à la *Gazette de Lausanne* du 26 octobre 1946:

»Les auditeurs . . . de Mlle Simone de Beauvoir éprouveront quelque mal à reconnaître en l'écrivain-poète *désordonné* . . . la conférencière au verbe précis.»

Dans les exemples cités il y a hésitation d'ordre psychologique ou social entre deux alternatives grammaticales, tandis que dans d'autres cas, où la distinction du féminin s'impose, il y a un fort embarras de choix entre plusieurs alternatives grammaticales. Ainsi, par ex., pour désigner un soldat féminin on n'emploie en Suisse, selon les recherches effectuées par M. Stehli,

[1] M. Dauzat vient précisément de rendre compte du livre de M. Stehli dans *Le Français Moderne*, XVIII (janvier 1950), p. 65—6.

pas moins de sept expressions différentes, sans parler des mots employés au sens limité comme *infirmière* et *cantinière*: *femme-soldat, une S. F. F.* (Service Complémentaire Féminin), *une soldate, un soldat, une C. F.* (complémentaire féminine), *une lotta, une S. A. F.* (Service Auxiliaire féminin). La France y ajoute une huitième: *une afat* (Armée Féminine Auxiliaire de Terre).

Et en commentant une photo représentant le défilé des soldats féminins anglais, les deux journaux suisses *L'Illustré* et *Express* se comportent chacun d'une façon différente. L'un explique: »Les S. C. F. anglaises défilent . . .», tandis que l'autre déclare: »Les Waafs (Women Army Air Force) défilent».

Dans son ouvrage, M. Stehli, élève de M. Jud, se propose de brosser un tableau de la manière dont la langue française s'adapte à la situation nouvelle. C'est là un travail qui n'a pas été fait et dont on comprend facilement l'importance capitale pour la grammaire et la lexicographie normatives.

Les matériaux de son étude ont été fournis à l'auteur notamment par les journaux quotidiens et hebdomadaires français, suisses et belges. En plus, il a organisé, en bon élève de l'école suisse, une enquête à la façon de celle des dialectologues, à cette différence près qu'au lieu de répartir ses recherches entre différents dialectes il a adressé son questionnaire aux représentants de différentes couches sociales dans les capitales et centres provinciaux français, suisses et belges. Son questionnaire portait sur vingt noms représentatifs, à savoir *pasteur, professeur, écrivain, auteur, docteur, médecin, dentiste, chirurgien,* allem. *Laborant, architecte, artisan, avocat, peintre, sculpteur, chef, manœuvre, terrassier, chauffeur, aviateur, partisan.*

Il passe ensuite rapidement en revue une quinzaine de domaines de la vie dans lesquels la femme joue un rôle plus ou moins considérable depuis les premières décades de notre siècle et les néologismes féminins correspondants. Il termine son ouvrage par un aperçu du côté grammatical et psychologique du problème traité.

Le rendement de l'ouvrage de M. Stehli consiste d'une part à mettre au clair l'importance des données sociales sur la langue et d'autre part à souligner l'importance de soumettre les grammaires et le dictionnaires français à une révision en ce qui concerne les formes féminines des noms de personne. Mais il se meut en quelque sorte à la surface, dans la pure description des faits. Un lecteur critique aimerait connaître d'une façon plus précise la façon dont son enquête a été organisée. Il aimerait également

voir les données psychologiques et grammaticales analysées avec plus de profondeur et de pénétration. Un exemple. En analysant, pp. 112—114, les raisons psychologiques qui font préférer la forme masculine à la forme féminine dans des cas comme par ex. *Cette femme est le meilleur médecin de la ville* il dit qu'il s'agit là d'une expression »sursexuelle» (»übergeschlechtlich»). C'est une observation juste, mais superficielle. *Un médecin* est une notion et *une femme-médecin* (ou une expression quelconque désignant une femme qui exerce le métier d'un médecin) est une sous-catégorie de cette notion, donc une notion qui à tous les critériums qui limitent la notion de médecin en ajoute un nouveau: le sexe féminin. On peut donc appeler, si l'on veut, un mot comme *le médecin* une notion sursexuelle. Mais absolument le même cas se présente dans deux phrases comme celles-ci: *La maison de M. X. est le plus beau bâtiment de cette ville* et *La maison de M. X. est le plus beau bâtiment en bois de cette ville*, lesquelles n'ont rien à faire avec le sexe.

Un deuxième exemple. L'auteur prétend, p. 139, en analysant les composés comme *femme-peintre, femme-médecin, femme poète*, etc., que le premier composant *femme* devient dans l'usage général une sorte de préfixe (»eine Art Präfixoid»). A mon avis, cette question se trouve en rapport étroit avec le problème de post- ou antéposition de l'épithète en français dans toute son étendue. Quand Moliere, par ex., dit dans *Les femmes savantes*: »Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût», le mot *docteurs* est une épithète, pour ainsi dire un adjectif qui limite la notion de *femme*, tout comme si l'on disait *Les femmes savantes* ou *les femmes brunes ne sont point de mon goût*. Il fallait donc approfondir l'étude grammaticale et psychologique de ces formations. Un troisième exemple. L'auteur analyse, pp. 140—142, les circonlocutions auxquelles on a recours pour éviter l'emploi de la forme féminine du nom. Il voit une circonlocution dans des phrases comme *Mme X. est au volant* (au lieu de: *Mme X. est un chauffeur*), *Elle a fait une brillante carrière de peintre* (sans doute au lieu de: *C'est une femme-peintre brillante*). Je crois pour ma part que l'auteur raisonne ici de parti pris. Il existe bien une carrière de peintre, mais il n'existera probablement jamais une carrière de femme-peintre. Il serait du reste aisé de mener un tel raisonnement *in absurdum* en voulant voir, par ex., dans une phrase comme *Mme X. chante* une circonlocution de *chanteuse*.

Tauno Nurmela

FERNAND MOSSÉ, *Manuel de l'anglais du Moyen Age des origines au XIV^e siècle*, deuxième partie: *Moyen-anglais* (Bibliothèque de philologie germanique, publiée sous la direction de A. JOLIVET et F. MOSSÉ, XII). Tome premier: grammaire et textes; pp. 380. Tome second: notes et glossaire; pp. 192. Paris, Aubier, Editions Montaigne, 1949. No price given.

The second part of Professor Mossé's *Manuel de l'anglais du Moyen Age* is a worthy sequel to the first part, which deals with the Old English period. University students are indeed fortunate in having now at their disposal this admirable introduction to the older periods of English language and literature.

The first of the many useful things that one finds in this book is the fine selective bibliography at the beginning. The omission of Brown and Robbins's *Index of Middle English Verse*, indispensable for any serious study of ME. literature, is probably just an oversight.

A Middle English grammar takes up 136 pages. Professor Mossé's grammatical treatment of this period, admittedly the most difficult in the history of the language, is remarkably lucid and provides a solid background for the study of the texts printed in the same volume. The section on syntax is a particularly welcome feature. — On p. 32 the author says that Anglo-Norman scribes often wrote *w-* for *wh-*, as seen, for example, from *The Owl and the Nightingale* (cf. also p. 61). The *w-* spelling is probably only an Anglo-Normanism, as Professor Mossé says, but one wonders whether it may not reflect the actual southern pronunciation of initial *wh*. — A misprint occurs on p. 49: for *eo* + *w* red *ēo* + *w*. — The area assigned to the present participle ending *-inde* on the map on p. 100 (Fig. 11) does not agree with the table printed on p. 99 (§ 93).

A selection of representative texts occupies the rest of the first volume of the Middle English part (pp. 163—368). The texts have been chosen both on the basis of their literary and linguistic interest. Inevitably, in a collection of this kind, the inclusion and omission of many a borderline case is largely a matter of opinion, and serious objections can hardly be made to the editor's choice in this book. In order to facilitate the literary ppreciation of the texts reproduced, the editor has furnished each of them with a short introduction and a short

list of books recommended for those interested in a closer study of the text. The best introductions are perhaps those attached to the few lyric poems printed in the *Manuel*; though extremely concise, they give the student more real help in their attempts to put these poems in their proper places among medieval lyrics than do the somewhat vague introductions to some recent collections of Middle English lyric poetry.

The notes and glossary occupy the whole of Vol. II. A good example of how instructive Professor Mossé's notes can be is note 54 on *The Azenbite of Inwyt* (p. 50). This note shows that *mosseles* (plur.) is an erroneous translation of the French *li morsiaus* (sing.). The fact that the plural form *mosseles* is thus based on a mistake is overlooked by K. J. Wallenberg in his *Vocabulary of Dan Michel's Ayenbite of Inwyt* (Upsala, 1923).

A short account of the dialect, spelling, phonology, and inflections of the manuscript from which the text is reproduced is another useful feature. This account precedes the notes on each item. In this detail, the author follows Sisam's *Fourteenth Century Verse and Prose*. — There are one or two minor points which seem to call for comment. On p. 24 *The Owl and the Nightingale* is localised either in Dorsetshire or in Surrey. Professor Mossé could not know of the latest study of the provenance of this poem, B. Sundby's »Dialect and Provenance of the Middle English Poem 'The Owl and the Nightingale'» (*Lund Studies in English*, ed. by O. Arngart, XVIII, 1950), which traces it to western Surrey. — As to the famous *Cuckoo Song*, two different dates are given for this poem. The traditional date, 1230—40, appears on p. 235 of Vol. I. This date is undoubtedly too early, as pointed out by M. F. Bukofzer (»Sumer Is Icumen In: a Revision» in *University of California Publications in Music*, II, 2, 1944), who suggested 1310 as the approximate date of the poem. Professor A. C. Baugh, in his *Literary History of England*, New York, 1948, p. 214, note 22, thinks Bukofzer's date a little too late and puts the poem about 1300. In his notes (Vol. II, pp. 42—3), Professor Mossé refers to Bukofzer's study and this time dates the poem back to the end of the thirteenth cent.; but the appearance of the two different dates in his book must be baffling to all those not initiated in this particular question. — *Lounde* in lyric No. 4 (Vol. II, p. 45, note 33) can hardly be London. There are three East Midland places called Lound, and it is more probable that the name in the poem refers to one of these.

Tauno F. Mustanoja

Karl Brunner, *Abriss der mittelenglischen Grammatik* (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte begr. von Wilhelm Braune, hrsg. von Karl Helm, C. Abrisse, No. 6). Second, revised edition. Halle/Saale, Max Niemeyer Verlag, 1948. viii + 114 pages.

The first edition of Professor Karl Brunner's *Abriss der mittelenglischen Grammatik* was published in 1938. As shown by the title, it was a concise account (90 pages) of Middle English spelling, phonology, and inflections, intended for university students. That the book was found useful — that it, in fact, filled a real gap — is shown by the fact that it has long been out of print. The new edition, which came out in 1947, differs only slightly from the first. There are some minor additions, and some definitions have been made more lucid than before; as an example may be mentioned § 38, which deals with palatal and velar stops and fricatives.

A very substantial improvement is the index of words at the end of the volume.

Students are indebted to Professor Brunner for this handy little Middle English grammar.

Tauno F. Mustanoja

I. B. Faden, in collaboration with Ebba Dalin and Karin Pontoppidan-Sjövall, *How America Speaks and Writes. A Dictionary of American Idioms with a Swedish Vocabulary.* Helsingfors (Helsinki) and Stockholm, 1949. 363 p. 8:o.

A dictionary of current American idioms of moderate length with a vocabulary in Swedish can certainly be of use not only in Sweden but in the neighboring countries where Swedish is understood. Such a dictionary can best be compiled by an American, and it is to his advantage if he has some experience of foreigners' difficulties with our idiom, as Mr. Faden must have had as onetime guest lecturer at the Charles University of Prague. That he is a member of the American Dialect Society should guarantee the usefulness of his choice of idioms. Linguists' special studies and the longer reference works are impractical for the average foreigner eager to acquire an understanding of current American English.

Admittedly the Press has an increasing influence on Ameri-

can speech, so that the crosscut of common journalese with examples from the conservative to the labor papers is well motivated. In twenty consecutive pages chosen at random, containing 142 entries, 101 were taken from newspapers and periodicals (some few from British papers), including twenty-five from Time and fourteen from Newsweek. As all foreigners remark on the difficulty of understanding Time, the language of which is often very special to it and created by it and thus not the most stabilized journalese, Mr. Faden has rendered a service here.

From the title and preface of this 363-page list of idioms, the foreigner is to receive the idea that these idioms are peculiar to America. Yet on examination of the 236 entries under A and B, it appears that 136 have long been in use in British English, while only 100 are distinctly American in usage. For example, *back down* is listed as Standard English; this is rather American, the British being *back out*. Sampling throughout the book reveals the same procedure of including expressions common to both Britain and America, and in approximately the same proportion as for the letters A and B.

This is misleading for the foreigner, who is expecting something purely American; yet it is not so serious as the failure to classify in some fashion *every* entry. The foreigner will be puzzled to find *heel of Achilles* (a literary expression not restricted to any one language since Homer's day), side by side with *hefty* (American colloquial), *gravy* (journalese), *hick* (slang), *to leak*[2] (vulgar). He is going to be intrigued by many a lively expression and try to use it. If he is looking for a euphemism and uses *leak*[2], he will hardly be prepared by this dictionary for the reaction he will draw from any quarter.

A large number of entries — too large to bother counting — have long been commonplace, or are such idioms as are self-explanatory, or are to be found in any dictionary above pocket size, so that there seems no point in including them; to name a few: *to take place, give and take, off and on, once for all, to keel over, a bird in the hand is worth two in the bush, to put all one's eggs in one basket, to put the cart before the horse, vicious circle, dime, blackmail, pimp, topsy-turvy*, etc., etc. If the generous space devoted these and similar idioms had been utilized for expressions not to be found in a dictionary, or words with a twist peculiarly American, the value of this book would have been remarkably increased. Such a procedure

would naturally have entailed a great deal of work, thus delaying the boiling of the pot for author and collaborators.

The following are a very few of current Americanisms that I miss: *eager-beaver* 'a person zealous or over-zealous in the performance of his work'; a *fast one, to pull a fast one* 'a trick, to deceive by some trick'; *what gives* 'what can be got, a situation' (*I'll talk with him and see what gives*); *to go along with* 'to agree with'; *to let someone in on the ground floor* 'to help someone to a good thing from the very beginning'; *K. O.* 'knockout', occasionally written *kayo*; *'what's the pitch?* 'what's the situation?'; *raincheck*, literally, 'a ticket given a baseball spectator for a game interrupted by rain to entitle him to see the game when played later', figuratively, 'a chance to take up an offer at a future time' (*I'll take a raincheck on that*); *king, czar* 'a person who is at the top of a field of endeavor, a dictator in the field', or a personification of the field (*radio czar, sugar king; King Cotton*); *branch*, as in *branch and burbon* (*branch* is a southernism for a small stream or (brook) 'burbon whisky with water — preferably clear and cool as from a limpid brook'.

The dates of quotations range from pre-Shakespeare to 1947 inclusive. For many items only one quotation is presented, so that we may presume that its inclusion is an indication of its modernity. It would be beyond the scope of this dictionary to indicate first appearances of each item as well as the latest. It would seem logical then, to replace the few early quotations by those of recent date.

When in a quotation there appears besides the entry to be explained, another word also unfamiliar, the latter should regularly be entered in its proper alphabetical place. This is done only sporadically. For example, the entry for *streamline* reads »scads of pretty girls streamline . . .,» yet the expression *scads of* (= lots of) gets no attention.

Frequently definitions are made in a very undictionary-like fashion. For instance »*crackpot, a* a simple-minded person; one who is crazy. An alternate term is *cracked.*» *Cracked* is used only adjectively; whereas *crackpot* is used also as an adjective, yet this is not mentioned (as in, *a crackpot scheme*). In any case the adjective *cracked* cannot be an alternative for the noun use of *crackpot.*

To flop is correctly given as »used both as a verb and noun.» Would it not have been useful to choose an example for each usage rather than to give two examples for the noun usage?

Must, a 'A requirement; a necessity.' Used in the U.S.» »*Buck, a* A dollar. U.S. slang.» I understand the title of this dictionary to be »How America Speaks and Writes.»

Nosey is defined as a noun, but is used in the one example quoted as an adjective.

Pin down, to[1] . . . »Used figuratively.» *Pin down, to*[2] . . . To place a person in a position where an answer is forced». What is this latter use if not figurative?

Leg to stand on, to have a is defined with the admonition »Used negatively almost exclusively.» But why is *picnic,* which is used figuratively both affirmatively and negatively in perhaps equal proportion, entered only as the negative expression *no picnic?*

»*Nope* U.S. pronunciation of *no,* current since 1918.» Does the author mean that the foreigner is to pronounce »nope picnic» and »nope holds barred»? Had he defined »nope» as a variant of »no» there would be no (should I say *nope*?) quarrel with him. And by the way, why not include a few equally puzzling variants for *yes* in familiar colloquial speech such as *yep* and *yeah*?

Verbs are usually entered without their accompanying preposition or prepositions, thus: »*About, to be* to be in readiness; to intend.» If the foreigner follows this closely, he will construe »What is he about?» which certainly does not mean »Is he ready?» »What does he intend?», but »What is he doing?» The entry should read »About to (plus verb), to be.» Likewise »Crack up, to [2]» should read »Crack up to be, to [2]».

An exhaustive delineation of the short-comings and out-and-out errors in this book would demand more time and space than the book warrants. The main fault is not the inclusion of the many self-explanatory phrases, nor of so many idioms similarly used in British English and American English, nor yet the lack of method, nor even the omissions, but the failure to help the foreigner estimate the social and cultural milieu of the entries in the vast majority of cases. That language is fluid and that words shift their levels is not sufficient excuse for omitting a hint of the approximate present day standard of each entry. The foreigner has too little knowledge of word values to estimate what he may appropriate from the examples drawn from Erskine Caldwill, John Steinbeck, and the Press; for what he learns he will want to use.

Helen Goldthwait-Väänänen

A. van Lœy, *Middelnederlandse Spraakkunst. 1. Vormleer.* Antwerpen, de Sikkel, 1948. 104 S.

Das Buch van Lœys will vor allem ein Lehrbuch für Studierende sein. Als erster Teil ist die Formenlehre erschienen, weil diese sich leichter einfach und übersichtlich darstellen lässt. Trotzdem ist der Orthographie ein kurzer Abschnitt schon in diesem Teil gewidmet.

Knapp aber übersichtlich wird der Leser über die Stellung des Mndl. orientiert sowie über die allgemeinen Probleme dieser Periode. Es fehlt auch nicht ein Abschnitt über die mndl. Hauptdialekte, bei dem man allerdings ungern eine Dialektkarte vermisst.

Die Darstellung der Flexionslehre stützt sich sowohl auf die literarischen als urkundlichen Quellen des 13.—15. Jh., die gewissenhaft herangezogen worden sind. Der Behandlung der Substantivflexion ist eine vergleichende Übersicht über die Verhältnisse in den verwandten Sprachen beigefügt, die dem Studierenden wertvolle Dienste leistet. Wahrscheinlich aus Gründen der Raumersparnis fehlen entsprechende Darstellungen in den Abschnitten über die Flexion der anderen Wortklassen.

Zuletzt werden die Hauptmerkmale der wichtigsten Dialekte auf dem Gebiete der Flexion aufgezählt.

Die Darstellung ist klar und übersichtlich. Trotzdem dass es sich um ein Lehrbuch handelt, fällt hie und da Neues für die Chronologie und Sprachgeographie des Mndl. ab. Wenn man aber über Einzelheiten genauere Auskunft haben will, muss man zu den Werken Francks, van der Meers und Schönfelds oder zu der einschlägigen Spezialliteratur greifen.

Das Buch van Lœys füllt eine empfindliche Lücke aus, da Francks Mndl. Grammatik (1910) schon längst vergriffen war. Hoffentlich wird dem nun erschienenen ersten Teil bald die bereits versprochene Lautlehre sowie eine noch nicht versprochene Syntax folgen.

Emil Öhmann

H. Bach, *Middelalderens tyske litteratur.* København, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag, 1948. 265 Seiten. Preis: D.Kr. 11.75.

Der u.a. durch seine übersichtliche Darstellung der Luther-Sprache bekannte dänische Gelehrte bringt im vorliegenden

Buche eine klar aufgebaute und fesselnd geschriebene Einführung in die Geschichte der deutschen Literatur im Mittelalter. Das Werk ist zunächst gedacht für angehende dänische Germanisten, es kann aber wegen seines trotz der Kürze reichen Inhalts und seines glänzenden Stils ebenso gut allen ausländischen Studenten und auch weiteren für das deutsche Mittelalter interessierten Kreisen aufs wärmste empfohlen werden.

Abweichend von dem herkömmlichen Verfahren, die betreffenden Erscheinungen nach zeitlichen Perioden zu betrachten, verfolgt der Verf. die einzelnen Literaturgattungen von ihrem frühesten Auftreten bis zum Ausgang des Mittelalters. Die grossen Linien der Entwicklung kommen auf diese Weise deutlich zum Vorschein. Da auch die Verbindungsfäden zu den verschiedenen Gattungen nicht übersehen werden und da, was m.E. besondere Anerkennung verdient, auf die gemeineuropäischen Zusammenhänge konsequent hingewiesen wird, kommt ein einheitliches Gesamtbild zustande. Natürlich ist es nicht zu leugnen, dass durch die starke Hervorhebung der vertikalen Linien manche Einzelzüge nicht sichtbar werden oder in eine Umgebung geraten, in die sie sich nicht immer ganz ungezwungen einfügen. Eine Darstellung, die sich auf chronologischen Querschnitten aufbaut, würde es eher gestatten, der Vielseitigkeit der Erscheinungen Rechnung zu tragen.

Der literaturgeschichtlichen Darstellung ist eine kurze historische Einleitung vorausgeschickt. Ihre Bedeutung kann nur der ausländische Lehrer vollauf verstehen. Er begrüsst deshalb dieses Kapitel, das man in entsprechenden deutschen Lehrbüchern nicht erwarten kann, mit aufrichtiger Genugtuung.

Die eigentlichen literarischen Geschehnisse werden unter wenigen bezeichnenden Überschriften vorgeführt. Im Kapitel K i r c h e u n d K l o s t e r wird, mit dem Wulfila beginnend, die ganze althochdeutsche und frühmittelhochdeutsche geistliche Vers- und Prosaliteratur behandelt. Die darauf folgende H e l d e n d i c h t u n g umfasst neben epischen Gedichten auch die früheste heidnische Dichtung (u.a. die Zauberformeln). Dem h ö f i s c h e n R o m a n sind wiederum die hergehörigen Epen untergeordnet, ausserdem aber noch, wenn auch etwas gewaltsam, der Ruodlieb und der Reinke de Vos. L y r i k und D r a m a bilden beide für sich ein ganzes und abgerundetes Kapitel, während die folgende Rubrik P r o s a weniger Zusammengehöriges enthält: nach einer kurzen Übersicht über die Rechtsliteratur wird sehr eingehend der Ackermann aus

Böhmen gewürdigt und im Anschluss daran die weitere Prosa, wie sie z.B. in den Prosaepen und Volksbüchern erscheint, besprochen. Das Schlusskapitel Religion und Reformation ist den Schriften religiösen Inhalts und den Bibelübersetzungen gewidmet, wobei auf Luther und seine Produktion das Hauptgewicht gelegt wird.

Der Verf. kann in seltenem Masse zu gleicher Zeit gemeinfasslich und hinreissend schreiben. Er verweilt ohne Eile bei einigen Gipfelleistungen, die er von verschiedenen Seiten beleuchtet. In seine Wiedererzählungen flicht er reichlich Zitate ein, die mit feiner dichterischer Empfindung gewählt und mit grosser Kunst ins Dänische übertragen sind. So erhält auch ein Leser, der mittelhochdeutsch nicht ohne weiteres versteht, ein Vorgefühl von der eigenartigen Schönheit der mittelalterlichen deutschen Dichtung.

Über Bachs Buch liegt etwas Frisches und Anmutiges. Die Hingabe des Verf. an seine Arbeit, sein warmes und tiefes Miterleben ergreifen auch den Leser. Einen Hauch von der anmutsvollen Stimmung des Buches vermittelt schon das reizende Bild der Frau Uta aus dem Naumburger Dom, das das Titelblatt schmückt.

Pekka Katara

Ernest Tonnelat, *L'œuvre poétique et la pensée religieuse de Hölderlin.* Paris, Didier, 1950.

Nicht nur Hellingrath, Gundolf und Guardini haben zum allmählichen Aufstieg Hölderlins beigetragen. Auch französische Fachgelehrte von Rang haben den um die Jahrhundertwende noch nicht entdeckten Dichter zum Gegenstand ihrer Studien gemacht.

Ernest Tonnelat, der sich durch seine Vorträge im Collège de France um das Bekannt- und Verstandenwerden Hölderlins in Frankreich verdient gemacht hat, legt eine neue Hölderlin-Arbeit vor. Schon der Titel versucht auszudrücken, worauf die Arbeit abzielt. Das Werk soll keine Biographie sein, vielmehr sagt T.: »J'ai essayé de montrer dans cette étude que, tout en demeurant attaché à certaines idées fondamentales, Hölderlin avait un peu varié dans la façon dont il concevait les dieux et l'importance de chacun de ceux qu'il nommait.»

Wie T. seinen Untersuchungen zu Recht voranschickt, ist »le Divin l'essentielle, la grave, la brulante préoccupation de Hölderlin». Eine Betrachtung des religiösen Ideengehaltes der Hölderlinschen Dichtungen ist deshalb ein durchaus legitimes Unterfangen. Wie jedoch schon der Titel der Arbeit vermuten lässt (L' œuvre p. *et* la pensée r. de H.) sind es *zwei* Bestrebungen, denen das Werk dienen soll — in erster Linie wohl die Darlegung und Identifizierung der Pensée religieuse, zum anderen aber auch die Erläuterung der poetischen Werke des Dichters. T. nimmt in seiner Einführung hierauf Bezug wenn er sagt »Le présent ouvrage n'a d'ailleurs qu'un objet modeste, qui est de faciliter à un français la lecture de l'œuvre de Hölderlin».

Es scheint allerdings, als habe dieser letzterwähnte Vorsatz dem eigentlichen Ziel des Forschers nicht gedient. Und das ist verständlich, denn eine rein auf die religiöse Entwicklung Hölderlins eingehende Arbeit wäre zu schwer für *das* Publikum, das eine Erleichterung seiner Hölderlin-Lektüre benötigt. Da sich Tonnelat aber an dieses Publikum wendet, muss er einen entsprechenden Ton anschlagen. Somit haben wir keine strenge Untersuchung des Nur-Religiösen und auch nicht eine »Deutung» im spezifischen Sinn, sondern eine Interpretation des Hölderlinschen Werkes vor uns, deren besondere Akzente über dem religiösen Gedankengefüge stehen.

Licht in die religiösen Systeme von Dichtern zu bringen ist nicht leicht. Durch seine religiöse Vielschichtigkeit stellt gerade Hölderlins Werk einen derartigen Versuch vor erhebliche Schwierigkeiten. Es ist T. jedoch gelungen, die Entwicklung und den schliesslichen Stand der religiösen Schau Hölderlins in einem einheitlichen Rahmen fasslich darzustellen — gelungen wohl, weil sein Werk sich nicht nur an Fachgelehrte wendet und gewisse Vereinfachungen deshalb Voraussetzung waren.

T.s Arbeit wird das Hölderlin-Verständnis — nicht nur in Frankreich — wesentlich fördern, und sie ist besonders verdienstvoll, weil ein entsprechendes, dem gebildeten Publikum zugängliches Werk ernsten Charakters bisher gefehlt hat. Es bleibt aber zu hoffen, dass ein Forscher von T.s Qualitäten sich auf Grund des wachsenden Hölderlin-Verständnisses bald in der Lage sehen wird, uns die dringend benötigte Studie über »La pensée religieuse *dans* l'œuvre poétique de Hölderlin» zu liefern.

C.-A. v. Willebrand

EINGESANDTE LITERATUR

Brunetto Latini, *Li Livres dou Tresor.* Edition critique par Francis J. Carmody (University of California Publications in Modern Philology, 22). 1948, LXII + 458 pages.

Brunner, Karl, *Die englische Sprache: ihre geschichtliche Entwicklung*, I, Allgemeines, Lautgeschichte (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte begr. von W. Braune, hrsg. von Karl Helm, B, Ergänzungsreihe, No. 6). Halle (Saale), Max Niemeyer, 1950. XII + 351 S. Geh. RM 12. —, gbd. RM. 13. 80.

Carner, Josep, *Universalitat i Cultura.* Discurs llegit en la XII festa anual de l'Institut. Extret de Discuros i Memòries de l'Institut d'Estudis Catalans. 7 p. Barcelona, 1938.

MITTEILUNGEN

MM. Holger Petersen Dyggve, professeur extraordinaire de philologie romane, et Arthur Långfors, professeur titulaire, ont fait valoir leurs droits à la retraite.

M. Erik v. Kraemer a été nommé docent de philologie romane à l'Université de Helsinki le 8 novembre 1950.

Einheimische Veröffentlichung. — Edit Perjus, Das Marienleben Walthers von Rheinau (Acta Academiae Aboensis, Humaniora, XVII, 1). Zweite, vermehrte Auflage. Åbo, 1949. 347 S. u. 2 Facs.

Ausländische Besprechungen einheimischer Veröffentlichungen. — Tauno F. Mustanoja, The Good Wife Taught her Daughter — The Good Wyfe Wold a Pylgremage — The Thewis of Gud Women (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LXI, 2), bespr. von Alarik Rynell in English Studies, XXXI, 1950, pp. 218—22. — Veikko Väänänen, Du segretain moine, fabliau anonyme du XIII^{e} siècle (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 62, 2), bespr. von O. Jodogne in Leuvense Bijdragen, XL, 1950, Bijblad, S. 25—6, und von J. Bourciez in Revue des langues romanes, LII, 1950, S. 326. — Erkki Valli, Zur Verfasserfrage der Königsberger Apostelgeschichte (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LXI, 1), bespr. von Arno Schirokauer in Modern Language Notes, LXVI, 1951, S. 72.

RAOUL LABRY

in memoriam

Le 27 septembre 1950 s'éteignit à Montpeyraux (Hérault), son village natal, Raoul Labry, professeur de langue et littérature russes à la Sorbonne, secrétaire général de l'Institut d'études slaves de l'Université de Paris et un des slavisants français les plus connus. Sa disparition est une grande perte pour ses nombreux amis, dont il comptait beaucoup en Finlande aussi.

Né le 1er novembre 1880, Raoul Labry commença de bonne heure ses études slaves. Dès 1905 il fit son premier voyage en Russie, qui fut suivi de beaucoup d'autres. De mars 1916 à mars 1918 il demeura en Russie, d'abord comme officier, puis comme directeur adjoint de l'Institut français de Pétrograd. Mais avant cette date, d'autres devoirs l'avaient appelé ailleurs. En 1915 on le voit en Serbie en qualité d'interprète près de la mission médicale française. Puis, quinze ans plus tard, il est à Belgrade, à la mission militaire française. »Ambassadeur de la civilisation française», il y fait aussi des cours à l'Université.

Les riches collections russes de la section slave de la Bibliothèque Universitaire de Helsinki ne manquèrent pas d'attirer le fervent slaviste. Après une correspondance assidue avec le signataire de ces lignes, alors conservateur en chef de cette section, Labry fit en 1931 sa première visite en Finlande. Notre Bibliothèque ne le déçut pas puisque ses visites se multiplièrent. Au total, il a été sept fois en Finlande, la dernière fois en 1937. Ses recherches portaient principalement sur l'influence du mysticisme français et allemand sur la littérature russe (N. I. Novikov, I. P. Turguénev, Al. Blok, etc.). Lorsque son état de santé ne lui permit plus de voyager, il envoyait

ses élèves travailler dans notre Bibliothèque qui lui était devenue chère.

Ses œuvres principales sont ses thèses sur *A. I. Herzen* et *Herzen et Proudhon* (1928), ainsi que la traduction, accompagnée d'un commentaire grammatical remarquable, de la *La fille du capitaine* de Pouchkine. Mais déjà avant d'avoir soutenu ses thèses Labry avait publié plusieurs ouvrages sur les réalités slaves, tels que *Avec l'armée serbe en retraite, à travers l'Albanie et le Monténégro* (1916), *L'industrie russe et la Révolution* (1919), *Autour du bolchevisme* (1921), *Autour du moujik* (1923). Son étude sur *Alexandre Blok et Nietzsche* paraîtra comme œuvre posthume dans les *Mélanges* qui seront offerts à M. André Mazon à l'occasion de l'achèvement du vingt-cinquième tome de la *Revue des études slaves.*

Raoul Labry était un ami sincère de la Finlande. Un article très sympathique sur les intellectuels finlandais est sorti de sa plume. Ses amis finlandais et les amis de ses amis pouvaient toujours compter sur un accueil bienveillant lorsqu'ils allaient le voir à Paris; ils savaient qu'ils trouveraient chez lui, au besoin, une aide efficace. Son vif désir de contribuer à resserrer les relations culturelles franco-finlandaises ressort du fait qu'il organisa, pendant qu'il était directeur adjoint de l'Office national des Universités et Écoles françaises, un tour de France pour les jeunes romanistes finlandais; il leur fit personnellement les honneurs de Paris et les accompagna même un bout de chemin en province. Sa seule récompense a été la profonde gratitude qu'éprouvent envers lui les Finlandais.

Raoul Labry était un esprit vif, un ami fidèle et sensible, un homme intelligent, courtois et laborieux. Il ne sera pas oublié par nos compatriotes qui ont eu la chance de devenir ses amis.

Jalo Kalima

GUSTAF JOHN RAMSTEDT

(born Oct. 22, 1873; died Nov. 25, 1950)

In memoriam

A hundred years ago, almost nothing was known about the Altaic languages and their mutual relations.

Mathias Alexander Castrén, a man of energy, will-power and unusual linguistic gift, was needed to investigate all the different tongues in Central Asia and Eastern Europe and to classify them in a united Uralo-Altaic group. It was a heroic work. Linguistics then lived in the heroic age of its history.

All the languages and their dialects belonging to this group have since then been the subject of a thorough and many-sided exploration on the part of countless distinguished and eminent learned brains.

In our days, another man of genius had to find the main thread among the mass of material collected up to our time, to co-ordinate it and classify it according to the principles now recognized by modern scholarship.

The man to carry out this task was Gustaf John Ramstedt, born in Ekenäs (Tammisaari) and educated in Åbo (Turku) where from the earliest years of his life he had the opportunity of hearing and learning different languages. His mother tongue was Swedish, and Finnish was the chief language of his country. By talking with sailors and other strangers he met in his town, he was able to make himself familiar with English, French and German, and in his school he learnt Greek, Latin and Russian.

On matriculating, he came to Helsingfors and began linguistic studies at the University. The illustrious scholar and founder of the Fenno-Ugrian Society, Professor Otto Donner noticed at once the young student's outstanding linguistic ability, taking the greatest interest in his career and helping him in every respect until his own death in 1909.

Ramstedt acquired a splendid scholarly grounding in studying Sanscrit, comparative linguistics, phonetics and last but not least the Fenno-Ugrian languages.

Donner's idea was to deepen the exploration of the Uralo-Altaic group of languages, beginning with the Finnish dialects in Russia and extending it further into Asia.

Ramstedt began with a trip to the Cheremiss and then in 1899, he went to Urga (now Ulān Bātor) in Mongolia.

Until his time, scholars, travellers and missionaries — mostly Russian — had studied Mongolian and other closely allied languages and dialects, taking notice exclusively of the script from the philological point of view, and totally disregarding the linguistic and phonetic aspects of the living spoken language almost entirely neglecting folk-lore.

It has been said that Ramstedt began a new era in the history of Mongol studies: he became the founder of Mongol linguistics.

He spread light not only on Mongol, but also on Altaic linguistics as a whole, including all related dialects.

He proved that the Altaic group really consists of the Mongolian, Manchu-Tungus, Turkish-Tatar and Korean languages with their dialects. G. J. Ramstedt's Korean grammar was, in fact, the first scientific work on this subject.

All scholars studying and investigating the Altaic languages in Europe, Asia and America are continuing his work. He also began collecting the folk-lore of the Mongols. The young Mongolian students of different tribes have now collected in their own countries a large quantity of epic and folk-lore material.

The following are among the chief of his works, investigation, materials, grammars, etc., proving the truth of his conclusions:

In 1902, *Bergtscheremissische Sprachstudien* (including a dictionary and specimens of the spoken language).

In 1903, *Über die konjugation des Khalka-mongolischen* (doctoral thesis).

Das schriftmongolische und die Urgamundart phonetisch verglichen (five years later, the second edition revised by the author was issued in Russian).

In 1905, *Mogholica. Beiträge zur kenntnis der Moghol-sprache in Afganistan.*

In 1909 and 1919. *Kalmückische sprachproben.*

In 1913, *Zwei uigurische runinschriften in der Nord-Mongolei.* Aufgefunden und mit transskription, übersetzung und bemerkungen veröffentlicht von G. J. Ramstedt.

In 1935. *Kalmückisches wörterbuch.*

In 1949. *Studies in Korean Etymology.*

A list of professor Ramstedt's linguistic publications, said to be complete, has now been published in the *Studia Orientalia,* Vol. XIV, dedicated to him in 1948 on the occasion of his 75th birthday (issued in 1950).

A large number of smaller papers of greatest importance concerning different phonetic, linguistic and philological questions, proving, completing and illustrating his ideas on the relationship of the Altaic group have been issued in various languages and numerous learned publications.

A synthesis of his whole life work was not finished before his death, but the material was then almost ready for printing, and one of his pupils is now in charge of the Fenno-Ugrian Society preparing the work for printing.

In consequence, I here want to emphasize that John Ramstedt, when starting to investigate the so called Uralo-Altaic group, soon became aware that he had to deal with two different linguistic families — the Fenno-Ugrian and the Altaic — and that only lack of deeper and more penetrating research had joined the two together into one group.

Having discovered this, he still continued the exploration of the latter group and succeeded in shedding light not only on

the structure and laws of languages belonging to this group, but also on similar phenomena in all other languages.

His innate faculty for correlation, the perfection of his linguistic scholarship and philological training was of greatest importance for his researches.

But also his fascinating personality, his almost childish attitude towards everyone he met, independent of rank or social position, allowed him to approach everybody and to get in exchange all he needed for his work and activity in the most various situations.

He was a teacher in several schools in Åbo and Lahti, Reader and later Associate Professor in the University of Helsinki (Helsingfors) (1906—15—47), his subjects including Altaic (especially Mongol and Kalmuch) languages, Sanscrit, Japanese, phonetics, comparative philology and linguistics.

He travelled in Mongolia and other parts of Asia — in all his seven excursions he had scholarships from the Fenno-Ugrian Society and other scientific organizations.[1]

An uncommon practical ability in life and great intrepidity made him the outstanding explorer he was.

On the Declaration of the independence of Finland, he was appointed the first of his country's chargés d'affaires in Japan, China and Siam, and lived almost ten years (1919—29) in Japan. In addition to his diplomatic duties, he found time for studying both Japanese and Korean.

He spoke Japanese fluently, as he did most languages he studied, and his knowledge of Esperanto also helped him to approach the Japanese scholars.[2]

---

[1] Cf. the popular description of those journeys in G. J. Ramstedt's *Seitsemän retkeä itään 1898—1912* (Porvoo—Helsinki 1944). A new illustrated Finnish edition has recently been issued, and a Swedish translation (both revised by the author shortly before his death) is soon to appear in print.

[2] Reminiscences of this period of his activity in the Far East appeared in print a few days before his death: *Lähettiläänä Nip-*

His amazing memory, until the last days of his life, was a reliable ally in his scientific work, e.g. when his luggage, with all his diaries, manuscripts and collections from his first trip to Mongolia, sent by the Trans-Siberian to Finland, failed to reach him. He was then able to reconstruct the greater part of his investigations from memory.

Besides, the fate that has persecuted nearly every one of us Mongolists for more than a hundred years, has been the tragedy of losing the results of learned studies and excursions through war, revolution, theft, fire, flood, earthquake etc.

With John Ramstedt, the Fenno-Ugrian Society has lost an honorary member and President, and the Orientalists, especially the Altaists in the whole world, their most distinguished and esteemed Master and Colleague. The *Neuphilologische Mitteilungen* feels the loss of a distinguished contributor.

Andrej Rudnev

PHONOLOGY, MORPHONOLOGY, AND WORD-FORMATION

Troubetzkoy[1] has coined the term 'morphonology' to denote phonology as applied to morphologic oppositions. The legitimacy of the distinction has sometimes been contested. B. Malmberg, in his review of Gougenheim's *Eléments de phonologie française*, argues as follows: »A notre avis, l'auteur a eu tort de traiter dans un chapitre à part ce qu'il appelle la morphonologie. Celle-ci est une branche de la phonologie . . . dont nous ne voyons que difficilement la raison d'être. Quelle diffé-

---

ponissa. Muistelmia vuosilta 1919—29 (an illustrated Finnish edition, Porvoo—Helsinki 1950) and has already gone into several editions.

[1] *Travaux du cercle linguistique de Prague* I. 85 ff.

rence y a-t-il entre les morphèmes et les mots du lexique à ce point de vue? Est-ce que le rôle des oppositions est un autre quand celles-ci servent à former les mots que lorsqu'elles font partie de la conjugaison ou de la déclinaison? Nous ne le croyons pas. Est-ce que l'opposition *s* : *z* est d'une nature différente dans *disse* : *dise* et dans *fasse* : *phase*, ou *f* : *v* dans *neuf* : *neuve* et *ef* (la lettre): *Eve*? Pour le sentiment linguistique irréfléchi il n'y a certainement pas plus de parenté entre *peut* et *puisse* qu'entre *deux* et *trois*.»[1]

The principle of morphonological opposition is, to be sure, the same as that of phonological opposition. But the latter merely establishes pairs of disjunct words: F *fasse / phase*, *nez / nœud*, *pont / bon*, E *rich / reach*, *call / gall*, *fine / vine* etc. The case is, however, quite different for morphonology. Here, alternations are essential for the distinction of grammatical categories, not individual words. I do not, therefore, think that Malmberg's argument against a chapter 'morphonology' is justified. There is, however, a good deal of positive criticism in his remark, though not so much with regard to the legitimacy of morphonology in general as with regard to Gougenheim's treatment. Alternations are not all on the same footing. Many have a more or less individual character, but Gougenheim treats them as morphonologic, wrongly in my opinion, as an opposition which does not form a morphologic pattern, is not relevant to morphonology, but to phonology only. The opposition masculine / feminine with adjectives, when the masculine ends in [o] has many aspects: *beau / belle*, *chaud / chaude*, *clos / close*, *faux / fausse*, *haut / haute*, *sot / sotte*, and if Gougenheim in each case speaks of a morphonologic alternation, we cannot follow him. The alternations *je prends / je pris*, *je vins / nous vînmes* are obviously more 'incidental' than oppositions such as *crains / craigne*, *cheval / chevaux*, *bref / brève*, *aimons / aimez*. The opposition [ã / i], as distin-

[1] *Acta Linguistica* II. 54 ff.

guishing the present indicative from the preterite indicative in the singular, is applicable to the verb *prendre* and its composites only, the opposition [ɛ̃ / ɛ̃m] as distinctive of the opposition 1 p. sg/1 p.pl. preterite characterizes the two verbs *venir* and *tenir* and their composites. The alternation [ɛ̃ / ɛp] is morphonologically relevant to the distinction of indicative and subjunctive present sg with all verbs ending in [ɛ̃dr] in the infinitive. The range of the pattern here is greater than that of the preceding group in so far as it comprises the whole singular whereas the alternation [ɛ̃ / ɛp] is valid for one person only (that the group *venir, tenir* comprises more verbs than the group in [ɛ̃dr] weighs less than the wider range of the morphologic pattern). The morphonologic value of the sg / pl alternation *-al / -aux* is still greater as most French sbs in *-al* derive their plural in *-aux*. The opposition [f / v] at the end of adjectives is of absolute value to distinguish the masculine from the feminine, and the same absolute value has the opposition *-ons / -ez* which distinguishes the adhortative from the imperative plural.

Thus, on the one hand, we have alternations of the *beau / belle, prends / pris* type which have a more or less individual distinctive value and whose morphonological relevancy is practically zero. On the other hand, there are certain alternations of type-forming morphological character. It is these that we should deal with in a chapter on 'morphonology' while alternations of the first kind should be relegated to phonology.

If the morphonological character of an alternation is decided by the extent to which the alternation forms a morphologic pattern, we will have to admit that derivation, i.e. word-formation, should be given primary consideration. The study of phonological alternations as a derivative principle is perhaps the most fruitful morphonological subject, which a few remarks on English word-formation may illustrate.

Derivation involves phonological changes of voice in former stages of the language. Up to EMoE phonological opposi-

tion of voiceless and voiced fricative was a derivative element, relevant to the distinction between nouns and verbs. This was originally a merely mechanical development: OE and ME final fricatives were voiceless versus voiced fricatives in medial position. The first case occurred with uninflected noun forms (hūs, lūs, wīf, cnīf etc.), the second with inflected noun forms (PE *houses*, *wives*, *knives* etc., but this case is relevant to Accidence, not to Word-formation) and denominal derivatives, i.e. verbs or nominal derivatives containing a suffix.

The older stage of relevant phonological opposition is illustrated by *advice* 1297 (= F *avis*) / *advise* 1297 (= F *aviser*), *close* 1325 / *close* 1205, *device* 1290 (OF *devis*) / *devise* 1300 (OF *deviser*), *diffuse* 1526, obviously the unvoiced vb / *diffuse* 1400, *excuse* 1374, voiced in French, unvoiced in contrast to the vb / *excuse* 1225, *grease* 1290 / *grease* 1380, voiced in contrast to the sb from which it is derived, *house* OE / *house* OE, *louse* OE / *louse* 1440, voiced in contrast to the sb from which it is derived, *mouse* OE / 1250 *mouse*, voiced in contrast, *use* 1225 (F *us*) / *use* 1240 (F *user*),

belief, OE *bileafe* becomes *beleeve*, unvoiced in the 16th c. in contrast to the vb / *believe* 1200, fr. OE *lēfan*, *calf* OE / *calve* OE, *grief* 1225 (OF *grief*) / *grieve* 1225 (OF *grever*), *half* OE / *halve* 1300, *proof* 1225, prob. the unvoiced derivative from the vb / *prove* 1175 (OF *prover*), *safe* 1297 (OF *sauf*) / *save* 1250 (OF *sauver*), *sheaf* OE / *sheave* 1579, *shelf* 'bookshelf' 1386 / *shelve* 1598, *strife* 1225 (OF *estrif*) / *strive* 1225 (OF *estriver*), *thief* OE / *thieve* OE, *wife* OE / *wive* OE, *wolf* OE / *wolve* 1702, is prob. older as *wolver* is rec. 1593.

mouth OE / *mouth* 1300, *teeth* OE (pl. tēþ) / *teethe* 1410, *sheath* OE / *sheathe* 1400.

The following is a list of nominal derivatives having a suffix: *leavy* 1420, *scurvy* 1515 (no longer connected with *scurf*), obs. *wolvish* 1430—1817, *thievish* 1450 (or fr.vb *thieve*), obs. *wivish* 1535—1664, *elvish* 1340, *wively*, *wiveless*, *liveless*, all

occas. in EMoE, *hooved* 1513, *leaved* 1250, obs. *leaveless* 1581 —1638, *wivehood*, occas. in EMoE, *thievedom*, occas. in EMoE / *mouthed* 13 . . ., *mouthy* 1589 (or fr.the vb), *northern* OE, (*southern* is no longer felt connected with *south*), *worthy* 1250 // *lousy* 1377 (or fr. the vb), *greasy* 1514 (two pronunciations), *greaser* 1641 (two pron.).

The derivative alternation voiced and voiceless fricative seems to be productive till about 1600 as the preceding examples show. Derivation in more recent times no longer involves phonological changes: the derivative PE type is vb *knife* / sb *knife* resp. *wolfish* / *wolf*. The process is similar to that in French where the modern type (19th c.) is represented by *suif* / *suiffer* 1835 as against older *suif* / *suiver* 1694. In English the derivative principle, though no longer productive, is still strongly felt. From the historical point of view, the existence of the phonological alternation voiceless / voiced fricative is a criterion of age telling us whether or not a certain coinage was made in Late Modern Standard English.

Phonological opposition plays a pretty important part in symbol-coined words. While *tick* and *stick*, *crew* and *screw*, by the alternation zero / *s-* are only characterized as unrelated words, a symbol-coined word with a prothetic *s* is a phonetic-semantic variant of the word without it: cp. *crunch* / *scrunch*, *quash* / *squash*, *nip* / *snip*, *quelch* / *squelch*. The opposition of voiced and voiceless correlatives is phonologically distinctive in *dog* / *dock*, *fad* / *fat*, *bid* / *bit* whereas with symbolic words the same feature is derivatively relevant: cp. *chug* / *chuck*, *nib* / *nip*, *pad* / *pat*, *tug* / *tuck*.

Vowel alternation is characteristic of the same fundamental difference. Words such as *pit* / *pot*, *bit* / *bat* are unrelated semantically, but in pairs like *drip* / *drop*, *jig* / *jog*, *tip* / *top* (the OED denies the obvious connection between the two words), *chitter* / *chatter*, *clip* / *clap*, *clitter* / *clatter*, *giggle* / *gaggle*, F *bigre* / *bougre* ablaut plays a derivative part.

Questions of this kind have not received much attention. Koziol's *Handbuch* [1] is a historical survey without much critical inquiry into the linguistic problems of word-formation, Jespersen's *Morphology* [2] is chiefly historical. Gougenheim expressly states that he has not treated morphological alternations as a derivative principle. »Nous ne citerons qu'occasionnellement les alternances qui se présentent dans la formation des mots. Les réfections analogiques et les influences latines ont, en effet, rendu le système extrêmement complexe. Cf. les doubles formes *dossier* et *dorsal*, *oeillade* et *oculaire*, *douloureux* et *endolori* . . .»[3] His remark raises another question. A structural analysis of words must not overlook the fact that most European languages, and, for that matter, French have two formative principles.

There are two large groups of words, in French commonly distinguished as *mots populaires* and *mots savants*. The terms do not tell us much. They do not refer to usage or speech milieu as many of the mots savants are common property of popular parlance. Their 'learned' character simply consists in that their structure is entirely different from that of the mots populaires. *Infantile*, *brévité*, for instance, are coined on a Latin basis (Latin stem plus Latin suffix, though in francized form) whereas the corresponding words *enfantin*, *brièveté* are analysable as derived on a French basis. As a matter of fact it is irrelevant whether a word is an adaptation of an actual Latin word (e.g. *magnitude*, *introduction*) or merely virtually Latin (as F *fraternel*, *linguiste*, *oculiste*). The synchronic analysis

[1] H. Koziol, *Handbuch der englischen Wortbildungslehre*. Heidelberg 1937.

[2] O. Jespersen, *A Modern English Grammar on Historical Principles*. Part VI. *Morphology*. Copenhagen 1942.

[3] G. Gougenheim, *Eléments de phonologie française*. Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg. Paris 1935, p. 59. No other standpoint is taken in the same author's *Système grammatical de la langue française*, Paris 1939.

in either case will state that the words are unanalysable units, as against *enfant-in, brève-té* for instance. That *infantile* is felt semantically connected with *enfant* shall not be denied, but derivative connection there is none. The basic fact remains that 'learned words' are analysable on a structural basis of Latin, 'popular' words on a basis of French. Strange enough, the problem does not appear to be generally recognized. The usual, non-committal terminology speaks of 'Buchwörter', 'latinisierenden Bildungen', 'mots savants' where 'word-formation on a structural basis of Latin' would be the correct term. Nyrop was perhaps the only one who saw the structural difference between the two just mentioned groups, though only with regard to suffixal derivation. He distinguishes between suffixes deriving from French words and those deriving from Latin themes.[1] The distinction should, however, be extended to compounding and prefixation as well.

To come back to Gougenheim's remark which gave rise to these considerations: *dossier, œillade* are analysable on a native basis of coining while *dorsal, oculaire* are Latin-coined (stem of L *dors-um* plus francized *-alis* resp. stem of L *ocul-us* plus francized *-arius*). A fruitful morphonological system of oppositions should therefore, in the first place, distinguish between the two heterogeneous structures. This will help us to gain a clearer insight into the so-called doublets, as *effeuiller / exfolier, éployer / expliquer, employer / impliquer, empreindre / imprimer* etc. The same considerations hold with regard to English word-formation. There is no use in contrasting structurally different words. If Jespersen says that »often a more Latin(ized) derivative form corresponds to a radical in originally F form: *double : duplicity, noble : nobility, simple : simplicity, sober : sobriety*» (VI. 24. 94), we have gained nothing. The structural difference of the two methods of word-coining

[1] Kr. Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*. Tome III. Copenhagen 1908. Par. 298 ff.

is nowhere pointed out. We must, of course, be careful not to confound synchronic with diachronic analysis. A word may, historically speaking, be coined on a structural basis of Latin and still be synchronically analysable as derived from an actual native word: F *opération* (as compared with *ouvrage*) is historically a Latin-coined word, but synchronically it is derivationally opposed to *opérer*. Other instances of the type are *adorer / adoration*, *circuler / circulation*, *considérer / considération*, *dériver / dérivation*.

In word-formation, only derivative alternations are pertinent. For the speaker, *dine* and *dinner*, *maintain* and *maintenance* and many others are semantically connected, but a derivative connection has not developed out of such pairs, so their opposition is not relevant to word-formation. What Bloomfield [1] means by 'derived primary words' such as *re-ceive*, *de-ceive*, *con-ceive*, *re-tain*, *de-tain*, *con-tain* I fail to understand. For the speech-feeling the words are roots which are phonologically opposable, but derivationally incomposite.

The proof that *dine / dinner*, *maintain / maintenance* are not derivationally connected would, of course, not be to say that each word is a separate loan from French. We have just pointed out that this would illegitimately introduce a diachronic criterion into a synchronic analysis. The only relevant fact is that derivation with the suffixes *-er* and *-ance* implies no phonological modification of the underlying theme (cp. *dine / diner*, *appear / appearance*). For this reason I entirely disagree with analyses like the one Bloomfield gives for the word *duchess:* »the complex form *duchess* [dʌtʃis] consists of the immediate constituents *duke* [djuwk] and *-ess* [is] . . . The [juw] of *duke* is replaced by [ʌ], and the [k] by [tʃ].»[2] Such analyses falsify the actual morphonologic relations. The reader is apt to get

---

[1] L. Bloomfield, *Language*. London n.d. (1935), p. 209, see also p. 242.

[2] *id.*, p. 167. Chapter 10. 6 should be read in its entirety.

the misleading idea that there is a morphonologic relation as of [ju / ʌ] resp. [k / t] and will wonder why there is no *Mameluke* / **Mameluchess*. It would also be wrong to assume that there was once a derivative relation between *duke* and *duchess* which is now extinct. *Duc* and *duchesse* are derivatively related in Old French where the alternation [k / t] is a frequent phonological and morphonological feature. But, from the point of view of present-day French, I should not speak of a derivative opposition *duc* / *duchesse*. Synchronically speaking, the opposition belongs to phonology, so this case is the same as that of *beau* / *belle* (see above).

To repeat in a few words the gist of the matter discussed here: morphonology is a legitimate chapter in phonology, but only type-forming alternations are relevant. Word-formation should be given an important place in morphonology, but heterogeneous structural types should be kept apart. By the side of synchronic analysis certain morphonological types may at the same time receive useful illustration from the study of their historical conditions and the limitations resulting from them.[1]

Istanbul

Hans Marchand

A NOTE ON GAUTIER DE COINCI

La bataille as jais

A study of the circulation of certain Aesopic fables in medieval England has suggested to me the source of the phrase given in the rubric of this article. The phrase occurs in line 853 of Gautier de Coinci's miracle *Du clerc qui fame espousa et puis la lessa*, now available in a competent critical edition by

[1] In a so far unpublished book, *The categories and types of present-day English word-formation*, I have dealt with these and similar questions in a more detailed manner.

Dr. Erik v. Kræmer.[1] The miracle deals with the well-known story of a clerk of Pisa, who left his wife to dedicate his life wholly to the service of Our Lady. It is followed by a fabliau about a »bad priest», based on one of the fables of Phaedrus. A priest, who had attained the age at which white hair begins to appear, was — Gautier writes — not content to keep only one *amie*, but was foolish enough to have two. One of his mistresses was old and could not bear the thought that he looked younger than she, so little by little she plucked off all black hairs from his head. The other *amie* was quite young. She, on her part, thought that his white hair made him look too old and plucked off all his white hairs. Thus, through his foolish love for two women, the priest was made completely bald. He had to wear a garland to hide his baldness, for the children shouted *prestre pelé!*, plucked priest, whenever they saw him.

The fabliau of the *prestre pelé* occupies lines 570–642. There is also a third story. Taken from Book IV, Chapter XI, of the *Dialogues* of Gregory the Great, it tells the tale of a »good priest», who »made his wife his sister»; he shared the bed with his wife for forty years and never had carnal knowledge of her. Commenting on the examples given by the good and the bad priest, Gautier arrives at the following conclusion —

Au bon provoire prenons garde
Qui tout adés douta ce fu
Nés ou lit mortel ou il fu,
Qui .xl. anz gardez de fame
S'estoit ainçois qu'il rendist l'ame.
Les fames pas ne le pelerent
Ne les genz pas ne l'apelerent
»Prestre pelé, prestre pelé».
Le las provoire ensorcelé
Qui fu en la bataille as jais
Laissons ester, n'en parlons mais.

[1] *Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B, 66, 2. Helsinki, 1950.

Dr. v. Kraemer, in a note on p. 125 of his edition, quotes a number of late references to *la bataille aux geais*. The quotations are highly interesting, but they fail to throw light on the origin of the phrase.

There seems to be little doubt that the expression *qui fu en la bataille as jais* in line 853 of Gautier's miracle is to be traced back to an ancient fable represented by three different versions in the Aesopic collection, *Κολοιὸς καὶ κόρακες*, *Κολοιὸς καὶ ὄρνεα*, and *Κολοιὸς καὶ περιστεραί* (Nos. 162, 163, and 164 in Chambry's edition[1]). The numerous medieval versions differ somewhat from the classical ones, as well as from each other. In order to give the reader an idea of the form which the fable had in the Middle Ages, I quote the version in Caxton's *Fables of Esope* (Book II, Fable 15)[2]—

»... Esope reherceth to us suche a fable of a jaye full of vayne glory, whiche tooke and putte on hym the fethers of a pecok, and with them he aourned and arayed hym self well. And whanne he was wel dressyd and arayed, by his oultrecuydance or overwenynge wold have gone and conversed amonge the pecoks and despraysed alle his felawes. And whanne the pecokes knewe that he was not of theyr kynd, they anone plucked of alle his fethers and smote and bete hym by suche maner that no fethers abode upon hym. And he fledde away al naked and bare.

»And thenne, whanne his felawes sawe hym, they sayd to hym, 'What gallaunt come hyther? Where ben thy fayre fethers, whiche thow haddest but late, agone? Hast thow no shame ne vergoyne to come in oure companye?' And thenne alle the byrdes cam upon hym and smote and bete hym, sayenge thus

---

[1] *Aesopi Fabulae*, recensuit Aemilius Chambry, I–II (*Nouvelle collection de textes et documents, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé*). Paris, 1925–6.

[2] The text is taken from J. Jacobs's edition of *The Fables of Aesop*, London, 1889. The punctuation is modern, and a few spellings are slightly modernised.

to hym, 'Yf thou haddest be content of thyn owne vestymentes, thow hadest not come to this vylony . . .'»

The bird in the story varies from version to version; sometimes it is the jay, sometimes the jackdaw, magpie, crow, or even the raven. For a detailed account of the circulation of the fable in western literature the reader is referred to the dissertation of Dr. Max Fuchs.[1] The classical versions say nothing of the rough treatment which the jay received among his fellow-jays; according to these versions, when he returned from among the peacocks, the jay (or whatever the bird was) was merely rebuked by his fellows or both rebuked and driven away. It seems that the rough treatment of the jay by his own fellows is a medieval addition to the story. It appears, for example, in one of Marie de France's *Fables*[2] and in a fourteenth-century French translation of Alexander Neckam's *Novus Aesopus*.[3]

Although the moral of the fable is entirely different from that of Gautier's tale, it is obvious that the source of the phrase *qui fu en la bataille as jais* is to be found in some medieval version of this fable. What probably happened is that the plucking of the jay among the peacocks and his rough reception among his own fellows became mixed up and eventually fused into a simple phrase, *la bataille as jais*. There is no doubt that this phrase (*qui fu en la b. as j.*) is used by Gautier de Coinci in the same sense as the appellation *prestre pelé*. The fable of the jay in the peacock's feathers undoubtedly enjoyed a wide circulation in medieval France and England[4], and Gautier could be certain that the phrase *la bataille as jais* conveyed to his readers just what he wanted to say.

TAUNO F. MUSTANOJA

[1] *Die Fabel von der Krähe, die sich mit fremden Federn schmückt, betrachtet in ihren verschiedenen Gestaltungen in der abendländischen Litteratur*. Diss. Berlin, 1886.

[2] Fable No. 67 in Warnke's edition (*Bibliotheca Normannica*, VI, Halle, 1898), pp. 216–17. In Marie's fable the bird is the raven.

[3] Fuchs, *op. cit.*, pp. 29–30.

[4] The fable survives in the modern French phrase *c'est le geai paré des plumes du paon*.

W. SOMERSET MAUGHAM PORTRAYS HENRY JAMES

The frequent complaints concerning »the silence which has fallen about the name of Henry James»[1] are being contradicted by the rapidly increasing number of studies dealing with this author. The evaluations of his literary production tend to become more and more appreciative in tone (*e.g.*, F. O. Mathiessen and Philip Rahv), though the severe criticism by a number of earlier writers, such as H. G. Wells and Vernon Louis Parrington, is still shared by many.

W. Somerset Maugham is one of those whose attitude towards Henry James remains on this side idolatry. He does admit that Henry James is a subtle and careful observer.[2] He even admits that James is the most distinguished literary figure that America has produced, and that he had discernment, a generous heart, and artistic integrity. But he is troubled, he says, by the contrast offered by the triviality of so many of James's themes and the elaboration of his treatment. His final verdict is that Henry James fell short of being a very great writer because his experience was inadequate and his sympathies were imperfect. There is no beating about the bush when Maugham says what he thinks about the celebrated American novelist in his short essay on Henry James, in the introduction to a collection entitled *Tellers of Tales*, which came out in 1939.[3]

The essay throws light on James's personality rather than his literary achievement. It does not, it must be said, add much to our present knowledge of Henry James. Maugham admits that he was never more than an acquaintance of James's

[1] Ludwig Lewisohn, *The Story of American Literature*, New York, 1939 (1932), p. 266.

[2] *The Razor's Edge.*

[3] This book has been unavailable to me. I have made use of a reprint of Maugham's essay which has appeared in the Pocket Books series (*The Somerset Maugham Pocket Book*).

though he had known him for many years. He thinks that Henry James was not very fortunate in his friends. He emphasizes James's extreme class-consciousness. »The death of a member of the lower classes could be trusted to give him a good chuckle.» Maugham also writes about James's difficulty in expressing himself in plain terms and hints at his fondness of scattering French phrases into his conversation. Even though Maugham's essay contributes little to the portrait of Henry James, it is by no means a description to be ignored, as has been done in the recent bibliographies which have been available to me.

Maugham's essay on Henry James gains additional interest when read against the background of one of Maugham's recent novels, *The Razor's Edge*. It seems obvious that the opening scene of the novel is based on an incident related in the essay. And there is another important link between the essay and the novel. This link is one of the principal characters in the novel, Elliott Templeton. Elliott is a dealer in antique furniture and old masterpieces of art. His principal aim in life seems to be to secure an eminent position in society. He is an American of an old Virginian family, who through his mother traces his descent from one of the signatories of the Declaration of Independence. He finds his native country far too provincial and savage. He lives mostly in Paris, which, he says, is the only place in the world for a civilised man to live. He makes a habit of going to London for the last part of the season and of paying a round of visits to English country houses in the early autumn. On his occasional visits to America Elliott finds people uncongenial. He has taken great pains to adopt the British accent in his English and only a very sensitive ear can catch now and then an American intonation in his speech. He uses tortuous, elaborate phrases to express trivial, commonplace ideas and displays a remarkable fondness for using French words and idioms in his conversation. He takes no interest in people apart from their social position. — Elliott Templeton is a character

drawn with occasional touches of good humour and even of sympathy, and, one ventures to say, with a great deal of trenchant irony. In the portrait of this arch-snob Maugham has given a new proof of his singular power of scourging the weaknesses of human nature.

It is difficult to believe that, *mutatis mutandis*, Elliott Templeton is not Henry James. I mean, of course, Henry James as Maugham sees him. Exactly how far the two are to be regarded as identical only Maugham himself is able to say. In any case, a great deal can be gained from a detailed comparison of the portrait of Elliott Templeton in *The Razor's Edge* with that of Henry James in Maugham's essay and with the known details of Henry James's life in general. Space forbids any attempt at such a comparative analysis within the framework of this short article, and to all those interested in the parallelism between Elliott Templeton and Henry James I recommend careful re-reading of the essay and the novel, preferably in this order.

In order to illustrate the obvious connection of the opening scene in *The Razor's Edge* with an incident related in Maugham's essay on Henry James, I quote the relevant passage in the latter: —

»The second occasion I remember is when Henry James, his brother William having recently died, was staying at Cambridge, Massachusetts, with his sister-in-law. I happened to be in Boston, and Mrs. James asked me to dinner. There were but the three of us . . . When it was time for me to go, Henry James insisted on accompanying me to the corner where I could take the streetcar back to Boston. I protested that I was perfectly capable of getting there by myself, but he would not hear of it; this not only on account of the kindness and the great courtesy that were natural to him, but also because America seemed to him a strange and terrifying labyrinth in which without his guidance I was bound to get hopelessly lost. When we were on the way, by ourselves, he told me what

his good manners had prevented him from saying before Mrs. James, that he was counting the days that must elapse before . . . he could sail for the blessed shores of England. He yearned for it. There in Cambridge he felt himself forlorn. He was determined never again to set foot on the bewildering and unknown country that America was to him. It was then that he uttered the phrase which seemed to me so fantastic that I have always remembered it. 'I wander about those great empty streets of Boston,' he said, 'and I never see a living creature. I could not be more alone in the Sahara.'»

A comparison of this passage with the opening of *The Razor's Edge* is instructive. In the novel, the scene is Chicago. The author gives an account of his visit to Chicago in 1919 on his way to the Far East. It would take several pages to repeat the whole story; therefore only a short abstract of its main features is given here. On the morning following Maugham's arrival in Chicago an old acquaintance of his, Elliott Templeton, who likewise is paying a visit to Chicago, rings him up. Elliott is staying with his widowed sister, Mrs. Bradley. They invite Maugham to lunch. Elliott comes to meet Maugham at the hotel. »'I thought it would be safer if I came and fetched you,' he said as we shook hands. 'I don't know how well you know Chicago.' He had the feeling I have noticed in some Americans who have lived many years abroad that America is a difficult and even dangerous place in which the European cannot safely be left to find his way about by himself.» — When the lunch is over, Elliott offers to accompany Maugham to a picture gallery. As they are leaving Mrs. Bradley's house, she asks Maugham to come to dinner the next day. »'You'll be doing him a kindness,' she added. 'He's been abroad so long, he feels rather out of it here. He doesn't seem able to find anyone he has anything in common with.' I accepted and before we parted on the museum steps Elliott told me he was glad I had. 'I'm like a lost soul in this great city,' he said. 'I promised Louisa to

spend six weeks with her, we hadn't seen one another since 1912, but I'm counting the days till I can get back to Paris. It's the only place in the world for a civilized man to live . . .'»

I think that Maugham's use of Henry James as a model for the character of Elliott Templeton is interesting because it shows that Maugham was intrigued by the personality of the American novelist and because it seems to confirm his own statement that »it is impossible for anyone who knew Henry James in the flesh to read his stories dispassionately.»

On the other hand, the way in which Maugham has chosen to portray James is somewhat unexpected. After all, Elliott Templeton is a dealer and Henry James was a distinguished man of letters.

Tauno F. Mustanoja

LANGOBARDISCH *LAMA* »PISCINA»

Paulus Diaconus berichtet in seiner Historia Langobardorum I 15 von dem langobardischen König *Lamissio* (*Lamisio* Var.), er habe seinen Namen davon erhalten, dass ihn König Agelmund aus einem 'Teich' gezogen habe, der in ihrer Sprache *lama* heisse (*et quia eum de piscina, quae eorum lingua 'lama' dicitur, abstulit, Lamissio eidem nomen inposuit*). Diese Etymologie begegnet etwa 300 Jahre später bei Sigebert von Gembloux in seiner Chronographica (M.G. SS. VI, S. 312) und bei Ekkehard von Aura (M.G. SS. VI, S. 142) mit immerhin bemerkenswerter Variation. Bei Sigebert heisst es: *Lamissio sic dictus, quod a lama, id est voragine, fuit extractus.* Quelle war zweifellos Paulus Diaconus; über die Abweichung wird unten zu reden sein. Enger an den Text der Historia Langobardorum hielt sich Ekkehard von Aura. Doch auch er umschrieb das Wort *lama* durch eine andere Bedeutungsangabe: *quia eum de piscina levavit eorumque lingua aqua lama dicitur, Lamissio ei nomen inposuit.* Ekkehard war um 1101 in Italien. Dass damals das Lan-

gobardische noch nicht vollständig verklungen war, wird zumeist angenommen. Trotzdem ist es ganz unwahrscheinlich, dass die Änderung von einer Kenntnis des langobardischen Wortes bestimmt wäre.

Die Germanistik wandte der Stelle bei Paulus Diaconus früh ihre Aufmerksamkeit zu. Bereits Graff buchte *lama* als langobardisches Wort für *piscina* (Index S. 125; die Seitenangabe stimmt nicht) und J. Grimm gab Gesch. d. dt. Sprache, S. 694 (^{4}1880 S. 482) der Vermutung Ausdruck, dass *lama* »Teich» »vielleicht ein gotisches Wort war, das auch zu den Spaniern überging, welchen *lama* Schlamm (*s-lam*) und Seegrund bedeutet.» Carl Meyer in seinem Buch »Sprache u. Sprachdenkmäler der Langobarden» (1877) S. 294^b vermutete, dass *lama* zu as. *hlamōn*, ags. *hlimman* 'rauschen' gehörte und dass ursprünglich langob. **hlama* anzusetzen sei. Den Namen des Königs sah er daher als Entstellung an aus »*Hlamisco*, den aus dem »*hlama*» Stammenden wie *mennisco* den von *Mannus* nach Tac. Germ. c. 2. Stammenden bezeichnet.»

Ihm schloss sich Bertoni, L'elemento germanico nella lingua italiana, Genova 1914, S. 144 an. Er wies darauf hin, dass *lama* als Ortsname wie als Appellativum in der Bedeutung 'Sumpf' noch heute lebendig sei, als Appellativum besonders in Brescia und anderen Gegenden Oberitaliens, als Ortsname in grossen Teilen Italiens. Auch ein lombardisches *lanka* führte er auf **lamica* aus langob. **hlama* zu *hlamōn* zurück. Dieser Herleitung stimmte offenbar Singer bei: Zs. f. dt. Mda. 1924, S. 229 bezeichnete er unter Berufung auf Bertoni »das in Brescia und anderwärts in Italien geltende *lama* 'Sumpf', das auf das langobardische durch Paulus Diaconus bezeugte *lama* 'Teich' zurückgeht» als nächsten Verwandten von schweiz. *lamm* »Wasserschlucht», ohne aber selbst auf die Etymologie von *lama* oder *lamm* einzugehen.

Fr. Maurer wiederum in seinem Buch Nordgermanen u. Alemannen (1942) S. 89 verwendet Singers Vergleich zwischen schweiz. *lamm*, italien. *lama* 'Sumpf' aus langob. *lama*

'Teich' und einem [nicht existierenden] schwed. *lämma* 'Wasserschlucht' als Baustein für seinen Nachweis nordgermanisch-alemannischer Verwandtschaft und für die Nichtexistenz des »Westgermanischen».

Nun ist aber eine Herleitung von *hlamōn* 'brausen' und überhaupt von dieser ganzen einen lauten Schall bezeichnenden Wurzel zwar für *lamm* »Wasserschlucht» das Nächstliegende (s. Vf., Neuphilol. Mitt. LI, 1950, S. 67 f.) aber für den Teich keineswegs wahrscheinlich. Auch ein Teich mit einem stärkeren Abfluss wird doch kaum selbst als »das Brausende» bezeichnet werden; Entsprechungen habe ich jedenfalls nicht finden können.

Offenbar aus derartigen Erwägungen heraus hat denn B r u c k n e r, Die Sprache der Langobarden, 1895, S. 44 *lama* als ein bereits ursprünglich mit *l-* beginnendes Wort angesehen und es durch einen Hinweis auf Schade (»*lama*, dessen Etymologie sich aus Schade 532[b] ergibt») zu dt. *lam* 'lahm' gestellt, ohne aber auf Bildung u. Bedeutungsentwicklung einzugehen. Gewiss schwebte ihm lit. *lomà* »niedrige Stelle auf dem Acker», lett. *lāma* »Niederung im Acker ohne Abfluss, Pfütze, Grube, niedrige, oft unter Wasser stehende Wiese», als Vorbild vor, das Schade wie auch angesehene Sprachforscher nach ihm, so A. Leskien, Der Ablaut der Wurzelsilben im Litauischen, 1884, S. 333 und Brugmann, Grundriss d. vergleich. Grammatik d. idg. Sprachen [2]I, S. 152, zur idg. Wurzel *lem-* »brechen», aslav. *lomiti* »brechen» stellte, zu der auch unser *lahm* (eigtl. »gebrochen») gehört. Noch kürzlich (1937) stellte E. Lidén, Ordstudier (Meijerbergs Arkiv för Svensk Ordforskning) S. 131 bulgar. *lam* »Loch, Grube» zur gleichen Wurzel. Dieser Etymologie schloss sich offenbar Teuchert an, indem er zu Singers Gleichsetzung der oben genannten Worte als »ein südnördliches Randwort» die Bemerkung hinzufügte: »Auch westlich: südndl. *loeme* f. »Eisloch» und ndfrk. Siedlungswort in der Mark Brandenburg» (Zs. f. dt. Mdaa. 1924, S. 229 A.2). *loeme* setzt man seit H. Kern, Tijdschr. v. Ned. Taal- en

Letterkunde 10, 1891, S. 114 f. als »das Gebrochene» mit hochstufigem Vokal zu nhd. *lahm*, aisl. *lemia* »schlagen» (vgl. auch Franck-van Wijk 368[b], Teuchert, Die Sprachreste der ndl. Siedlungen des 13. Jhs S. 376).[1]

Aber wenn bei der Herstellung der Fischluhme, der Wake, das Brechen des Eises das Entscheidende ist [2], so ist es doch wenig wahrscheinlich, dass man den Teich als »das Gebrochene» ansieht, auch wenn man den künstlich ausgehobenen im Auge hat. Gegen die Zuordnung zu dieser Wurzel hat daher für die baltoslavischen Worte bereits Berneker, Slavisches etymol. Wb., S. 688 Einspruch erhoben und Walde-Pokorny 2, S. 385 hat sich ihm angeschlossen, ausdrücklich unter Einbezug von bulgar. *lam* »Grube». Fallen aber die baltoslavischen Worte aus der Sippe heraus, so fehlt für langobard. *lama* hier jede Stütze. Die Möglichkeit, das Wort des Paulus Diaconus durch diesen Stamm zu erklären, wird damit hinfällig.

An eine weitere Herleitung mag G a m i l l s c h e g gedacht haben, als er Germania Romanica 2,1935, S. 148 das langobardische Wort mit Länge als *lâma* ansetzte, ohne aber auf etymologische Zusammenhänge hinzuweisen (verlangen die ita-

[1] Über die Formen des Wortes (neben *loeme* auch *lom*, *lomme*) s. bes. L. W. Schuermans, Algemeen Vlaamsch Idioticon, 1865—70, S. 347[a]; Rhein. Wb. Bd. 5, S. 60. Siebenbürgisch erscheint es als *lam*, doch dies entspricht nur der gewöhnlichen Entwicklung von germ. *ô* zu *ā*, s. Kisch, Vergleich. Wb. d. Nösner u. moselfränk. Mundart, 1905, S. 139, Schullerus, Siebenbürg.-sächs. Wb. Bd. 2, S. 188[b].

[2] Ebenso natürlich stellt sich hierzu russ. sloven. *lom* »Bruch» das den Ausgangspunkt für kärntn. *luom* »Berg» bildet (Lexer, Kärntn. Wb. 182), ebenso für das in Bayern als Flurname verbreitete *Lam*, *Lame*, *Lamm* »Bruch, Steinbruch, Erzgrube» s. Buck, Obd. Flurnamenbuch [2]153 u. Schmeller-Frommann 1,1470). Eine Reihe hierhergehöriger Gehöft- und Bergnamen *Lom*, *Lam* führt S. Pirchegger, Die slovenischen Ortsnamen im Mürzgebiet, Lpz. 1927, S. 48 an, entsprechende aus dem Sudetenland E. Schwarz, Die Ortsnamen des Sudetenlandes als Geschichtsquelle, 1931, S. 68 u. 140.

lienischen Wörter als Ausgangspunkt ein Wort mit langem Vokal?).[1] Vielmehr begnügte er sich mit dem Hinweis auf Bruckner S. 275, der das Wort aber nicht nur ohne Längezeichen geboten, sondern es S. 183 ausdrücklich als kurzstämmig bezeichnet hatte. Aber Persson, Zur Lehre von der Wurzelerweiterung und Wurzelvariation (1891) S. 111 hatte das lateinische *lāma* »Pfütze» mit griech. *λήμη* »aus den Augen fliessende Flüssigkeit» gleichgesetzt und für das Verhältnis von lat. *ā* und griech. *ē* (= idg. *ē*) auf das Verhältnis von lat. *flāvus* zu ahd. *blâo* (< **bhlē-u̯o*), lat. *(g)nītus* zu griech. *γνήσιος* verwiesen. Dann könnte langobard. *lām(a)* als idg. **lēmā* dem lat. *lāma* »Pfütze» entsprechen. Aber mit der Gleichsetzung von lat *lāma* mit lett. *lāma* »niedrige Stelle, Einsenkung des Ackers», lit. *lomà*, die Persson selbst im Nachtrag anerkannte (S. 288), wird diese Möglichkeit wieder hinfällig. Von lett. *lāma* = lat. *lāma* aus wäre zwar das oben erwähnte *Luhme* als germ. **lōmō* oder **wlōmō* zu erklären, nicht aber ein langobard. *lām(a)*.

Die von O. Abel (s. Meyer a.a.O. S. 294) und Bethmann (Ausgabe des Paulus Diaconus in usum scholarum 1878, S. 62 A. 1) geäusserte Vermutung, langobard. *lāma* könne zu nhd. *Lehm* (ahd. *leim*) gehören, wäre trotz des Bedeutungsunterschiedes (vgl. aber dass lat. *limus* »u.a. Bodenschlamm» genau wie oberitalien. mdal. *pisina* aus lat. *piscina* »Schlamm» [neben »Pfütze»] bedeutet, vgl. u.S. 114 f.) dann möglich, wenn von einer idg. Wurzel *lēi-*, *lə̄i-* ausgegangen werden könnte. Doch ist die idg. Wurzel *lei-* »schleimig, glitschig» neben *lei-* »fliessen, tröpfeln» so ausgiebig nur in dieser Form bezeugt (s. Walde-Pokorny 2,389 ff.), dass auch diese Möglichkeit entfällt.

So scheint also keine Möglichkeit zu sein, lango-

[1] S. 113 wird es allerdings unter sonst lauter lateinischen Grundwörtern als langobard. *lama* »piscina» ohne Längezeichen wiedergegeben. — Auch W. v. Wartburg, Die Entstehung der romanischen Völker, Halle 1939, S. 145 gibt langobard. *lâma* als Etymon für italien. *lâma* »tiefliegendes, versumpfendes Gelände» an.

bard. *lama* aus dem Germanischen zwanglos zu erklären. Wir fragen daher nun nach den Stützen, die die Überlieferung bietet.

Paulus Diaconus führte das Wort zur Erklärung des Namens *Lamissio* an. Sowohl Jakob Grimm (Gesch. d. dt. Sprache S. 568 = [4]1880, S. 395) wie auch Meyer (a.a.O. S. 294) und Bruckner (a.a.O. S. 275) sahen diese Erklärung als zutreffend an. Aber es dürfte schwer sein, auf altgermanischem Boden eine Parallele (»Teichmann») zu finden, wenn auch die späteren Beinamen eine Überfülle von Beziehungen zwischen Träger und Umwelt herstellen. Förstemann hat daher Personennamen[2] 1001 f. seinem berechtigten Zweifel durch die Bemerkung Ausdruck gegeben: »Vielleicht führt es auf die wahre Etymologie, wenn man an den bairischen Namen *Misa* (8. Jh.) und an den unteritalischen *Fraumisi* (9. Jh.) erinnert». Das führt allerdings auch nicht weiter, insofern auch *Misa* nicht erklärt ist und die Erklärung des *La* in *Lamisio* dann vor neue Schwierigkeiten führte.[1]

Nun hat schon Heinrich Leo, Über Beowulf ... nach seinen historischen und mythologischen Beziehungen 1839 S. 31 und (anscheinend ohne den Vorgänger zu kennen) Jak. Grimm a.a.O. S. 568 ([4]395), darauf hingewiesen, dass die Erzählung von *Lamisio* bei Paulus Diaconus verwandt ist mit einem verbreiteten Erzählungstyp, der am bekanntesten ist aus der Ursprungssage des Welfengeschlechts: »eine Mutter bringt drei, sieben oder zwölf Knaben zur Welt, aber aus Furcht, dem herrschenden Aberglauben zufolge als Ehebrecherin angesehen zu werden, sollen sie ertränkt werden.

---

[1] Gamillscheg übernimmt Germ. Rom. Bd. 2. S. 97 und Bd. 3, S. 136 von Förstemann die Angleichung an *Fraumisi* (»d.i. *Lamisi*»), verbindet es aber an ersterer Stelle mit den italien. Orstnamen *Lémizo*, Chioggia und *Lemizzone*, Reggio Emilia und stellt es an der letzteren zusammen mit dem burgundischen Personennamen *Lambauds*, in dessen erstem Bestandteil er got. *lamjis* »matt» sehen möchte.

Dem begegnenden Vater gibt man sie für blinde Welfer aus. Sie werden gerettet, erhalten den Namen Welfe, Hunde oder Eitelwelfe, Eitelhunde und werden Stammherren berühmter Geschlechter». Die Erzählung des Paulus Diaconus kennt davon die siebenfache Geburt, die Aussetzung, die Rettung des einen durch den König Agelmund, der in der Origo Langobardorum als zum gleichen Geschlechte gehörig, also wohl als sein Vater erscheint [1], und die Berühmtheit dieses Helden, von dem das langobardische Königsgeschlecht abstammt. R. Much hatte nun, zunächst aus andern Erwägungen heraus, erschlossen (Zs. f. dt. Alt. 61,109 f. und 62,120 f.), dass die *Hundinge* des Widsith nur als Nachkommen eines Hundes (Hundemenschen) gedeutet werden und damit nur die Langobarden gemeint sein könnten. Er sah daher dann Zs. f. dt. Alt. 62,121 f. in der Erzählung von *Lamisio* eine Bestätigung dieser Auffassung.

K. Malone ging in einem in Deutschland anscheinend kaum beachteten Aufsatz «Agelmund and Lamicho», American Journal of Philology XLVII, 1926, S. 319—346 (G. Baesecke, Vor- und Frühgeschichte des dt. Schrifttums Bd. 1, S. 46 u. 179 ff. ist er z.B. offenbar unbekannt geblieben) auf diesem Wege weiter. Er betonte S. 325 vollkommen mit Recht, dass von der Namensform *Laiamicho* [2] der um 100 Jahre älteren Origo Langobardorum auszugehen sei, neben der die Variante *Lamicho* = *Lāmicho* als jüngere Form mit Schwund des *j* stünde. Er erklärt *Lājamicho* als Diminutiv von **Lājamo*, das er als **lāja-* mit suffixalem *-m* deutet. Der Vergleich mit dem erhaltenen Langobardennamen *Agimo* ist allerdings kaum zutreffend; vielmehr ist *Agimo* (966) gewiss Koseform des über-

[1] Die Angabe *ex genere Gugingus* bei Lamicho in der Origo Lang. wird allerdings von Mommsen, Neues Archiv d. Ges. f. ältere dt. Geschichtskunde 5, 1880, S. 68 als Interpolation angesehen.

[2] *-isio* ist (bzw. kann sein) nach Bruckner S. 156 eine unvollkommene Wiedergabe des *-icho* mit palataler Spirans. *-isio* = *-icho* entspricht also dem ags. *-(i)ca*, isl. *-ki*, got. (in Namen) *-ika*

lieferten langobard. Namens *Agimundus*, vielleicht sogar in der Person identisch mit dem 949 bezeugten *Agemundus*; auch die von Malone nicht erwähnten langobard. Namen *Argimo* (769), *Aurimo* (763), *Gargimo* (884) bieten keine sichere Stütze, doch ist denkbar, dass das alte Adjektivsuffix *-mo* (s. Kluge, Nominale Stammbildungslehre [3]S. 92 § 184; Henzen, Dt. Wortbildung S. 120 § 76,4) durch entsprechende Namen zu neuer Entfaltung angegeregt wurde. M. stellt dies zu einem westgerman. **lājan* »bellen, schelten» = got. *loian** »schmähen» (erhalten nur praet. *lailoun*) und erklärt **lājamo* als »Beller, Hund», den Namen *Lājamicho* also als »Hündchen». Dann würde also Leos und Grimms Gleichsetzung mit der Welfensage sich in einem weiteren wichtigen Punkte bestätigen.

Die Rechnung geht allerdings nicht ganz so glatt auf, wie Malone meint. Dem von ihm zum Vergleich herangezogenen lateinischen *lātrāre* »bellen» sollte ein germ. *lō-* entsprechen, wie das ja tatsächlich in dem verglichenen aisl. *lœminger* »Lumme», eigentlich »Beller» und in dem (nicht erwähnten) gleichbedeutenden aisl. *lómr*, neuisl. *lómur* »Geschrei», aisl. *ló* »Brachvogel, Regenpfeifer», *lómundr* »Lemming» der Fall ist. Auszuscheiden hat das zur Stütze genannte neuisl. *lá* »tadeln», da dies ahd. as. *lahan*, ags. *léan* »dass.« entspricht. Aber Walde-Pokorny setzt 2,376 neben *lā-* ausdrücklich die idg. Wurzel *lē-* in gleicher Bedeutung an und erwähnt z.B. mir. *līim* »klage an» < *lē-i̯ō*. Nun setzt H. Hirt, Handbuch des Urgermanischen I S. 36 den Infinitiv zu got. *lailoun* als *laian* mit langem *æ* = offenem *ē* vor Vokal an und verweist dazu ausdrücklich auf lit. *lóti* »bellen», *lōjoti* »schmähen». Damit wäre dann für ein westgerm. **lājan* »bellen» und für die erweiterte Wurzel *lāja-* die Voraussetzung gegeben. So dürfen wir also an der Etymologie von Malone festhalten, wenn auch die Begründung modifiziert werden musste.[1]

[1] Unhaltbar ist die Gleichsetzung von ags. *lá* »sieh, oh, in der Tat» mit dem Imperativ **lai* < **lāi* von **lājan*, vgl. dazu Holthausen, Altengl. etymol. Wb. S. 190.

Malones Etymologie wird noch dadurch bekräftigt, dass er in den Gegnern der Langobarden bei Paulus Diaconus, den *Vulgares*, ursprünglich **Wulgingaz* zu aisl. *ylgr* »Wölfin» sieht, sodass Muchs Gleichsetzung der Hundinge mit den Langobarden, denen als Gegner in der Edda die Wulfinge gegenüberstehen, auch von hier aus ihre Bestätigung erhält.

Damit kommt denn der Name *Lāmicho* als Stütze für das langobard. *lama* »piscina» in Fortfall.

Es bleibt dann als Stütze seine italienische Nachkommenschaft. Nicht nur Bertoni und mit ihm Singer und Maurer, sondern auch Gamillscheg sowie W.v. Wartburg, Entstehung der roman. Völker S. 143 leiten das oberitalienische *lāma* von dem langobardischen Worte ab. Romania Germanica Bd. 2, 1935, S. 148 heisst es:» lgb. *lâma* »Vertiefung in der Ebene, in der sich Wasser ansammelt» ist bei Paulus Diaconus in der Bedeutung »piscina» belegt, s. Bruckner, Langobarden S. 275; in tosk. *lama* dass., piem. *lama*, Monferrato *lamese*, *slamese*, Brescia, Venedig *lama* »abschüssige Ebene», Bologna *slamar* »einstürzen», Metauro *alamé* »zum Einsturz bringen», Teramo *lame* »Vertiefung in der Ebene». Seltsam, woher weiss Gamillscheg über die Bedeutung von langobard. *lama* etwas anderes, als sich aus Paulus Diaconus ergibt? Warum gibt er dem langobardischen Wort gerade die Bedeutung, die nach ihm auch das toskanische Wort hat? Das Rätsel löst sich leicht: es ist genau die Bedeutung, die wir von lat. *lāma* kennen: Sextus Pompeius Festus in seinem De verborum significatu trifft folgende Feststellung: »*Lacuna, id est aquae collectio, a lacu derivatur, quam alii lamam, alii lustram dicunt*» (ed. W. M. Lindsay, 1913, S. 103). Für *lacuna* gibt Georges an: »eine Vertiefung, Senkung, . . . Schlund, Abgrund im Boden . . ., die Lache, der Tümpel, der Teich, See, Sumpf». Damit ist also im wesentlichen identisch das lat. *lāma*, das von Georges mit »Lache, Morast, Sumpf» umschrieben wird. Das wird bestätigt durch die Angabe des Festus für *lustra*:

»*Lustra significat lacunas lutosas, quae sunt in silvis aprorum cubilia*» (ebd. S. 107, 12). Dazu stimmen nun die italienischen Worte aufs beste: toskan. *lama*, engad. *llama* gibt Meyer-Lübke, Roman. etymol. Wb. [3]1935, S. 395, Nr. 4862 mit »Sumpf» wieder. Auch die Bedeutung »abschüssige Ebene» ergibt sich leichter aus lat. *lāma* im Hinblick auf die Bedeutung von »Schlund, Abgrund» von *lacuna* als aus langobard. *lama* »piscina». Das wird bekräftigt durch die Umschreibung, die Giovanni Balbi (Johann von Genua) im 13. Jh. (gest. 1298) in seiner Summa grammaticalis dem lat. *lāma* gibt: *lama est locus voraginosus vel lapis in via abruptus* (vgl. Du Cange 4,1885, S. 16[c]). Auch Forcellini gibt für lat. *lāma* (3,1865, S. 683[a]) die Bedeutung »*locus humidus, palustris, voraginosus, ubi pes non consistit*». Es ist ohne weiteres deutlich, dass auch dem Sigebert von Gembloux bei der Erklärung des Namens *Lamisio* eine entsprechende Umschreibung des lateinischen *lāma* vor Augen stand (s.o. S. 103).

Die italienischen Wörter lassen sich also ihrer Bedeutung nach wesentlich besser von lat. *lāma* ableiten (wie dies auch Meyer-Lübke a.a.O. tut und schon vorher Diez, Etymol. Wb. d. roman. Sprachen 1,241 und Körting, Lat.-roman. etymol. Wb.[1] 439 Nr. 4641). Hinzu kommt, dass das romanische *lāma* weiteste Verbreitung hat. Dass es in Ortsnamen über ganz Italien verbreitet ist, stellte schon Bertoni fest (s.o. S. 104). Aber Jak. Grimm wies (s.o. S. 104) auch schon auf das spanische Wort *lāma* »Schlamm, Seegrund» hin und vermutete daher als Grundlage ein gotisches Wort. Gamillscheg ist ihm darin nicht gefolgt. Er setzt kein westgotisches *lama* an und lässt im 1. Band, der die Westgoten behandelt, das spanische und portugiesische Wort unerwähnt. Ebenso wenig führt Georg Sachs, Die germanischen Ortsnamen in Spanien und Portugal 1932 (Berliner Beiträge z. Roman. Philol. II, 4) das Wort an; vielmehr nennt er S. 7 ausdrücklich die Worte *Burg*, *Laube*, *Bauer* (*bûr*) als die einzigen germanischen Appellativa, die sich in iberoromanischen Ortsnamen erhalten hätten.

Aber es geht keinesfalls an, span. portug. *lama* »Schlamm», transmont. *lama* »ungepflegte Wiese», span. *lamo* »Sumpf», südfranz. *lamo* »Schmutz» von toskan. *lama* »Sumpf» usw. zu trennen. Eine Vorstellung von der mundartlichen Verbreitung des Wortes auf der iberischen Halbinsel vermittelt Fritz Krüger, Die Gegenstandskultur Sanabrias und seiner Nachbargebiete, Hbg. 1925 (Abhdl. aus d. Gebiet der Auslandskunde 20), S. 40 A. 10. und S. 152, der auch die Häufigkeit als Geländebezeichnung betont. Weiterhin hat Menéndez Pidal, El dialecto leonés 1906, § 8, 2 Belege für das Vorkommen von *lama* in Ortsnamen gegeben und Leite de Vasconcellos hat Revista Lusitana 3, 219 f. über die Bedeutung des Wortes gehandelt, das von Tenorio, La aldea gallega S. 18 als »tierras destinadas solamente a pastos para el ganado vacuno; montes, tierras quebradas que producen pastos, aunque en cantidad menor, y además leñas» für die Provinz Orense umschrieben wird. Auch hier kann das Wort also den Begriff des Abschüssigen wie in Brescia und Venedig mit enthalten, der beste Beweis für die untrennbare Zusammengehörigkeit der Worte in Oberitalien und auf der iberischen Halbinsel.

Es kann sich also bei diesem in der Romania so weit verbreiteten Wort nur um eine echt romanische Vokabel handeln. An der Ursprünglichkeit von lat. *lāma* ist nicht zu zweifeln. Es ist zwar in der Literatur selten, begegnet aber bei Ennius und bei Horaz und war offenbar ein zwar literarisch nicht beliebtes, weil zu sehr der Alltagssprache angehöriges, aber eben gerade darum ein in breiteren Kreisen wohlbekanntes Wort; auch Festus glaubt ja nicht etwa, *lāma* verdeutlichen zu müssen, sondern verwendet dies zur Erklärung von *lacuna*. Lat. *lāma* aber entspricht sowohl lautlich wie inhaltlich genau lett. *lāma* »Einsenkung auf dem Acker, Pfütze, Grube, niedrige, häufig mit Wasser bedeckte Wiese», lit. *lomà* »Bodensenkung» und gehört mithin zu einer idg. Wurzel *u̯lāmo-* »schlammig», die auch in mnd. *wlōm* »trübe» fortlebt, s. Walde, Lat. etymol. Wb. ²409, Walde-Pokorny 2, 385 f.

Ist aber nun langobard. *lama* durch seine Bedeutung '*piscina*' als daneben bestehendes inhaltlich abweichendes Wort gesichert? Ich glaube, man hat sich bisher zu sehr durch die Ableitung des lateinischen Wortes von *piscis* bestimmen lassen, wie denn Grimm, Dt. Sagen Nr. 392 (ed. H. Floerke 2, S. 24) »Der Knabe im Fischteich» abwechselnd »Fischteich», »Teich» und »Fischbehälter» übersetzt (so dann auch bei v.d. Leyen, Dt. Sagenbuch 2, 27). Die Erzählung selbst aber erfordert als Schauplatz jedenfalls nicht den auch am Rande tiefen ausgehobenen Fischteich: die Mutter wirft die Kinder zur Tötung in die *piscina*; von einer Aussetzung etwa in einem Kästchen oder einem Backtrog odgl. ist nicht nur nicht die Rede, sondern dies würde auch der Analogie mit jungen Hunden widersprechen. Der König erblickt die Knaben beim Vorbeireiten zufällig in der *piscina*, er hat die Möglichkeit, sie mit der Lanze hin und her zu wenden und gibt schliesslich, nachdem der eine nach der Lanze gegriffen hat, den Befehl, ihn herauszuziehen (*eum a piscina levari praecepit*). Die Knaben können also nur in dem flachen, vielleicht schilfbedeckten Uferrand eines Teiches oder überhaupt nur in einer grösseren Lache, Pfütze oder einem Morast geliegen haben (wobei man daran denken mag, dass die Versenkung im Sumpf altgermanischer Rechtsbrauch war und dass man bei Aussetzung von Kindern überhaupt gern die Möglichkeit offen liess, dass sie noch rechtzeitig von einem Finder aufgenommen wurden, vgl. J. Grimm, Dt. Rechtsaltertümer [4]1,632 ff.). Es würde also für die Vorstellung unserer Erzählung vollauf genügen, wenn hier ein Wort für »Pfuhl, Lache, Morast» stünde. Tatsächlich bedeutet denn *piscina* keineswegs bloss den Fischteich, sondern jede Wasseransammlung, die menschlicher Nutzung unterliegt, z.B. zum Viehtränken (so schon bei Columella, vgl. auch Forcellini 4,1865, S. 683[a]). So kann sich also *piscina* schon in klassischer Zeit sehr nahe mit lat. *lāma* (s. o. S. 111) berühren. In den oberitalienischen Mundarten vollends hat *piscina* die Entwicklung zu »Tümpel, Pfütze, Schlamm» durchgemacht. So bedeutet

schon altmailändisch, altveronesisch und altvenezianisch *pessina*, ebenso neuvenezianisch, trevisisch *pisina* »Pfütze, Schlamm», also genau das Gleiche, das lat. *lāma* teils von altersher bedeutete oder wozu es sich entwickelte (logudoresisch bedeutet *appiskinare* geradezu »sumpfig werden»; vgl. Meyer-Lübke, Roman. et. Wb.[3] S. 542 Nr. 6531). Es ist durchaus möglich, dass Paulus Diaconus von dieser frühen Bedeutungsentwicklung bereits beeinflusst war.

Wie Gamillscheg, Romania Germanica Bd. 2, S. 199f. darlegt, war, als Karl der Grosse dem Langobardenreich ein Ende bereitete, der langobardische Adel bereits romanisiert. Verkehrssprache war das Romanische und nur der langobardische Kleinbauer und Proletarier sprach das Langobardische als die Sprache von Heim und Familie. Paulus Diaconus, der dem langobardischen Adel angehörte, hatte also das Langobardische nicht mehr als Umgangssprache. Da lag es nahe, dass er bei dem Namen Lamicho an das lateinische *lama* erinnert wurde, das aber dem gelehrten Wortschatz seiner Zeit im allgemeinen fremd war. Dass er selbst es kannte, dafür haben wir durch einen glücklichen Zufall einen sicheren Beweis: Paulus Diaconus hatte in Monte Cassino eine Bearbeitung von Festus' De verborum significatu vorgenommen und diesen Auszug Karl dem Grossen gewidmet. Der oben S. 111 angeführte Satz des Festus aber findet sich in der Bearbeitung des Paulus Diaconus. Nun hat Paulus Diaconus, der ein grosser Freund der etymologischen Worterklärung war (s. Neff, De Paulo Diacono Festi epitomatore, Diss. Leipzig 1891, S. 35 ff.), *lama* wohl nicht deshalb mit dem sagenhaften Königsnamen Lamicho verbunden, weil er es bei Festus vorfand (es sei denn, man traute ihm zu, dass er eine solche kleine Irreführung seiner Leser nicht gescheut habe, wie sie allerdings bei den alten Etymologen nicht ganz selten ist), sondern weil es ein Wort der niederen Bevölkerung, ein ausgesprochenes Bauernwort war (wie schon Mommsen, Neues Archiv der Ges. f. ältere dt. Geschichtskunde 5,1880, S. 68 feststellte). Hier in

der bäuerlichen Bevölkerung aber lebte zugleich das Langobardische, und die feste Verankerung des romanischen Wortes gerade auch in ehemals langobardischen Bezirken mag darauf hindeuten, dass auch der langobardische Bauer sich dieses für die Landwirtschaft jener Gegenden wichtige Wort angeeignet hatte, dass es also als Lehnwort auch in dem bereits stark von Lehnworten durchsetzten Langobardischen der Zeit des Paulus Diaconus lebendig war.

Es kann aber auch sein, dass Paulus Diaconus durch ein ähnlich klingendes echt langobardisches Wort zu einer *Verwechselung* verführt wurde. Vielleicht sind wir sogar in der Lage, ihr auf die Spur zu kommen. Wiederholt hat man die »deutsche» Mundart der oberitalienischen XIII und VII Comuni als unmittelbare Fortsetzung des Langobardischen zu deuten versucht, und neuerdings hat Bruno Schweizer diesen Weg mit Energie beschritten, vgl. seine Zimbrischen Sprachreste. Nach dem Volksmunde aufgenommen und mit hochdt. Übersetzung herausgeg. I. Texte aus Giazza, 13 Gemeinden ob Verona, Halle 1939 und die Herkunft der Zimbern. Die Nachbarn, Jahrb. f. vergleich. Volkskunde, Bd. 1, Göttingen 1948, S. 111–129. Nun hatte offenbar schon Schmeller an eine entsprechende Möglichkeit gedacht, ohne sie eindeutig darzulegen. In seinem Zimbrischen Wörterbuch (Sitz. ber. d. Wiener Akad. d. Wiss. Phil.-hist. Kl. 15, 1855, S. 202[a]) nennt er das Wort *Laba* f. »Lache, Pfütze, *pozza*»; *laba gemacht zo trenken de sacha* [das Vieh]; »*visch-laba* »peschiera»; Dazu macht er den Zusatz: »Cf. Paulus Diaconus I 15 *piscina, quae Langobardorum lingua l a m a dicitur.*»

Unabhängig davon hat B. Schweizer die gleiche Vermutung ausgesprochen (brieflich) und folgende noch lebende Formen des Wortes namhaft gemacht: im Zimbrischen von Roana (VII Comuni): *lǫwa* f. »Teich, Tränkpfütze», hauptsächlich für die künstlich angelegten runden Weidetränken gebraucht und in Flurnamen häufig; in Bosco di Adiago *lǫwa*, in Foza: *lǫwa*, *lǫwental*, in Terragnolo: *laba*, *labba*, *lava* (urkundl.), in Noriglio:

lavvental (urkundl.), während in den XIII Comuni und Giazza dafür *lage* eintritt, das wohl von italien. *lago* »See» abzuleiten ist. Dies hat sich nach Schweizer infolge seiner Klang- und Bedeutungsverwandtschaft mit *laba* vermischt, was dann ein lebender Parallelfall zu der Verwechslung des langobardischen *laba* mit dem lat. *lama* bei Paulus Diaconus wäre.

Laba gehört gewiss zu nhd. *laben*, ahd. *labôn*, mhd. *laben*, das ausdrücklich in der Bedeutung (»Vieh) tränken» bezeugt ist. *Laba* ist also ursprünglich »die Tränke, die Tränkpfütze». Dies würde gut sowohl zu den Gegebenheiten in unserer Sage wie zu der Bedeutung von lat. *lama* und von *piscina* (bei Columella) passen, sodass dem Paulus Diaconus leicht eine Verwechslung von *laba* und *lama* untergelaufen sein könnte (während naturgemäss der durch *lama* gedeutete Königsname *Lamicho* nichts mit *laba* zu tun haben könnte). Freilich bleibt es zweifelhaft, ob der langobardische Charakter der Sprache der XIII und VII Comuni ausreichend gesichert ist, um so die Brücke von dem zuerst von Schmeller 1855 aufgewiesenen Wort über mehr als ein Jahrtausend hinweg zu Paulus Diaconus schlagen zu können.

Das eine jedenfalls steht fest: als echtes langobardisches Wort und vollends als Etymon von oberitalienisch *lama* ist das *lama* des Paulus Diaconus aus dem germanischen Wortschatz zu streichen.

Greifswald

Hans-Friedrich Rosenfeld

UNE NOUVELLE LANGUE LITTÉRAIRE SLAVE — LE MACÉDONIEN

Le 29 novembre 1943, en pleine guerre mondiale, le Conseil Antifasciste de la Libération Nationale de Yougoslavie, réuni à Jajce, dans les montagnes bosniennes, avait décidé que les Macédoniens, jusqu'alors objet de luttes acharnées entre Serbes et Bulgares, revendiqués pour la Serbie comme pour la Bul-

garie, formeraient désormais un peuple à part avec une langue littéraire nouvelle, le macédonien. Le 2 août 1944, l'importante décision était prise de constituer un État macédonien à l'intérieur de la République fédérative Yougoslave, État ou le macédonien serait la langue de l'administration et de l'enseignement. La nombreuse famille des langues slaves se trouva ainsi accrue d'un membre, dont les traits caractéristiques ont été définis par la première grammaire macédonienne à l'usage des gymnases, publiée en 1946, et qui vient de paraître en seconde édition, revue et augmentée.[1]

Les dialectes macédoniens, parlés aujourd'hui par environ un million de personnes sur un territoire d'environ 30,000 kilomètres carrés, diffèrent sensiblement entre eux et sont encore loin d'être bien connus, même après les études de slavisants de la taille d'un Oblak, d'un Sélistchev et d'un Mazon. — La grammaire de M. Kepeski s'appuie sur les dialectes centraux de la Macédoine occidentale (le territoire de Veles, Prilep et Bitolj-Monastir) et l'on ne peut que le féliciter de son choix, car ces dialectes ont l'heureuse particularité d'avoir l'accent tonique fixé sur l'antépénultième (dans les mots dissyllabiques sur la pénultième), tandis que le serbe, le bulgare et quelques dialectes macédoniens gardent l'accent tonique libre, dont la place peut varier même au cours de la flexion d'un mot et, ce qui est le plus fâcheux pour l'apprentissage, varie sensiblement d'un dialecte et d'une langue à l'autre.

A part cette innovation heureuse, les traits principaux de la nouvelle langue se retrouvent en bulgare, en serbe ou même en russe. Ce dernier semble être le cas du protoslave ъ : *сънъ* 'songe, sommeil' donne en bulgare *сън*, en serbe *сан*, mais en macédonien comme en russe *сон*. Le traitement de ь est plutôt bulgare: *день* 'jour' devient *ден* en macédonien comme en bulgare, *день* en russe, *дан* en serbe. L'ancienne voyelle

[1] Круме Кепески: Македонска граматика. Државно книгоиздателство на НР Македонија. Скопје 1950. 154 pages.

nasale *ǫ donne *a*: au *рука* 'main' serbe et russe correspond *рака* en macédonien, phonétiquement très proche du bulgare *ръка*. Quant à *ę, il est en macédonien, comme en serbe et en bulgare, devenu *e*: *месо* 'viande'. M. Kepeski passe sous silence le fait qu'à l'initiale, ces deux voyelles donnent *ja*- en macédonien: *јаглe* 'charbons' (r. *угли*, s. *угле*), *јазик* 'langue' (r. *язык*, s. *језик*, b. *език*); il ne mentionne pas non plus les nombreux serbismes ou russismes qui se rencontrent dans n'importe quel texte macédonien et où l'ancien *ǫ est représenté par *u*, comme par ex. *мудрец* 'prophète, bel esprit (iron.)', *круг* 'cercle', etc. On chercherait aussi en vain l'indication du fait important que le *l* ne se vocalise pas en macédonien: macéd. *волк* 'loup', b. *вълк*; mais s. *вук*; macéd. et b. *видел* '(il a)vu', mais s. *видео*. La disparition du *h*, attestée dans plusieurs dialectes serbes et bulgares, est faite règle en macédonien.

Les traits les plus »serbes» sont le traitement du groupe *čьr-*: macéd. et s. *црн* 'noir', mais b. *черн*, macéd. et s. *црта* 'trait, ligne', mais b. *черта*, et les reflets des *tj*, *dj* protoslaves: macéd. *свеќа* 'bougie', *меѓа* 'milieu, ligne de démarcation' ~ s. *свећа*, *међа*, b. *свещ*а, *межда*.

Par contre, les traits les plus »bulgares», ou plus exactement »balcaniques» se trouvent dans la morphologie: 1° l'emploi de l'article défini qui s'incorpore au substantif en se plaçant après lui; il y a trois formes de cet article en macédonien (*-ов*, *-от*, *-он* au masculin), mais rien qu'une seule (*-ът*) en bulgare; 2° la décadence du système slave de la flexion nominale, remplacée par un emploi très riche de prépositions, à la façon des langues romanes, et 3° la réduplication des pronoms personnels qui ne se borne pas à des cas comme p.ex. »je l'ai vu, lui», en français, mais se rencontre souvent en valeur purement redondante, tout comme en bulgare, en albanais et en roumain.

L'orthographe est du type serbe; l'alphabet cyrillique est complété par quelques caractères spéciaux et par les lettres

latines *s* (valeur phonétique = *dz*) et *j*. Une petite observation est à faire: l'auteur dit (page 16) que toute consonne sourde devient sonore devant une autre sonore. Cette règle n'est pas exacte, car un *s* reste *s* devant un *v*, qui est *(ibidem)* mentionné comme consonne sonore.

Le centre de la vie culturelle macédonienne se trouve à Skopje où une grande activité éditoriale est déployée. Il serait à souhaiter qu'un dictionnaire macédonien paraisse le plus vite possible, car le vocabulaire de la nouvelle langue semble contenir une quantité de mots inconnus au serbe comme au bulgare littéraires, de sorte que les dictionnaires de ces deux langues ne suffisent pas toujours pour la lecture d'un ouvrage macédonien.

V. Kiparsky

BESPRECHUNGEN

Ch. Rostaing, *Essai sur la toponymie de la Provence (depuis les origines jusqu'aux invasions barbares)*. Thèse principale présentée pour le doctorat ès-lettres à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Editions d'Artrey, 1950, 480 pages.

M. Rostaing revient dans sa thèse à un domaine qui lui est familier depuis une étude antérieure, *Les noms de lieux*, Paris, 1945. Dans les grandes lignes, il suit dans sa thèse la disposition adoptée dans la première étude: le substrat pré-indo-européen, la couche grecque, la couche gauloise, la colonisation romaine. En soi, rien ne s'oppose à l'adoption d'une telle disposition sinon le désir de tout expliquer qui conduit l'auteur à des conclusions vraiment trop osées et par trop hypothétiques. Ainsi sa thèse se divise en deux parties de valeur très inégale. En général, la seconde partie (depuis la page 307, La couche grecque, etc.) donne l'impression d'un travail sûr et bien documenté. On serait heureux de pouvoir en dire autant de la partie qui comprend les premières 303 pages. M. Rostaing prétend (p. 21) que les toponymes qui ne s'expliquent pas par les langues connues (le latin, le celtique, le grec, le germanique) »constituent un substrat que l'on peut

qualifier de pré-indo-européen». Peut-on avoir tant de confiance en la perspicacité des étymologistes? Il considère (p. 21) l'unité méditerranéenne et l'origine indo-européenne de l'étrusque comme chose acquise. Se basant sur les études de MM. Kurylowicz, Benveniste et Fouché, il considère comme un fait la supposition que la racine du mot paléo-européen aurait été monosyllabique et trilitère. Comme il y a des alternances vocaliques et consonantiques, des degrés différents et des transformations phonétiques, ce lui est chose facile de ramener n'importe quel nom de lieu à une racine pré-indo-européenne supposée, et d'autant plus facile que le sens de la racine est des plus vagues. Suivant cette méthode, il serait aisé de ramener à des racines paléo-européennes bon nombre de toponymes finlandais qui attendent toujours leur solution ne s'expliquant pas par le finno-ougrien, le germanique ou le slave.

Deux toponymes de même aspect sont apparentés ou non selon le bon plaisir de l'auteur. D'après lui le nom de village *Donzère* en Provence et la montagne *Δύσωρον* en Macédoine présentent le même radical **dŭs* qui »doit avoir une valeur oronymique» (pp. 169—70). Or (p. 18) l'auteur est prêt à convenir que les *Ambrons* de Marius et ceux de l'armée teutonne n'avaient aucune parenté car »il peut ne s'agir là que d'un ethnique désignant seulement une tribu et qui peut se retrouver identique chez deux peuples différents sans que l'homophonie suppose la même étymologie.»

M. Rostaing nous aurait rendu un véritable service en se contentant d'une liste de toponymes dont l'origine est obscure. Tout au plus aurait-il pu tenter un rapprochement dans quelques cas isolés. Sa thèse telle qu'elle se présente, tombe irrémédiablement en une partie scientifique et une autre tout hypothétique.

Reino Hakamies

Birgit Setterberg-Jørgensen, »*Andare*», »*venire*» *et* »*tornare*», *verbes copules et auxiliaires dans la langue italienne.* Thèse de Göteborg. Universitetsforlaget i Aarhus, 1950. 148 pages.

Pour éclaircir l'usage de *andare*, *venire*, *tornare* comme verbes copules et auxiliaires du passif en italien, Mme S.-J. se pose un problème double:

1° de suivre l'évolution de ces verbes depuis leur origine comme verba movendi jusqu'à leur état de copules et auxiliai-

res, dont le sens de mouvement s'est pratiquement effacé (»Vo pazzo del Barbiere di Siviglia». »Mi venne fatto di pensare che . . .»);

2º d'étudier la fonction syntaxique et stylistique que possèdent les trois verbes en tant qu'ils peuvent, même comme copules et auxiliaires, exprimer certaines nuances de l'aspect (imperfectif, perfectif, inchoatif, avec subdivisions), grâce à leur signification originale.

Ces deux thèmes sont en général bien balancés dans cinq chapitres, suivis d'un sixième qui traite de l'extension de l'usage de *andare*, etc., comme copules et auxiliaires.

L'auteur constate déjà pour le latin un emploi métaphorique assez répandu de *ire* et surtout de *venire* pour *esse*, *fieri*, *evenire*, phénomène démontrable dès la poésie classique et qui paraît s'affirmer dans le langage populaire de la décadence. L'existence de combinaisons prépositionnelles fréquentes telles que »venire in amicitiam, in familiaritatem alicuius», qui peut se traduire par »devenir l'ami de quelqu'un», n'a pas été sans importance. Dans l'ensemble, l'évidence du latin est cependant trop faible pour qu'on puisse supposer un transfert direct de ces tournures linguistiques à l'italien.

Dès les XIIIe et XIVe siècles, *andare* et *venire* s'emploient comme copules et auxiliaires si fréquemment qu'on a le droit d'y voir un état syntaxique bien constitué. Il s'est même déjà formé des locutions toutes faites, telles que *andare fatto*, *a. pazzo* (*matto*), *a. prospero; venire meno*, *v. fallito*. Selon l'auteur, l'emphase ou l'intérêt, à l'origine reposant sur le verbe, s'est, dans certains cas, transporté sur l'adjectif ou le participe. Il en est ressorti une combinaison où le verbe joue un rôle subordonné: il devient copule ou auxiliaire. Cet affaiblissement du verbe est dû au contexte. Tant que celui-ci évoque un mouvement, même métaphorique, *andare* et *venire* restent verbes principaux. Cela a lieu si le sujet désigne un être vivant; parfois s'il représente une idée philosophique ou une notion littéraire au moyen d'une allégorie (»canzonetta mia . . . vanne a lo rengno, saluta la bonaventurosa»). Avec un sujet inanimé, le verbe a tendance à devenir copule. *Venire*, qui implique non seulement le mouvement en soi (comme *andare*), mais aussi une idée de but, prend alors le sens de »arriver», »se développer», »devenir». Le but s'exprime souvent par un complément indirect (»gli vennero gli occhi adosso posti»).

Tornare étant comme copule le moins fréquent des trois

verbes, Mme S.-J. ne lui consacre que quelques pages. En partant du sens de »façonner au tour», »arrondir», »changer de forme», *tornare* latin en venait à signifier, par métaphore, »retourner», »changer de direction» (cf. *vertere*). L'évolution ultérieure de *tornare* en verbe copule au sens de »devenir» s'est vraisemblablement effectuée dans les langues romanes, en partant de l'idée de »se transformer» (»è questa donna stata inferma? . . . sì magra e iscolorita è tornata»).

Mme S.-J. essaie dans un chapitre intéressant mais discutable de déterminer l'aspect de *andare*, *venire*, *tornare* dans différents contextes. Il semble que les facteurs primaires soient: le choix de l'un ou de l'autre de ces verbes, et le temps employé. Surtout, l'interprétation de l'aspect de *venire* par rapport à celui de *tornare*, quand ces deux verbes se trouvent devant les mêmes catégories d'adjectifs, paraît peu satisfaisante. Selon l'auteur (pp. 70, 71), l'aspect des deux verbes est essentiellement perfectif: l'action, dont le résultat est un but atteint (pour *venire*) ou un changement de direction (pour *tornare*), est accomplie. L'action de *venire* a pour but l'entrée dans un état nouveau plus ou moins *passager* (p. 85; cf. encore p. 81). L'aspect de *tornare* a une nuance de momentané, puisque le changement d'état opéré par ce verbe a toujours lieu »à l'instant même», »tout à coup» (p. 71; cf. aussi pp. 74 et 84); en plus, le changement »garde une certaine *durée* et une certaine *stabilité*» (p. 84).

En réalité, les théories ne s'accordent pas toujours avec les exemples. Je ne cite que quelques cas qui sautent aux yeux.

P. 78. L'exemple »nè si poteva persuadere che sì tosto fussero *venute* sì ricche, essendo già state sì poverissime». On s'attendrait à *tornare*. Celui qui fait la réflexion est surpris que le passage d'un état (durable) à un autre se soit fait d'une façon si imprévue et par conséquent subite.

P. 79. »Ormaj tutta me sento esser *venuta* lassa e trista». Le changement d'état est indiqué comme permanent.

P. 80. Le rôle que joue le temps du verbe n'a pas été observé dans »*Venne* amoroso . . . alora che trassi teco a la danza». L'action est momentanée (cf. l'expression française correspondante »tomber amoureux»), le changement d'état mental peut être qualifié comme durable; c'est le temps du verbe et non pas le choix du verbe (*venire* ou *tornare*) qui détermine l'aspect.

L'avant-dernier chapitre examine la fonction de *andare* et *venire* comme auxiliaires du passif. Mme S.-J. adopte les termes de »Zustandspassivum», qui indique l'état, et de »Vorgangspassivum», qui indique l'action aboutissant à l'état. Le verbe *essere* à lui seul ne suffit pas pour exprimer ces deux types de passif: »la porta è (era) aperta» prête à malentendu. Comme substituts de *essere*, *venire* exprime toujours, *andare* le plus souvent, le »Vorgangspassivum». Dans la langue moderne, *andare* auxiliaire évoque fréquemment l'idée de nécessité (*va fatto = bisogna che sia fatto*). Quant à l'aspect de *venire* auxiliaire, qui serait essentiellement momentané (p. 99), il doit varier selon le temps du verbe. On est p.ex. surpris de voir (p. 101) que *chiamare*, *nominare*, *scrivere*, *pensare*, *raccordare*, etc., sont caractérisés comme des »verbes qui expriment une action qui s'accomplit vite», et qu'il y aurait par suite un aspect momentané dans »Donna Pia Vela, nel reparto, veniva chiamata 'la contessa'», et dans d'autres exemples avec l'auxiliaire à l'imparfait.

Pour finir, Mme S.-J. veut donner une vue d'ensemble chronologique de l'emploi de *andare*, *venire* et *tornare* comme copules et auxiliaires. Elle dresse le programme ambitieux de voir »dans quelle mesure son (sic!) emploi se généralise avec le temps, quel est le style qui l'utilise (!) surtout, et quelles sont les causes de l'extension ou de la diminution de son (!) emploi» (p. 107). Ce projet est en vérité très mal réalisé. La fréquence des cas n'est illustrée par aucune statistique. Ceci, ajouté à une nonchalance souvent extrême dans l'interprétation des exemples, enlève au lecteur toute base de sécurité. Nous relevons au hasard:

P. 108. L'auteur dit avoir trouvé un certain nombre d'exemples (12) chez Guittone d'Arezzo; or, elle n'a pas compté 3 exemples cités dans les chapitres précédents de la thèse.

P. 112. Dans la *Cronica deli imperadori*, Mme S.-J. relève 42 exemples. Le vrai nombre est certainement au moins le double.

P. 114. Chez Cino da Pistoia, les verbes en question se présentent »avec facilité»: l'auteur n'en a trouvé que 8 sur 273 grandes pages!

Les erreurs d'interprétation sont légion. Nous citons parmi les plus graves:

P. 115. *Venire proposito*, Convivio I, IV, 1. Le texte se lit: »E mostràti quelle (*scil.* ragioni), si verrà lievemente al principale proposito».

P. 117. *Venire fatto*, Ninfale fiesolano, 207. Le texte: »E ben gli venne ciò che volie fatto.»

P. 118. *Venire fatto*, Franco Sacchetti, p. 71. Le texte: »Gli venne sì fatte risa, che . . .»

P. 123. *Venire chiamato*, Tasso, La Gerusalemme liberata, XVIII, 57. Il faut lire, en suivant l'éd. Sansoni: »Venne colui, chiamato». De même, XVIII, 86: »ed ubbidienti vengon, chiamati a suon di tromba, i venti».

P. 126. *Venire cotti e bollenti*, Tassoni, La secchia rapita, IV, 5: »La salsiccia, i capponi, e i torteletti, da casa ci verran cotti e bollenti».

P. 128. *Venire punitore*, *v. vendicatore*, Alfieri, pp. 51 et 81. Il faut comprendre »venire *da* punitore», etc.

P. 132. *Venire* auxiliaire, Bacchelli, Il mulino del Po, I, 447, et II, 354. *Venire* est copule: »La fune venisse così agevole» (447), »Questa è venuta libera» (354).

Les jugements littéraires sont souvent banals et quelquefois douteux. Qui voudrait prétendre p.ex. que la langue de Metastasio soit »simple et naturelle»? (p. 127). Que l'auteur range Pétrarque parmi »les autres poètes secondaires de l'époque» (p. 115) ne doit peut-être pas être pris trop au sérieux.

Enfin, nous ne pouvons nous abstenir de signaler le nombre gênant d'inconséquences méthodiques dans les citations et de fautes d'impression de tous genres, tant dans ce dernier chapitre que surtout dans les »Textes consultés».

A propos de ces derniers, pourquoi consulter les textes dans de vieilles éditions souvent rares et mal faites, lorsque la plupart se retrouvent dans des collections, notamment la brillante »édition nationale» des Scrittori d'I alia?

Vilhelm G. Ekman

Georges Lote, *Histoire du vers français.* Ouvrage publié avec le concours du centre national de la recherche scientifique. Tome I. Première partie: Le Moyen Age. Les origines du vers français. Les éléments constitutifs du vers: La césure; La rime; Le numérisme et le rythme. Paris, Éditions Boivin et C^ie^, 1949. 362 pages.

Écrire une histoire du vers français sous toutes ses faces, de l'origine jusqu'à l'époque moderne, tel était le but que s'était proposé Georges Lote il y a une quarantaine d'années.

Il ne put voir l'achèvement de son œuvre, car la mort l'enleva un peu après que la première partie de l'*Histoire du vers français* fut sortie de presse. Nous espérons que la suite de ce travail remarquable ne tardera pas trop à paraître.

Le projet de cet ouvrage remonte au printemps de l'année 1906, et l'intention de G. Lote était simplement d'écrire une histoire sommaire de la déclamation poétique. Il remarque pourtant bien vite que le travail ne pourra être achevé en quelques mois et sa documentation le mène de plus en plus loin. Dans ses recherches il fait appel aux témoignages que lui apportent la musique, les grammaires, les manuels de phonétique et de diction, les mémoires des acteurs et des hommes de lettres. Il se montre très soucieux de dater exactement les faits, de reproduire les premières mentions des critiques, et de noter scrupuleusement les raisons pour lesquelles les poètes et leurs interprètes avaient adopté les nouveautés et quelles oppositions celles-ci avaient rencontrées. Il ne cesse de souligner l'importance de la musique des temps passés comme une source d'information; il en tire, en fait, des preuves péremptoires. Certes, il y a dans son ouvrage des théories sur lesquelles tout le monde ne peut être d'accord; ce sont pourtant des théories fertiles et susceptibles d'être développées. Quelquefois on aurait souhaité un peu plus de concision, un peu moins de prolixité, le souci de ne pas répéter des thèses une fois prouvées; par ailleurs cette œuvre est admirablement bien écrite et les vastes matériaux y sont répartis dans un ordre impeccable.

L'auteur marche du connu vers l'inconnu et commence par constater que la césure et la rime sont, avec le syllabisme, quelque chose de fondamental dans la versification française et qu'elles sont attestées dès la plus haute antiquité. Mais quelle définition, aux temps passés, avait-on donnée du rythme, et quelle idée s'était-on faite des membres métriques, composés d'une ou plusieurs atones et d'une tonique, selon lesquels se divise aujourd'hui le vers français récité? Il découvre qu'avant le XVII^{e} siècle, les poètes n'avaient fait que compter les syllabes, les séparer par une césure et terminer leur succession par une rime, sans se préoccuper du rythme. Ce rythme n'existait-il pas au moins dans la parole? La musique lui donne la réponse qu'avant Lulli, les longues et les brèves tombaient à n'importe quelle place au gré de l'artiste. Il lui semble donc évident que les accents n'ont pas existé aux temps les plus reculés, mais que le vers ne connaissait primitivement qu'un certain nombre

de syllabes, coupées par la césure, et la rime. L'origine de ce vers ne pouvait être que dans la poésie liturgique latine, si seulement on trouvait la preuve que l'accent n'y avait joué aucun rôle.

Les spécialistes de la musique médiévale voyaient dans le rythme accentuel une couleur qui ennoblissait les mélodies liturgiques. Les romanistes, d'autre part, habitués à considérer l'accent comme un fait de la plus grande importance, ne pouvaient admettre que cet accent n'eût joué aucun rôle dans la formation de la métrique française. Mais tous ils poursuivaient leurs recherches séparément, tandis que la question ne pouvait être résolue sans le concours des deux. Malgré les attestations des romanistes et des musicologues, G. Lote soutient la théorie de la non-importance de l'accent et cherche à la démontrer.

La première partie de son ouvrage se divise en deux livres: *Les origines du vers français* et *Les éléments constitutifs du vers.* Le premier chapitre du livre I est consacré à *La dissolution de la métrique latine.* Tout à la fin de l'Empire romain, les vers latins numériques, inventés d'abord à l'usage du culte chrétien et étendus à la poésie profane, avaient remplacé les mètres quantitatifs du latin classique. L'Église, suivant le modèle de l'Orient, faisait exécuter certains psaumes par les fidèles. De là, la nécessité des poésies liturgiques écrites dans ce but dans une métrique simple. Les Hymnes, de forme strophique, sont composées selon deux systèmes différents, dont l'un est le système quantitatif du classicisme, l'autre étant basé sur l'accent et appelé rythmique, parce que le poète y substitue l'accent à la quantité. C'est ce système rythmique que les romanistes ont pris pour point de départ en essayant de retrouver l'origine du vers français. D'abord la poésie moderne française repose sur l'alternance des toniques et, d'autre part, les romanistes connaissent l'importance de l'accent dans la formation des langues néo-latines. L'évidence de la théorie que la poésie tonique latine du Moyen Age avait donné naissance à des formes inspirées de cette poésie, était écrasante, et elle était, avec quelques variations de détail, admise par tous les théoriciens. Mais les poètes se sont-il souciés de l'accent et celui-ci a-t-il gouverné leur technique? De très bonne heure, l'accent latin est considéré, dans la poésie du haut Moyen Age, comme un accident qui se surajoute souvent au vers, mais dont celui-ci peut se passer. Dans le langage courant tous les mots

latins étaient devenus oxytoniques. Aussi lorsqu'apparaissent les premiers vers français, leur forme ne peut pas trouver son origine dans le rythme tonique de la poésie liturgique, puisque l'accent latin, à ce moment, était en pleine décomposition. Le vers liturgique a pour caractère essentiel un syllabisme permanent, et il est donc inutile de se préoccuper de l'accent latin, quand on veut trouver les formes qui ont donné naissance à la versification française. Le rythme latin binaire, trochaïque ou ïambique, selon lequel les savants voudraient que le vers français du Moyen Age eût été composé, n'est pas la loi de la poésie vulgaire qui cependant aurait eu, par son propre accent, les moyens de le reproduire exactement, pas plus qu'il n'est le rythme moderne, libre et varié. Aussi les origines du vers français sont-elles à trouver uniquement dans le syllabisme des Hymnes liturgiques.

Le problème de l'origine du vers français offre encore un aspect musical duquel l'auteur traite dans le deuxième chapitre appelé *La déclamation du vers liturgique et la disparition de l'accent latin*. Le problème doit être envisagé au point de vue de la durée, l'acuité et l'intensité. Les traités didactiques médiévaux soulignent que toutes les syllabes ont la même valeur temporelle, et cette égalité fait obstacle au rythme, parce qu'il n'y a pas de valeurs plus brèves dans les *virgae* (notes) identiques. Le rythme ne se marque pas davantage par l'acuité, car dans la phrase psalmodique, l'accent n'est marqué par un relief d'acuité qu'à la fin des distinctions, ou divisions du texte et seulement là. Les vers sacrés, dans la déclamation chantée du Moyen Age, n'ont aucun rythme qui ressemble à ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom, parce que les durées sont égales et que les acuités sont indifférentes. Les musicologues contemporains insistent pourtant sur le rôle de l'intensité qui confère, selon eux, à la mélodie le rythme oratoire du langage. Il leur a échappé le fait qu'un rythme vraiment oratoire ne peut être qu'essentiellement personnel, dépendant du diseur et de sa diction. L'intensité n'est d'ailleurs pas notée, et rien, dans la musique, ne l'impose ni ne la suggère.

Le hasard a fait tomber G. Lote sur un texte de Pierre Hélie, un Breton qui enseignait la littérature à Paris vers 1150, qui coupe court à quelque discussion que ce soit: »Accentus est modulatio vocis in communi sermone usuque loquendi. Hoc autem dicitur propter cantilenas, ubi accentum non servamus.» Les musicologues, en considérant l'accent tonique comme la

base du chant liturgique, s'efforcent de réduire l'art médiéval aux lois de l'art moderne, et procèdent dans leurs tentatives comme les romanistes pour lesquels l'alternance des toniques latines est le principe même de la versification romane. La solution du problème est fournie par le syllabisme littéraire et le syllabisme musical, le second appuyant le premier.

Le troisième chapitre est consacré à la césure et à la rime. Celles-ci ont eu, jusqu'à une époque assez récente, un caractère musical très net, la césure consistant en une suspension, la rime en un abaissement de la voix qui marque l'unité du vers. Les toniques du langage ordinaire ne jouent aucun rôle dans la déclamation du vers syllabique. Toutes les césures, quelle que soit l'accentuation que semble exiger le texte écrit, sont traitées comme masculines. La césure, dans le vers syllabique latin, tombe toujours à place fixe, elle est une fin de mot qui termine un hémistiche, et elle est une règle à laquelle ne peut se soustraire le chant liturgique. La césure, tout comme la rime, n'a d'autre raison d'être, dans la poésie numérique, que de décompter les syllabes qui composent le vers.

Quant à la rime, elle est un moyen de marquer d'une manière sensible la fin du vers. Elle apparaît au IV^e^ siècle avec des débuts assez humbles et progresse avec lenteur, mais aux XII^e^ siècle, certains poètes marquent déjà une prédilection pour la rime riche. Les critiques modernes, frappés du fait que les finales du vers étaient tantôt oxytoniques, tantôt paroxytoniques, ont soutenu la thèse que l'accent jouait un grand rôle dans la constitution de la rime latine au Moyen Age, et d'une façon plus générale dans le vers syllabique. Ils avancent que les fins de vers oxytoniques ont donné naissance aux rimes masculines françaises, et les fins de vers paroxytoniques aux rimes féminines. Mais si vraiment les poètes s'étaient préoccupés de l'accent, ils auraient à l'origine, sans aucun doute, fait porter l'assonance et la rime suffisante sur la syllabe grammaticalement tonique et non pas sur l'atone ou les atones dont elle est suivie. Or la poésie est déclamée syllabiquement, avec allongement de la dernière syllabe de chaque vers, qui de ce fait devient la seule tonique. Le vers français ne connaissait pas par conséquent d'accent qu'à la fin de l'hémistiche ou de la ligne, et en position oxytonique; par ailleurs il était uniquement syllabique et imitait fidèlement les types syllabiques.

Dans le chapitre IV, l'auteur applique ses théories à la *Cantilène de sainte Eulalie* en montrant qu'elle obéit seulement

au syllabisme sans qu'on puisse y découvrir aucun système rythmique.

Le dernier chapitre du livre I a pour sujet le *Rythme modal et le chant syllabique.* Quelques musicologues, notamment J.-B. Beck, ont émis l'hypothèse que tous les poèmes lyriques du Moyen Age étaient gouvernés par les lois de la musique modale. L'existence des modes, *modi* ou *maneries*, est attestée au XIII^e^ siècle. En même temps, les valeurs des notes ont été précisées par les théoriciens. Leur durée est rendue visible à l'œil par la forme qu'elles reçoivent. Cette notation nouvelle par longues et brèves s'impose probablement en premier lieu dans les motets, pour gagner ensuite du terrain autour d'elle, et pour triompher peu à peu dans la seconde moitié du XIII^e^ siècle. Les modes en usage étaient au nombre de six, dont le spondaïque était prédominant dans la musique monodique. Cette musique apporte une nouveauté: les longues séparent la série des brèves à des intervalles beaucoup plus rapprochés et créent ainsi des contrastes plus sensibles, un mouvement dont on ne trouve pas l'équivalent dans l'ancienne musique syllabique qui n'avait d'autre rythme que la part qu'elle tirait des repos de la rime et de la césure. Les longues tombent toutes de deux en deux, ou de trois en trois syllabes, selon le mode choisi, ce qui prouve que le Moyen Age n'avait pas de rythme libre, basé sur les arêtes du sens, mais qu'il a affaire à un mécanisme qui se soumet le texte et le brise brutalement selon un schéma donné. La longue peut affecter à l'intérieur de l'hémistiche n'importe quelle syllabe, qui doit uniquement sa mise en valeur à la place qu'elle occupe. Il s'ensuit que l'accent grammatical, abstraction faite de la césure et de la rime privilégiées, ne joue aucun rôle dans ce système. La rythmique modale ne représente pas la déclamation primitive du français, mais s'adapte à une versification déjà constituée, qui est purement métrique et ne connaît d'autres temps forts que la césure et la rime. Elle est l'invention des théoriciens raffinés qui désiraient donner à l'art ancien de nouvelles formes plus animées. Si les modes avaient existé à l'époque où les poètes commencent à écrire en français, ceux-ci auraient certainement manifesté à toutes les places du vers ce respect de l'accent qu'il réservent pour la césure et pour la rime. Le berceau de cette nouvelle musique semble avoir été Notre-Dame de Paris d'où elle est partie vers 1220, grâce à la réputation dont jouissait Pérotin, maître de chapelle de Notre-Dame et homme de grand talent, pour con-

quérir la France et même toute l'Europe chrétienne. Le syllabisme inaccentué continue pourtant de subsister pendant longtemps encore.

Le premier chapitre du second livre, *La césure et la rime*, insiste sur le fait que le syllabisme d'une part, la césure et la rime, ou la rime seule, de l'autre, sont les éléments fondamentaux du vers français. La césure et la rime servent l'une et l'autre à équilibrer les masses et à permettre le décompte des syllabes dont se compose le vers. Les *Leys d'Amors* écrivent, vers le milieu du XIV^e^ siècle, que le premier caractère de la césure ainsi que celui de la rime est d'être un accent. Leur second caractère commun est qu'elles tombent à place fixe. Tous les vers doivent avoir l'accent sur la rime, et, s'ils sont césurés, un autre sur la césure, conformément aux vers liturgiques. Comme tous les mots latins sont devenus oxytons et que les mots français le sont également lorsqu'ils ont une terminaison masculine, il est facile de reproduire exactement les modèles latins. Suivant les romanistes, la minorité de finales paroxytoniques est un signe d'ancienneté dans les textes. La césure française la plus ancienne et la fin de vers primitive sont donc celles qui ont été calquées directement sur les modèles du latin liturgique.

La place de la césure est toujours fixe: elle peut, dans un mot français, tomber sur une syllabe qui d'ordinaire est atone. Dans d'autres cas, on peut rejeter l'atone posttonique dans le second hémistiche, dont elle devient le premier élément. Cette coupe est l'une des preuves les plus décisives permettant d'affirmer que la césure n'est pas un silence, comme l'ont prétendu quelques savants. Les romanistes ont méconnu la *césure lyrique*, qui reproduit exactement les modèles latins en accentuant la dernière syllabe du premier hémistiche, parce qu'ils persistent dans la théorie que seule la tonique grammaticale doit être prise en considération. Pourtant il ne saurait y avoir aucun doute sur le fait que la finale féminine était mise en relief par la voix et qu'elle marquait bien la coupe. Cette coupe est constante pendant tout le Moyen Age et les exemples en sont innombrables. Il est naturel que la césure lyrique trouve son équivalence à la rime, avec quelque répugnance cependant, car l'infraction aux lois accentuelles de la langue y est plus sensible à l'oreille. Les exemples ne manquent pas, mais on y remarque que la finale grammaticalement atone ne suffit pas à former la rime, mais que l'homophonie s'étend

à la syllabe antécédente, ce qui revient à dire que la rime est riche. Dans la poésie rythmique latine, il n'y a rien qui corresponde à la cesure épique de l'ancien français qui consiste à rejeter hors de tout hémistiche la syllabe féminine qui suit les toniques des mots placés à la césure et à la rime; aucune syllabe n'y est en surnombre, ce qui prouve que ce type, si répandu dans la poésie française du Moyen Age, ne remonte pas à la versification liturgique. La césure épique décline déjà au XIV^{e} siècle, tandis que la rime féminine a duré jusqu'à nos jours.

Dans le chapitre II, *Les caractères particuliers de la césure et de la rime*, l'auteur pose en premier lieu la question de savoir quels vers sont césurés et à quelle place. En général, tous les vers comportant plus de huit syllabes sont césurés obligatoirement; dans ceux qui en comportent huit ou moins, la coupe est facultative. Pour des raisons de commodité, les poètes ont admis des coupes irrégulières, et celles-ci sont plus fréquentes dans l'octosyllabe primitivement scindé en deux, à cause de son exiguïté. On trouve encore des octosyllabes césurés pendant la première moitié du XVII^{e} siècle.

En principe la césure doit coïncider avec une séparation de sens. Il y a en effet, dans les plus anciens poèmes français, un désir de traiter le premier hémistiche comme un fragment syntaxique, nettement limité par la tonique qui le termine, mais quelquefois les poètes étant incapables de s'astreindre à cette règle, sacrifient la logique aux lois du vers. A ce propos l'auteur attaque la ponctuation des éditions modernes qui donnent, selon lui, une fausse idée de la césure médiévale. Les éditeurs emploient des signes de ponctuation dans les textes où les manuscrits n'en présentent aucuns, et cèdent aux sollicitations du sens au lieu d'obéir au mètre. Certes, les vers déclamés d'après la césure réelle n'ont plus aucun sens perceptible, mais ils gardent au moins leur forme de vers et l'ordre métrique est sauvé, ce qui est, selon lui, l'essentiel. Ce point de vue ne saurait être admis par les philologues qui ont pour but d'éclaircir un texte souvent peu clair. D'autre part il y a des éditeurs, ajoute Lote, qui ont, pour trouver une coupe qui les satisfît, remanié des vers qui n'en avaient pas besoin. Ces sortes de remaniements sont naturellement parfaitement inutiles et défigurent le texte original.

La rime et la césure présentent deux différences essentielles. D'abord la rime est ornée d'une homophonie qui signale à

l'oreille la fin du vers et dont la césure est dépourvue. Deuxièmement la césure et la rime ont des intonations différentes. A ce propos l'auteur fait appel à un texte d'Isidore de Séville (m. 636) qui indique clairement que les places réservées aux ponctuations sont la césure et la fin du vers. Au Moyen Age les vers en langue vulgaire étaient écrits tantôt comme de la prose, le copiste n'allant à la ligne qu'à la fin de la strophe, tantôt la ligne est occupée par un seul grand vers, ou par un groupe de deux petits. Les copistes ne ponctuent pas ou bien ils utilisent le point et plus rarement le point et virgule. Le point dans les deux systèmes cités ci-dessus, est placé régulièrement à la fin de chaque vers, quel que soit le sens. Les dernières syllabes ont donc une intonation plus conclusive, avec chute plus ou moins complète de la voix. Aucun signe ne signale la césure. L'examen de la paléographie musicale montre que dans bien des manuscrits, une barre verticale marque la fin du vers et concorde, le cas échéant, avec le point qui, dans le texte, suit la rime. Cette barre se manifeste aussi, bien que plus rarement, à la place où intervient la césure. Dans la déclamation la voix monte jusqu'à la césure, et descend jusqu'à la rime, ce qui met les deux toniques dans une opposition perpétuelle et empêche de les confondre. L'une et l'autre dominent le vers, elles se soumettent le sens, s'il y a défaillance du poète, et règnent en maîtresse absolue.

Dans le chapitre III, *Le vers numérique et le rythme*, on envisage le problème des vers incorrects qui s'accumulent dans les textes anglonormands. Faut-il imputer à l'ignorance ou à la négligence les fautes qu'on relève dans ces textes? L'argument de l'ignorance vaut sans doute pour un grand nombre d'écrivains qui savaient mal la langue importée du continent. D'autre part il y a des poètes qui ont négligé leur métrique, parce que, si imparfaite qu'elle fût, elle leur semblait suffisante pour le public auquel ils s'adressaient. Quelques savants ont avancé que les poètes anglonormands ont systématiquement déformé les vers français pour les ramener aux rythmes de l'anglais. Certes, il y a eu des poètes qui se servaient des vers boiteux, soit qu'ils étaient déjà insensibles à la discipline syllabique, soit parce qu'ils avaient tendance, sous l'influence de l'anglais, à dire les vers français en les accentuant comme les vers anglais. Mais il y en a eu d'autres qui, bien que capables d'écrire correctement, ont pu se mettre au niveau de leur public.

A l'intérieur des hémistiches, toutes les syllabes des vers du

Moyen Age sont atones, par opposition à la césure et à la rime qui sont toniques, tandis que dans le français moderne, le rythme est constitué par des points d'appui, par des arêtes intérieures qui opposent des toniques et des atones. Dans les modes musicaux, au contraire, les syllabes à l'intérieur du vers toutes égales entre elles, étaient aptes à recevoir soit une brève, soit une longue, qui introduisaient un rythme artificiel dans un organisme préexistant, dont chaque membre composait primitivement un seul mot métrique. Ce rythme est donc extérieur au vers et purement musical.

Comme il est évident que les vers les plus anciens ne comportaient aucune coupe de sens en dehors de la césure et de la rime, le membre ou les deux membres, selon le mode choisi, que déterminent ces deux points d'appui, sont visiblement faits pour être chantés ou lus sans arrêt comme deux grands mots qui sont indivisibles. A propos de cette question l'auteur revient sur la ponctuation moderne qui semble infliger un démenti victorieux à sa théorie. La ponctuation est pourtant une innovation assez récente, et était au Moyen Age avant tout une ponctuation du mètre, les points servant à séparer les vers, parfois les hémistiches, sans tenir aucun compte du sens. La ponctuation tend à intervenir à l'intérieur des hémistiches dès la fin du XV^{e} siècle, et elle a pour rôle d'expliquer un texte souvent peu clair, en marquant de quelle façon il doit être compris. Mais la voix ne doit pas, quelques exceptions à part, forcément s'arrêter à l'intérieur des hémistiches et frapper d'un accent la syllabe qui précède la virgule, les deux points ou le point. Ce qui le prouve, c'est la façon capricieuse dont ces signes sont répartis, leur irrégularité et leur rareté extrême.

Le pur numérisme est l'idéal du Moyen Age accroché aux seules toniques de la césure et de la rime. Le vers français ancien ignore les crêtes toniques que nous appelons aujourd'hui accents rythmiques, et il comporte deux points d'appui, toujours les mêmes, la césure et la rime, qui soutiennent les autres syllabes qui toutes sont atones. Il court sans arrêt, jusqu'aux repos fixes, sans tenir compte du sens, sans tenir compte non plus de ces brisures que marquent aujourd'hui les ponctuations modernes. Ce serait pourtant aller trop loin si l'on disait que le vers du Moyen Age est dépourvu de tout rythme. L'imperfection du système purement numérique a été sentie de bonne heure, puisque la musique modale a été inventée pour lui conférer couleur et vie. Cette innovation n'a rien

donné, parce que le sens artistique n'était pas assez développé pour qu'on pût concevoir des temps forts qui ne tombassent pas à place fixe, et parce que peut-être on trouvait trop difficile de combiner les mots de telle sorte qu'une tonique grammaticale, toutes les deux ou trois syllabes, vint s'offrir à l'effort de la voix. Cependant les vers imités des poèmes latins liturgiques tiraient un effet de rythme de la présence de la césure et de la rime. On pouvait varier les mètres, on pouvait unir des mètres différents dans des strophes diverses, combiner des mélanges plus ou moins savants. Il y avait là comme une ébauche d'un rythme. Mais cette promesse était encore si lointaine et elle contenait des indications si vagues, que de longs siècles s'écoulèrent avant qu'elle réussît à donner ses fruits.

Eva Vilamo-Pentti

The Continuations of the Old French Perceval of Chretien de Troyes. Vol. I: The First Continuation, Redaction of Mss *TVD.* Edited by William Roach. Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1949. LXII—446 pages. Prix: $ 7.50. — Vol. II: The First Continuation, Redaction of Mss *EMQU.* Ed. by William Roach and H. Ivy, Jr. Philadelphia, Univ. of Pennsylvania, Department of Romance Languages, 1950. A Publication of the Series in Romance Languages and Literatures, Extra Series, N° 10. XIII—615 pages.

La préface du premier volume nous apprend que cette édition doit comprendre ceux des éléments essentiels de la tradition manuscrite des continuations du *Perceval* dont il n'existe pas d'édition ou, tout au moins, aucune édition moderne. On distingue quatre continuations: la première a été attibuée à Wauchier de Denain, mais comme cette attribution n'a pas reçu l'approbation unanime des spécialistes, on se résigne à la considérer comme anonyme; de même, après de longues discussions, la deuxième; la troisième apparaît sous le nom de Manessier; la quatrième, qui est de Gerbert de Montreuil, ne rentre pas dans le programme de M. Roach, étant donné que la première partie en a déjà paru, par les soins de M^me^ Mary Williams, dans la collection de Classiques français du moyen âge et que la suite y doit paraître prochainement.

La première continuation, qui seule nous intéresse pour le moment, se présente dans trois rédactions. Au lieu de chercher à les combiner, M. Roach s'est décidé à les imprimer in extenso, ce qui à coup sûr est la meilleure manière de rendre service aux études de la matière de Bretagne, puisque dans l'état actuel de nos connaissances, les rapports mutuels de ces trois rédactions n'apparaissent pas encore clairement. Ainsi on peut déjà lire dans le texte de M. Roach (la correspondance avec l'ancienne éd. Potvin est indiquée en marge) la première, de 15322 vers, et la deuxième, de 19606 vers. Il faut admirer l'énergie avec laquelle la publication de ces deux gros volumes a été réalisée: ils ont paru à un an d'intervalle à peine. Le travail a été facilité par l'allocation de diverses subventions qui ont permis à M. Roach et son collaborateur M. Ivy de s'adjoindre des auxiliaires pour l'exécution de certains travaux matériels comme la vérification des variantes, etc. Aussi le résultat est-il excellent, l'exactitude matérielle paraissant à peu près infaillible. M. Roach était déjà avantageusement connu par son édition du *Didot-Perceval* (1940).[1] Promoteur et principal exécuteur de cette entreprise de grande envergure, M. R. apparaît ici en pleine possession de la matière traitée et de la technique, ce qui le place au premier rang des éditeurs actuels d'anciens textes français.

Dans l'introduction du premier volume, M. R. traite d'abord des manuscrits et des éditions, choisit ses bases — *T* (= B. N. fr. 12576) pour la première rédation, *E* (= Edimbourg) pour la deuxième —, répartit la matière entre six sections comprenant respectivement un, 10, 7, 16, 16, 8 et 8 épisodes, tableau qui sera utile lorsqu'il s'agira de comparer entre elles les différentes continuations et leurs rédactions. Le texte est suivi (p. 417—442) de notes utiles, entre autres (p. 435) une sur le verbe *seneschier*, sur lequel on peut voir *Neuphilologische Mitteilungen*, XXXIX (1938), p. 285—6.

M. Roach ne corrige sa base que lorsque celle-ci offre une leçon nettement inacceptable au point de vue du sens ou de la forme. Je me permets de proposer quelques menues retouches au texte et au commentaire de l'éditeur.

3211—2 *Et li autre, li compaignon, Li sont entor et environ*; je corrigerais *si compaignon*.

---

[1] J'en ai rendu compte dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XLVIII (1947), p. 171—75.

Mais or vos di por verité,
Se Diex me doinst prosperité,
Qu'en *vile* jamais ne gerrai
Plus d'une nuit des que verrai (= venrai)
A Caradot mon chier neveu.»
Ensi a fait Artus son veu.

Le roi ne s'est pas engagé à ne pas dormir plus d'une nuit »dans une ville» mais *en un leu* »au même endroit», comme il ressort d'un cas similaire v. 9041—3:

Oiant vos toz en faz un veu
Que je ne girrai en un leu
Que une nuit tant que sarai . . .

En la mer orent un torment
Qui les fist waucrer longuement
Tant que revint uns vens de nort
Qui les ramena *arrier port.*
Puis les remaine une tormente
Et uns vens qui encontre als vente
Si qu'en Bretaigne ne vont mie,
Ainz arrivent en Normendie,
Si que a force ont pris le port
Qui ert apelez l'Outreport.

La bonne leçon du v. 6512, *a trieport*, se trouve dans *V*, dont le copiste a écrit d'abord, banalement, *a droit port*, puis corrigé. Voir (p. 426) la note de M. Roach qui n'a pas reconnu le nom du Tréport. *D* (c'est la traduction en moyen-haut-allemand éditée par Schorbach) s'est curieusement trompé sur le sens du modèle. S'il rend les v. 6510—15 par »daz sü die *enker* muostent slahen. ir kiel so lange do bleip, bitz daz ein ander wint sü treip uzzer wege von Brittanie», c'est qu'il a cru que sous *waucrer* se cachait le mot *ancre* et traduit par conséquent »qu'il leur fallut jeter l'ancre»!

7231 *Cardot* est sans doute une faute d'impression pour *Caradot* exigé par la mesure du vers. Faute d'impression aussi 8081 où au lieu de *mont* il faut lire *amont*; de même au v. 10284, incompréhensible tel qu'il est imprimé: *A que ne m'ochi de mes mains*, il faut lire *A peu ne . . .* puisque *V* a *A poi ne . . .*

L'économie du deuxième volume est à peu près la même que celle du premier. Le texte y est précédé d'un bref avant-propos, sans autre introduction, et le tout se termine, comme dans le premier, par une table des noms propres. Voici quelques remarques sur cette deuxième rédaction.

199 *Por li aïdier de ses maux*; *aïdier* (trois syllabes) n'est pas une forme courante; *U* a *alegier*, qui, au point de vue du sens aussi, est plus naturel. 206 *Qui formant plore et s'esgramie* (variante de *U: se gramie*). Dans la note (p. 585) il aurait été utile de renvoyer aussi à *soi esgranïer* (Godefroy, III, 178 a, l'unique exemple provient du *Perceval* de Berne).

436—7 *Si se mistrent un po ainçois Qu'il n'orent fait l'autre foïe.* Le sens étant »partir», *se mistrent* ne convient pas. Les trois autres manuscrits ont la bonne leçon *s'esmurent* (*s'ammurent*).

Et dïent: »Benoite soit l'eure,
Sire, quant (*U*: que) vos hui ça venistes;
Que atel secors ne feïstes,
Saichiez, com nos avez hui fete.»
Ainsint chascuns d'aus se rehete.

La syntaxe du passage est impossible: le participe passé *fete* suppose un régime féminin qui précède; or le régime qui précède est le masculin *secors*. La bonne leçon de 2350 est dans *U: Qu'ains tele aumosne* (bienfait) *ne feïstes*.

9144 L'explication que proposent dubitativement les éditeurs dans la note de la p. 596 est bonne: *raiuser* est simplement une graphie de *reüser*.

V. 10741 et suiv. il est question des amoureux trop pressés:

Homes i a qui sont volaige
Et volanteïf de coraige
Qui ainment une lunoison
Et sanz mesure et sanz reson.
Se *tant* ne font lor volanté,
Or oiez mon quel dolanté:
Car il se retraient d'amer
Et metent l'amor an amer,
Si qu'il anconmancent d'aïr [1]
Ce qu'il amoient a haïr.

[1] Violemment.

10745 il faut lire, avec *M*, *S'en tant*, »si dans le délai d'un mois» (*lunoison* 10743), leçon appuyée par celle de *Q: Se tost ne* . . .

J'ai noté les proverbes et cherché les numéros correspondants dans le répertoire de Morawski. Dans la première rédaction je n'en ai trouvé qu'un seul, et il a été remanié pour convenir au contexte: 10730 *Bien est, ainc ne se remua.* C'est Morawski n° 1841: *Qui bien est ne se mueve*, avec, entre autres, les variantes *ne se remue* et *ne se remut* (p. 123). Les suivants figurent dans la deuxième rédaction. 127 *au besoing pert qui est amis.* C'est une variante de Morawski, n° 170—1 (autres variantes aux notes, p. 96). 277—8 Allusion au même proverbe: *or le savra Se au besoing ami avra.*

5251—2 *cil qui mauvés home sert Son servise et son travail pert*; Morawski, n° 1986—7. 10274—5 *l'an siaut dire a*[*n*] *un respit: 'Qui bien ainmë a tart oublie*; Morawski, n° 1835. Le ms. *M* écarte l'hiatus en lisant *Que qui bien aime* . . . 10277—8 *l'an trove as Diz au Vilain : 'Tant as, tant vaux, et je tant* [*t'*]*ain'*; Morawski, n° 2283.

10666 *qui ne trove rien ne prant*; Morawski, n° 2041: *Qui ne rueve ne prent.* C'est bien *rueve* et non pas *trove* (*truève*) qui est la bonne leçon. 15025 *Assez otroie qui se test*; Morawski, n° 140.

Il n'y a, dans les deux volumes parus, ni d'étude linguistique ni de glossaire. Le style et le vocabulaire de cette première continuation sont dignes d'intérêt. Je pense que ces éléments seront étudiés dans un tome ultérieur. M. Roach et son collaborateur M. Ivy, qui est à excellente école, sont allés au plus pressé, qui est de fournir aux investigateurs des matériaux dignes de confiance et clairement présentés leur permettant d'aborder à nouveau les problèmes multiples et complexes relatifs à l'histoire de Perceval. Ils méritent notre vive reconnaissance.

ARTHUR LÅNGFORS

GAUTIER DE COINCI, *Du clerc qui fame espousa et puis la lessa.* Miracle de Gautier de Coinci publié d'après quinze manuscrits par ERIK V. KRAEMER. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, series B, tom. 66,2). Helsinki, 1950. 139 pages.

Le miracle de Gautier de Coinci que M. v. K. a choisi pour sujet de son travail raconte dans sa première moitié (vv. 101—

528) l'histoire du clerc de Pise qui, à la suite de l'intervention de la sainte Vierge, renonce à l'amour terrestre pour se consacrer entièrement au service de la Dame du Ciel. Mais loin de se contenter d'un simple récit, Gautier l'a fait précéder d'un prologue de 100 vers et y a ajouté une »queue» de plus de 400 vers qui contient, en dehors des réflexions personnelles caractéristiques du poète, deux »exemples» accusant des influences littéraires: d'une part une version du fabliau du *Prestre pelé*, d'autre part l'histoire du bon prêtre, empruntée aux Dialogues de saint Grégoire le Grand. Le fabliau du *Prestre pelé* avait été étudié auparavant et publié d'après cinq manuscrits de Gautier de Coinci par J. Morawski (*Romania* LV, p. 524–548).

M. v. K. aborde son travail traditionnellement par l'étude des sources du poème. Il se base sur les recherches antérieures, notamment celles de Mussafia, de Poncelet, de Mme Wyrembeck, de Morawski et de Kjellman. Le thème de la légende apparaît pour la première fois chez Bède le Vénérable, mais ni la version de celui-ci ni aucune des versions latines de ce thème extrêmement répandu dans la littérature latine du moyen âge ne peut, selon l'auteur, être considérée comme la seule source directe de Gautier. Reste à savoir si le poète a suivi, comme le pense A. Mussafia, un seul manuscrit latin aujourd'hui perdu ou bien, comme on est bien autorisé à le croire maintenant, s'il a mis à profit des sources et des réminiscences diverses.

Avant de passer à l'étude des manuscrits, l'auteur consacre un chapitre aux gloses marginales latines que contiennent les manuscrits *S* et *M*. Celles-ci sont parfois d'une grande utilité pour l'exégèse du texte (par ex. au vers 667), mais si l'on admet que l'annotateur est un bibliophile inconnu qui n'a rien de commun avec le poète, l'on se demande comment une glose marginale de Gautier qui se retrouve chez Etienne de Bourbon puisse corroborer, comme le prétend M. v. K. (p. 14), l'hypothèse d'une source commune. Elle ne prouve, selon moi, que la réminiscence du poème d'Etienne de Bourbon ou de sa source chez l'annotateur. Le passage en question de Gautier (vv. 623—625) ne contient rien qui rappelle directement le distique latin cité.

S'appuyant sur les recherches antérieures, l'auteur a pu exclure de sa *varia lectio* certains manuscrits, d'une date trop récente (*13* et *E*), et certains autres dont la parenté

avec d'autres, meilleurs, avait été definitivement établie (*C*, *H*, *I* et *v*) et limiter son étude à 15 manuscrits, savoir *A B D F G L M N O S T n o s x*. Il est regrettable qu'il n'ait pas eu à sa disposition le ms. de Leningrad (*R*) qui lui aurait peut-être permis d'éviter d'employer deux manuscrits comme bases de son texte critique (*o* et *N*).

Le classement de ces 15 manuscrits, exécuté d'une main sûre, apporte un fait vraiment nouveau: l'auteur établit solidement le groupe *n s*, tout en le mettant en rapport d'une part avec *G* et d'autre part avec *D*.

A propos de l'étude de la versification et de la langue, je me permets une petite observation. L'auteur mentionne, p. 56, que Gautier a employé la forme *je* de la 1ère pers. du pronom personnel, ce qui ressort de la rime *privilege: be je* 526. Je ne vois pas bien l'utilité de cette remarque. Quelle forme aurait-il pu employer à la place de *je*? L'emploi du pronom ressort de bien d'autres passages (par ex. v. 37, 115, 189), tandis que son absence est prouvée par ex. au vers 7.[1]

La partie principale du travail, l'établissement du texte critique avec notes et glossaire, a offert beaucoup de difficultés que l'éditeur semble avoir bien résolues. Voici quelques remarques de détail.

V. 22—23. *Li boz saut lués fors de la vigne Que li roisins prent a flourir*. Pour expliquer cette croyance populaire, l'auteur cite Albert le Grand, *De animalibus:* »Borax vineae flores odit . . .». Il aurait dû citer aussi ma *Chasteé as Nonains*, p. 195. — V. 27. *sot et soterel*. A mon avis, il n'y a pas de raison suffisante de rejeter la leçon du manuscrit de base: *fol et soterel*. — V. 29—33. Je crois que la ponctuation de l'éditeur n'est pas juste. Je propose la suivante:

> Bone oddeurs les tue et afole.
> Lués qu'il oient la Dieu parole,
> Qui ieut soëf a l'ame et flaire
> A cui que soit dire et retraire,
> Comme porcel lués se deruient. . .

— V. 99—100. *Qui nostre Dame a son gieu trait Traire ne puet si soutil trait*. L'auteur est disposé à admettre que ce passage est

[1] [Le cas de *privilege : je* est expliqué par l'éditeur p. 39 (Versification et rimes). — Réd.]

corrompu (p. 108, note). C'est bien possible. Mais je me demande si l'on ne peut pas voir dans *a son gieu* un »dativus incommodi» et prêter à la première forme du verbe *traire* le sens de »soustraire, éloigner». Le passage signifierait alors: »Celui qui éloigne Notre Dame de son jeu ne peut pas opérer un trait aussi subtil». — 228—229. *Li diables, qui a mincie Mout tost une male poree.* Après l'explication parfaitement juste du mot *mincier:* »hacher (les porreaux, etc.) . . . pour en préparer le potage», l'éditeur aboutit (p. 110, note) à cette traduction étrange du passage cité: »le diable qui a produit dans les entrailles (du clerc) une humeur malfaisante». *Mincier une male poree* rappelle, au figuré, les locutions propres à Gautier comme *bastir un mauvais plait, traire un mauvais trait,* etc., qui veulent dire »jouer un mauvais tour», »tourner les choses en mal», ou bien *avaler un mal mors, englotir une male moute,* etc., qui signifient »faire un faux pas», »avoir une mauvaise fortune». Il faut donc comprendre ce passage: »le diable qui a vite fait de tout tourner en mal». Je considère ce passage comme parfaitement clair. L'étymologie du mot *mincier* (< m i n u t i a r e), que Thomas a, en effet, rejeté pour des raisons trop formalistes, importe peu ici. Le sens de ce mot est en tout cas attesté par une dizaine d'exemples — et non pas par un seul, comme le dit l''éditeur — chez Godefroy.

Tauno Nurmela

PROTOKOLLE DES NEUPHILOLOGISCHEN VEREINS

Sitzung am 31. Januar 1948 (Jahressitzung). Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende, Prof. Dr. A. Långfors.

§ 1. Der Vorsitzende verlas den Jahresbericht für das Kalenderjahr 1947.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das Kalenderjahr 1947

Im Jahre 1947 wurden acht (statt der gewöhnlichen sechs) Sitzungen abgehalten, deren Programme, ausser laufenden Angelegenheiten, folgende Vorträge bzw. Berichte umfassten:

1) V o r t r ä g e: »Über die Benennung des Paradieses im Slawischen» (am 25. Januar von Professor Dr. Jalo Kalima);

»Rainer Maria Rilke — eine Lebensskizze» (am 25. Januar von Lektor C.-A. von Willebrand); »Ylioppilastutkintolautakunnan ehdotus ylioppilastutkinnon uudistamiseksi, varsinkin uusien kielten asemaa silmällä pitäen» (Der Vorschlag der Reifeprüfungskommission zur Umgestaltung der Reifeprüfung mit besonderer Berücksichtigung der Stellung der neueren Sprachen) (am 1. Februar von Dr. Felix Iversen); »Tutkimus tanskankielen katkosta» (Untersuchung über den Stosslaut im Dänischen) (am 29. März von Professor Dr. Antti Sovijärvi); »Professor Agathe Lasch zum Gedächtnis» (am 29. März von Dr. Martta Jaatinen); »Poetry Teaching in the Schools» (am 11. April von Professor Dr. Paul Gurrey); »Le pays de Cocagne» (am 26. April von Dr. Veikko Väänänen); »Accent och vokalharmoni från den strukturala lingvistikens synpunkt» (am 20. September von Professor Dr. L. Hjelmslev); »Den ryska marinterminologiens lånord» (am 25. Oktober von Mag.phil. Cyril Gyllenbögel); »Phillipps-kokoelmasta v. 1946 myydyistä käsikirjoituksista» (Über die aus der Phillipps-Sammlung in Jahr 1946 verkauften Handschriften) (am 25. Oktober von Mag.phil. Tauno F. Mustanoja); »Artikkeli venäjänkielessä» (Der Artikel im Russischen) (am 29. November von Mag.phil. Igor Vahros). 2) B e r i c h t e: »Vuosien 1948—1949 vaihteessa pidettävien uusfilologipäivien ohjelmaehdotus» (Ein Vorschlag zum Programm der um die Jahreswende 1948—1949 abzuhaltenden Neuphilologentage) (am 29. November von Oberstudienrätin Lyydia Almila).

Wie aus dem Verzeichnis hervorgeht, hatte der Verein die Gelegenheit, zwei ausländische Gelehrte als Vorleser zu hören: Professor Paul Gurrey aus dem London Pedagogical Institute und Professor L. Hjelmslev aus Kopenhagen.

Das Jahresfest, das diesmal zugleich als 60-Jahresfeier betrachtet werden konnte, wurde am 15. März in herkömmlicher Weise begangen.

Die Neuphilologischen Mitteilungen erschienen wie gewöhnlich in vier Lieferungen ($^1/_2$, $^3/_4$, $^5/_6$, $^7/_8$) mit zusammen 192 Seiten. Die Zeitschrift wurde, ausser an 202 zahlende Mitglieder und 65 Abonnenten (gegen 190 bzw. 52 im vorigen Jahr) an mehrere in- und ausländische Personen, Zeitschriften und Institutionen versandt. Zur Bestreitung der Druckkosten der Neuphilologischen Mitteilungen bekam der Verein, ausser den jährlichen Zuschuss von 6.000 Mark, 140.000 Mark aus dem Erlös der Geldlotterie. Die Druckkosten der Zeitschrift betrugen insgesamt Fmk. 105.573: 40. Der Vorstand war derselbe wie vorher: Professor Dr. A. Långfors, erster Vorsitzender, Professor Dr. P. Katara, zweiter Vorsitzender, und der Unterzeichnete, Schriftführer und Kassenverwalter.

In der Redaktion der Neuphilologischen Mitteilungen wurde eine Veränderung insofern eingetroffen, als Mag. phil. Tauno F. Mustanoja in dieselbe als Redaktionssekretär eingetreten ist.

§ 2. Es fand die Wahl des Vorstandes statt, wobei der bisherige Vorstand: Professor Dr. A. Långfors, erster Vorsitzender, Professor Dr. P. Katara, zweiter Vorsitzender, und Mag.phil. Å. Furuhjelm, Schriftführer und Kassenverwalter, wiedergewählt wurde.

§ 3. Zu Revisoren wurden gewählt: Mag.phil. Maijaliisa

Auterinen und Mag.phil. Tauno Mustanoja und zu deren Stellvertretern Mag.phil. Frl. Signe Appelberg und Prof. Dr. V. Kiparsky; zu Mitgliedern des Jahresfestkomitees Frau Professor Dagmar Kiparsky, Mag.phil. Gunvor Krogerus, Lektor Elsa Puuska-Jäntti, Mag.phil. Tauno Mustanoja, Lektor C.-A. von Willebrand und der Schriftführer.

§ 4. Es wurde beschlossen, den Jahresbeitrag auf FM. 150: — zu erhöhen.

§ 5. Dr. phil. Erik von Kraemer hielt einen Vortrag über das Thema »Les maux des saints», d.h. Krankheiten, die nach mittelalterlichen Vorstellungen von Heiligen geheilt werden und auf deren Veranlassung Menschen als Strafe betreffen konnten. Anlässlich des Vortrags ergriffen Professor Långfors und Dr. Väänänen das Wort.

Sitzung am 4. Februar 1948. Den Vorsitz führte der erste Vorsitzende Professor Dr. A. Långfors. Der Sitzung wohnte als Gast und als Vortragender Professor Dr. L. Hammerich aus Kopenhagen bei.

§ 1. Der Vorsitzende hiess Professor Hammerich, den bekannten Finnlandfreund und berühmten Sprachforscher in einer schwedischen Ansprache willkommen. Diese wurde von Professor Hammerich beantwortet, der seine Freude darüber ausdrückte, wieder einmal Finnland besuchen sowie in dem Neuphilologischen Verein reden zu können, in dem er einen Erhalter der Traditionen erblicke, die die Sprachwissenschaft Dänemarks mit derjenigen Finnlands verbinden.

§ 2. Professor Hammerich hielt einen Vortrag über das Thema »Nyt fra indoeuropaeisk Spraghistorie». Über denselben hat Prof. Hammerich ein Referat eingesandt, das in den Neuphilologischen Mitteilungen, Bd. IL (1948), S. 68—70, erschienen ist.

In fidem: Åke Furuhjelm

L'ORIGINE DU GÉRONDIF ABSOLU

Il y avait dans la langue latine trois constructions dites »absolues». La plus ancienne en était l'ablatif absolu, qui a des pendants dans plusieures autres langues indo-européennes: p. ex. Lex regia chez Paul. Fest. 222 *pelex aram Iunonis ne tangito, si tanget, Iunoni crinibus demissis agnum feminam caedito* (voir Hofmann p. 445 ss.). La source de cette construction est à chercher, comme l'a démontré Flinck-Linkomies, dans l'ablativus sociativus.[1]

La construction absolue postérieure, l'accusatif absolu, s'est développée dans le latin »vulgaire». Il est attesté dans des inscriptions depuis Diehl Inscr. christ. vet. no. 2138 B *finitos annos vitae recessisti in pace securus* (voir Hofmann p. 449 ainsi que Biese p. 4 ss.), CIL VIII 8924 (env. 300 après J. C.) *quinquegentaneos rebelles caesos multos etiam et vivos adprehensos sed et praedas actas repressa desperatione eorum victoriam reportaverit* (voir Biese p. 7 ss.), Mulom. Chir. p. 34, 10 *venas intercisas . . . vulnerata numquam suffundet iumentum* (Ahlquist p. 50, Biese p. 20), ibid. p. 30, 17 *quem tumorem palpatum intelliges carnem intus esse.*

La troisième tournure absolue, le nominativus absolutus, appartient aussi à la langue tardive et »vulgaire». Nous en avons des exemples depuis le VI^{e} siècle après J.C., p.ex. CE 2103, 8 *cui coniux moriens non fuit alter amor* (voir Hofmann p. 449 s., Biese p. 72 ss.), Mulom. Chir. p. 31, 24 *quod vulnus semper humores liquidi profluentes non desinet* (voir Ahlquist p. 53), Greg.

[1] Voir son étude *De ablativo absoluto quaestiones*, AASF. B XX: 1. Les explications comme celle de Sechehaye p. 157 ss., qu'il s'agirait ici de l'ablativus temporis, etc., ou celle de Bally (p. 91) et de Lyer (p. 238), que nous aurions ici un ablativus separativus: *Carthagine deleta Scipio Romam profectus est* serait alors »Scipion partit de Carthage détruite» par analogie de *Carthagine magna Scipio Romam p.e.*, sont à rejeter comme tout à fait erronées: elles ne peuvent élucider l'origine des ablatifs absolus du type *Cicerone consule* ou de celui cité ci-dessus.

Tur. II 64, 21 *haec illi audientes et se invicem praevenientes oritur inter eos contentio.* L'étrange grammairien Virgilius Maro Grammaticus en donne le premier une explication (p. 161): nominativus cassus participii modo et ablativus saepe pro se invicem ponuntur, quod utrum sit rectum an secus, eorum qui ita scribunt arbitrio relinquamus, et puis (p. 162): sicut in versu Bregandi Lugenici legimus: *solus Cato miles, populus turbatus, in acie stetit,* quasi hoc dixisset: *solus populo turbato stetit.*

*

Dans les langues romanes, d'autre part, nous avons deux constructions »absolues»: le participe et le gérondif absolus, dont le premier est sans doute la continuation de l'accusatif absolu latin: comparez p.ex. Chanson de Roland 710 ss. *paien chevalchent . . . helmes laciez e ceintes lur espees* avec le passage chez Greg. Tur. hist. franc. V p. 212, 7 *ille vero porrectam dexteram iuravit* (voir Norberg, *Syntaktische Forschungen* p. 87 ss.). L'explication de Lerch (*Hist. franz. Syntax* III, Leipzig 1934, p. 114), que les constructions absolues participiales des langues romanes seraient issues de l'ablatif absolu latin, est erronée. Ces tournures sont naturellement dérivées des accusatifs absolus.[1]

La construction absolue avec le gérondif se rencontre dans toutes les langues romanes dès une époque très ancienne: esp. Cid 919 *quando vido mio Cid asomar a Minaya, el cavallo corriendo, valo abraçar sin falla,* ital. Sacchetti 22, 57 *venendo alla conclusione, li costumi e le opere sue sono state tali e sì fatti, che . . .*, port. Graal 50 *elles esto dizendo aquí veem dous cavalleiros,* roum. *voind Dumnezeŭ vom reuzí,* etc. (voir mes *Unter-*

[1] A en juger d'après la formule dont se sert Škerlj (§ 432 p. 139) il ne semble pas connaître l'histoire et le caractère de l'ablativus accusativus et nominativus absolutus du latin ni leur survivance dans les langues romanes, ce qui est le cas, à ce qu'il me semble, chez bien d'autres romanistes.

suchungen p. 82, Meyer-Lübke *Gramm.* III p. 535 s., Dittes p. 15, Klemenz p. 36, Lyer pp. 237 et 261, Škerlj p. 145).

En français se rencontrent des constructions comme Rol. 2997 *veant cent milie humes*, Roman de Rou II 4643 *vivant son pere*, 9249 *entrant settenbre*, qui sont pourtant rares et en général[1] limitées aux gérondifs des verbes *veoir* et *oïr* (voir Klemenz pp. 39 et 45, Mönch p. 124, Brunot II p. 465). Déjà Klemenz a cherché à prouver qu'il s'agit ici d'un gérondif et pas d'un participe présent. La même opinion est exprimée par Stimming p. 545.[2]

Plusieurs romanistes veulent pourtant considérer ces tournures comme des formations savantes avec le participe absolu. Un résumé de cette discussion des grammairiens se trouve chez Lyer pp. 248—250. Ainsi, d'après Meyer-Lübke (*Rom. Gramm.* III p. 455 et p. 557), ces constructions seraient — de la même manière que celles avec le participe passé (*cela fait, il sortit*, etc.) — dérivées de l'ablatif absolu latin, et la même explication, à ce qu'il me semble, est approuvée encore par Sechehaye p. 157 ss.[3]

Weerenbeck s'oppose (p. 155) aussi à la théorie de Klemenz et Stimming en citant Hoepffner, l'édition de la Chanson de sainte Foy 545 (p. 175), selon qui le participe présent aurait conservé sa fonction verbale entre autres choses dans »l'ablatif absolu». Les constructions participiales absolues du fran-

[1] Cependant (encore aujourd'hui) *Carême-prenant*, les trois jours gras qui précèdent le mercredi des Cendres.

[2] Sur *voiant toz:* »sie erklärt sich durch das im Französischen konsequent durchgeführte Prinzip, in verbaler Funktion nur das Gerundium und nicht das Part. Praes. zu verwenden».

[3] L'explication donnée par Bally p. 91, que dans un cas comme *l'ennemi vaincu l'armée se retire*, le participe absolu serait une segmentation de *l'ennemi est vaincu* . . . n'a pas plus de valeur que celle citée par Virgilius Maro Grammaticus p. 162 à propos du nominatif absolu: »*solus Cato miles, populus turbatus, in acie stetit* . . . quod multi penitus ignorantes verbum possuere *est*».

çais seraient d'origine savante, calquées cependant non sur l'ablatif mais sur l'accusatif absolu.

La théorie de Klemenz et Stimming est pourtant soutenue par Lyer. D'après lui, il ne peut s'agir ici du participe présent mais du gérondif, parce qu'il n'est pas mis au pluriel quoique son sujet soit au pluriel.[1] Il dit en outre (p. 244) qu'il est tout à fait invraisemblable que des constructions si répandues dans la langue française puissent être d'origine savante.[2]

Il n'est pas possible de traiter ici toute la question des constructions absolues françaises, mais à mon avis nous devons faire une distinction entre les constructions originales et populaires, qui sont sans doute dérivées de l'accusatif absolu du latin tardif, et les formations savantes, frappées pour rendre des ablatifs absolus latins par des tournures semblables (cf. Biese p. 92). Un emprunt savant ne peut être fait que de l'ablatif absolu latin, l'accusatif absolu étant inconnu dans la langue classique.[3]

Quant à ces tournures françaises avec le »participe présent invariable» (= gérondif), il faut les regarder comme parallèles à celles des autres langues romanes — comme le fait aussi

---

[1] Klemenz dit p. 37 que »nicht nur gewöhnlich, sondern immer steht in den altfranzösischen Originaltexten in der absoluten Construction die unflectierte Form, d.h. das Gerundium». Comme le remarque Lyer, ce fait important a été entièrement passé sous silence par Lerch p. 481. En effet, la majorité écrasante des exemples publiés par Stimming (p. 545) et Mönch (p. 124) offre une forme invariable, même quand le sujet est au pluriel.

[2] Au contraire, des expressions avec un participe variable comme *affaire cessante*, *séance tenante*, etc., peuvent fort bien être des formations savantes de la langue du Palais.

[3] Cf. Klemenz p. 37: »Die Übersetzungen (c.-à-d. en ancien français) und unter ihnen besonders die Dialoge setzen gerade in der absoluten Construction so consequent im Singular die unflectierte, im Plural die flectierte Form, dass man hier deutlich die absichtliche Wiedergabe der lateinischen Participialconstructionen sieht».

Lyer p. 249 — et éviter des explications trop embrouillées et forcées, comme en donne Weerenbeck pour motiver l'invariabilité de la forme verbale (voir déjà chez Klemenz p. 36).

*

Pour le gérondif absolu on n'a jusqu'ici pu présenter aucune correspondance latine directe, comme le dit Mönch p. 123: »Wir finden für diese Konstruktionen, in der das Gerundium absolut verwendet wird, im Lateinischen kein Vorbild». Dès lors, plusieurs romanistes ont conclu que nous avons ici une construction postérieure et non-latine, développée indépendamment dans les diverses langues romanes.[1] Ainsi Lyer soutient (p. 252) que les points de départ des constructions latines et celles des langues romanes seraient tout à fait différents, de sorte que »la rupture des langues romanes avec le latin est, sur ce point, nette et définie».

Par conséquent, plusieurs savants ont essayé d'expliquer l'origine de cette tournure par différentes hypothèses, sans pourtant qu'on eût trouvé une solution satisfaisante. Ainsi Diez (*Gramm. der rom. Sprachen*, Bonn 1882, p. 957 ss.) considère l'accusatif absolu roman comme dérivé de l'ablatif absolu latin, où l'ablatif aurait été plus tard »remplacé» par l'accusatif ou par le nominatif, et le nominatif du participe présent à son tour par le gérondif. Ce n'est cependant pas une véritable explication[2], mais la simple constatation d'un fait.

---

[1] P. ex. Lyer dit *Archivum Romanicum* 15, 1931, p. 423: »Dans les plus anciens textes romans . . . nous trouvons le substantif toujours au nominatif avec la fonction de sujet. C'est la principale raison morphologique qui empêche de croire à une descendance latine du gérondif absolu».

[2] Cf. p. 958: »Auf die Wahl des Casus kommt practisch wenig an, und so nehmen wir an dem Nominativ, wenn er den Accusativ verdrängt, um so minderen Anstoss, als auch andere Sprachen . . . diesen Casus zulassen.»

Klemenz, en mentionnant (p. 41) le gérondif absolu, ne dit rien de son origine, tandis que Meyer-Lübke (§ 422 p. 455) considère les constructions romanes absolues comme continuant l'ablatif absolu latin.[1] Il dit simplement que l'usage absolu du participe présent, quoique régulier en latin, est limité, dans les langues romanes, à la période la plus ancienne du langage, car »gewöhnlich ist das Gerundium an seine Stelle getreten».[2] Lerch à son tour veut (p. 481) rattacher le gérondif absolu au participe présent latin employé dans l'ablativus absolutus, sans pourtant donner aucune explication de leur relation réciproque.

Enfin une analyse claire des phénomènes apparentés est présentée par Flinck-Linkomies (*Neuphilologische Mitteilungen* 25, 1924, p. 214 ss.), qui en traitant du gérondif absolu dit (p. 219): »als Vorläufer des absoluten Gerundiums kann meines Erachtens der spätlateinische Nominativus absolutus angesehen werden». Pourtant Sechehaye est toujours (p. 157) de l'avis de Lerch, tandis que Škerlj, lui aussi, a tort quand il explique (§ 179, p. 54) la notion du terme »absolu» de la manière suivante: »ces participes font tout à fait abstraction d'un sujet exprimé . . . ils n'en ont pas besoin», et il a tort encore quand il dit que »l'ablatif du gérondif a conservé cette valeur 'absolue' lorsqu'il est devenu à la façon de *audito* un complément circonstanciel». Cela n'est pas vrai, comme l'a déjà démontré Gustafsson (*Eranos* 5, 1904, p. 84): *audito*

---

[1] D'après lui (p. 533) la tournure *voiant toz* de l'ancien français serait issue de **videndo totis*. Dittes admet (p. 15), lui aussi, un prototype hypothétique latin du genre de **amicis audiendo* ou de **amicos audiendo*.

[2] Ainsi Stimming (p. 545) fait seulement observer que dans l'ablatif absolu latin on a toujours un participe, tandis qu'en français nous avons le gérondif (*omnibus videntibus — voiant toz*), mais »sie erklärt sich durch das im Französischen konsequent durchgeführte Prinzip, in verbaler Funktion nur das Gerundium und nicht das Part. Praes. zu verwenden».

est la même chose que *cum auditum est*, mais *legendo* n'a jamais le même sens que *cum legendum est* (cf. Löfstedt, *Syntactica* II p. 286 ss.).

Il est aussi à observer que plus bas (§ 184 p. 56) Škerlj donne une autre explication — et en effet la vraie — du terme »absolu»: »il fallait que le gérondif eût un sujet particulier exprimé». L'origine de l'usage absolu du gérondif est d'après Škerlj à chercher dans les cas comme Liv. 4, 43, 11 *quin illi, remittendo de summa quisque iuris, mediis copularent concordiam, patres patiendo tribunos militum pro consulibus fieri, tribuni plebi non intercedendo quominus quattuor quaestores . . . fierent*, Liv. 24, 5, 8 *tendendo autem duo ad Carthaginienses, Thraso ad societatem Romanam, certamine ac studiis interdum in se convertebant animum adulescentis*, Liv. 38, 17, 8 *non legionibus legiones eorum solum experti sumus, sed vir unus cum viro congrediendo T. Manlius, M. Valerius, quantum Gallicam rabiem vinceret Romana virtus, docuerunt.* Son explication ne tient pas debout: le sujet du gérondif — quoique exprimé par un autre substantif — est en effet toujours le même que celui de la proposition principale, ce qui a été, d'ailleurs, noté par Lyer dans son article *Archivum Romanicum* 15, 1931, p. 425 note 1.

Quant à la note de Škerlj (pp. 57 et 69) sur les cas où le gérondif est pourvu de la préposition *in*, il est à observer qu'ils sont dus à une traduction littérale de l'original: Vulg. Ps. 9, 4 *in convertendo inimicum meum:* LXX *ἐν τῷ ἀποστραφῆναι τὸν ἐχθρόν μου*, Itala Ps. 31, 3 *in clamando me:* LXX *ἀπὸ τοῦ κράζειν με*: Vulg. *dum clamarem*, Vulg. Ps. 101, 23 *in conveniendo populos in unum:* LXX *ἐν τῷ συναχθῆναι λαοὺς ἐπὶ τὸ αὐτό*, Vulg. Ps. 125, 1 *in convertendo Dominus captivitatem Sion facti sumus sicut consolati:* LXX *ἐν τῷ ἐπιστρέψαι κύριον*, Vulg. Ps. 141, 4 *in deficiendo ex me spiritum meum:* LXX *ἐν τῷ ἐκλείπειν ἐξ ἐμοῦ τὸ πνεῦμά μου*, Itala Matth. 13, 25 *in autem dormiendo homines venit inimicus: ἐν δὲ τῷ καθεύδειν τοὺς ἀνθρώπους*: Vulg. *cum autem dormirent homi-*

nes. D'après Kaulen (*Sprachliches Handbuch zur biblischen Vulgata*, Freiburg i.B. 1904, p. 299) il s'agit là d'un hébraïsme.

Au contraire, la conclusion de Škerlj (§ 187, p. 57) que cette construction absolue appartiendrait déjà à l'époque latine est à mon avis plus vraisemblable. Selon son opinion (§ 312 p. 96, ainsi que § 436 p. 141) le gérondif aurait remplacé le participe présent absolu, mais tandis qu'il dit (§ 432 p. 139) qu'il s'agirait d'un ablatif circonstanciel, »d'un substantif accompagné d'un participe», il explique plus bas (§ 436 p. 141) que par le participe absolu latin il entend »aussi bien l'ablatif que le soi-disant 'nominatif absolu'». Ce qui est certain, c'est que nous devons faire une distinction nette entre ces deux constructions (voir ci-dessous).

L'exposé un peu confus de Weerenbeck (p. 145) n'est pas moins incorrect. Il dit que les tournures absolues françaises seraient une continuation de l'ablatif absolu latin (voir aussi p. 150 ss.). Peu importe si c'est un ablatif ou un accusatif qui est à la base de la tournure française, elle aurait, d'après Weerenbeck, abouti à une forme sans flexion. Il rejette en conséquence (p. 154 ss.) l'opinion de Flinck-Linkomies citée ci-dessus. Tout en combattant l'hypothèse présenté par Meyer-Lübke, Lerch et Weerenbeck, Lyer repousse (p. 245), lui aussi, celle de Flinck-Linkomies.[1] D'après lui la construction romane serait sortie des cas où le gérondif sert de complément prédicatif au verbe personnel accompagné d'un complément extrinsèque, étant séparé du reste de la phrase par une pause. Son explication est pourtant extrêmement superficielle, p.ex. p. 251: »comme nous attribuons au gérondif le même sujet que possède le verbe personnel, de même rien ne nous empêche de supposer auprès de lui n'importe quel sujet». Comme je l'ai

[1] Il dit que »l'aspect phonétique des formes verbales romanes que l'on trouve dans ces constructions suffit pour rejeter la suggestion de E. Flinck . . . Cette tendance est la même qui se manifeste dans les langues romanes, mais il est impossible de parler d'une succession directe».

démontré dans mes *Untersuchungen* (pp. 78, 80, 132 ss.), les cas où le gérondif latin a un autre sujet — exprimé par un substantif au nominatif — que celui de la phrase, sont en effet très rares. Lyer a tort aussi lorsqu'il estime que l'addition d'un autre sujet, comme *yo*, à une proposition comme *faziendo esto ellos acabaron lo so* ne changerait rien au syntagme où *faziendo* serait un complément prédicatif de tout le syntagme, car après l'addition du sujet *yo* c'est toute la tournure *yo faziendo esto* qui est un complément de tout le reste de la proposition: (Cid 3205) *yo faziendo esto ellos acabaron lo so.*

*

L'existence des constructions semblables dans toutes les langues romanes suggère, à mon avis, qu'elles doivent être, d'une manière ou d'autre, à ramener à un modèle latin. Par conséquent, toute la question tellement controversée peut être résolue si nous pouvons trouver des exemples du gérondif »absolu» dans des textes latins. Les arguments invoqués par Škerlj, dont nous avons traité ci-dessus, n'y suffisent pas. Je crois que dans mes *Untersuchungen* p. 81 j'en ai donné des preuves. Nous lisons dans Epistula Alexandri (Iul. Val. éd. par Kuebler, p. 206, 17) dont le texte est confirmé par tous les manuscrits (voir la préface de Kuebler p. XXVIII ss.) *quorum equites caedendo poplites admodum nongentos congregatos octoginta occidimus, detractisque cornibus seu dentibus insignibus onustus praeda in castra perveni*, donc une phrase avec trois sujets différents: *equites caedendo . . .* (*nos*) *occidimus . . .* (*ego*) *perveni.* Dans le second texte de cette epistula, qui est beaucoup plus récent (publ. par Pfister, *Kleine Texte zum Alexanderroman*, Heidelberg 1910), p. 30 nous n'avons qu'un sujet: *milites autem, qui erant caballicantes, coeperunt persequi eos et subnervabant illos et occiderunt ex eis nongentos octoginta et tulerunt ex eis dentes et cornua et sic reversi sunt in ipsum alipergum.*

Une tournure semblable se rencontre aussi chez Fulg. de

aet. 36 *cuius principium sicut propitia divinitas operando extitit, ita irata terminum contulit.* Puis chez Isid. sentent. 3, 7, 26 (Migne, *Patrologia Latina*, tom. 83 p. 677) *multi orantes non exaudiuntur providendo illis Deus meliora quam petunt.* Chez Leo Archipresbyter[1] nous trouvons plusieurs exemples d'un parallélisme distinct entre les gérondifs et les nominatifs absolus. Gérondif absolu: 1, 2 *hoc dicendo princeps militiae subrisit Nectanabus et dixit* correspond au génitif absolu grec chez Pseudo-Kallisthenes 1, 2, 3 *οὕτως εἰπόντος τοῦ στρατάρχου μειδιάσας ὁ Νεκτανεβὼ εἶπεν*, ainsi que 2, 21 *taliter ille iurando omnis populus flevit:* Ps.-Kall. 2, 21, 23 *οὕτως αὐτοῦ ὀμόσαντος τὸ πλῆθος ἐδάκρυσεν*, puis 1, 14 *sic respiciendo sursum Nectanebus accessit ei propius Alexander*, 1, 23 *nunc autem nascendo Philippo filius ipsa gallina facta est sterilis*, 2, 5 *hoc dicendo Demostenen* (nominatif d'après Pfister) *acquievit cunctus populus*, 2,7 *cogitemus de salvatione nostra, ut non intendendo in elatione nostra, despiciendo illum, dicendo, quia nihil est Alexander, superbiendo, quia tenemus regnum Persarum, parvitas illi crescat . . . dubito, ne accrescat tempus illius adiuvando eum superna providentia . . . et optando nos eicere illum de Ellada, eiciat nos ipse de Persida*, 2, 8 *hoc consiliando Darius rex . . . venit Alexander.* Nominatif absolu: 1, 4 *Nectanebus autem manens in Macedonia Philippus habiit in prelium*, 1, 37 *hanc epistulam afferentes homines illius precepit eam legere*, 2, 20 *transeuntes autem fluvium Stragan Macedones cucurrit Alexander*, 3, 17 VI *nos autem magnis vocibus acclamantes . . . timuerunt*, 3, 25 *habitatio nostra est ultra fluvium in quadam insula cingens eam in giro ipse fluvius*, 3, 32, 4 *introierunt per unam partem et exierunt per aliam . . . suspirans ille fortiter.* Comme le gérondif absolu dans les cas cités ci-dessus, le nominatif absolu est aussi utilisé pour traduire un génitif absolu grec: 1, 11 *sedens Philippus solus parva*

---

[1] *Der Alexanderroman des Archipresbyters Leo*, hrsg. von F. Pfister, *Samml. mittellat. Texte 6*, Heidelberg 1913.

atque mitis avis ascendit in gremium eius et generavit ovum: Ps.-Kall. 1, 11, 1 *καθεζομένου τοῦ Φιλίππου . . . ὄρνις . . . εἰς τοὺς κόλπους αὐτοῦ ἁλλομένη ἔτεκεν ὠόν.*

La naissance du gérondif absolu est sans doute due à l'équivalence de l'ablatif modal du gérondif avec le nominatif du participe présent, bien attestée dans le latin tardif, p.ex. Vitr. 2, 8, 20 *recipientes umorem turgescunt, deinde siccescendo contrahuntur,* Tac. ann. 15, 38 *in edita assurgens et rursus inferiora populando,* Hist. Apoll. 3 A *quaestiones proponebat dicens:* B *q. p. dicendo* (voir des exemples ultérieurs dans mes *Untersuchungen* p. 69 s. et chez Hofmann p. 600). Il va sans dire que c'est justement cette équivalence qui rend facile la réponse à la question posée par Weerenbeck p. 155: »on peut se demander en outre, comment pour cet auteur (c.-à-d. Flinck-Linkomies), un nominativus absolutus comme *episcopus benedicens* serait devenu *episcopus benedicendo*».[1]

Comme le démontrent les faits statistiques publiés par Taylor pp. 86 et 98[2], c'est le participe présent qui se trouve le plus souvent dans le nominativus absolutus: 17 cas contre 8 du participe parfait, tandis qu'en accusativus absolutus il n'y a des exemples que de ce dernier. La même relation est aussi constatée par Löfstedt[3] et Bonnet[4]; voir aussi Biese p. 90 et Hofmann p. 449.

Au début, l'ablatif du gérondif n'était qu'un simple ablativus instrumenti d'un nom verbal, dont le sujet devait être le même que celui de la phrase. Nous avons pourtant des exemples du gérondif avec un autre sujet que celui de la proposition.

---

[1] Cf. Biese p. 91 s. Chez Fortunat, cité par lui, c'est avant tout la force métrique qui fait que le nominatif *stans* doit être remplacé soit par *stante* soit par *stando.*

[2] Pauline Taylor, *The Latinity of the Liber Historiae Francorum,* thèse, New York 1924.

[3] *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae,* Uppsala 1911, p. 158 s.

[4] *Le latin de Grégoire de Tours,* Paris 1890, p. 567.

Quand le sujet est alors exprimé par un substantif particulier, il est à un casus obliquus. P.ex. Publ. Syrus 44 *audendo virtus crescit, tardando timor*, 249 *heu quam multa poenitenda incurrunt vivendo diu;* Ter. Hec. 434 *ut me ambulando rumperet* (voir mes *Untersuchungen* p. 78 s. et p. 132 s.). Le substantif qui est le sujet logique du gérondif se rencontre quelquefois aussi au nominatif, p.ex. chez Filastr. 24, 4 *Iudaeorum populus impietatem gentilium sequendo a divina scriptura accusatur* (ainsi *ibid.* 130, 2). Ici le prédicat de la phrase est au passif, mais aussitôt que nous avons dans un tel cas un prédicat actif, le gérondif et son sujet — qui ensemble remplissent le rôle d'une proposition relative — forment une tournure »absolue», qui n'est pas grammaticalement liée à la proposition principale. Dans la langue vulgaire nous avons des cas où par une anacoluthe une proposition relative a été segmentée du reste de la phrase, p.ex. chez Ampel. 22, 2 *Valerius Corvinus, qui a Gallo provocatus cum pugnaret, corvus galeam eius insedit et hostem perturbavit.* La proposition relative en pourrait être remplacée par une construction participiale *Valerius Corvinus . . . pugnans* (= nominativus absolutus) ou par un gérondif *Valerius Corvinus . . . pugnando, corvus galeam eius insedit*, et voilà notre gérondif absolu.

Quant aux cas comme *voiant toz*, où le sujet du gérondif est au casus obliquus, nous avons déjà chez Leo Archipresbyter une tournure semblable: 2, 12 *Darius . . . flevit veniendo illi in mentem parentes suos.* Ce type du sujet est traité d'une manière générale par Norberg.[1] A l'égard du gérondif, Škerlj pp. 100 et 148 est à comparer.

Quoique primitivement un ablatif, le gérondif est, dans les constructions absolues — au point de vue syntaxique — senti et traité comme un nominatif, ce qui correspond parfaitement au nominatif du participe absolu.

[1] *Syntaktische Forschungen auf dem Gebiete des Spätlateins und des frühen Mittellateins*, Uppsala Universitets Årsskrift 1948, p. 95, ainsi que *Beiträge zur spätlateinischen Syntax*, Uppsala 1944, p. 26.

Ouvrages consultés

Aalto (P.), *Untersuchungen über das lateinische Gerundium und Gerundivum.* AASF. B 2, 3, 6. Helsinki 1949.

AASF. B: *Annales Academiae Scientiarum Fennicae,* series B.

Ahlquist (H.), *Studien zur spätlateinischen Mulomedicina Chironis.* Thèse. Upsala 1909.

Bally (C.), *Linguistique générale et linguistique française.* Berne 1944.

Biese (Y. M.), *Der spätlateinische Akkusativus absolutus und verwandtes,* AASF. B 32: 2. Helsingfors 1928.

Brunot (F.), *Histoire de la langue française des origines à 1900,* I—X. Paris 1905—1939.

Dittes (R.), *Über den Gebrauch der Participien und des Gerundiums im Altprovenzalischen.* Progr. Budweis 1902.

Hofmann: Stolz-Schmalz, *Lateinische Grammatik,* neu bearb. von M. Leumann und J. B. Hofmann. München 1928.

Klemenz (P.), *Der syntaktische Gebrauch des Participium praesentis und des Gerundiums im Altfranzösischen.* Breslau 1884.

Lerch (E.), *Das invariable Participium praesentis des Französischen.* Romanische Forschungen 33 (1915).

Lyer (S.), *Syntaxe du gérondif et du participe présent dans les langues romanes.* (Thèse de Prague) Paris 1934.

Meyer-Lübke (W.), *Grammatik der romanischen Sprachen,* I—IV. Leipzig 1890—1902.

Mönch (E.), *Die Verwendung des Gerundiums und des Part. praes. im Französischen.* Göttingen 1912.

Pseudo-Kallisthenes: *Historia Alexandri Magni* (rec. vet.), ed. W. Kroll. Berlin 1926.

Sechehaye (A.), *Essai sur la structure logique de la phrase.* Collection linguistique XX. Paris 1926.

Škerlj (S.), *Syntaxe du participe présent et du gérondif en vieil italien.* Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes 249. Paris 1926.

Stimming (A.), *Verwendung des Gerundiums und des Participium praesentis im Altfranzösischen.* Zeitschrift für romanische Philologie 10 (1886).

Weerenbeck (B. H. J.), *Participe présent et gérondif.* Nimègue 1927.

Pentti Aalto

NOTES SUR QUELQUES MANUSCRITS FRANÇAIS DE BRUXELLES ET UN LIVRE D'HEURES D'ÉVORA (PORTUGAL)

Dans un article intitulé *Poésies religieuses inconnues, dans des manuscrits de Bruxelles et d'Évora* (*Scriptorium*, III, fasc. 2, 1949, p. 218—29), M. Louis Mourin, à qui on doit, entre autres, une excellente édition critique de plusieurs sermons de Jean Gerson, publie le résultat d'un examen attentif de quelques manuscrits contenant des poésies pieuses qui n'avaient pas encore attiré l'attention des bibliographes. J'ai constaté en effet qu'aucun des douze manuscrits[1] de la Bibliothèque Royale de Belgique qu'étudie M. M. ne figure dans mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*, pas plus que le livre d'heures du XIV^e siècle de la Bibliothèque publique d'Évora coté CXXIV (2—9). Ainsi M. M., dans la première partie de son article, peut énumérer vingt-et-une pièces qui jusqu'à présent n'avaient pas été mentionnées si ce n'est dans des catalogues de manuscrits. Toutes ces pièces sont-elles réellement inconnues? Je n'oserais l'affirmer étant donné qu'il suffit parfois d'une légère variante dans l'incipit pour rendre une pièce difficilement identifiable, et la difficulté est d'autant plus grande si la pièce est acéphale. Il peut s'agir aussi d'altérations graves introduites sciemment par un copiste présomptueux, et alors le résultat est, en règle générale, fâcheux; il s'agit alors d'un véritable remaniement. Je crois qu'on peut trouver, parmi les poèmes découverts par M. M., des exemples de ces cas.

1) Ainsi l'*Orison de Nostre Dame* (Brux. 5851), inc.

Verge, pucelle, royne,
En par la vertu divine

[1] Bibliothèque Royale 379—383, 1105, 2382—86, 4483, 4522, 4917, 9270, 9391, 10.176—76, 10.392, 10.768 et 11.051.

se compose, selon M. M. (p. 223), de 34 octosyllabes à rimes plates. Mais ni l'un ni l'autre des vers cités n'est octosyllabique, et la syntaxe est plus que douteuse. Le début cité est cependant presque identique à celui d'une prière très connue (quelquefois appelée improprement *La priere Theophilus*):

> Glorïeuse vierge roïne
> En qui par la vertu devine.

Celle-ci n'est cependant pas à rimes plates mais bâtie sur le schéma *a a b a a b*, n° XXIX de Naetebus, *Die nicht-lyrischen Strophenformen*, p. 102—3; voir aussi mes *Incipit*, p. 151—2. Elle a été récemment republiée par le chanoine Leroquais (*Les Livres d'heures*, II, 1927, p. 314—22; voir aussi p. 297) d'après le ms. lat. 1161 de la Bibliothèque Nationale, fol. 290 (début du XV^{e} siècle; 46 sixains).[1]

2) Il s'agit sans doute d'un remaniement malhabile dans le cas des *Quinze regrés de Nostre Dame* (Brux. 2382—86; Mourin, p. 220):

> Bonne gent, ouyés, je vous prie,
> Les regrés de la Vierge Marie.
> Li mere Dieu, tant fu dolente,
> Disoit: »Fieux, ta mort me tourmente...

Il y a dans le texte de Brux. 2382—86 quatorze couplets rimant en général *a a b a a b b b a b b a.* C'est la célèbre »strophe d'Hélinant» (type XXXVI de Naetebus), c'est aussi la forme du *Regret Nostre Dame* de Huon le Roi de Cambrai, que j'ai publié en 1907. M. Mourin a bien vu que les deux premiers vers sont une sorte d'introduction. Mais les deux autres vers sont bien,

[1] Leroquais (voir sa table, *l. c.*, II, 411^{b}) en mentionne sept autres manuscrits; j'en connais actuellement trente-deux au total.

quoique intervertis et remaniés, de Huon le Roi (str. XVII de mon édition):

Fius, la dolors qui te tormente
Me fait forment triste et dolente.

Il faudrait voir si la suite aussi vient de Huon le Roi.[1]

La deuxième série d'incipit de M. Mourin comprend quatorze pièces. M. M. y fournit des additions relatives à des pièces qui ont déjà été signalées ailleurs et qui figurent, notamment, dans mon répertoire bibliographique. Je n'en rappelle ici que celles pour lesquelles je suis en mesure de faire quelques nouvelles additions.

M. M. (p. 223) n'a pas remarqué que du poème commençant par

De celle sainte bouche dont Jhesu Crist parlast

(Brux. 4483; autre ms. dans *Incipit*, p. 81) il existe une édition de Vérard (d'env. 1500) signalée par M^lle^ E. Droz, *Notice sur un recueil de louanges* (*Romania*, XLIX, 1923, p. 50).

M. Mourin signale (p. 223), d'après le livre d'heures d'Évora, la *Devote orison* qui est, dans un certain nombre de manuscrits, la prière finale de la collection des miracles versifiés par Gautier de Coinci:

Doulz Dieus qui es sans fin et sans inicion.

M. M. la connaît par l'édition de Poquet (col. 763) ainsi que

---

[1] Il faudrait voir aussi si la pièce intitulée *De Nostre Dame* (n° 13 du livre d'heures d'Évora, Mourin, p. 220), inc.

Doulce vierge, plaisent et coie

n'est pas la traduction de la prière *O intemerata*. J'ai des raisons de le supposer. Nouveau ms.: Berne 205 (XV^e^ s.), f. 398. Rubr.: *Oroison a la vierge Marie* (21 vers). Cat. Hagen, p. 254.

la liste de huit manuscrits que j'en ai dressée en 1912.[1] Mais les deux autres éditions qui en existent lui ont échappé. Il n'a pas non plus consulté l'important livre de Mme Arlette Ducrot-Granderye[2] qui lui aurait fourni une liste de douze manuscrits. Je saisis cette occasion de la compléter. J'énumère d'abord les manuscrits qu'a connus Mme Ducrot-Granderye et mets en regard les sigles par lesquels elle les désigne. Je suis l'ordre des sigles.

E	Paris, B. N. fr. 817, fol. 170.
H	» » » 1533, fol. 263.
M	» » » 2163, fol. 226.
O	Rome, Vatic. Palat. Lat. 1969, fol. 220 v°.
S	anc.[3] Soissons, Gr. Sémin., fol. 243 v°.
t	Paris, B. N. fr. 23.111[4], fol. 332.
v	Florence, Laurent. 45, fol. 146.
x[5]	Paris, B. N. fr. 15.110, fol. 160.
15	» Arsenal 650, fol. 166.
19	» B. N. fr. 837[6], fol. 222 v°.
27	» » » 24.436, fol. 157.

[1] *Notice du manuscrit français 24.436 de la Bibliothèque Nationale* (*Romania*, XLI, p. 233).

[2] *Etudes sur les Miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci. Description et classement sommaire des manuscrits, etc.* (*Annales Academiae Scientiarum Fennicae*, B XXV, 2. Helsinki, 1932. 286 pages).

[3] Le manuscrit de Soissons se trouve actuellement en dépôt à la Bibliothèque Nationale.

[4] C'est bien 23.111 qu'il faut lire, et non 2311 comme il a été imprimé erronément dans mon article de la *Romania*, LIII (1927), p. 510.

[5] Sur le manuscrit *x*, voir aussi l'Addendum de Mme D.-G., p. 248.

[6] Mme Ducrot-Granderye signale bien (p. 115) la présence de la pièce en question (pièce n° 86 du manuscrit de Soissons) dans le manuscrit fr. 837 (= ms. *19*), mais elle a oublié de le faire figurer dans son tableau de la page 248.

Add. 2 Mâcon[1], Arch. départ. 3, fol. 154.

A la liste de M^me^ Ducrot-Granderye s'ajoutent les quatre manuscrits suivants:

Avranches, Bibl. de la Ville 212, fol. 86.[2]
Évora, Bibl. publique CXXIV, pièce n° 5.[3]
Paris, B. N. fr. 13.167, fol. 59 v°.[4]
» » nouv. acq. fr. 4510[5], fol. 77 v°.

Cela fait seize manuscrits, et la liste n'est probablement pas encore complète.

La prière de Gautier de Coinci, composée d'une trentaine d'alexandrins monorimes — le nombre varie beaucoup selon les manuscrits — a été publiée, une vingtaine d'années avant l'abbé Poquet, d'après le manuscrit d'Avranches par l'abbé Desroches, *Histoire du Mont Saint-Michel*, t. II (Caen, 1836), p. 116—17. Je l'ai publiée moi-même, d'après plusieurs manuscrits, à un endroit où M. Mourin n'a pas su la chercher, savoir à l'appendice à mon édition des chansons de Gautier (*Romania*, LIII, 1927, p. 510).

M. M. (p. 225) a découvert une nouvelle copie (Brux.

---

[1] Le texte de Mâcon, Archives départementales de Saône-et-Loire, 3, fol. 154 (*Catalogue des Archives départementales*, p. 266) est mentionné par M^me^ Ducrot-Granderye à la p. 242.

[2] *Catalogue général des manuscrits*, X. 96. Notre texte est précédé, dans le manuscrit (fol. 85) et dans l'édition de l'abbé Desroches, d'une autre prière, qui est en sept huitains rimant *a b a b a b a b* et manque dans mes *Incipit:*

Doulx Jesus Christ, doulz createur,
En qui j'ay toute m'esperance.

[3] Le livre d'heures d'Évora n'est pas folioté (Mourin, p. 218, note).

[4] Ce manuscrit a été signalé par le chanoine Leroquais (*Livres* d'heures, II, 1927, p. 295).

[5] Signalé par moi dès 1912 (*Romania*, XLI, 233) et à nouveau par Leroquais, *l. c.*, p. 302, il a été oublié par M^me^ Ducrot-Granderye.

10.176—78) de la prière de Jaquet Bruiant dont la signature figure dans un acrostiche. Inc.

Jhesu Crist qui a grant puissance.

Mais il lui a échappé que j'en avais donné une édition critique d'après les mss. Chartres 419 et B. N. nouv. acq. fr. 10.044 dans mon article intitulé *Jacques Bruyant et son poème* La Voie de Povreté et de Richesse (*Romania*, XLV, 1918—19, p. 75).

M. M. signale (p. 225) le ms. Bruxelles 4483 qui doit être ajouté à ma liste des manuscrits (*Incipit*, p. 237) du lai d'Achille Caulier commençant par

O digne preciosité.

Il y a d'autres additions à y faire. M. Gunnar Tilander (*Chansons inédites tirées de deux manuscrits des* Livres du roi Modus et de la reine Ratio (*Neuphilologische Mitteilungen*, XXXIV, 1933, p. 177) a signalé le ms. Dresde Oc 62, fol. 94 v° — 95 v°, M^lle^ Droz, dans son article déjà nommé de la *Romania*, XLIX, 56, la présence du lai d'Achille Caulier dans l'édition précitée de Vérard; enfin j'ai une note dont je ne sais plus la source, selon laquelle il se trouve aussi dans le ms. Nuremberg, Mus. Germ. 1734^a^, fol. 158 v° — 164.

* *
*

Deux *unica* mentionnés dans la notice sont imprimés in extenso par M. Mourin.

I. — *Orisons de Nostre Dame rimee*, probablement du XIV^e^ siècle (Brux. 9391), inc.

Sainte Marie dame, glorïeuse puciele,

en quinze couplets monorimes de cinq alexandrins (les couplets XI et XII sont incomplets d'un vers sans qu'on puisse dire exactement à quel endroit est la lacune). Ce type est représenté

chez Naetebus (type IX) uniquement par le *Saint Thomas* de Guerne de Pont-Sainte-Maxence. Le texte de Bruxelles, d'un aspect nettement picard, est assez correct. Voici cependant quelques remarques susceptibles de l'améliorer.

I 3 *Archangeles*, et XV 73 *angeles*, il n'y a rien à corriger, ces formes étant abondamment attestées depuis la *Chanson de Roland*. — II 7 *Que mïels vales*, corr. *que miels valés*. 8 Point final. 12 *Li mïens cors sans t'aide*, corr. *Li miens cors sans t'aïe*, la rime de VII (*vie* : *compaignie* : *desiervie* : *baillie* : *aïe*) prouvant que la forme de l'auteur était *aïe*; XI 54 lire de même *t'aïe* au lieu de *t'aide*. — V 24—5 *Qu'il ait merchi de m'ame, men cuer tiegn' en vigor Qe me mere en oubli ne par nuit ne par jor*. L'éditeur met en note, à propos du v. 25: »je n'en oublie ma mère». On ne pourrait accepter la leçon du manuscrit. Je crois qu'il faut lire *Ne me mete en oubli* (cf. VIII 39 *Ne me met en oubli*). — VI 29 *Piue* ne pourrait être de trois syllabes. Laisser le vers tel qu'il est (avec césure »lyrique»), ou bien remplacer *piue* par un mot plus long (*piteuse?*). — VII 35 Point final. — VIII 38 *Devant vi* (faute d'impression?) *fill Jhesu li* (?) *tout saint trambleront*. Faut-il lire *tout li saint* ou *là tout saint trambleront*? — IX 41 L'éditeur imprime *Sainte Marie dame, quant je fui en m'es < t > ance* et met en note: »? mesestance: malheur». Mais le manuscrit a la bonne leçon *mesfance*, c.-à-d. *m'effance* »en mon enfance» ou plutôt »jeunesse». *Effance*, etc., (sans nasale au début) est une forme bien attestée. Elle est dans Godefroy. Wilmotte l'a signalée en wallon. — XI 52 *A boine euree* est peut-être, puisqu'il s'agit d'un copiste picard, une simple faute de plume (pour *eure*); mais le redoublement de l'*e* final est fréquent dans d'autres dialectes. Cf. p. ex. ma *Notice du manuscrit Additional 44.949 du Musée Britannique* (*Neuphilologische Mitteilungen*, IL, 1948, p. 99).

II. — *Oroison devote a dire ou* (?) *la presence dou saint Sacrement*, inc.

Ave fu dit pour salutacion

est un chant royal tiré du manuscrit 9270. Cette pièce est peut-être de Jean Miélot, auteur du traité qui remplit tout le reste du manuscrit. M. M. indique que ce manuscrit est identique au ms. n° 1683 de la *Bibliothèque protypographique* de Barrois. Le chant royal comprend cinq onzains et un envoi, tous à refrain. Le schéma métrique (10 a *b* a *b* c c *d d e d E*) permet de constater qu'au couplet III, trop court d'un vers, c'est le quatrième qui manque. Le texte paraît correct, seul le v. IV 39 inspire des doutes: »*Vecy l'ancelle a mon Seigneur; fait soy* (?) *Ta parole comme je l'ay ouye.*» La rime demande *soit*; mais il faudrait le féminin *faite*, qui cependant ferait un vers trop long.

Arthur Långfors

LE FRAGMENT DE MONS D'UN MANUSCRIT DU *TESTAMENT* DE JEHAN DE MEUNG

Dans le tome premier (le seul paru jusqu'à présent) des *Mélanges* offerts à Mario Roques, M. O. Jodogne publie (p. 129—38) le texte d'un feuillet de parchemin trouvé aux Archives de l'État à Mons, où il a servi à renforcer la reliure d'un registre. Ce sont cinquante quatrains monorimes d'alexandrins d'un poème non identifié. Les deux premiers vers sont ainsi conçus:

Des testamens ont hui les .ij. ordes le cours
Et, si s'entremetoient par commun entrecours.

Devant un problème de cette nature, la première chose à faire est de prendre dans le texte à identifier un mot pas trop banal et de voir si les dictionnaires, en premier lieu ceux de Godefroy et de Tobler-Lommatzsch, ont quelque chose d'intéressant à nous apprendre. J'ai donc ouvert le Godefroy (III, 283 b) à ENTRECORS, et voici ce que j'ai lu:

Des testamens ont hui ces deux ordres le cours,
Et si s'en entremetent par commun *entrecours*.
(Jehan de Meung, *Testament*, 905, Méon.)

Des trois éditions déjà anciennes contenant, avec le *Roman de la Rose*, aussi le *Testament* attribué au continuateur de Guillaume de Lorris — attribué, dis-je, car Ernest Langlois a exprimé des doutes sur le bien fondé de cette attribution — je n'ai à ma disposition que celle de l'abbé Lenglet du Fresnoy (1735), qui reproduit une édition de Vérard. Tous les quatrains du fragment de Mons s'y trouvent, le vers initial de celui-ci y porte le numéro 889 (tome III, p. 45). Mais entre les quatrains XXXIV et XXXV (v. 136 et 137 de M. Jodogne) Lenglet du Fresnoy (p. 52—3) donne en plus cinq quatrains.

Ernest Langlois [1] a signalé la présence du *Testament* dans 45 manuscrits [2] contenant le *Roman de la Rose*, sans compter ceux dont la résidence actuelle est inconnue. Sa liste des manuscrits du *Testament* se laisse facilement augmenter.[3] Les leçons douteuses et les lacunes que peut présenter le fragment de Mons permettraient sans doute de préciser sa place dans l'arbre généalogique des manuscrits. Mais cela ne nous avancerait pas beaucoup. Il est regrettable qu'il faille lire ce poème d'un réel intérêt dans des éditions dont la plus récente, celle de Méon (1814), a 137 ans d'âge. Il faudrait trouver un jeune homme courageux pour en donner une édition critique sur la base d'une demi-douzaine de manuscrits bien choisis. (V. ma *Notice*, *Romania*, 1912, p. 226 et n. 1.)

[1] *Les manuscrits du Roman de la Rose, description et classement*, dans *Travaux et mémoires de l'Université de Lille*, nouv. série, I, 7. 1910. Voir aussi l'introduction de E. Langlois à son édition du *Roman de la Rose* (1914) et mes comptes rendus dans la *Romania*, XLI (1912), p. 422, et XLV (1918—19), p. 288.

[2] E. Langlois a oublié de renvoyer dans sa table (p. 218) à la copie du *Testament* enregistrée à la page 49.

[3] On peut voir, pour commencer, mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle*, p. 155, 208, 209 et 351.

A propos de l'introduction de M. Jodogne, je me permets de rappeler que Paulin Paris (*Histoire littéraire de la France*, XXVIII, 1881, p. 416—27) a donné du *Testament* une analyse détaillée qu'on lit toujours avec profit.

ARTHUR LÅNGFORS

ZUR RUSSISCHEN ETYMOLOGIE

1. Russ. *zacholusťje* 'abgelegene, öde Gegend, Krähnwinkel'.

Dieses zu der russischen Schriftsprache gehörende Wort ist bisher kaum befriedigend erklärt worden. Russ. *zacholúsťje* wird von PREOBRAŽENSKIJ Этимол. слов. русск. яз. zu russ. *zacholuž'je* id. gezogen, welches unter dem Einfluss von *cholostoj* sein *-sťje* bekommen haben soll.

An dieser Erklärung kann man jedoch schon deshalb zweifeln, weil *zacholuž'je* nach SRJ (Slovaŕ russk. jazyka der Russ. Akademie der Wissenschaften) auf ziemlich beschränktem Gebiet bekannt ist, während *zacholusťje* weite Verbreitung hat. Das Stammwort von *zacholuž'je* ist kirchenslav. *chaluga*, welches im Russischen wohl nie besonders volkstümlich gewesen ist. DAL kennt *zacholuž'je* nicht, was keineswegs bedeutungslos sein kann. Nach SREZNEVSKIJ hat *халуга* im Altrussischen die Bedeutung 'Zaun; Strasse' (»тынъ, изгородь; улица»), warum *захалужье* in der Bedeutung 'öde Gegend' (»захолустье») verständlich ist (etwa »das hinter dem Zaun befindliche»). Dies unter der Voraussetzung, dass russ. *chaluga* (*choluga*) ungefähr die altbulgarische Bedeutung von *chaląga* '*φραγμός*, saepes; Zaun' wiedergibt, von der die anderen slavischen Sprachen stark abweichen (s. BERNEKER Slav. etym. Wb. s.v. *chaląga*), vgl. ukr. *chałúha* 'Blasentang', weissruss. *chałúha* 'Hütte (geflochtenes Haus!)', serbokr. *hàluga* 'allerhand Unkraut; dichter Wald (häufig auch Ortsname)'; auch 'Kluft', slov. *halóga* 'Gestrüpp; vom Wasser angeschwemmtes

Reisig; Seegras, Tang'. Ob alles, was Berneker anführt, etymologisch zusammenhängt, ist unsicher.

Es ist jedenfalls ratsam in der Deutung von *zacholusťje* nicht von russ. *zacholuž'je* auszugehen, wenn die Bedeutung auch die beiden Wörter verbindet. Es fragt sich jetzt, ob nicht *zacholusťje* mit Hilfe von russ. *cholostoj* zu deuten sei.

Bekanntlich bedeutet russ. *cholostoj* nicht nur 'unverheiratet (jetzt nur vom Mann)', sondern auch 'leer, kernlos', ungefähr dasselbe, was *taub* (auch *blind*) im Deutschen in gewissen Verbindungen ausdrückt: *taubes Ei, tauber Same, taube Blüte, taube Nüsse; blinde Ladung* (ohne Kugel) usw. So ist z.B. *cholostój zarjád* 'blinde Ladung', während *cholostája rýba* 'Fisch ohne Rogen', *cholostóje strojénie* 'leer stehendes, unbewohntes Gebäude (das keine Öfen hat, nicht zum Wohnen eingerichtet ist)' und *cholostjánka* (nach Dal *cholstjánka*, Pskov) 'Fastensuppe, Suppe ohne Fleisch' bedeutet. Die Etymologie dieses Wortes beleuchtet die von Berneker Slav. etym. Wb. s.v. *cholstъ* angeführte Sippe: kirchenslav. *chlastъ* 'caelebs', russ. *cholostój* Adj. '(vom Mann) unverheiratet, ledig; Junggeselle', *cholostják* Subst. id.; *cholostíť* 'verschneiden, kastrieren', *cholosták* 'der Milchner (Fisch)'; *cholostúcha* 'Fisch ohne Rogen'; *né-cholosť* 'unverschnittenes Tier'; ukr. *chołóst* 'ledig', *chołostáty* 'stampfend enthülsen', slov. *hlâst* 'abgebeerte Traube; Traubenkamm'.

Die Erklärungsweise, die für *zacholuž'je* möglich ist, kann auf *zacholusťje* — falls aus **zacholosťje* — nicht angepasst werden, denn »hinter dem *cholost*» wäre semasiologisch Unsinn. In Anbetracht von russ. *záboloťje* 'Landstrecke jenseits des Morastes' (zu *bolóto* 'Sumpf, Morast'), russ. *zágoroďje* 'Umgegend einer Stadt' (zu *górod* 'Stadt'), *zátolok* (Sib.) »захолустье», eig. 'das hinter dem Gedränge befindliche' (vgl. z.B. russ. *tóloka* 'Lärm der Menschenmenge'), *zádoroga* 'Rand zu beiden Seiten des Weges' (zu *doróga* 'Weg') u.a. würde man ausserdem wohl eher ein **zácholosťje* (mit der Betonung auf dem Präfix) erwarten als **zacholósťje*, falls *za* hier etwa 'hinter' bedeutete.

Dagegen wäre **cholostje* allein (ohne *za*) in der Bedeutung 'cœlibatus, Ehelosigkeit; Einsamkeit; menschenleere Gegend' mehr oder weniger verständlich, man beachte besonders russ. *cholostoj* in Fällen wie *cholostoje strojenie* 'leer stehendes, unbewohntes Gebäude', s. oben; zu der Bildung vgl. russ. *zdoróv'je* 'Gesundheit': *zdoróvyj* 'gesund'. Wenn *zacholustje* also mit Hilfe von *cholost-* und ohne Hilfe von *zachaluž'je* erklärt werden müsste, wie es mir scheint, wäre man gezwungen dem Präfix *za* hier einen anderen Sinn als 'hinter' zu geben. Und dazu ist man m.E. sicher berechtigt. Ein **zacholostje* (etwa 'Einsamkeit') zu *cholostoj* ist ebenso natürlich wie *zaglúš'je* 'abgelegener, öder Ort' zu *gluchój* 'taub; einsam, öde, menschenleer (von einem Orte)', vgl. auch *gluš'*, *gluš'jó* 'öder, abgelegener Ort'. Der Vergleich mit *zagluš'je* : *gluchoj* verdient besondere Beachtung ausserdem deshalb weil *gluchoj* auf deutsch *taub* ist, mit welchem Worte man oft auch russ. *cholostoj* übersetzen muss, s. oben. Die Bedeutung, die dem Präfix *za* in Fällen wie *zagluš'je* zukommt, kann in keinem Falle 'hinter' sein (vgl. *zalés'je* »das hinter dem Walde befindliche» zu *les* 'Wald'), da *gluš'* ja ohne *za* wesentlich dieselbe Bedeutung hat wie *zagluš'je*. Ungefähr ähnlich ist das Verhältnis zwischen russ. *zakoúlok* und *koúlok*, denn *zakoulok* ist 'eine enge und krumme Gasse; Sack-, Winkelgasse' (nach SRJ auch »захолустье»), *koulok* wieder 'Quergasse, Nebengasse, gewöhnlich unbefahrbare Stelle im Dorfe oder in der Stadt' (wird in SRJ u.a. mit »закоулокъ» übersetzt). Es ist offenbar, dass hier durch das Präfix *za* zu der Bedeutung des Wortes *koulok* nichts wesentliches hinzugekommen ist. Dasselbe gilt von dem Verhältnis zwischen russ. *konúra* 'Hüttchen, enge und niedrige Wohnung, elendes Nest' und *zakonúrki* »небольшая конура», s. SRJ.[1] Nach dem oben Gesagten ist es klar, dass einem **zacholostje* (zu

[1] Nach SRJ. (s. v. *закоулокъ*) hat das Labyrinth des inneren Ohres zwei veraltete anatomische Benennungen, *zakoulok* und *zakonurki*. Diese Wörter berühren sich somit semasiologisch.

cholostoj) gut die Bedeutung 'Einsamkeit» (> 'abgelegener Ort') zukommen könnte, also die Bedeutung »захолустье».

Semasiologisch kann russ. *zacholustje* m.E. zu russ. *cholostoj* (urslav. **cholstъ*) gehören. Die einzige lautliche Schwierigkeit besteht in dem *u* der dritten Silbe. Den Einfluss seitens des *zacholuž'je* halte ich für sehr unsicher. Eher dürfte *zakoulok* (s. oben) in Betracht kommen, dessen Stammwort *ul-* (vgl. *ulica* 'Strasse') mit einem Präfix *ko-* (*koulok*) versehen ist. Dasselbe *ko-* sehen wir vielleicht in dem Wort *konúra*, worüber unten.

Noch eine prinzipielle Frage. Ich habe oben Fälle angeführt, wo *za-* semasiologisch zu dem Simplex scheinbar nichts neues hinzufügt, möchte aber nicht missverstanden werden. Meiner Ansicht nach hat ein Präfix ursprünglich immer eine Bedeutungsfunktion, vgl. Suomal. Tiedeakatemian esitelmät ja pöytäkirjat 1949 S. 144—45. Diese Funktion kann aber sehr verblasst sein, so dass sie sich nicht mehr bestätigen und definieren lässt. In der Tat hat jeder Fall seine eigene Erklärung, obgleich die Entwicklung sich oft nicht mehr vor unsere Augen ziehen lässt. Warum z.B. *za* in *zaglúš'je*, da doch *gluš'* oder *gluš'jó* ungefähr dasselbe ausdrücken? Und warum *zakoulok*, wenn schon *koulok* zu genügen scheint?

Ich habe an eine Erklärung gedacht, die vielleicht nicht richtig ist, die sich aber prinzipiell verteidigen lässt. Viele russische Wörter mit der Bedeutung 'abgelegener Ort' (etwa »захолустье») haben deshalb ein *za-*, weil sie »hinter etwas befindliches» ausdrücken, also vom Typus *zalés'je* 'Ort jenseits des Waldes' sind, vgl. oben *zátołok* und *zacholuž'je*. Im Sprachgefühl kann sich *za-* daher leicht mit dem Begriff 'abgelegen, öde' assoziieren und dann an Wörter anschliessen, die diese Bedeutung auch ohne Präfix haben. So wäre ein *gluš'je* (zu *gluchoj*) ganz gut hinreichend, man hat aber noch ein *zagluš'je* gebildet, ebenso wie *zakoulok* neben *koulok* und wahrscheinlich auch ein *zacholustje* neben **cholustje* oder **cholostje*.

Will man die Bedeutungsfunktionen der Präfixe untersuchen, ist immer mit derartigen Analogiefällen zu rechnen.

Vielleicht liegt gerade hier einer der Hauptgründe davon, dass an das Stammwort anknüpfende Präfixe der Bedeutung des Stammwortes oftmals nichts neues mitzuteilen scheinen.

2. Russ. dial. *chausta* 'unreifes Getreide (mit tauben Ähren)'.

Unabhängig davon, ob sie dem Ursprung nach slavisch oder fremd sind, scheinen russische Dialektwörter oft rätselhaft. Zu derartigen Wörtern gehört das sowohl von Dal als Podvysockij erwähnte, aus dem Dialekt des früheren Gouvernement Archangelsk bekannte *chausta* (*xaycma*) 'nicht reif gewordenes, unreifes Getreide (mit tauben Ähren, das zu Stroh abgemäht wird)'. Die Erklärung ist in beiden Quellen ungefähr gleich (Dal: *хаýста* »пустоколосица, недошлый, запоздалый хлѣбъ, скошенный на солому», z.B. *Мы сняли съ поля-то всё хаусту. Поле-то надо выкосить; жать-то нечего, все хауста*; Podvysockij: *хáуста* »вызябшій недозрѣлый хлѣбъ въ колосьяхъ, также: солома, снятая съ поля вмѣстѣ съ пустымъ колосомъ, которому морозы воспрепятствовали налиться», z.B. *Сняли мы съ поля-то все хаусту, пришлосе выкосить поле, жать было нечево, все хауста*). Während aber die Betonung nach Dal auf der zweiten Silbe liegt, hat Podvysockij *хáуста*. Welche dieser Betonungen die richtige ist, oder ob beide vorkommen, kann ich nicht sagen.

Obgleich russ. *chausta* auf mich früher fast den Eindruck eines Lehnworts gemacht hat, sehe ich jetzt, dass man es vielleicht mit slavischen Mitteln erklären kann. Die Bedeutung 'Getreide mit t a u b e n Ähren' passt ausserordentlich gut zu der Bedeutung von russ. *cholostój*, s. oben S. 168, und macht es wahrscheinlich, dass wir es hier trotz der beträchtlich abweichenden Lautgestalt mit *cholost-* zu tun haben.

Die Schwierigkeit besteht ausschliesslich in der lautlichen Entsprechung. Das Wort *chausta* macht wegen *-au-* den Eindruck, als sei zwischen *a* und *u* ein Konsonant verschwunden. Am ehesten kann dieser Konsonant *v* gewesen sein. Durch

die Voraussetzung, dass dieses zwischen hinteren Vokalen stehende *v* auf *l* (russ. »dickes» *l*) zurückgeht, sind wir schon ziemlich nah gekommen. Ein **chovusta* (< **cholusta*) ist *chausta* geworden—ganz ebenso wie russ. *kovúryj* 'hellbraun (von Pferden)' > *kouryj* > *kauryj*; die Form mit *v* ist in *kauryj* etymologisch berechtigt, s. SRJ s.v. *коурый*. In **chovusta* bleibt *u* unklar. Diese Unregelmässigkeit führt aber leicht auf den Gedanken, dass wir hier vielleicht aus demselben Grunde ein *u* statt *o* haben wie in dem Wort *zacholustje*, s. oben. Zwar muss man in dieser Deutung mehrere sporadische Lautveränderungen voraussetzen, jedoch halte ich meine Erklärung sehr gut für möglich, denn die sehr charakteristische Bedeutung stellt eine starke Stütze dar.

3. Russ. *konurá* 'Hundehütte'.

Die frühere graphische Gestalt dieses Wortes war gewöhnlich *канура*, jetzt hauptsächlich *конура*. Während Ušakov Tolk. slov. russk. jaz. nur die Betonung *konurá* (*kanurá*) anführt, sieht man bei Dal und SRJ sowohl *kanurá* als *kanúra* bezw. *konurá* und *konúra*, bei Pawlowsky wieder nur *konúra* (*kanúra*). Preobraženskij führt ohne eigene Stellungnahme nur kurz die ihm bekannten etymologischen Erklärungen an und schreibt ausschliesslich *канурá*. Berneker Slav. etym. Wb. behandelt das Wort kurz. Russ. *kanúra* oder *kanurá*, *konúra*, *kanúrka* 'Hüttchen; Hundehütte; elende Wohnung; Erdhütte' wird seiner Ansicht nach von Korsch SRJ s.v. *конура* richtig gedeutet: »durch türkische Vermittlung aus mong. *χonūr* 'Zufluchtsort, Herberge'». Die Erklärung Miklosichs Etym. Wb. S. 153 und Matzenauers Cizí slova 194 sind nach ihm dagegen verfehlt.

Dass Matzenauers Hinweis auf lat. *canis* 'Hund' als wertlos entfallen muss, ist ohne weiteres klar. Die Erklärung Korsch' verdient dagegen Beachtung. Dasselbe möchte ich trotz Berneker von der Deutung Miklosichs sagen, der sich Brückner Słownik etym. jęz. polsk. s.v. *nor* anschliesst.

Der Vergleich mit dem mongolischen Worte, dessen Entsprechung im Kalmückischen nach G. J. Ramstedt Kalmückisches Wb. S. 185 *χonūr* 'Nachtlager, Nest (der Vögel)' ist, dürfte lautlich einwandfrei sein. Dass wir im Russischen statt **konur* ein Femininum auf *-a* haben, kann kein Hindernis sein.

Auf der altaischen Seite ist von einem Stammwort *kon-* 'sich hinlegen' auszugehen, wie mir Prof. M. Räsänen mitteilt, und es scheint mir darum riskant, alle Bedeutungen des russischen Wortes auf die Bedeutung 'Nachtlager' zurückzuführen. Besonders bezweifle ich, dass russ. dial. *konura* 'tiefe Grube in einem Fluss' («глубокая яма въ рѣкѣ», s. SRJ s.v. *конура*) etwas mit dem mongolischen Wort zu tun hat.

Miklosich wieder sieht in *kanura* die Vorsilbe *ka-* und *norá* 'Höhle, Grube usw.', und für diese Deutung spricht u.a. die Betonung *konurá*. Dem aus dem Gouvernement Vologda bekannten *konura* 'Tiefe Grube in einem Fluss' entspricht russ. dial. (Sib.) *nor* 'tiefe Stelle im Wasser'. Wenn man ferner in Betracht zieht, dass solche Wörter wie russ. *nyrjáť* 'untertauchen' und ukr. *noreć* 'Taucher (Vogel)' mit slav *nora* etymologisch zusammenhängen, wird man noch mehr geneigt sein auch *konura* 'tiefe Stelle im Wasser' mit diesem Wort zu verbinden. Die slavische Etymologie hat den Vorteil, dass alle Bedeutungen des Wortes *konura* in der slavischen Sippe (*nora* usw.) die erwünschte Entsprechung finden.

Es dürfte ausserdem nicht ganz ohne Bedeutung sein, dass russ. *zakoulok* und russ. *zakonurki* als veraltete anatomische Benennungen für das Labyrinth des inneren Ohres z.T. Synonyme sind, s. oben S. 169. Russ. *zakoulok* ist seiner Struktur nach *za* + *ko* + Stammwort. Ist die Erklärung Miklosichs richtig, gilt dasselbe auch von *zakonurki*. Hat aber Korsch recht, so beruht die Ähnlichkeit der zweiten Silbe dieser Wörter nur auf Zufall.

Ich erkläre demnach *konurá* in derselben Weise wie Miklosich, obgleich ein **konorá* lautlich näher läge. Man vergesse aber nicht, dass auch *zacholusťje* und *chausta* (s. oben) ein *u* statt *o* zeigen.

Jalo Kalima

ZU DEN ALEMANNISCH-NORDGERMANISCHEN WORTGLEICHUNGEN[1]

Versehentlich ist der Aufsatz mit obigem Titel ohne Verfasserkorrektur ausgedruckt worden. Es sind daher zahlreiche Druckfehler stehen geblieben, insbesondere sind Längenzeichen, Sternchen bei erschlossenen Formen, Schlussklammern und Anführungszeichen fortgeblieben, worauf hier nicht im einzelnen eingegangen werden kann.

An sinnstörenden Fehlern seien erwähnt:

S. 64 Z. 6 st. 656 l. 653.

S. 76 Z. 14 f. statt 2,2, 371 l. 2,371.

S. 77 Z. 3 v.u. st. Toop l. Torp.

S. 86 Z. 16 st. romeinsche l. Romaansche.

S. 87 Z. 15 st. rein l. sein.

S. 89 Z. 15 v.u.: Der Petitsatz von »Westfalen:» bis S. 90 u. ist fälschlich an die Anmerkung 1 angehängt. Er gehört in den Text im Anschluss an S. 89 Z. 19.

S. 91 Z. 5 v.u. l. got. *hairþra*, ahd. *herdar*.

S. 93 Z. 21 st. taal l. talen.

S. 94 Z. 18 st. Schwammen l. Schwamm.

S. 97 Z. 2 st. »wäre. Insbesondere» l. »wäre; vgl. insbesondere».

S. 99 Z. 5 st. Germanischen l. *Nordgermanischen*.

S. Z. 18 st. *kuningaz* l. finn. *kuningas;* Z. 21 st. ahd. ags. *kuning* l. ahd. *kuning*, ags. *cyning*.

S. 100 Z. 6 st. *sip* l. *sēp*; Z. 10 st. **saipo* l. **saipô(n)*.

S. 106 Z. 7 st. Nr. 2 l. Nr. 1; Z. 11 st. wie, l. so bei.

Zu *ergänzen* sind folgende Anmerkungen und Textstücke:

Zu S. 81 Z. 14 vor »und»: in Hohenbostel (Alpers 89), in Quedlinburg (Nd. Jb. 29, 157).

Zu S. 81 Z. 19 nach »61»:

Dazu noch Beck, Nordsteimke, Nd. Jb. 23, 144; Sprenger, Quedlinburg, ebd. 29, 157; Block, Eilsdorf, ebd. 34, 66. Zu S. 100 Z. 13 v.u. nach »altheimisches Wort»:

sc. dieses Stammes; awn. *þvál*, schw. *tvål* hat offenbar erst sekundär die Bedeutung »Seife» erhalten.

Zu S. 101 Z. 9 nach »waren?»:

Karsten nennt es Idg. Forsch. 22,306 sogar ausdrücklich als *westgerm.*, weil er dem Nord. überhaupt alten Besitz von *saip-* abspricht; allerdings ist dafür awn. *þvál* keine hinreichende Stütze.

S. 103 Z. 6 nach Brem. Wb. erg. 3,525.

Zu S. 104 Anm. 1 Z. 1 v. u. nach »strepen.»:

— Für das Nd. vgl. Lasch, Mnd. Gr. § 123 u. Sarauw, Nd. Forsch. 1, S. 143 f.; wenn dieser recht hätte, so hätten viell. Teile des Nd. wie das Ags. **saipōn* zur Voraussetzung, vgl. das Zusammengehen des Nd. mit dem Ags. bei **ūkjōn*.

Zu S. 107 Z. 2 v.u.: nach »sein.»:

Auch die Ortsnamen könnten Material bieten. M. Szadrowsky hat auf die interessanten Übereinstimmungen in der Bildung von Ortsnamen mit chorographischem Genitiv zwischen dem Nordi-

[1] Neuphil. Mitt. 51, 1950, S. 61 ff.

schen und dem Hochalemannischen hingewiesen (ZONF. 5,44 ff., GRM. 29, 186 f., ZNF. 19, 207 ff.).

Jetzt ist zu S. 92 ff noch auf Jahrbuch des Vereins f. niederdeutsche Sprachforschung Jgg. 1948/50, LXXI/LXXIII, 1950, S. 324 hinzuweisen.

Greifswald H.-Fr. Rosenfeld

BESPRECHUNGEN

A. Walde, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch.* Dritte, neubearbeitete Auflage von J. B. Hofmann. 16. Lieferung. Heidelberg, Carl Winter's Universitätsverlag, 1950.

Diese neue Lieferung[1] umfasst die Wörter *praeditus-rēx*, wozu ich einige Bemerkungen machen möchte. S. 347, Z. 4 l. *frāgōn*. — *prehendō*: ne. *get* ist wegen des anlaut. *g-* nordischen Ursprungs. — *prōnus*: vgl. aisl. *frōn* 'Erde, Land'? — *puteus*: davon stammt auch niederd. *pütt*; statt aisl. *pytl-r* l. *pytt-r*. — *quandō*: vgl. mnd. *wante* 'bis'. — *quatiō*: *hossa* ist nisl. — Zu *que* vgl. abulg. *če* 'aber' und got. *-(u)h*. — *quercus*: dazu aisl. *fjǫrr* 'Baum, Mann' u. *fȳri* 'Föhrenwald, -holz'. — *queror*: ae. *hwǣsan* ist unsicher, da nur die 3. Sgl. Prs. *hwēst* u. das Prt. *hwéos* 'hustet(e)' belegt sind. — *quīnque*: schwäb. *fuchze(k)* wird Anlehnung an *sechze(k)* sein. — Zu *quis* vgl. noch aisl. *hver*, as. *hwē*, ahd. *hwer*. — *raia*: ae. *hreohehe* ist in *reohhe* zu bessern. — *rāllum*: l. »Pflugreute.» — *rapiō*: an. *rāfr* (l. *raf*). 'Bernstein' gehört eher zu *refr* 'Fuchs' wegen der Farbe. — *ratiō*: ahd. *radja* ist doch wohl nur aus lat. *ratiō* zu erklären. — *ravus*: vgl. noch me. *rane* 'schreien'; ais. *jarma* gehört eher zu arm. *oṙnal* 'brülle'; statt *ry(a)n* l. *rȳn*. — *rāvus*: l. ae. *grǣg*. — *reciprocus*: vgl. ital. *forte-piano*, ne. *topsy-turvy*, *upside-down* < *up-so-down*, frz. *sens dessus dessous*. — *regō*: l. aisl. *rǫkja*. — *rēmus*: l. an. *rōðr*. — S. 452 unten l. ae. *rǣcean*.

Zu der im 51 Bd., S. 191 besprochenen 15. Lieferung bemerke ich noch folgendes: zu *parra* stellt H. ein mir unbekanntes as. *sprā(la)*. — Zu *pateō* füge ich abg. *pešti* 'Ofen'; vgl. gr. *πέσσω*. — *patrō*: so auch mnd. *veteren* und aisl. *faðra*. — S. 295, Z. 6 l. aksl. *pešь*. — Zu *pīca* gehört vielleicht ae. *fīna* aus **fīhna* 'Specht'. — *piger*, S. 301: l. ae. *fǣhþ*. — S. 327 unter *pluō* l. an. *flōð*. — S. 329 fehlt *Plūtō*. — S. 331 oben erg. ae. *anfealt*.

Wiesbaden F. Holthausen

[1] S. die Besprechungen der 13.—15. Lieferungen in den Neuphilol. Mitteilungen 51, S. 46 u. 191.

Albert Henry, *L'Œuvre lyrique d'Henri III, duc de Brabant.* (Rijksuniversiteit te Gent. Werken uitgegeven door de Faculteit van de Wijsbegeerte en Letteren, 103e Aflevering. Brugge (België), »De Tempel», 1948. 119 pages et 13 planches hors texte.

Un comte de Brabant est l'auteur de trois pièces lyriques: ce sont une chanson à refrain (Raynaud 511), une autre, sans refrain (R. 1846), sur laquelle un anonyme s'est exercé (R. 1839, voir plus loin, p. 178) et une pastourelle (R. 936); enfin il est partenaire d'un jeu-parti (R. 491) avec Guillebert, qui à coup sûr est G. de Berneville. Qui est ce comte de Brabant? On a hésité entre Henri III et son fils et successeur Jean Ier. Aucun doute n'est plus possible. M. A. Henry a comparé les armoiries figurant en tête des chansons du duc de Brabant dans le manuscrit *M*,[1] et les sceaux d'Henri III et de Jean Ier et cette comparaison a abouti à la constatation de telles concordances de détail entre les armoiries du manuscrit *M* et le sceau d'Henri III qu'il faut se rendre à l'évidence: c'est bien Henri III qui a versifié en français. Les dates biographiques des personnages historiques nommés dans les envois du jeu-parti ne font que corroborer les résultats de l'examen héraldique. Si l'on a pensé à Jean, c'est surtout parce que celui-ci est connu comme poète, mais poète *tiois*: on a de lui neuf pièces lyriques composées soit en moyen néerlandais soit en moyen haut-allemand (M. A. H. en reproduit une à l'Appendice II).

Pour un lecteur qui ne saurait profiter de l'étude sur la musique, les chapitres les plus intéressants de M. A. H. sont ceux qui traitent de la biographie d'Henri III, de ses relations littéraires et de l'aire de la langue d'oïl en Brabant. L'étude sur la langue, telle qu'elle apparaît dans les chansons, d'un total de quelque deux cent cinquante vers, ne fournit, comme il fallait s'y attendre, rien de particulier.

Les documents ne semblent pas offrir des renseignements bien précis sur les dates biographiques du duc, à en juger d'après les formules qu'emploie M. A. H. Henri III, né »probablement vers» 1230, succéda à son père Henri II »peu après» le 1er février 1248, fut fait chevalier »vers» 1253 et épousa, »vers le même temps», Aleyde ou Alix, fille du duc de Bourgogne. On s'étonne de l'âge d'Henri au moment d'être fait chevalier

[1] Voir Max Prinet, *Mélanges Jeanroy*, p. 521.

— vingt-trois ans, selon les calculs de M. A. H.; on s'en étonne étant donné qu'en règle générale on atteignait la majorité à l'âge de vingt-et-un ans, dans de nombreux cas particuliers même avant cet âge. On se demande pour quelle raison le duc n'a pas été fait chevalier tout au moins lors de sa majorité. — Enfin, une date précise: le duc Henri est mort, dans son château de Louvain, le 28 février 1261, »à peine âgé de trente ans». Son règne avait donc duré treize ans.

La maison de Louvain avait de brillantes alliances. Mathilde, sœur d'Henri III, fut mariée à Robert comte d'Artois, puis à Gui de Châtillon, comte de Saint-Pol; une autre sœur, Marie, au duc de Bavière; une troisième, Béatrice, au landgrave Henri de Thuringe, roi des Romains, puis à Guillaume de Dampierre. Des enfants d'Henri III, son fils puîné Jean, déjà mentionné, épousa en premières noces Marguerite, fille de Saint-Louis, puis (1273), deux ans après la mort prématurée de celle-ci, Marguerite, fille de Gui de Flandre, tandis que sa fille Marie fut la seconde femme de Philippe III le Hardi.[1]

La maison de Louvain, dit M. A. H., avait fait du Brabant un état riche et puissant, dont les seigneurs étaient vassaux de l'Empire mais se comportaient en fait comme des souverains. Vers le milieu du XIII[e] siècle, le duché comprenait la province d'Anvers et le Brabant actuels, et s'étendait de Gembloux, au sud, jusqu'au delà de Bois-le-Duc, au nord. Il était donc bilingue avec une supériorité territoriale écrasante des dialectes flamands sur l'idiome roman. Celui-ci était parlé seulement dans le sud, dont les agglomérations les plus importantes étaient Nivelles et Gembloux. Henri III favorisa la diffusion du parler roman. Il était le premier protecteur d'Adenet le Roi.

Je ne trouve pas grand chose à amender dans le texte et le commentaire de M. A. H., dont la compétence est déjà bien connue. Cependant je me permets de lui faire remarquer qu'il n'est plus permis, depuis les pénétrantes études de M. Holger Petersen Dyggve [2], de parler de Pierre de *Molaines*: le vrai nom est Molins ou Moslins (Marne, arr. Epernay, cant. Avize).[3]

[1] Non pas la femme de Philippe le Bel, comme il est dit par distraction, p. 28, note 2. Mais l' indication exacte est donnée p. 15.

[2] *Messire Pierre de Molins*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, XLIII (1942), p. 67.

[3] Les fautes d'impression sont rares et insignifiantes. P. 9, l. 10, lire *für romanische Philologie*. P. 78, à la fin du dernier vers, le guillement est à supprimer. P. 89, v. 11, p. 90, v. 14, et p. 92, v. 38, lire *bonté*.

A propos de la pièce à laquelle il a donné le numéro 5, l'éditeur écrit (p. 101): »MM. A. Jeanroy et A. Långfors n'ont pas publié la pièce dans l'édition partielle des chansons, alors inédites, du manuscrit français 846 (chansonnier *O*) de la Bibliothèque Nationale (*Archivum Romanicum*, II). Dans une note (II, 296, note 3), ils déclarent: 'Le n° 1839 a un couplet de commun avec le n° 1846, attribué au duc de Brabant. Nous reviendrons sur cette chanson en une autre occasion'. Mais ces auteurs n'ont pas, sauf erreur, repris le problème.» Je profite de cette occasion d'y revenir.

En examinant la structure de R. 1846 (c'est le n° II de l'édition de M. A. H.) on constate que c'est une pièce de quatre couplets dont les trois premiers ont les mêmes rimes (*oit er ui ont ie*), tandis que le dernier est sur des rimes différentes (*é ent ors i ie*). Cela revient à dire que la chanson est incomplète, un groupement 3 + 1 étant inconnu.

R. 1839, lui aussi évidemment incomplet, comprend trois couplets dont les deux premiers sont sur les mêmes rimes (je répète que le second est identique au premier de R. 1846). Les rimes sont donc *oit er*, etc., tandis que celles du troisième (*er ent ir ier oie*) n'apparaissent pas dans R. 1846. Si, ces constatations faites, on voulait fondre les deux textes pour en faire une chanson complète, on aurait donc quatre couplets rimant *oit er*, etc., puis deux couplets isolés, l'un (R. 1846) en *é ent ors i ie*, l'autre (R. 1839) en *er ent ir ier oie*. Il est certain qu'un tel type n'a jamais existé. Je pense donc, en conclusion, que le texte de R. 1846 est bien le fragment d'une chanson du duc de Brabant[1], l'autre (R. 1839) étant simplement l'exercice d'un amateur qui lui a emprunté le premier couplet et, peut-être pour ne pas mettre son emprunt trop en évidence, l'a mis en deuxième place. Je pense qu'il n'y a ici rien à faire pour le critique. Tout au plus peut-on noter que l'amateur a banalisé le quatrième vers du duc, qui avait sans doute écrit (R. 1846, (p. 68):

Dame et Amours, on ne me croit
Que vous me fachiés chans trouver,

[1] Je pense au type 3 + 3, fréquemment attesté bien que ne faisant pas partie des grands types »classiques» qui sont, comme on sait, les *coblas singulars, doblas et unissonans*. Si la pièce attribuée à Henri III a été originairement composée selon le type 3 + 3, il manquerait donc au texte de R. 1846 la fin, soit deux couplets sur les mêmes rimes que le couplet IV.

Ains dient aucun orendroit
K'autrui i fais pour moi penser . . . 15

C'est à dire »qu'ils disent que je versifie sur commande les peines d'amour d'un autre», tandis que le remaniement offre cette platitude (p. 99):

Ainz dient aucun orendroit
Que je fais chançons sanz amer.

ARTHUR LÅNGFORS

M. DOMINICA LEGGE, *Anglo-Norman in the Cloisters: the Influence of the Orders upon Anglo-Norman Literature.* Edinburgh, at the University Press, 1950. 147 pages. Price 14/6 net.

In the book under review an attempt is made to assess the part played by the religious orders in the history of Anglo-Norman literature. It begins with an account of the literary activities of the Benedictine monks of Bury St. Edmund. The name of this house is associated with several Anglo-Norman writers, such as Denis Pyramus, the author of the twelfth-century *Vie seint Edmund le rei*, Simon of Walsingham, who wrote a *Life* of St. Faith, and Everard of Gateley, who revised three of Adgar's *Miracles of Mary* and who, Miss Legge thinks, may have been the same person as Everard *le moine*, the translator of *Dicta Catonis*, mainly because it appears that the latter's translation has probably been dated too early. The figure of Matthew Paris dominates the chapter dealing with the Benedictine abbey of St. Albans. Another writer who is probably to be associated with a cell of this celebrated abbey is Guischard de Beaulieu, the author of a *Sermon en vers*, who is not to be identified with the continental Guischart de Beaujeu. Miss Legge also considers the possibility that Thomas of Kent, who wrote the *Roman de toute chevalerie*, was a monk of St. Albans and that, in addition, he may have been the author of the famous romance of *Tristan*. In comparison with the importance of Bury St. Edmunds and St. Albans, the part played by the other Benedictine houses in the development of Anglo-Norman literature was rather insignificant. The Cistercians of England, unlike those of France, also produced remarkably little in literature, especially in comparison with their magnificent achievements in monastic architecture. The

regular canons, as might be expected, were more productive. They counted among their writers such men as Guillaume de Berneville, who in the late twelfth century wrote a *Life* of St. Giles and who, Miss Legge conjectures, may have belonged to the Augustinian priory of Barnwell in Cambridgeshire, Angier, a canon of St. Frideswide's, who translated the *Dialogues* of St. Gregory into Anglo-Norman verse, Peter of Peckham, the author of the *Lumere as lais*, Simon of Caermarthen, who wrote a metrical sermon, and Peter of Langtoft, a canon of Bridlington Priory, whose *Chronicle* was translated into English in the fourteenth century by Robert of Brunne. — As to the two great mendicant orders, the Dominicans were clearly overshadowed by the Franciscans. Among the latter, Nicholas Bozon, a prolific writer of *contes moralisés*, lives of saints, prayers, hymns, allegories, and the like, is by far the best known. Miss Legge, at the time when she wrote her book, could not know of Prof. A.S.C. Ross's article »English in Nicole Bozon's 'Contes Moralisés'» (*Neuphilol. Mitteil.*, L, 1949, pp. 200—220), in which he suggests that Bozon belonged to a Franciscan house either in Nottingham or in its immediate vicinity. — In the chapter dealing with secular writers Miss Legge, as might be expected, gives several pages to a study of the achievements of Robert Grosseteste, Bishop of Lincoln, but is remarkably brief in her comment upon Geoffrey Gaimar, whose *Estorie des Engleis* is so familiar to students of the Havelok tale.

There are, at the end of the book, brief accounts of the monastic libraries, of the influence of secular persons of rank and religious orders as patrons of literature, and of Anglo-Norman versification.

The way in which the author presents her views and the results of her research is at once sympathetic and stimulating. She has acquired a remarkable familiarity with her subject, and it is scarcely her fault that the hypothetical element in her book is rather large. A small unevenness that could have been avoided is the quotation of a passage in the *Life* of St. Edmund from two different sources (pp. 1 and 7). The former quotation is taken from Johan (not Johann, as the name is spelt on p. 5) Vising's *Anglo-Norman Language and Literature*, with a textual correction of his; the latter is taken from T. Arnold's edition and is left uncorrected. — On p. 28 Miss Legge refers to M. R. James's conjecture that a book of pictures which Matthew Paris proposed to write for the Countess

of Winchester was either a Psalter or a book of Hours. If the manuscript was really a book of Hours it was a remarkably early specimen of its kind. The book of Hours developed from the Psalter, and, as shown by the late Canon V. Leroquais in *Les livres d'Heures manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, Vol. I (Paris, 1927), p. xi, the type prevailing in the thirteenth century was a combination of the Psalter and the book of Hours. It is probable that the volume planned by Matthew Paris belonged to this particular type. That the type was known in England is evident from the fact that the earliest manuscript in the Bibliothèque Nationale (fonds latin 10,433) mentioned by Canon Leroquais (*loc. cit.*) as combining features of the book of Hours with those of the Psalter comes from an English abbey.

Not the least interesting part of Miss Legge's book is the Appendix, which contains an account of Anglo-Norman versification. The opinions expressed by several aerlier authorities, among them Vising, concerning the numerical irregularities of Anglo-Norman verse have aroused considerable opposition among students of Anglo-Norman poetry. It is remarkable that two books published about the same time should have found this point worth reconsideration; the other book is Georges Lote's *Histoire du vers français*, reviewed by Dr. Eva Vilamo-Pentti in the present volume of *Neuphilol. Mitteilungen*, pp. 125—35. Miss Legge, starting from the observation that in England French was from the very first pronounced with a heavy expiratory accent characteristic of the English language, finds that »it is just as difficult to write syllabic verse in Anglo-Norman as it is in English and that the French rules of hiatus and elision are impossible to apply», and, in conclusion, agrees with Paul Meyer, who said, »Il n'existe, selon moi, de règle générale s'appliquant à la versification des poètes français d'Angleterre.»

Tauno F. Mustanoja

Het volksboek van Ulenspieghel. Ingeleid en van aantekeningen voorzien door L. Debaene & P. Heyns (= Klassieke Galerij Nummer 42). Antwerpen, De Nederlandsche Boekhandel, 1948. XXXIII, 74 S.

Nachdem Martinus Nijhoff 1898 den ältesten erhaltenen niederländischen »Ulenspieghel»-Druck, dessen einziges, allerdings nicht ganz vollständiges Exemplar sich auf der Kgl.

Bibliothek zu Kopenhagen befindet, als Faksimiledruck herausgegeben und D. Th. Enklaar 1943 nach diesem eine Luxusausgabe veranstaltet hatte, legen L. Debaene und P. Heyns nun einen Abdruck dieses für die Textkritik des in seiner Urfassung verlorenen niederdeutschen Volksbuches so wichtigen Textes vor, wobei sie sich ebenfalls auf die Faksimileausgabe stützen. Dabei haben sie wie Nijhoff und Enklaar die im Kopenhagener Exemplar fehlenden Blätter C_2—C_3 aus dem ebenfalls nur in einem einzigen Stück auf uns gekommenen Antwerpener Druck Jan van Ghelens von 1575 ergänzt, der der Kgl. Bibliothek zu Berlin gehörte. Ueber die Einrichtung ihrer Ausgabe bemerken sie im Vorwort: »De afkortingen werden opgelost, enkele twijfelachtige lezingen en klaarblijkelijke drukfouten stilzwijgend verbeterd, eigennamen met hoofdletters geschreven, u en v aan de huidige schrijfwijze aangepast en de interpunctie lichtjes ter verduidelijking aangevuld. Verklaringen werden slechts gegeven waar de zin werkelijk moeilijkheden zou kunnen opleveren; wanneer woorden meermaals in dezelfde betekenis voorkomen, werden ze slechts de eerste maal uitgelegd; enkele keren werd daarbij dankbaar gebruik gemaakt van wat anderen (o.m. Lappenberg, Walther en Enklaar) vóór ons hebben gegeven». In der Einleitung versuchen sie, einen Ueberblick über den Stand der Ulenspegel-Forschung zu bieten. Nach einigen allgemeinen Bemerkungen über die niederländischen Volksbücher behandeln sie im ersten Abschnitt »Het Duitse volksboek», im zweiten »Het Nederlandse volksboek», im dritten »De historische Ulenspieghel» und im vierten »Ulenspieghel's verder leven in de Nederlanden en elders». Zum Schluss der Einleitung bringen sie noch eine Bibliographie der »meest interessante studies».

Wir danken den Herausgebern für diese Neuausgabe, die den »Ulenspieghel» erst wirklich zugänglich macht. Wir dürfen sie den Studierenden und den Freunden des Volksbuches umso bereitwilliger empfehlen, als der Textabdruck recht zuverlässig ist. Bei einer Durchsicht habe ich nur an wenigen Stellen etwas zu beanstanden gefunden. Am schwerwiegenesten ist der Ausfall des Satzes *ende steldet op die tafel met stocken* auf S. 41Z. 1 hinter *te samen*. Ausserdem fehlt auf S. 70 Z. 4 v.u. *mi* zwischen *ghi* und *geloeft* sowie auf S. 73 Z. 8 f. *na* hinter *hier*. Weitere Versehen sind: *spite* statt *spete* S. 9 Z. 13; *Iawel* statt *Ia wel* S. 10 Z. 5; *(deil-)ten* statt *den* S. 21 Z. 18: *mijns* statt *mijn* S. 22 Z. 4 v.u.; *die* statt *doe* S. 27 Z. 7; *andere* statt *ander* S. 28 Z. 14;

vanwaer statt *van waer* S. 29 Z. 11; *omtrent* statt *ontrent* S. 31 Z. 7; *eenen* statt *een* S. 37 Z. 15; *totden* statt *tot den* S. 39 Z. 14; *scotchen* statt *scotschen* S. 51 Z. 9; *vrouw* statt *vrouwe* S. 64 Z. 10; *lagen* statt *sagen* S. 65 Z. 1 v.u.; *wijnst* statt *wijnts* S. 69 Z. 1; *moet men* statt *moet- || men* S. 70 Z. 13 f.; *vandaer* statt *van daer* S. 72 Z. 5; *fervus* statt *servus* S. 73 Z. 18. Wie S. 72 Z. 5 ist auch S. 47 Z. 18 f. für *van || daer* statt *van- || daer van || daer* zu lesen. Dagegen ist S. 55 Z. 6 für *van || den*, wie üblich, *vanden* statt *van den* zu schreiben. S. 29, 10 wiederum war keine Veranlassung *ionc || man* als *ioncman* wiederzugeben. *hēlieden* S. 20 Z. 2 sowie *hē* S. 32 Z. 8 und S. 53 Z. 20 wären besser in *hemlieden* und *hem* statt in *henlieden* und *hen* aufgelöst worden. Da die Herausgeber offenbare Druckfehler stillschweigend verbessert haben, beispielsweise also S. 55 Z. 14 *leefden* für *leesden* und S. 58 Z. 5 f. *beschaemt* für *veschaemt* einsetzten, hätten sie S. 42 Z. 14 auch *meeten* in *metten* ändern sollen.

An einigen Stellen wären auch tiefergehende Eingriffe nötig gewesen. S. 33 Z. 4 f. bietet der Druck: *Int dorp van Risenbrugge was een prochiaen die had een schoon dienstmaecht, ende een schoon leen paert.* Hierzu merken die Herausgeber an: »*Risenbrugge* Kissenbrugge . . . *leen paert* drukfout voor *cleen?* Het Duits heeft: ein klein süberlich wacker pferd». Dass *Risenbrugge* der Name des Ortes Kissenbrück ist, hat bereits Lappenberg in seiner Ausgabe des Strassburger Drucks von 1519[1] erkannt, wo der Ortsname in der Ueberschrift und an drei Stellen im Text als *Ryßenburg* bringt, während der ihm noch nicht bekannte Strassburger Druck von 1515[2] in der Überschrift *Ryßenburg* und im Text zunächst *Rycßenburg*, dann *ryßenbrug* und schliesslich *Ryßendurg* druckt. In einer Anmerkung zum Text schlägt er vor, stets *Kyssenbrück* zu lesen, und ausserdem erklärt er in seinen Erläuterungen: »Aber auch der Name des Kirchdorfes Rysenburg, obwohl er in allen deutschen Ausgaben gleichlautet, ist zu berichtigen. Die Antwerpener Ausgaben benennen es: *Risenbrug*, wie auch A. Lotrians französischer Text: *Rissenbrug*. Dieses kommt dem richtigen Namen näher, nämlich *Kissenbrügge*, an der Kisse belegen, ein Kirchdorf, etwa $^3/_4$ Meilen südwestlich von Asseburg, $^1/_4$ Meile südlich von Wolfenbüttel, wo jetzt ein landesherrschaftliches Gericht, auch Hedwigsburg genannt. Hier finden wir, anstatt

[1] Dr. Thomas Murners Ulenspiegel, 1854.
[2] Faksimileausgabe von Edward Schröder, 1911.

einer in der fraglichen Gegend unbekannten Riesenburg, eine alte Pfarre mit einem Archidiaconate in der Halberstädter Diöcese, an deren Grenze gegen die Hildesheimer hin. Wie leicht die beiden Anfangsbuchstaben jener Namen vertauscht werden, ist aus Handschriften und alten Drucken wohlbekannt; noch leichter konnte in der Tradition eine so bedeutsame Benennung, wie die der Riesenburg, das unverständliche *Kissenbrügge*, welches eine Sage von *Christenbrügge*, wo die Ostfalen getauft seien, vergeblich herzuleiten versuchte, verdrängen». Ebenso urteilt Walther in seiner Untersuchung »Zur Geschichte des Volksbuches vom Eulenspiegel» [1], wo er sich auf Lappenberg stützt. Zu ergänzen sind dessen Angaben, wie ich in meiner Abhandlung »Zur Ueberlieferung des 'Ulenspegel'» [2] und meinem Aufsatz »Die Vorlage des französischen 'Ulenspiegle' von 1532» [3] gezeigt habe, noch um die Formen *Resen being* im englischen »Howleglas» [4]) und *Rissembrug* im französischen »Ulenspiegle» [5]) von 1532. Da letzterer auf einer vor dem erhaltenen Druck liegenden verlorenen niederländischen Ausgabe beruht, muss der niederländische Übersetzer, der der Drucker Michiel Hillen van Hoochstraten selbst sein wird, *Rissenbrugge* bzw. *Rissēbrugge* geschrieben haben. Dieselbe Form wird aber durch die niederländischen, englischen und hochdeutschen Formen auch für den niederdeutschen Urdruck gesichert. Dass *Kissenbrugge* schon in der mündlichen Ueberlieferung durch *Rissenbrugge* ersetzt worden sei, ist allerdings gegen Lappenberg nicht anzunehmen, da gerade in der Nähe Kissenbrücks für eine solche Umdeutung keine Veranlassung bestand. Vielmehr hatte der Setzer des Urdrucks versehentlich ein falsch abgelegtes *R* statt *K* gegriffen. Bei dieser Sachlage ist es geboten, zwar bei einer Herstellung des Urdrucks *Rissenbrugge* durch *Kissenbrugge* zu ersetzen, in den verschiedenen Übersetzungen jedoch die Form mit *R* zu belassen. Anders verhält es sich mit der Form *leen*. Sie hätten die Herausgeber

[1] Nd. Jb. XIX, 1894, S. 1 ff.
[2] Nd. Jb. LXVII/LXVIII, 1943, S. 79 ff.
[3] Nd. Jb. LXIX/LXX, 1948, S. 165 ff.
[4] Die erhaltenen Bruchstücke des Drucks Jan van Doesborghs bietet Friedrich W. D. Brie in seinem Buche »Eulenspiegel in England» S. 126 ff. Einen von William Copland hergestellten Nachdruck hat Frederic Ouvry 1867 herausgegeben.
[5] Ich benutzte den Druck in einer Fotokopie des Stuttgarter Exemplars.

wegen des entsprechenden *klein* in den Strassburger Drucken in *cleen* verbessern müssen.

Zu berichtigen ist auch die Form *Welme* S. 1 Z. 1 v.u. In dem erhaltenen Druck heisst es zu Beginn der ersten Historie: *INden lande van Sassen int dorp te Knetlinge by den welme werdt Vlespieghel gheboren*, wobei die Herausgeber *Welme* durch »Elm» erklären. Statt *welme* bieten jedoch der »Ulenspiegle» und der Strassburger Druck von 1519 *melme* bzw. *Melme*, der Strassburger Druck von 1515 *melbe*, so dass *welme* ein Druckfehler für *melme* ist. Dass der französische Uebersetzer sich auf seine Vorlage stützte und nicht aus eigener Kenntnis gebessert hat, ergibt sich eindeutig daraus, dass ihm der Elm gar nicht bekannt war. Statt für einen Bergwald hielt er ihn nämlich nach Ausweis seiner Uebertragung *AV pays de sasse au village nomme kneling aupres de la riuiere de melme* für einen Fluss. In der Form *melme* ist das *m* aus vorhergehendem *dem(e)* angewachsen.

Entstellt ist auch *hi* auf S. 34 Z. 20. Bereits Friedrich W. D. Brie bemerkte in seinem Buche »Eulenspiegel in England»[1]: »Eine unbedeutende Übereinstimmung von frz. 1532 mit S[2] und D[3] findet sich Hist. 24, wo Eulensp. dem Pfarrer berichtet, er habe bei dessen Magd gelegen, nach D: *Die pape peysde vijf druesen sal h i daer voor hebben*, nach F[4]: *therfore the devil breake t h y necke;* dagegen nach frz. 1532: *cinq playes en aura e l l e* und ebenso nach S: *da sol s y V drüszen für uberkummen*». Auch die Herausgeber merken an: »*hi* Duits: sy; dit is logischer met wat volgt». Dass die Lesart im »Ulenspiegle» und in den Strassburger Drucken ursprünglich ist, ist umso weniger zu bezweifeln, als die Verwünschung des Pfarrers in Bezug auf den angeblich todkranken Schalksnarren gar keinen Sinn hat. Der englische Text erhärtet das *hi* nicht, da es sich bei ihm um eine freie Umbildung handelt. Statt *hi* war daher *si* herzustellen.

Zu *handen* S. 69 Z. 8 v.u. in dem Satz *want mi was leet als ic eenen sach zijn handen pocen met een mes of met yet anders dat ic tmes niet bescheten en had* bemerken die Herausgeber: »*zijn handen pocen* drukfout voor *tanden pocen?* koteren in de tan-

[1] Palaestra XXVII, 1903, S. 12 Anm. 2.
[2] Die Strassburger Drucke von 1515 und 1519.
[3] Der niederländische Druck.
[4] Die englische Übersetzung.

den; cfr Duits: in seinen zenen grübelt» Dass *handen* nur für *tanden* verdruckt ist, habe ich in meinem Aufsatz nachgewiesen. Der »Ulenspiegle» liest noch: *Car il me despleut que quant ie veoye aulcun nettoyer ces d e n s a tout vng cousteau ou daucune autre chose que ie ne auoye point chie ou par merdes le cousteau,* und ebenso bieten der »Howleglas» und die Strassburger Drucke: *For I was sory in my minde whan I sawe a man pycke hys t e e t h e with his knife, that I had not shytten on the end of it* bzw. *wann ich sah ieman sitzen oder gon / der mit einem messer in seinen z e n e n grübelt / das ich im nit mocht das messer in den halss schlahen / das ist mir auch leid.*

Für eine kritische Ausgabe des niederländischen »Ulenspieghel» haben die Herausgeber also noch sehr viel zu tun übriggelassen. Entgangen ist ihnen sogar, dass auf S. 53 Z. 8 f. der Satz *Wel mijn vrienden ick sal u goet chiere doen tot dattet ghelt verteert was* verderbt ist. Dabei hätte ihnen schon die Form *was* verraten müssen, dass die Stelle nicht in Ordnung sei. Bei ungestörter Ueberlieferung wäre doch *is* zu erwarten. Dass etwas ausgefallen ist, verrät zudem der Strassburger Druck von 1515. Er bietet: *Ja mein lieben brüder ich wil euch gütlich thůn / er schlug vnd hüw zů / vnd kocht den blinden vnd liess sie zeren so lang das in ducht / das sie zwölff guldin verzert hetten.* In dem auf uns gekommenen niederländischen Druck fehlt die Entsprechung der Wörter *er schlug vnd hüw zů / vnd kocht den blinden vnd liess sie zeren.* Dass die Verderbnis erst in ihm eingetreten ist, lehrt der »Ulenspiegle», wo es heisst: *bien mes amys ie vous feray bonne chiere / et achepta viande laquelle fist apoincter et leur fist faire bonne chiere iusques a tant que largent estoit despendu.* Er enthält also noch die Angabe *et achepta viande laquelle fist apoincter et leur fist faire bonne chiere.* Von den Wörtern *goet chiere doen* ist das Auge des jüngeren Setzers auf die gleichlautenden Wörter der nächsten Zeile abgeirrt. Herzustellen war: *Wel, mijn vrienden, ick sal u goet chiere doen, ende hi kochte spise ende bereidese ende dede hem goet chiere doen, tot dattet ghelt verteert was.*

Dass der überkommene Druck nicht die älteste niederländische Ausgabe sei, vermuten auch die Herausgeber. Die Lesarten des »Howlglas» zeigen ihnen, dass es sich bei ihm vielmehr um eine Redaktion handelt, »waarin heel wat wijzingen zijn ingeslopen». Eine klare Vorstellung vom Verhältnis der verschiedenen Uebersetzungen zueinander und zum niederdeutschen Urdruck haben sie jedoch nicht, und ihre Aus-

führungen über das deutsche und das niederländische Volksbuch gehören zum Schwächsten in ihrer Ausgabe. Hier rächt sich, dass sie die vorliegende Literatur nur unzureichend benutzt haben. Stand ihnen auch mein Aufsatz »Die Vorlage des französischen 'Ulenspiegle' von 1532» noch nicht zur Verfügung, da er erst Ende 1948 erschien, so hätten sie doch meine 1943 und 1945 veröffentlichten Abhandlungen »Zur Ueberlieferung des 'Ulenspegel'» und »Die polnischen Ulenspiegelübersetzungen des 16.—18. Jahrhunderts»[1] heranziehen müssen. Von meinen Untersuchungen über den »Ulenspegel» haben sie lediglich meinen 1933 gedruckten Aufsatz »Ulenspeigel»[2] benutzt, der sich mit dem Namen des Schalksnarren beschäftigt.

Im ersten Abschnitt ihrer Einleitung unterscheiden die Herausgeber folgende Vorstufen des Strassburger Drucks von 1515:

1) 1483: Erste niederdeutsche, möglicherweise in Versen geschriebene und wahrscheinlich nur handschriftlich verbreitete Fassung mit der Jahreszahl *1483* im Prolog.
2) Kurz vor 1500: Vielleicht vom gleichen Verfasser herrührende, aber wohl schon gedruckte endgültige niederdeutsche Redaktion, die möglicherweise auch noch in Versen geschrieben, aber wesentlich um Historien aus literarischen Quellen wie dem Pfaffen Amis und dem Pfaffen von dem Kalenberg sowie auch um Anspielungen auf lebende Persönlichkeiten wie den Abt Arnold Papenmeier vermehrt war und wahrscheinlich nicht nur schon die meisten Historien der beiden Strassburger Drucke von 1515 und 1519, sondern bereits auch die acht Zusatzhistorien der Strassburger Drucke von 1531 und 1539, der Kölner Drucke Servais Kruffters und Jan von Achs sowie der Erfurter Ausgabe von 1532, noch nicht aber die in den beiden Kölner Drucken vorkommende zweite Historie enthielt.
3) 1500: Gedruckte hochdeutsche Übersetzung, die alle Historien umfasste und möglicherweise auf dem Titelblatt die dann im Strassburger Druck von 1539 und im Kölner Druck Jan von Achs bewahrte Angabe enthielt, dass sie aus dem Sächsischen übertragen worden sei.
4) Zwischen 1500 und 1515: Ziemlich verderbter hochdeutscher Druck, der unter dem Einfluss des Kolophons in der Vorrede die Jahreszahl *1483* durch *1500* ersetzte und acht Historien fortliess.

Dass im Strassburger Druck von 1519 mehrere falsche Lesarten, insonderheit auch Orts- und Personennamen verbessert worden sind, erklären sie durch die Annahme, dass der Drucker

[1] Z.f. slav. Phil. XIX S. 7 ff.
[2] Nd. Jb. LVIII/LIX S. 104 ff.

neben der Ausgabe von 1515 den hochdeutschen Erstdruck von 1500 herangezogen habe.

Die auf deutschem Boden zuerst im Kölner Druck Servais Kruffters begegnende 2. Historie der niederländischen Fassung halten die Herausgeber für eine dem »Dyalogus tusschen den wisen coninck Salomon ende Marcolphus» entnommene Zutat des Uebersetzers, der zunächst beabsichtigt haben soll, seine Vorlage zu erweitern, dann aber aus Furcht, dass das Buch zu umfangreich werden würde, »liever verder een aantal hoofdstukken wegliet». Dabei soll er vor allem Parallelgeschichten ausgemerzt und, da ihn das niedersächsische Lokalkolorit nicht interessierte, verschiedene Hinweise auf Orte und Personen getilgt haben.

Die Annahme, dass der »Ulenspieghel» auf den endgültigen niederdeutschen Druck zurückgehe, halten die Herausgeber für unhaltbar. »Dan zouden», meinen sie, »de verschillen met S_1 en S_2[1] groter zijn, te meer daar de mogelijkheid bestaat dat de Ndd. Ulenspieghel in verzen was». Namentlich werden sie sich gegen Brie, der sowohl den »Ulenspieghel» als auch den »Howleglas» aus einer niederdeutschen Vorlage ableiten wollte. Sie erkennen zwar an, dass die englische Uebertragung gegenüber der niederländischen mehrfach mit den beiden ältesten Strassburger Drucken übereinstimme und selbst der französische Druck einige bessere Lesarten als der »Ulenspieghel» zu besitzen scheine, doch glauben sie, dass alles, was Brie geltend macht, »even goed toepasselijk is op een oudere, verloren Nederlandse text, die tot vorlage voor beide alsmede voor de Franse editie kan gedient hebben», zumal Jan van Doesborgh noch andere aus dem Niederländischen ins Englische übersetzte Werke gedruckt haben soll. Ihres Erachtens lässt sich der niederländische Text nur auf einen hochdeutschen Druck zurückführen. Da er jedoch bald zum Druck von 1515, bald zur Ausgabe von 1519 stimmt, halten sie es für unmöglich, ihn von einem von beiden abzuleiten. Als unmittelbare Vorlage setzten die daher den zweiten hochdeutschen Druck an. Sie erwägen sogar, dass der »Ulenspieghel», der »Howleglas» und vielleicht auch noch der »Ulenspiegle» etwa gleichzeitig von demselben Uebersetzer aus dem Hochdeutschen übertragen worden sein könnte. Wer dieser oder wenigstens der Urheber des niederländischen Volksbuches war, wissen sie nicht, doch

[1] Die Strassburger Drucke von 1515 und 1519.

ragen sie, ob nicht das sich aus den Anfangsbuchstaben der letzten Wörter in den Versen 2—6 des Epitaphiums ergebende Akrostichon Heens möglicherweise seinen Name nenne.

Gegenüber solchen Erwägungen habe ich den Nachweis erbringen können, dass die durch die niederländische und die englische Uebertragung vorausgesetzte niederdeutsche Fassung, die Brie noch für eine an Zahl der Historien und Länge des Inhalts verkürzte und selbst schon stark verderbte Ausgabe hielt, der verlorene Urtext war, während die umfangreichere hochdeutsche Fassung auf einer vermehrten Lübecker Bearbeitung beruht. Damit erweist sich auch der Historienbestand des »Ulenspieghel» und des »Ulenspiegle» einerseits sowie des »Howleglas» anderseits als ursprünglich. Die an zweiter Stelle stehende Historie ist kein Zusatz des niederländischen Übersetzers, sondern gehörte bereits dem Urtext an. Sie ist dann in der hochdeutschen Uebersetzung oder auch schon in der Lübecker Bearbeitung ausgefallen. Der Uebersetzer des »Ulenspieghel» hat seine Vorlage also weder ergänzt, noch verkürzt. Die Parallelgeschichten sind nicht getilgt, sondern später hinzugefügt worden. Ebenso sind die Anspielungen auf verschiedene Orte und Personen erst in der Lübecker Bearbeitung hinzugekommen. Der Einwand der Herausgeber, dass der Unterschied zwischen dem »Ulenspieghel» und den Strassburger Drucken von 1515 und 1519 grösser sein müsste, wenn jener auf eine niederdeutsche Vorlage zurückginge, ist eine petitio principii. Abgesehen davon, dass erhebliche Abweichungen zwischen beiden Fassungen bestehen, kann das Ausmass der Verschiedenheit nicht postuliert, sondern nur festgestellt werden. Den unglücklichen Gedanken Karl Goedekes [1], dass der niederdeutsche »Ulenspegel» in Reimen abgefasst gewesen sei, den Walther durch seine im einzelnen vielfach zweifelhaften Ausführungen über »Reimverse» im Volksbuch keineswegs stützen wollte, hätten die Herausgeber nicht wieder aufgreifen sollen. Er darf längst als abgetan gelten. Bereits Edward Schröder hat im Geleitwort zu seiner Faksimileausgabe des Strassburger Drucks von 1515 mit Recht betont, dass der niederdeutsche Urdruck ein Prosatext, nicht aber in Reimen geschrieben war. »Bei der sichtbaren Unbeholfenheit des Bearbeiters gegenüber der fremden Sprachform», bemerkt er treffend, »müssten deren besonders im Eingang auf jeder Seite

[1] Arch. f. Littgesch. 10, 1881, S. 1 ff.

zu finden sein — der ausgesprochene behagliche Prosastil der Geschichten macht die Annahme aber unter allen Umständen unmöglich». Auch die Behauptung, dass die von Brie aufgewiesenen Uebereinstimmungen zwischen dem »Howleglas» und den Strassburger Drucken von 1515 und 1519 sich auch durch die Annahme einer verlorenen niederländischen Urfassung verstehen liessen, lässt sich nicht aufrecht erhalten. Wie wir bereits hervorgehoben haben, gab es zwar einen älteren niederländischen Druck, auf dem der »Ulenspiegle» von 1532 und teilweise auch der Kölner Druck Servais Kruffters beruht, doch habe ich in meinem Aufsatz »Die Vorlage des französischen 'Ulenspiegle' von 1532» zeigen können, dass die erschlossene Erstausgabe des »Ulenspieghel» die Aufstellungen in meiner Abhandlung »Zur Überlieferung des 'Ulenspegel'» nicht im geringsten erschüttert. Sie kann keineswegs als Vorlage des »Howleglas» gelten, da fast sämtliche von Brie beigebrachten Belege unangetastet bleiben und diese noch unschwer vermehrt werden können. Ein Hinweis auf eine hochdeutsche Vorlage des »Ulenspieghel» wäre gegeben, wenn die Herausgeber auf S. 5 Z. 23 ff. in dem Satz *Neen, seyde Ulespiegel, dat en ghelijct mijnen woorden niet want en arm man die niet teten en heeft die vastet dan sinter Claes ende als hi teten heeft dan ist met hem sinte Martinus avent, so ist met u ooc lieve moeder* die Wörter *ist met hem* richtig beurteilen würden. Sie merken dazu an: »verkeerde vertaling van Duits *iszt er* eet hij; de betekenis is: wie op het feest van Sint Martinus (11 November — helper der armen) goed gegeten heeft, kan dan wel wat vasten (nml. tot en met 13 November, feestdag van H. Paus Nicolaas I, bekend om zijn streng vasten» und verweisen ausserdem auf den Schlusssatz der folgenden Historie, wo Ulenspieghel, der für seine Mutter Brot besorgt hat, sagt: *Eet nu als ghijt hebt, ende vastet als ghijs niet en hebt.* Die Veranlassung zu dieser Ansicht bot offenbar der Strassburger Druck von 1515, wo es zunächst heisst: *Aber ein arman der nit zů essen hat der vast wol sant. Niklausen vnd wan er etwas hat / so iβt er mit sant Martinus abent, also essen wir auch* und dann: *sehin vnd iβ die weil du etwas hast / vnd fast mit sant Niclausen wenn du nit hast.* Im »Ulenspieghel» entspricht an der zweiten Stelle: *Eet nu als ghijt hebt, ende vastet als ghis niet en hebt.* Vergleichen wir jedoch die verschiedenen Lesarten, so erkennen wir, dass das Missverständnis nicht dem niederländischen, sondern dem hochdeutschen Übersetzer unterlaufen ist. Er hat seine Vor-

lage falsch verstanden und *ist* »ist es» als *iβt* aufgefasst. Auf den ursprünglichen Text weist noch das *mit*, das er folgerichtig hätte streichen müssen. Im Gegensatz zur folgenden Historie, die im übrigen für die Erklärung nichts hergibt, hat es hier keinen Platz. Ein Zweifel ist umso weniger möglich, als der hochdeutsche Uebersetzer auch im nächsten Satz *ist* fälschlich als *iβt* verstanden hat. Hier bot seine Vorlage in Übereinstimmung mit dem niederländischen Text offenbar *so ist mit juk ook, leve moder*, was er etwas frei durch *also essen wir auch* wiedergab. An dieser Stelle wird besonders deutlich, dass der »Ulenspieghel» das Ursprüngliche bewahrt hat.

Erwähnen will ich noch, dass die im Strassburger Druck von 1531 hervortretende Jahreszahl *1483* ebensowenig Gewähr hat wie die Angabe *newlich auss Sachsischer sprach auff gut Hochdeutsch verdolmetscht* im Strassburger Druck von 1539, der ebenfalls *1483* statt *1500* bietet. Auch Edward Schröder spricht in seinem Aufsatz »Ein unbekannter Eulenspiegel-Druck»[1] mit Recht von der »Jahreszahl '1483', welche das zweifellos richtige 1500 am Eingang der Vorrede vorübergehend verdrängt hat». Wie wenig die Herausgeber imstande waren, in solchen Fällen zwischen Echtem und Unechtem zu scheiden, ersehen wir ja auch daran, dass sie sogar die Zusatzhistorien der jüngeren hochdeutschen Drucke schon ihrer endgültigen niederdeutschen Ausgabe zuerkennen wollen.

An die Stelle der ersten niederdeutschen Fassung von 1483 und der endgültigen niederdeutschen Redaktion von kurz vor 1500 treten somit der niederdeutsche Urdruck von 1500 und die Lübecker Bearbeitung, die ich spätestens 1508 ansetze. Damit entfällt aber die hochdeutsche Uebersetzung von 1500, und ebensowenig wie sie ist der zwischen 1500 und 1515 datierte Druck zu erhärten. Zwar hat auch Edward Schröder nach dem Vorgange Wilhelm Scherers[2] noch mit einem älteren Strassburger Druck von 1510—1512 gerechnet, doch ohne hinreichenden Grund. Allerdings haben die Drucke von 1515 und 1519 selbständig niederdeutsche Spuren bewahrt und getilgt und selbständig strassburgische Wörter und Wendungen neu eingefügt und hat der Druck von 1519 den älteren nach einer ihm vorausliegenden Fassung verbessert, doch muss diese gerade

---

[1] Z. f. d. A. 70, 1933, S. 273 ff.

[2] Die Anfänge des deutschen Prosaromans und Jörg Wickram von Colmar. Eine Kritik (= Q. u. F. XXI), 1877. S. 27 ff., 78 ff.

deswegen noch als eine niederdeutsche Ausgabe angesprochen werden.

Die von den Herausgebern erwogene Möglichkeit, dass die niederländische, die englische und die französische Übersetzung auf denselben Urheber zurückgehen könnten, scheidet bei der völligen Verschiedenheit der Darstellungsweise im »Ulenspieghel» einerseits und im »Howleglas» anderseits sowie den wiederholten Missverständnissen in der englischen und der französischen Fassung aus. Auch der Einfall, dass das angebliche Akrostichon *Heens*, das den ersten Vers des Epitaphiums unberücksichtgit lässt, den Namen des Übersetzers nennen könnte, bedarf keiner weiteren Widerlegung.

Zum Abschnitt »De historische Ulenspieghel» habe ich nur noch wenig zu bemerken. Die Behauptung, dass der Möllner Grabstein ausserhalb des Volksbuches zuerst um 1565 von Johannes Lithodius erwähnt werde, übersieht, dass ihn schon 1536 der Wismarer Stadtsekretär Magister Jordan Höppener in einem Bericht über eine Tagesfahrt hervorhebt.[1] Dass ich den Herausgebern nicht beipflichten kann, wenn sie sich wieder einer sinnbildlichen Auffassung des Namens *Ulenspegel* zuneigen, ergibt sich aus meinem Aufsatz »Ulenspeigel». Dagegen treffe ich mit ihnen in der Erklärung der auffälligen Angabe in Historie 96 der Strassburger Drucke von 1515 und 1519 zusammen, dass das Grab des Schalksnarren sich in Lüneburg befinde. Wie sie führe ich *Lüneburg* auf *Lauenburg* bzw. *Louenborch* zurück. Die Einritzung auf einem Ziegelstein der Marienkirche zu Wismar hätten sie nicht wieder als »het oudste monument» Ulenspegels heranziehen sollen. Sie hat mit ihm nichts zu tun.

Die Zusammenstellungen im vierten Abschnitt hätten wie die Bibliographie leicht vermehrt werden können. Es ist aber müssig, darüber mit den Herausgebern zu rechten, da sie ja nur einen Ueberblick geben wollten. Zum Schluss will ich deshalb nur noch einige Druckfehler in der Einleitung berichtigen. S. XII Z. 22 ist S_4 statt S_3 zu lesen. S. XXI Anm. 1 ist mein Name verdruckt. S. XXIX Z. 5 v.u. steht *Verschofen* statt *Vershofen*, S. XXXI Z. 5 *Gerhard Hauptmann* statt *Gerhart Hauptmann*. In der Bibliographie ist *Drie* in *Brie* zu verbessern.

Willy Krogmann

[1] Eine Zusammenstellung aller wesentlichen Zeugnisse über den Möllner Grabstein bietet mein Buch »Eulenspiegels Grabstein», 1950.

NOCHMALS FINN. *TURKU*, RUSS. *TORG* USW.

In den Neuphilologischen Mitteilungen 50: 99—103 hat der erst kürzlich verstorbene Prof. G. J. Ramstedt das russ. Wort *torg* 'Handel, Feilschen, Marktplatz' usw. von dem mongolisch-türkischen *torqa*, *torgu* 'Seide' hergeleitet, weil die Seide ein wichtiger Handelsartikel von Asien nach Europa im Mittelalter gewesen ist. Als Vermittler des Wortes ins Russische soll der berühmte türkische Handelsstaat Wolga-Bolgarien gewesen sein. Von den Russen wäre das Wort in die ostseefinnischen und skandinavischen Sprachen eingedrungen. Denselben Weg hätte auch russ. Wort *tovar* (> finn. *tavara*; < türk.) gemacht.

Ich bin froh, dass mein verehrter Lehrer auch sprachliche Beziehungen zwischen Wolga-Bolgarien und den nordischen Sprachen anerkannte, weil sowohl die geschichtlichen als die archäologischen Fakta genug über diese Beziehungen sprechen. Nur der Weg ist m.E. nicht richtig. Die Russen waren ja in der Blütezeit des Wolga-bolgarischen Reiches mit diesem in keiner direkten Verbindung, dagegen die Ostsee-Finnen (Vis = Vepsä) und die Skandinavier (die Waräger). Darüber habe ich schon früher geschrieben und auch die sprachlichen Berührungen besprochen, die freilich spärlich sind, da die Verbindung nur einige drei Jahrhunderte dauerte (ung. 700—1000 Jh. n. Chr.). Vgl. FUF 29: 190—201 »Der Wolga-bolgarische Einfluss im Westen im Lichte der Wortgeschichte», u.a. das finn. Wort *humala* 'Hopfen', aschw. *hum(e)li* > russ. *chmělj*, alles aus alttürk. *kumlak* > lautgesetzlich tschuwassisch (die Sprache der Nachkommen der Wolga-Bolgaren) *χâmla*; tschuw. *sim* > finn. 'Met'; Virittäjä 1947: 355—7 tschuw. *piɢɛ* 'Dame' (< tü. **begkej*) > finn. *piika* 'Mädchen', schw. *piga* usw.

Auch die Etymologie der russ.-finn.-skandinavischen Wortes *torg* usw. ist m.E. nicht nachweisbar. Obgleich die Seide historisch wirklich ein Handelsartikel von Osten nach Westen war,

ist kein Beweis dafür vorhanden, dass mong.-türk. *torka* irgendwo auch den Marktplatz bedeutet hätte.

Falls das skand.-finn.-slavische Wort in der Tat östlichen Ursprungs ist, habe ich eine ganz andere Etymologie vorzuschlagen. Vom türk. Verbalstamm *tur* 'stehen' ist ein Verbalnomen alttürk. *turku, turγu* festgestellt worden, dessen Bedeutung (urspr. 'das Stehen, das Stehenbleiben') schon bei Mahmūd-al-Kāšγarī (11. Jh.) in *turγu jir* 'Aufenthaltsort' ist (*jir* heisst 'Land, Platz') und noch im Jakutischen die lautgesetzliche Entsprechung *turū sir* 'fester Wohnplatz'. Andere Ableitungen sind teleutisch *turū* < **turuγ* 'das Stehen, der Standort, der Wohnsitz eines Volkes', alttürk. uigurisch *turuk* 'Standort, Wohnort', tschagataisch 'Ansiedlung'.

Ich fasse die Sache so auf, dass das altbolg. **turγu* durch die Waräger entlehnt worden ist und diese das Wort in die slavischen Sprachen verbreitet haben (wie oben *humeli* > *chmělj* usw.). Später haben die russischen Nowgoroder sicher Handelsansiedlungen in SW-Finnland besessen, und so hat auch die alte Hauptstadt Finnlands *Turku* (wie auch das Appellativum *turku* 'Handelsplatz') ihren Namen erhalten. Vgl. auch den Dorfnamen *Paastakunta* nahe zu Turku (Åbo), wo *paasta* < russ. **pogostŭ*, dessen urspr. Bedeutung etwa 'Standlager, Lagerplatz' ist < *pogostitĭ* 'wo einkehren, sich aufhalten'. Dieses Wort hat Prof. L. Posti eingehend in Kalevalaseuran vuosikirja 30: 128—135 behandelt.

Etwas Schwierigkeiten hinsichtlich der Etymologie von russ. *torg* bietet die lett. Form *ti'rgus* 'Markt, Jahrmarkt, Marktplatz; Zank' (vgl. Mikkola, Berührungen 170). Vielleicht von dem livischen gleichbedeutenden *tę̄rɢ, tī̆rɢ, tūr̆ɢ* beeinflusst (litauisch dagegen *tur̃gus*).

Martti Räsänen

MITTELNIEDERLÄNDISCHES IM PROSA-LANCELOT I

Als ich seinerzeit den Prosa-Lancelot I[1] unter gleichzeitiger Berücksichtigung des afrz. Textes[2] durchging, um die in diesem mhd. höfischen Roman auftretenden frz. Wörter zu sammeln, machte ich die Beobachtung, dass der nach der spätmittelalterlichen Heidelberger Pergamenthandschrift pal. germ. 147 (P) redigierte Text von mndl. Spracheigentümlichkeiten geradezu wimmelte. Eine von mir kurz danach im Herbst 1950 unternommene genaue Untersuchung der gesammelten frz. Wörter überzeugte mich dann, dass der deutschen Übersetzung eine mndl. Version des Lancelotromans als Vorlage gedient haben muss. Um diese meine These nicht nur auf die schmale Basis der Fremdwörterforschung zu gründen, habe ich den Lancelottext nochmals im Frühjahr und Sommer dieses Jahres einer eingehenden Untersuchung unterzogen, um möglichst alle mndl. Eigentümlichkeiten dieses Textes ausfindig zu machen. Die Ergebnisse dieser Untersuchung haben nun meine früheren Beobachtungen vollauf bestätigt. Es besteht m.E. kein Zweifel, dass die durch das Amorbacher Fragment (A), durch die Heidelberger Hss. (P und p) und durch die anderen mit diesen verwandten Hss. vertretene Version des mhd. Lancelotromans aus dem Mndl. übersetzt worden ist; der Übersetzer muss ein Deutscher gewesen sein, der seine mndl. Vorlage bei weitem nicht immer richtig verstanden hat und der bei der Übersetzung den afrz. Originaltext nicht konsultiert hat, ja, nach allem zu schliessen, das Französische nicht verstanden hat.

Diese meine Behauptungen stehen jedoch zu dem, was der

---

[1] Lancelot nach der Heidelberger Pergamenthandschrift pal. germ. 147, I, hg. von Reinhold Kluge. Akademie-Verlag, Berlin 1948.

[2] The Vulgate Version of the Arthurian Romances ed. from manuscripts in the British Museum by H. Oskar Sommer, III—IV, Washington, The Carnegie Institution, 1910—1911.

Herausgeber des Lancelotromans, R. Kluge, in der Einleitung zu seiner Textausgabe über das Zustandekommen der mhd. Lancelotübersetzung sagt, durchaus im Widerspruch. Nach ihm (S. LIII) »ist der deutsche Prosaroman von Lancelot eine direkte Übersetzung des Lancelot-Gral-corpus im Zyklus altfranzösischer Artusromane, . . .« Kluge drückt sich noch genauer aus, indem er sagt (S. LXI), »dass der deutsche Übersetzer . . . einer dem Ms. fr. 768 nahestehenden Handschrift gefolgt ist». Obgleich Kluge bemerkt hat (S. LII), dass »niederdeutsche oder niederländische Wort- und Formenanklänge . . . den oberdeutschen Textbestand der Handschrift P auf Schritt und Tritt zu durchbrechen scheinen», und meint, dass »die Berührung des niederländischen Zweiges [vertreten durch die Rotterdamer Bruchstücke (R)] in einer Vorstufe mit dem zeitlich nahestehenden niederdeutschen Fragment der Hs. M im Bereich der Möglichkeit liegt, wenn man sich den Weg des Prosa-Lancelot aus dem Altfranzösischen ins Oberdeutsche durch flämische Vermittlung und rheinaufwärts vorzustellen geneigt ist», so zeigt der Apparat seiner Textausgabe doch, dass er kein einziges Mal auf den Gedanken gekommen ist, auch die augenfälligsten Eigenheiten obenerwähnter Art durch Heranziehung des Mndl. zu erklären. Zwar ist die von mir angenommene mndl. Vorlage der mhd. Übersetzung nicht erhalten, denn die obenerwähnten Rotterdamer Bruchstücke, die zudem das hier in Frage stehende erste Drittel des Lancelotromans nicht angehen, stammen erst aus dem 2. Viertel des 14. Jhs. (vgl. Kluge, S. LI), während die älteste mhd. Hs. A um 1225 und die zweitälteste, die mnd. Hs. M, der aber nach Behaghel (Germ. 23, 441—444) eine obd. Hs. als Vorlage gedient hat (vgl. oben Kluges Meinung), auch noch im 13. Jh. entstanden sein soll (vgl. Kluge S. XXIV und XXVI); aber die Fragmente R beweisen doch, dass eine mndl. Übersetzung des afrz. Prosa-Lancelot existiert haben muss, und es ist m.E. nicht allzu gewagt, die mndl. Urfassung in die 1. Hälfte des 13. Jhs. — natürlich vor die Entstehungszeit des mhd. Archetyps — zu

verlegen. Stammen doch nach J. L. Walch (Nieuw Handboek der Nederl. Letterk. Gesch.², S. 100) auch die mndl. gereimten Bearbeitungen der afrz. Romane über Lancelot, Perceval und die anderen Helden des britischen Sagenkreises a l l e ungefähr aus der 1. Hälfte des 13. Jhs. Die Datierung der ältesten deutschen Hs. A (um 1225) passt auch mit der des afrz. Lancelotromans, der nur in jüngeren Hss. als diese deutsche überliefert ist, schlecht zusammen. Nach F. Lot (vgl. Kluge, S. LVIII) soll nämlich der afrz. Archetyp erst in den Jahren 1221—1225 entstanden sein. Falls dies richtig ist — und dagegen scheint Kluge nichts einzuwenden zu haben — muss nach ihm (S. LIX) »die deutsche Übersetzung und Niederschrift mit dem nur auf 5 Jahre berechneten Abfassungstempo der französischen Vorlage völlig Schritt gehalten haben». Obwohl dies auch für Kluge »ein kühner Gedanke» ist, will er (vgl. S. LXII) ihn doch nicht als einen wenig wahrscheinlichen abweisen. Meiner Ansicht nach ist die gleichzeitige Entstehung der mhd. Übersetzung mit dem afrz. Original völlig unmöglich. Eine von den beiden Datierungen muss verfehlt sein, und zwar, wie mir scheint, eher die obenerwähnte Lotsche des afrz. Romans.

Um den Leser von der Richtigkeit meiner Behauptungen über die direkte Vorlage der mhd. Lancelotübersetzung zu überzeugen, bringe ich hier einige Proben aus meiner Beweisführung. Dabei kennzeichne ich die Belegstellen in der Klugeschen Ausgabe durch Seiten- und Zeilenangabe, die in der Sommerschen Vulgat-Version durch Band-, Seiten- und Zeilenangabe.

»*Afolerde*» und »*assoliert*»

Zu Anfang des mhd. Lancelotromans begegnet uns der Satz: *Die ander frauw was des konigs dochter der geheissen was Afolerde* (29,3—4). Im afrz. Original steht an der entsprechenden Stelle: *Et lautre fu fille au roi mahaignie* [d.h. mahaignié] (handschriftl. Var. *Mahaingne, meheigne*) (III 29,4—5). Dem Worte *Afolerde* hat Kluge die Anmerkung hinzugefügt: »*Afolerde* auch *Asolerde*

zu lesen . . . vgl. *assoliert* S. 32, Z. 13» und in der Einleitung, S. LX, bemerkt: »eigentümlich aber berührt der aus keinem französischen Ms. erkennbare Name *Afolerde* im Sinne von *mahaignié* . . .» Nach Godefroy, Dict. de l'anc. langue fr. V 284—5, bedeutet das Verb *mehaignier, mahaignier* u.a. 'mutiler, blesser', das Subst. *mehaing, mahaing* 'mutilation, blessure', das Adj. *mehaigne, mahaigne* 'mutilé'; auch die Wendung *ne mort ne mehaing* kommt vor. Also muss wohl auch *Afolerde*, gleich *mahaignie* (*Mahaingne, meheigne*), etwa im Sinne von 'verkrüppelt, verstümmelt' gebraucht worden sein. Die oben zitierte Anmerkung zu *Afolerde* kann wohl nur so verstanden werden, dass der Herausgeber dieses Wort, da es »auch *Asolerde* zu lesen» ist, in irgendeinen Zusammenhang mit dem Partizip *assoliert* bringen möchte. Der Satz, in dem dieses Partizip auftritt, lautet: *Er wúst auch wol, kemen sie beide zuhauff, das ir eyner dot múst bliben oder sie beide, oder assoliert von irme libe beidersampt* (32,12—14) und bei Sommer: *et dautre part che seit il bien que li vns ou li autres nen puet passer sans mort ou sans meschief* (III 31,42—32,1). Für *assoliert* kann ich im Afrz. oder im Lat. kein Etymon finden, dessen Bedeutung zu dem obigen Satze passen würde, und bin der Ansicht, dass hier statt *assoliert affoliert* zu lesen ist. Zwar geht nirgends deutlich hervor, ob *assoliert* in der Hs. P mit langen Zeichen geschrieben ist, etwa *affoliert*, so dass es ebensogut *affoliert* gelesen werden könnte wie *Afolerde Asolerde*. Ist es aber darin mit zwei deutlichen s-Buchstaben geschrieben, so deutet dies darauf hin, dass es in der Vorlage dieser Hs. zwei Schriftzeichen aufwies, die gut als *-ss-* aufgefasst werden konnten. Hier sei erwähnt, das in der Hs. A das *ſ* dem darin alleinherrschenden langen *ſ* zum Verwechseln ähnlich ist, man vergleiche die Schreibung des Wortes *geſelleſcaft* darin, Rückseite, Z. 10 (Edw. Schröder, Fragment eines mhd. Prosaromans, ZDA 59, 162). Aus mehreren Gründen dieser Art möchte ich in der Hs. A den deutschen Archetyp sehen, vgl. dagegen Kluge, S. LIX—LX. Leider hat Kluge nicht angegeben, wie *Afolerde*

und *assoliert* in der Hs. p geschrieben sind, obgleich die fraglichen Textabschnitte nach ihm (S. XXXII) auch in dieser Hs. erhalten sind.

Nach Godefroy, o.c. I 145—6 (vgl. auch Tobler-Lommatzsch, Afrz. Wb. I 194—6), bedeutet afrz. *af(f)oler* u.a. 'blesser, mutiler' und *afoleure* 'blessure'; sie sind somit als synonyme Wörter mit afrz. *mehaignier* und *mehaing* zu betrachten. Ausserdem sind sie mitunter als eine Art Parallelwörter zu diesen gebraucht worden. Auch die Wendung *sans mort et sans affolure* ist bezeugt. Nach v. Wartburg, Frz. Etym. Wb. III 847—8, war das Verb *afoler* im Afrz. und Aprov. weit verbreitet, aber wohl auch schon damals wie heute (vgl. ALF, Karte 137) vornehmlich im Pikardischen und Wallonischen gang und gäbe, ebenso wie *affolure*, das nur in diesen Mundarten bezeugt ist. Daraus erklärt sich auch die frühe Einbürgerung des Verbs im Mndl., vgl. Salverda de Grave, De Franse Woorden S. 53 und 35. Verwijs und Verdam, Mnederl. Wb. I 222—3 (vgl. auch J. Verdam, Mnederl. Handwb. s.v.), bringen für *af(f)oleeren*, *affolieren* in der Bed. 'verwonden, verminken' mehrere Belege, von welchen ich hier zwei zitiere: *So wie gemene affolert, es schulden den heere V pont, ende den geaffolerden mensche V pont*; und *Des waren si jamerlike vertreden daer by ende geslagen ende geaffoleert*. Da dieses Verb im höfischen Mndl. gang und gäbe war, steht der Annahme nichts im Wege, dass afrz. *mahaignier*, das im Mndl. nicht bezeugt worden ist, in der mndl. Lancelotübersetzung eben durch *af(f)oleeren* wiedergegeben war. — Im Mnd. ist dieses Verb nicht bezeugt.

Es ist nicht möglich, *Afolerde* direkt aus dem Afrz. zu erklären, aber sowohl diese Wortform als auch *assoliert*, wenn wir es *affoliert* lesen, wozu uns m.E. die zu der Belegstelle einzig passende Bedeutung dieses afrz.-mndl. Verbs berechtigt, lassen sich ohne Schwierigkeiten aus dem Mndl. erklären: angesichts solcher mndl. Formen wie *den geaffolerden mensche* und *geaffoleert* lässt sich in *Afolerde* eine flektierte und in *affoliert* eine unflektierte Form des Part. Praet. von mndl.

af(f)oleeren, affolieren erkennen. Das Fehlen der Vorsilbe *ge-* braucht einen nicht zu verwundern, denn die Fremdwörter können sie im Mndl. ebensogut entbehren, vgl. van Helten, Mnederl. Spraakkunst, § 219 e (S. 288) und J. Franck, Mndl. Gr.², § 121 (S. 112). Das Auftreten von *affoliert* (geschr. *assoliert*) in dem Belegsatz 32,12—14 würde zwar im entsprechenden afrz. (III 31,42—32,1) eher *sans mehaing* 'ohne Verwundung, Verletzung' als *sans meschief* 'ohne Unglück, Schaden' voraussetzen; da aber der afrz. Satz auch sonst ziemlich frei übersetzt ist, kann wohl diese kleine Ungenauigkeit einen nicht wundern. Afrz. *Et lautre fu fille au roi mahaignie* könnte etwa folgendermassen in der mndl. Übersetzung gelautet haben: *Dander vrouwe was dochter van den coninc afolerde.* (Zur Form des Partizips hinter dem Subst. vgl. J. Franck, o.c. § 203.)

Wie könnten wir nun das Auftreten der rein mndl. Partizipialform *Afolerde* mitten im obd. Text erklären, wenn wir Kluges Behauptung, der Prosa-Lancelot sei direkt aus dem Afrz. übersetzt, aufrecht erhalten möchten? Wir müssten wohl annehmen, dass der Übersetzer ein geborener Niederländer war, der, obgleich er Deutsch konnte, doch hier und da ein in seiner Muttersprache übliches, aber im Deutschen völlig unbekanntes Wort verwendete. Aber wie wäre dann die Veränderung vom Epitheton ornans *... au roi mahaignie* im afrz. Satze zum Eigennamen *... des konigs ... der geheissen was Afolerde* im mhd. Satze zu erklären, da der Übersetzer doch den afrz. Satz verstanden haben muss? Und warum hätte er ausgerechnet in diesem Falle eine rein mndl. Form des Partizips gebraucht, eine Form, die seine deutschen Leser, den jetzigen Herausgeber des Lancelottextes nicht ausgenommen, unbedingt für einen Eigennamen halten mussten, da er doch anderswo in seiner Übersetzung unzählige Male regelrechte deutsche Partizipialformen zu bilden gewusst hat? Wie ersichtlich, stösst auch diese Annahme auf allzu grosse Schwierigkeiten, um glaubhaft zu sein.

Erklärt sich also alles nicht viel einfacher, wenn wir an-

nehmen, dass der Prosa-Lancelot aus dem Mndl. übersetzt worden ist, und zwar von einem Deutschen, der nicht einmal Ndl., geschweige denn Frz., gut verstanden hat? Es ist dann leicht begreiflich, dass dieser Übersetzer in dem oben rekonstruierten mndl. Satz das ihm unbekannte Wort *afolerde* für einen Eigennamen gehalten und deshalb unverändert abgeschrieben hat; nicht anders hat er auch an der zweiten Belegstelle dieses mndl. Verbs zu verfahren gewusst.

»*des abendes an dem montag*«

An einer Stelle des Lancelotromans, wo es sich um die Festsetzung des Tages für das nächste Turnier zwischen zwei Parteien handelt, heisst es: *myns herren gesinde wil den thorney zu einem lengeren ziel, das sol sin des abendes an dem montag* (201, 8—10) — *le maisnie monsignor le prendra encontre aus .ij. sil veulent a .j. plus lontain ior. Au lundi deuant les auens.* (III 181, 14—15). Die Zeitbestimmung *des abendes an dem montag* ist verglichen mit dem afrz. *Au lundi deuant les auens* 'am Montag vor dem Advent' völlig sinnlos. Diese sonderbare, fehlerhafte Übersetzung lässt sich m.E. nur duch die Annahme einer mndl. Vorlage des mhd. Lancelotromans erklären. Im Mndl. können nämlich *avent* m. 'Advent' und *avont* m. 'Abend' homonym sein, denn von *avont* kommt auch die Variante *avent* vor, vgl. Verwijs-Verdam, o.c. I 488 und 502—3. Der Übersetzer hat nun das im mndl. Text in dieser Zeitbestimmung auftretende Wort *avent* 'Advent' für *avent* = *avont* gehalten und auf Grund dieser falschen Deutung des Wortes die in den Textzusammenhang gar nicht passende Wendung *des abendes am montag* hingesetzt. Auf der lautlichen Ähnlichkeit von mnd. *avent* m. 'Abend' und *advente* m. f. (n.), von welchem die feminine Variante *auente* einmal bezeugt worden ist (vgl. Schiller-Lübben, Mnd. Wb. I 17 a), kann dieser Übersetzungsfehler m.E. nicht beruhen; denn obgleich manches, was mndl. ist, auch ebensogut mnd. sein könnte, ist m.E. aus kulturgeschicht-

lichen Gründen wenig wahrscheinlich, dass ein höfischer Riesenroman wie der Lancelot aus dem Afrz. bzw. aus dem Mndl. zuerst ins Mnd. und daraus erst ins Mhd. übersetzt worden wäre, wie Kluge (Einl. S. LIX) geneigt zu sein scheint anzunehmen.

Der oben behandelte Übersetzungsfehler zeigt m.E. deutlich, dass der Übersetzer nicht einen afrz. Text vor sich gehabt hat und dass er auch den mndl. Text nicht richtig verstanden hat, d.h. kein geborener Niederländer hat sein können.

»*keitunge*«

In dem Satze *da myn herre der konig die keitunge jungfrauwen in syn beschirmung nam* (308,20—21), der dem afrz. *que mesire li rois creanta a la damoisele chaitiue a garantir* (III 273,42—274, 1) entspricht, steht in den Hss. P und p die ungewöhnliche Form *keitunge* für afrz. *chaitiue* 'unglücklich, elend'. Die Tatsache, dass diese sonderbare Form in beiden Hss. auftritt, von welchen die jüngere p, trotz einiger gemeinsamen Fehler, nach Kluge (S. XXXIV) — und hier ist ihm wohl beizustimmen — doch nicht eine Abschrift der älteren P ist, sondern mit P auf eine gemeinsame Vorlage zurückgeht, weist darauf hin, dass schon in dieser Vorlage (= im deutschen Archetyp?) *keitunge* gestanden hat. Im Fragment A erscheint *u* nach Kluge (S. XXIV) stets als *v*, ausser in *vurwert* und *artusen*, nach Schröder, o.c. l.c., dazu noch in *kuninc* 5v und *kunic* 5r (nach Kluge aber *v*), sowie in *geturren* 6v und *vur* 6r. Es ist also gut möglich, dass in der Hs. A *keitvnge* gestanden hat, und dass diese Schreibung dem Übersetzer des Romans zur Last zu legen ist.

Mit *k* anlautende, auf die pikardische Lautgestalt des Adjektivs zurückgehende Formen *kativ(e)*, *keytibe* sind im Mhd. erst aus späterer Zeit bezeugt, und zwar ausschliesslich in Werken, in denen sie ohne Zweifel mndl. Herkunft sind (vgl. Suolahti, Der frz. Einfl. auf die deutsche Spr. im 13. Jh., Mém. de la

Société Néo-philologique de Helsingfors VIII, S. 121 und Rosenqvist, Der frz. Einfl. auf die mhd. Spr. in der 2. Hälfte des XIV. Jhs., ibid. XIV, S. 299). Auch im Mnd. ist *ke(i)tif*, *katif* bezeugt, und zwar »sehr häufig in Schriften, die aus dem Mniederl. entlehnt sind», wie sich Schiller und Lübben, o.c. II 459 b, ausdrücken. Im Mndl. lautet dieses Wort *keitijf*, flektiert *keitive*, vgl. Verwijs-Verdam, o.c. III 1278 ff. Die obige Form *keitunge* des Adjektivs, das nur dieses eine Mal im Prosa-Lancelot I vorkommt, kann ich nicht als Ergebnis irgendeiner spezifisch deutschen bzw. französischen bzw. niederländischen Lautentwicklung erklären und bin der Ansicht, dass sie verderbt ist, und zwar durch falsche Lesung der Vorlage der mhd. Lancelotübersetzung. Aber auch in diesem Falle kann afrz. (pikard.) *caitive* bzw. mndl.-mnd. *keitive* nicht der Ausgangspunkt sein. Denn auch wenn das afrz. bzw. mndl.-mnd. *v*, geschrieben *u*, fälschlich für *n* gehalten worden wäre, wofür die Eigennamen im mhd. Prosa-Lancelot Beispiele genug liefern können (vgl. Kluge, S. LXVII), bleibt doch das *g* gänzlich und dazu noch ein Teil der Buchstabengruppe *un* der obigen Form unerklärt. Im Mndl. kommt aber von dem Adjektiv *keitijf* auch eine gleichbedeutende Ableitung *keitivich*, flektiert *keitivige* vor (s. Verwijs-Verdam, o.c. III 1284).[1] Nur wenn wir annehmen, dass diese mndl. Ableitung *keitivige* in der Vorlage der mhd. Lancelotübersetzung gestanden hat, und zwar etwa folgenderweise geschrieben: **keitiuige**, lässt sich die sonderbare Form in den Hss. P und p erklären. Der Übersetzer hat dann dieses ihm unbekannte Wort ebensogut **keitunge** lesen können, weil in den Hss. aus dem 13. Jh. auch *v* oft gleich *u* geschrieben ist, der Unterschied zwischen *u* und *n*, wenn überhaupt merkbar, ein ganz minimaler sein kann und

[1] Auch Schiller und Lübben, o.c. II 459b, bringen einen eher mndl. als mnd. Beleg für dieses Wort aus »Sp. d. kerst. gel.», f. 110 [= »Spyeghel der kersten ghelove» (Antw. by M.v. d. Goes, 1482)? oder »Eyn speyghel des cristen ghelouen» von Ludolf von Göttingen (1472)?].

die Punkte oder Striche auf den i-Buchstaben ausserdem oft fehlen oder in alten, viel benutzten Hss. mit der Zeit unsichtbar geworden sind. Somit setzt auch die fehlerhafte Schreibung *keitunge* eine mndl. Vorlage des mhd. Prosa-Lancelot voraus.

»*das seln*»

Im Satze: *Der konig stach yn durch das seln, so das das ysen durch ging* (199,3) — *Et li rois fiert lui a descouert sor le hauberc entre le mamele & lespaule se li met le fer parmi* (III 179,20—21) wundert uns das sonderbare Wort *seln*, weil ein so lautendes oder ähnliches Neutrum weder im Mhd. noch im Mnd. bezeugt worden ist. Die Hs. p, die alle Eigenheiten der älteren Hs. P nicht mitmacht, sondern vom deutschen Standpunkte aus oft richtiger schreibt, »verbessert» auch hier und schreibt *den Seln*, wodurch der Satz aber um nichts sinnvoller wird. Denn es gibt zwar ein schwaches Maskulinum *sel*(*e*) sowohl im Mhd. als im Mnd., aber es bedeutet 'Seehund, Robbe', vgl. Lexer, Mhd. Handwb. II 863 und Schiller-Lübben, o.c. IV 179 a. Im Apparat hat Kluge dieser Stelle die Vermutung: »l. *die ahseln* ?» hinzugefügt, weil dergleichen hier, aus dem afrz. Text zu schliessen, gemeint sein könnte. Und fürwahr, hätte der Übersetzer des mhd. Prosa-Lancelot den Roman aus dem Afrz. übertragen, so hätte er sicher zu diesem Wort gegriffen und Kluges Konjektur wäre unnötig gewesen. Aber der mittelalterliche Übersetzer hatte den mndl. Text vor sich, und darin stand: *door dasseln*, das letzte Wort wahrscheinlich auf zwei Zeilen verteilt: *das-seln*, wodurch es ihm völlig unbegreiflich wurde. Und was er nicht verstand, das schrieb er ab, so gut es ging. Das haben wir ja oben schon feststellen können. — Für mndl. *assel*(*e*) f. 'schouder' bringen Verwijs und Verdam, o.c. I 477—8 zwei Belege, in denen das Wort mit inkliniertem Artikel erscheint: *op dassel; si keren dassel darwart.* Das oben rekonstruierte *dasseln* könnte eine Pluralform sein, aber weil mndl. *door* auch den Dativ regiert (vgl. Verwijs-Verdam, o.c. II 308—312), kann

es auch als eine Singularform aufgefasst werden; [über die Verallgemeinerung der Form *die* für den Dat. Sg. Fem. *dier*, *der* und die Inklination des tonlosen *die* (*de*), s. van Helten, o.c. § 353 (S. 452) und § 84 e (S. 127—8) und J. Franck, o.c. § 216 und § 22, 1; wegen des *-n* nicht Akk. Sg., vgl. van Helten, o.c. § 287 b (S. 366—7) und Opmerk. 2 (S. 368)]. Nach afrz. *entre le mamele & lespaule* zu beurteilen ist eben die Singularform gemeint; *door dasseln* würde dann heissen: 'durch die Achsel', mhd. *durch die ahsel(n)*, mnd. etwa *dor de assele*. — Das Verfahren des deutschen Übersetzers in diesem Falle wie in vielen anderen, auf die wir hier nicht näher eingehen können, zeugt von nicht besonders tiefer Kenntnis der Sprache, aus der er den Roman übertrug.

Schon aus den obigen Proben dürfte hervorgehen, dass der mhd. Lancelotübersetzung weder ein afrz. noch ein mnd., sondern ein mndl. Text zugrunde gelegen hat; ferner, dass der deutsche Übersetzer nur ganz oberflächliche Kenntnisse im Mndl. besass, weswegen seine Übersetzung mit mndl. Spracheigentümlichkeiten durchsetzt ist, die noch in den spätmittelalterlichen Hss. P und p erkennbar sind und eben jene mndl. Vorlage des mhd. Lancelotromans verraten. In einer akademischen Abhandlung, die in nächster Zukunft erscheinen wird, werde ich diese meine Ansicht über die Herkunft des mhd. Prosa-Lancelot ausführlicher begründen.

Pentti Tilvis

HUMOR AND TEMPO IN *THE TEMPEST*

The plot of Shakespeare's *Tempest* consists of three conspiracies: 1) that of Prospero to marry Miranda to Ferdinand by using the storm to bring them together and the log-carrying scene to make them fall in love; 2) that of Antonio and Sebastian to put the latter on the throne of Naples; and 3) that of Caliban and Stephano to kill Prospero and seize the govern-

ment of the island. The first of these conspiracies is beneficent, and forms the main plot with its happy ending; the second is wicked, and is finally frustrated by Prospero and Ariel; and the third is merely low comedy, and finally succumbs to Prospero's powers. All this makes for a sharp division of the characters into good and evil; and the exotic setting, so far from the work-a-day world of Shakespeare's London, also makes for exaggerated types rather than for realistic personalities in which the good and the bad are subtly combined. Prospero, Miranda, Gonzalo and Ferdinand, on a human plane appear as utterly good; and likewise Ariel on a supernatural, or alchemical, plane. On the other hand, Antonio, Sebastian and Stephano are depraved human beings until their forced conversion at the end; and Caliban is evil on a sub-human plane. In short, the characterization abandons realism for romance; and one might ask whether Shakespeare, in this land of make-believe to which he retires before breaking his staff to leave off play-making, still clings to the humoral psychology by which he made his characters convincing in his earlier, more realistic plays, and still follows the techniques of tempo by which he had integrated character with situation.

The present writer has previously tried to show that Shakespeare developed his characters in terms of the Galenic medico-psychology of the age; and indeed a playwright had no choice but to use the terminology and concepts known to his audience.[1] A series of more recent studies, furthermore, shows how he developed the use of tempo, apparent in the metrical slurrings, as an expression of humoral characterization: thus Othello's more rapid speech expresses the reaction of his choleric temper to jealousy[2]; Antony's tempo changes under the influence of

---

[1] J. W. Draper, *The Humors and Shakespeare's Characters*, Durham, N.C., 1945.

[2] J. W. Draper, »Patterns of Tempo and Humor in *Othello*», *Eng. Studies*, XXVIII, 65 *et seq.*

love or war or politics[1]; and Macbeth's instability[2] and Lear's madness[3] are expressed in the timing of their rhythms.[4] The present investigation, following the method of earlier studies, proposes to ascertain how far Shakespeare continued, even in the romantic comedy that closes his career, to rely on humoral theory in the depiction of his characters and to express these various humors in the contrasting rhythms and speeds of the different speakers.

The accompanying table shows the ratios of speed of each major character in the metrical lines of each scene in which he appears. The average for the whole comedy is 1: 3—, even faster than the turbulence of *King Lear*. The acts in order run: 1: 3 $^1/_2$ 1: 3—, 1: 2+, 1: 3— and 1: 2+. The play slows down somewhat toward the middle and toward the end: the fastest scene is the shipwreck that opens the action; and the three that follow are also rapid; the two slowest are Act III, Scene ii and Act V, with two faster scenes between. Thus the tempo, like the plot, starts with violence and ends with philosophic calm. One might expect the contrasting plots to show contrasting timings of their dialogue; but this does not seem to be the case: the Caliban-Trinculo-Stephano material includes the slowest scene in the play and also the next to the fastest, though the former is so largely prose that the tempo cannot be certainly computed; and, furthermore, the three fastest scenes are distributed between all three plots of the comedy. Some characters appear too little for ratios to be significant; and some, like Stephano, speak too much in prose

---

[1] Draper, »Speech-Tempo and Humor in Shakespeare's Antony« *Bull. Hist. Med.*, XX, 426 *et seq.*

[2] Draper, »Patterns of Humor and Tempo in *Macbeth*», *Neophil.*, XXXI, 202 *et seq.*

[3] Draper, »Patterns of Humor and Tempo in *King Lear*», *Bull. Hist. Med.*, XXI, 390 *et seq.*

[4] »Speech-Tempo in Act I of *Othello*», *W. Va. Phil. Papers*, V, 49 *et seq.*

Average 1 : 3 —	I, i 72 lines 1 : 11	i i 500 1 : 3 1/2	II, i 327 1 : 3 +	i i 195 1 : 4 1/2	II, i 96 1 : 2 +	i i 163 1 : 1 1/2	i i i 109 1 : 3 —	IV, i 267 1 : 3 —	V 1 : 3
Alonso 110 lines 1 : 1 +	prose 2		1 : 1 + 26				1 : 1 26		1 :
Sebastian 122 lines 1 : 3 +	0 : 3 4		1 : 3 + 98				1 : 3 12		1
Prospero 665 lines 1 : 3 1/4		1 : 4 — 339			1 : 6 10		0 : 9 15	1 : 2 1/2 98	1 : 1
Antonio 148 lines 1 : 3 1/2	0 : 4 8		1 : 3 1/2 + 126				1 : 3 — 12		1
Ferdinand 140 lines 1 : 2 +		1 : 2 + 45			1 : 2 59			1 : 3 — 23	1
Gonzalo 165 lines 1 : 3 —	1 : 3 22		1 : 3 1/2 90				1 : 2 + 28		1 :
Caliban 179 lines 1 : 3		1 : 4 + 30		1 : 3 + 55		1 : 1 + 66		1 : 12 20	
Miranda 142 lines 1 : 2		1 : 2 87			1 : 2 1/2 45			1 : 2 3	
Ariel 190 lines 1 : 6 —		1 : 8 1/2 87	1 : 1 11			0 : 1 4	1 : 3 1/2 30	0 : 12 29	

for the tempo of their lines to be commensurable, for the present method of computing tempo depends mainly on slur-rings made evident by the meter. The appended table, however, suggests that Alonso is the slowest speaker, with a ratio of 1: 1+ (i.e. slightly more evidence for fast than for slow speech); and Ariel is very much the fastest with a ratio of 1: 6— (i.e. almost six times as much evidence for fast as for slow speech). Such a contrast suggests that a survey of the humors and the tempos of the chief characters would seem to be in order.

Prospero is perhaps the most important and the most complex figure in the play: he rules the action; he appears as magician, as *pater familias*, and as statesman; and he speaks more than three times as many lines as any other character. Though the action of the piece covers but a few short hours, his whole life appears in retrospect: his days as a duke, immersed in natural philosophy, his exile to the island, his subjection of Caliban and lordship of his new domain, and finally the raising of the storm with which the play begins. His noble birth, his intellectual pursuits, and his gullibility, which made possible his brother's usurpation, all suggest the sanguine humor that would accord with his younger days[1]; but his years on the island have taught him prudence and restraint, and seem to have given him that ideal balance of humors that belonged to perfect physical and mental health.[2] He is a man like Horatio, whose blood and judgement are so well commingled that he can control his own destiny and therefore that of others. His tempo runs fast and smooth, as if he were quite sure of himself and of all contingencies — a general average of 1: 3—. In the first three acts, this speed is especially apparent for his ratios, scene by scene, run 1: 4—, 1: 6 and 0: 9, and his speech is especially rapid, as one might expect, when he assumes

---

[1] See *Humors and Shakespeare's Characters*, *ed. cit.*, Chap. II.
[2] *Ibid.*, 82.

choler because of Miranda's interest in Ferdinand. His average in the last two acts drops to about 1: $2\,{}^{1}/_{2}$, a change that may express his coming retirement from active life. The smooth current of his lines appears in his longer speeches. For example, his narrative of Miranda's early life (I, ii 66—151), with a few short interruptions by his daughter, contains seventy-five evidences of tempo, all but ten of which suggest rapidity: most of these ten are only moderately slow, and six of them occur in doublets so placed as to imply a gradual slowing down rather than *rubato* jerkiness. Prospero's forty lines that follow run slower, but still his speech is *legato* compared to Miranda's interspersed questions and exclamations. In Act III, Scene iii, moreover, Prospero's speech beginning, «Bravely . . .« might be diagramed (with F standing for an evidence of fast speech, S for slow, and | for a line without evidence of tempo): |FF|FF||F|FF. His speech that starts, «You do look . . .« (IV, i, 146—163) runs: SFF|S|FFF||F||FSFFF|, and shows only three evidences of slow tempo, most of them set off from indications of speed far enough so that the effect would be a gradual change of tempo rather than a sharp jerkiness. Prospero's speech, in short, is fast and seems *legato*; in fact, it is faster than that of anyone else in the play except the fairy Ariel; and the balanced character of Horatio in *Hamlet* likewise produces the fastest average tempo in the slow-moving dialogue of that tragedy.

Even Prospero's slower speech in the later acts, in which the proportion of evidences is more equal, seems to have a rather *legato* rhythm appropriate to his serenity when he has brought his life-work to a happy close. For example, his famous speech to Ferdinand in Act IV runs as follows, without violent contrast of tempo:

> You *do* look, my son, in a moved sort,
> As if you were dismay'd: be cheerful, sir.
> Our revels are now ended. These our actors,

As I foretold you, were all spir|its, and
Are melted into air, into thin air:
And, like the baseless fabric of this vision,

The cloud-capp'd towers, the gorgeous palaces,
The solemn temples, the great globe itself,
Yea, all which it inherit, shall dissolve,

And, like this unsubstantial pageant faded,
Leave not a rack behing. We are such stuff
As dreams are made on; and our little life

Is rounded with a sleep. Sir, I | am vex'd;
Bear with my weakness; my old brain is troubled;

Be not disturbed with my infirmity:

If yo be pleased retire into my cell,

And there repose: a turn or two I'll walk
To still my beating mind.

This passage diagrams, SSF|S|FFF||FS|SFSFFF; and its ratio of 1: 1 $^1/_2$ is much slower than Prospero's average. Perhaps this deliberation is for emphasis, and perhaps it arises from his contemplative mood. In short, Prospero's tempo seems to agree with his humor, character and situation.

Gonzalo appears also to represent the ideal balance of the humors: he is the perfect statesman-courtier of the Renaissance [1], who would, like Sir Thomas More, erect upon his island an ideal commonwealth modelled on the Golden Age. His tempo is almost as fast as Prospero's and is also *legato* in its flowing rhythms, though the prose passages, of course, cannot be counted. His speed, like Prospero's, somewhat declines toward the end of the play, perhaps because he too has reached the age to retire from active life. In the following passage,

---

[1] C. R. Sleeth, »Shakespeare's Counsellors of State«, *Rev. Anglo-Am.*, XIII, 97 *et seq.*

when he is awakened from an enchanted sleep, he is at first slow and puzzled, and then takes on his usual *legato* speed, quite certain of himself:

> Up | on mine honor, sir, I heard a humming,
> And that: a strange one too, which *did* awake me:
> I shaked you, sir, and cried: as mine eyes open'd,
> I saw their weapons drawn: — — there was a noise,
> That's verily. 'Tis best we stand up on our guard,
> (12 syllables)
> Or that we quit this place: let's draw our weapons.

Almost as fortunate as the perfect balance of the humors was the happy, sanguine temper, in which superfluity of blood gave health, beauty and an optimistic outlook. Most of Shakespeare's young men in love belong in this class; and Ferdinand, with his personal charm and his good looks, seems to be no exception. The dangers of the sanguine humor were gullibility, as exemplified in Duncan[1], and irregularity or ill-luck in love, as exemplified in Romeo[2]; and Ferdinand escapes both these pitfalls: indeed, he is even less subject to the buffettings of fate than the fortunate Orlando[3], who is wooed and won by a future duchess. His greatest hardships are a shipwreck that does not even spoil his clothes and a bit of healthy exercise carrying logs — for which Miranda supplies ample consolation. His tempo, like that of most sanguine characters, is about average speed and rather smooth, with little variation from scene to scene. Most of the evidence in his lines for fast and for slow is moderate; and his slurrings that imply greatest

---

[1] Draper, »The Gracious Duncan», *M. L. R.*, XXXVI, 495 *et seq.*

[2] Draper, »Shakespeares' 'Star-Crossed Lovers'», *R. E. S.*, XV, 16 *et seq.*

[3] Draper, »Shakespeare's Orlando Inamorato», *M. L. Q.*, II, 179 *et seq.*

speed are «harmony« and «diligent«, each in two syllables, when he tells Miranda of his love, and so might well be nervous and *rubato* in his speech. The passage (III, i, 37 *et seq.*) might be diagramed as follows: FFFFFFFFFFS|S||F. The seventh F stands for «harmony« and the eighth for «diligent«: the passage, therefore, seems to gather speed for four lines, to run very fast for twelve or fourteen syllables, and then retard to the emphatic «never« and «Did«. In short, his tempo seems to run, not in sharp jerks but in *legato* waves with little violence of contrast within his speeches; and this accords with his serene and happy humor.

Ariel, as his name suggests, is, according to some critics, a spirit of the alchemical element, air; many passages in the play support this theory. He says, «I and my fellows are ministers of Fate« against whom swords are as powerless as against water and air.[1] In the end, Prospero makes Ariel «free« to the «elements«.[2] The spirite is «delicate«, «dainty« and «tricksey« and «too delicate« to act the «earthy and abhorr'd commands« of Sycorax.[3] He is often invisible as air; he raises the storm, and flames on the ship as aerial fire. When he moves, he says, «I drink the air before me«[4] Prospero's powers, which he implements, are «airy charm«[5]; and Ariel does not like to do his master's service in water or in the earth.[6]

As a spirit of the air, his humor should be sanguine; and his light and happy nature agrees with this disposition. His tempo is by far the fastest in this very rapid play, as befits so volatile a spirit; but it varies considerably in some scenes. Alone with Prospero, he speaks in the extremely rapid time of 1: 8 $^1/_2$ or 0: 12; with Antonio and Sebastian, he falls to

---

[1] *The Tempest*, III, iii, 60 *et seq.*
[2] *Ibid.*, V, i, 317—318.
[3] *Ibid.*, I, ii, 272.
[4] *Ibid.*, V, i, 102.
[5] *Ibid.*, V, i, 54.
[6] *Ibid.*, V, i, 4.

1: 1; and, with Prospero and others, he strikes a compromise close to the play's average. All this suggests that his tempo, and presumably his corresponding humor, are governed by attending circumstances; and this implies a mercurial complexion, like that of Puck.[1] Moreover, he was not always sanguine and fortunate; for Prospero describes his years in the cloven tree as most unhappy. In short, though he seems sanguine in the play, especially in his master's dominating presence, his fundamental astral complexion would rather seem mercurial: at all events, like Cleopatra[2], he has a mood and a tempo that show infinite variety, even though his speech is generally too fast to show much *rubato* variation.

The action of the comedy seems to take place between two and six in the afternoon, a melancholy time of day that befits the sad uncertainty of the castaways. «On the sixth hour«[3], Ariel is freed from his servitude to Prospero, and all the troubles of the play are resolved in the phlegmatic evening, proper to rest and quiet after the storm and stress of the action. Since using judicial astrology in *Romeo and Juliet*, Shakespeare seems to have avoided it as a means of motivation in his plays; but, in the conclusion of *The Tempest*, he seems to revert to it. Prospero's art appropriately brings the comedy to its happy end just as the unlucky hours of the afternoon are over; and, if Ariel be conceived as the child or mercury, then he would be especially subject to changing astral influences; and his joy in his new freedom could hardly begin before the malefic power of saturn had passed away.

Alonso, King of Naples and father of the charming Ferdinand, seems to be phlegmatic. Neither the tempest nor the loss of his son move his to decisive action; and his deliberate tempo, averaging 1: 1 + and never fast, bears out this supposition.

---

[1] See *The Humors and Shakespeare's Characters*, *cit. sup.*, 88.
[2] *Ibid.*, 92—93.
[3] *The Tempest*, V, i, 4.

He is easily put to sleep, and so would have fallen a ready victim to the plot of Sebastian and Antonio, had it not been for the watchfulness of Prospero and Ariel. Thus his humor and his tempo seem to agree. Antonio and Sebastian, as bloody conspirators and would-be regicides, should be choleric under Mars; and Antonio is described as «dry . . . for sway«[1], and dryness and ambition go with choler. Their rapid tempo is not far from 1: 3, and their ultimate ill-luck agrees with this baleful humor.

Miranda, as the ideal maiden, should be phlegmatic; and, until the coming of Ferdinand stirred her placid nature, she probably was. Then she falls in love, and shows signs of choleric independence: she even dares to defy her father's orders; and she carries logs for Ferdinand. Thus her humor is perhaps not too consistent, and may well stem, not so much from Elizabethan realism, as from her magic-island environment.[2] In any case, her tempo, which averages 1: 2, expresses the placid phlegmatic humor which was the womanly ideal of the age. Early in the play before she falls in love, her average is 1: 1 $^1/_2$; but, on her meeting Ferdinand, it rises to 1: 3; and the love-scene in Act III is 1: 2 $^1/_2$. Apparently, passion warms her chill phlegmatic temper, and gives her for the nonce the independent spirit and the faster speech of Juliet's choler of the sun; and, toward the end of the play, her tempo lapses back to 1: 2. The speed of Miranda's speech, therefore, reflects both her inborn humor and the affecting situation in which she finds herself; and both her tempo and her humor appear to change under the stress of circumstance.

Caliban, like Ariel, seems to typify an alchemical element; but, quite opposite to the sanguine air-spirit, Caliban seems to represent earth, which was associated with the melancholy

---

[1] *Ibid.*, I, ii, 112.

[2] M. H. Sturgiss, »Shakespeare's Miranda«, *Sh. Bull.*, X, 26 *et seq.*

humor: he curses Prospero with «all infections« of «bogs, fens, flats«; Prospero calls him «thou earth«[1]; he crawls along the ground, the «Hag-seed« of an evil witch; he is so low in the sub-human scale that he takes the drunken Trinculo and Stephano for gods; and, in the end, he admits himself «a thrice-double ass«. As an earth-spirit, Caliban should be melancholy[2]; and, therefore, variable in tempo; and, indeed, his speed varies greatly 1: 1+ in Act III, Scene ii to 1: 12 in Act IV, without any apparent reason: in both of these scenes, he is plotting with Stephano and Trinculo against Prospero, and in both is hopeful of success. Unfortunately, however, for detailed study of his tempo, much of his part is in prose; and his longer speeches have a good many lines without evidence; but one occasionally finds violent and apparently uncalled for contrasts of tempo is close juxtaposition, as in the following:

> This isl‿and's mine, by Syco|rax my mother,
> Which thou tak‿est from me. When thou cam|est first,
> Thou strok‿edst me, and mad‿est much of me; | wouldst give me
> Water with berries in't . . .[3]

The slow tempo of *camest* in two syllables especially contrasts with *takest* and *strokedst*, each in one syllable, which come immediately before and after it; and these quick changes imply the jerky, *rubato* style of the melancholic humor. A few lines later appears a similar contrast of *wouldn't* and *I had*. Caliban's humor and tempo, in short, seem to agree in being melancholy, like his counterparts, the Witches in *Macbeth*.[4]

Indeed, the play runs the entire gamut of the humors;

---

[1] *The Tempest*, I, ii, 314.
[2] *The Humors and Shakespeare's Characters*, *cit. sup.*, 80.
[3] *The Tempest*, I, ii, 331 *et seq.*
[4] *The Humors and Shakespeare's Characters*, *cit. sup.*, 80.

and the tempo of each major character — omitting Trinculo and Stephano, who speak prose and whose tempo therefore cannot be computed — agrees on the whole with his humor, just as it does in *Othello*, *Macbeth* and *Lear*; and Shakespeare would seem to have continued to the end of his career the association of humor and tempo for the oral interpretation of his characters. The play also shows the influence of situation on tempo: the initial storm at sea is fittingly expressed in swift dialogue that runs 1: 11; Miranda's first flush of love is expressed in a quickened rhythm; and the happy conclusion of the comedy drops to a slower tempo, just as the major tragedies likewise move more slowly as the plot returns to the quiescence of daily life. The differences of tempo between character and character result in striking and theatrically effective contrasts in the dialogue of some scenes. In the second, for example, Prospero tells the story of the flight from Milan in long, fast speeches that run about 1: 4—, phrased in extended sentences; and Miranda interpolates here and there short, slower comments or questions. In the same scene, Ferdinand, when he enters, strikes a speed between that of Prospero and that of Miranda; and Ariel is even faster than Prospero. In Act II, Scene i, the slow tempo of the phlegmatic Alonso is in contrast with the others. In Act III, Scene i, the rapid Prospero, with a rate of 1: 6, again contrasts with Miranda and Ferdinand. In act IV, Caliban and Ariel are far more rapid than the others; and, in Act V, the rhytms of all the chief speakers, except Caliban, fall to a moderate pace to suggest the resolution of an ending that is happy for all but him. In short, the differing humors of the characters produce contrasts in the timing of the dialogue that are sure be effective on the stage.

West Virginia University

John W. Draper

»FOR ALL THE WORLD»

Swearing seems to be the heritage of man ever since the expulsion of Adam and Eve from Eden, despite all efforts towards polite speech and all moral reform leagues. What did it matter that medieval Churchmen condemned it: »thou schalt not swere by diverse lymes of Criste an-ydel (in ydel) as by herte and soule, by bones, woundes and his feet, ne by other lymes: for who so doth he despyseth and offendeth more Crist of hevene than dude the jewes that dyde Crist on the rode. Also, thou ne schalt nouȝt swere by none creatures, as by sonne, by mone, by wynde, ne by none other creature that God ordeynede . . .»[1] Another preacher states that even young children, »that can unnethe speke', use oaths.[2] The (false) reasons why people swear are classified in another tract[3]: 1) it is good to have God in mind and mention his name often; 2) it is a custom; 3) God is just and will not condemn one for a little oath; 4) people do not believe statements unless they are confirmed by oaths; 5) »I may swear, for God swore himself». The *Parson's Tale* (in Chaucer's *Canterbury Tales*; § 35) also condemns the habit: »For Cristes sake, ne swereth nat so sinfully, in dismembringe of Crist, by soule, herte, bones, and body. For certes, it semeth that ye thinke that the cursede Jewes ne dismembred nat y-nough the preciouse persone of Crist, but ye dismembre him more . . . Thanne semeth it, that men that sweren so horribly by his blessed name, that they despyse him more boldely than dide the cursede Jewes, or elles the devel, that trembleth whan he hereth his name.»

The asseveration Chaucer's Parson used: 'For Cristes sake' was, however, to become an oath, though a mild one. Chaucer himself states a prioress might swear, for in the Prologue she is

---

[1] G. R. Owst, *Literature and Pulpit in Medieval England.* Cambridge 1933. p. 415.

[2] Owst, loc. cit. 416; for further references, see ib. 417 ff.

[3] Owst, loc. cit. 419 f.

characterized by «Hir gretteste ooth was but by sëynt Loy.» 'by St. Loy' was consequently nothing to bother about; it belonged to the category of oaths a lady (even a nun) could use.

In *The South English Legendary* (EETS orig. ser. 87; ab. 1290) we find (p. 143, l. 1304) that the Earl of Arundel, in the Pope's presence, says, »Sires . . . for godes loue»; that St. Francis (p. 64, l. 354) says, »for goddes loue»; a man says to Archbishop Becket (p. 157, l. 1773), »for godesloue; Becket himself (p. 165, l. 2046) says, »Nai par deu, nouȝt a fote (will I flee)», and a gentleman present says then, »bi god, sire bischop»; St. Mary of Egypt to a monk (p. 267, l. 213), »Leoue fader . . . for godes loue»; St. Theophilus (p. 293, l. 174), »'A, Merci, merci, for godes loue': Theofle ofte seide»; St. Eustace (p. 401, l. 296; his wife and sons, on hearing that he was to be killed by the emperor), ». . . seiden huy wolden for godes loue: mid him deiȝe þere». Even in Purgatory (ib. p. 218, l. 618) pious souls are heard to utter, »A-godes half wend a-ȝen a-non.» 'A-godes name' is also found (ib. p. 415; St. John l. 438), said by a priest (ib. p. 423; All Souls' Day l. 106). St. John the Evangelist is heard to appeal to the Lord (ib. 410; l. 281), »haue reuþe of him, ich bidde þe: for Iesues woundes fiue.»

Hotspur reproaches his wife for using too mild swear-words. *Shakespeare, I H IV.* III 1.236: (Hot.) Come, Kate, I'll have your song too. — (Lady P.) Not mine, in Good sooth. — (Hot.) Not yours, in good sooth! Heart! You swear like a comfit-maker's wife. »Not you, in good sooth», and »as true as I live», and »as God shall mend me», and »as sure as day»,

> And givest such sarcenet surety for thy oaths,
> As if thou never walk'st further than Finsbury.
> Swear me, Kate, like a lady as thou art,
> A good mouth-filling oath and leave »in sooth»,
> And such protest of pepper-ginger bread,
> To velvet-guards and Sunday-citizens![1]

There were, consequently, differences in swearing on account of sex and social position. A refined way of swearing was, for instance, »A mercyfful lord what is this lyff? (Cov. 66); or »now

[1] Cf. King 47: by this hand 'was thought mild'; 186: 'strong oaths . . . fashionable'; 189: for sooth 'vulgar expressions'.

godamercy, berel brytest of bewte, godamercy, ruby rody . . .» (Digby 91. 958); Chaucer D 2. 324: on goddes name; Cov. 93: on godys name; EETS extra s. 52 (1578) p. 19: a Gods name; ib. p. 63: a Gods name; further see NED *God* sb. 11: 1300 *in* gods name; 1386. 1548. 1599 o' Gods name; Past. I 303: at the reverens of Good; Cely 90. 21: on my faythe; it. 91. 9 a my sowyll; Chaucer D 1. 292: a godd's half.

The reverse of the social picture reveals coarser formulae: Chaucer D 1 297: Thus goth al to the devel; idem, D 2 331: The feend . . . you feche body and bones . . . The devel have al, bothe hors and cart and hey; idem D 2. 333: the foule feend me fecche. — The foul fiend was certainly a refinement; hear the persons in the Towneley Mystery Plays, — p. 77: help! the raggyd dwyll we drowne!; p. 13: in the dwills nayme; p. 150: we, fy on the dewyls!; d. 232: what the dwill doyst thou here?; p. 258: What! peasse in the dwillys name! (passim); p. 233: weme! the dwillys durt in thi berd; Past III 92: but ffareweel Drayton; the Devyl do ytt (eat) them. Other variations are: Chaucer A 3. 80; a devel way; ib. 95; a twenty devel way (= A 4. 110); idem, G 2. 495: what, devel of helle!; idem. E 2. 392; go streight to the devel; Town. 119: the dewill in thi maw.[1]

[1] To Jespersen, *Negation in English and other languages: devil* p. 31 f. (Da. Videnskab. Selskab, I 5. Copenhagen 1917); as well as to NED: *devil* 21, a few quotations may be added: Dunbar, *The Sowtar and Taylouris War*, 1. 53: . . . Off all his dennar . . . His breist held *deill a bit* (not a bit); Stewart, *Lorges, lorges, lorges ay* (see Ramsay): I gat nae less than *Deil a thing* (nothing); Scott, Rob Roy, ch. XIV: *deil a drap* (not a drop) o'yill did Pate offer me; ib. ch. XXI: *deil a bit, deil a bit* (not a bit); ib. ch. XXIII: *Deil a black cloak* will be there (not a black cloak); Scott, *The Pirate*, ch. XXX: . . . opens his mouth, which resembled the mouth of an oven, for *the deil of a tongue* he had in it (no tongue); Cobbett, RR 462: *The devil* he did (he did not); ib. 224: *The devil a bit* did they care for the Bourbons (they did not care); Ch. Dickens, Pickwick P., ch. 14: »Devil a word, gentlemen, the chair would say» (= not a word); idem, Little Dorrit, ch. 24: »'Is it any harm?' asked Little Dorrit, smiling. — 'Deuce a bit!' said Pancks.» (= not a bit); Tales by Boz (Tibbs) ch. 1: . . . That won't affect you, surely? — The Devil it won't! (= it will). — No! How can it?; ib.

But NED also points out (*Devil* 20 b) that the demon's name may remain an asseveration: 1589. She is dead; the diuell shee is [So, by my faith, the devil take me: she is (dead).] Some times it is rather difficult to say which is meant. Colman & Garrick, *The Clandestine Marriage.* (1766). V 1: (Mrs. Heidelberg). Sir John Melvil is locked up in your daughter's bedchamber. — (Sterling). The devil he is? (= 'He is not, by my faith', or »Is he, the devil take him?' I think the devil should be a negation here. Or it may express merely astonishment, just as in MnE, where *the hell* has usurped the place of *the devil* in these connections. (Kindly comm. by Prof. Bodelsen, Copenhagen.)

The dropping of a negation occurs sometimes. Jonson, *Volpone* II 1: (Peregrine). He was no kinsman to you? — (Sir Politick Would-be). That I know of (= not that I know of). A curious negation occurs in Dickens, Great Expectations, ch. 9: (Joe:) ». . . be it so, or be it son't.»

One could also swear by *Hell*: NED. 9. 1691, but it seems to be rare, at least in NED. Cf. Jonson, Poëtaster I 1. 10: by the bankes of Helicon. See King 174. Helicon may be an expansion of Hell, a euphemism!

Ve have already seen that the preposition used in connection

---

ch. 2: I think the house is on fire . . . I have heard the most dreadful noises. — The devil you have (= you have not). Gardner, *The D. A. Call* (1945): You can't do it. — *The hell* I can't; here are two negations, thus: Of course, I can. Cf. Jespersen 34 (quot. from Scott): The hell you're not (you are). Three Swedish instances: Aug. Blanche, *Hyrkuskens Berättelser* (Theodor Sandström): »Min själ, jag ångrade förlusten af min plånbok; kanske är det idag för första gången det varit någon välsignelse i den»; (= »I did not repent», or »Fetch my soul, if I . . .»); Dickens, Barnaby Rudge (Sw. transl. 1884, ch. 77, p. 704): »'Minsann jag är rädd, Hugh', utropade Barnaby»; In the English original: Bless yon . . . I'm not frightened; Sigfrid Siwertz, *Selambs* (1941) II 34: »Nej, så slut att jag hade något ihop med den skojarn, direktörn.» (= I had no connections with that swindler.) Cf. also Jespersen 35 *pocker*; NED sub *whit* 1 b: 1480. The devyll have the whyt that he was soreye therfore; 1528. I trowe thou arte a syngynge man? . . . The Devil of the whit that I can; 1631. The divell a whit shall I be able to tell them.

with God, Devil, etc., soon lost its value: *in* was written by Chaucer *on* or *a*, later *o'* [1] The OE preposition was *þurh* : sume synd *jurativa* ðaet synd swerigendlice, *per* ðurh : *juro per deum* ic swerige ðurh God; · aet gé ne swerion ne ðurh heofon . . . ne ðurh eordan . . . (see Mätzner II: 1 p. 400 and Bosworth-Toller). In the Middle Ages, however, *þurh* was generally supplanted by *by* (Mätzner ib. p. 399), probably through the influence (but not necessarily; see Einenkel 134) of OFr., where *per, par* was used in oaths and also as the agential preposition; Pol. Songs III 142: Tho suor the Eorl of Seint Poul, »*Par* la goule of Dé»; in The South Engl. Legendary p. 165: *par* deu; *par* fey; in Chaucer passim *parde, parfay,* de*par*dieux — cf. also Einenkel 131; in Langland, *Piers the Plowman* 87. 240: I preye þe . . . *par charite*; cf. also Lat. *per*: Past I 497: *per* Deum Sanctum, as we sey here. Cf. also Mätzner ib. p. 479: 3.

In the ME extract about swearing, quoted above from Owst, the preposition was *by* (415 f., 420, 429, 423, 509).

Thus in *Ancren Riwle:* and halse him bi his pinen; PPl (EETS 28 69.47): bi þe peril of my soule; Chaucer, CT Prol. 20: by my trouthe; ib. A2.44: By mighty Mars; A 3.80: swoor by armes and by blood and bones . . . By goddes soul; A 4.104 by God. [Cf. also NED *God* 13 . . . 1300. 1400. 1460. 1500. 1519. 1540. 1567]: Further Chaucer C 2. 282: by goddes precious herte, and by his nayles, and by the blode of Crist, that is in Hayles, . . . by goddes armes; C 1. 272: by nayles and by blood; A 4. 106: by goddes herte; B 5. 175: by goddes swete pyne (= D 1. 300); A 4. 110: by goddes dignitee; C 2. 285: by goddes precious dignitee; A 3. 96: by goddes corpus; B 3. 160: by corpus dominus; B 2. 152: by god and by this porthors; A 3. 89: by seint Thomas; by Jesus, hevene king; A 4. 110: by that lord that called is seint Jame; B 2. 152: by god and seint Martyn . . . by seint Denys of Fraunce; B 3. 160: by seint Austin; B 6. 222: by the precious corpus Madrian; B 7. 247; by seint Poules belle; C 1. 273: by seint Ronyan; D 1. 295: by god and by seint John; D 1. 303: by god and by seint Joce; D 2. 332: by the swete

[1] An interesting development is traced in Nashe, Jack Wilton (Works vol. 5, p. 16): (he told his tapster to) looke to the barre, and come when he is cald *with a devilles name.* (My italics).

seinte Anne; D. 3. 346: by seint Simon; E 2. 386: by seint Thomas of Inde; CT Prol. 20: by my fader soule, that is deed; A 4. 104: by my fader kin; B 2. 148: by my fader soule; B 6. 223: by your fader kin, by my fader soule; E 2. 412: by my modres sires soule I swere; D 2. 333: by my savacioun; A 4. 104: by my lyf; A 4. 105: by my thrifte; A 4. 105. by my crown (cf. Town. 102: Yey, by my crowne); Lydgate (Skeat 26): »Yea, by cock!», »nay by cock!» some began crye; Past II 388: by Sent George; ib. I 65: be goddis faste!; Cov. 37: be goddys grace; ib. 124: Now be my trewth (says the Liar); Town. 10: by gode on life; ib. 15: bi my hode; ib 22: bi godis sidys; ib. 29: by my thryft; ib. 108: be my dam saule; ib. 173: by cokys dere bonys, by gottys dere nalys; ib. 126: by the nakyd nek; ib. 128: by sant Stevyn; ib. 131: by sant Thomas of Kent; Shillingford 23: by cokkis bonys; Town. 262: Thou maddis, man, bi this light! Cf. also Spies p. 19: By m' father's soul; by m' fay > Bum troth, Bum way: Bom fay; Sh. HV III 2: By Chrish, la! Cf. also Einenkel 134.

Very early the preposition *for* is used instead of *by*, with exactly the same meaning. NED (as well SAOB) says that *for* is a development of *before* with the meaning sub NED 5: »open to the knowledge of, displayed to, or brought under the conscious knowledge or attention of»; cf. also Mätzner ib. p. 449 b. This may be so, but the fact is that even in OE there existed a *for*, which cannot have started from *biforan*: Gen. 2472: Gistas mīne ic *for God* wille gemundbyrdan, gif ic mōt. See Supplement to Bosworth-Toller: *for* A. III. 17 a; Mätzner ib. p. 449 (above c). The semasiological history of this OE *for* is obscure, but this sense might have survived the centuries. NED, sub *before* 5, says that this became part of an asseveration, *Before God!* = As God knows, by God: c. 1000: beforan mannum; 1393: by-for perpetuel pees; 1599: Before God. And sub *for* l.c.: in asseveration, NED refers to *before* 5, with the addition: in later use replaced by *fore*[1]: 1350. For gode hit is wlateful þing for the þenke þron; 1380. My prayer ys now ido. For gode . . . so

[1] *Before* in a local sense kept, of course, its own; Past. II 73: for it is a comon proverbe, »A man must sumtyme set a candel befor the Devyle».

ys myn also; 1420. ȝeysse for God, quod þe knyȝt, dede he was. Also sub *God* 13: 1297, Vor Gode; 13 . . . For Gode. Sub *fore*, prep. B. 1 b, in asseveration or adjuration we find: 1435. Fore Sen Jame; 1601. Fore God I thinke so; 1687. No, foregad! I'm caught; 1756. Foregad I believe . . . — Sub *God* 14 NED says that God is used in possessive combinations as asseverative or adjuratory formulae. Then it is preceded by *by* or *for*; about *for* no etymological information is given, but most probably the edd. of the NED consider it to have started from the local sense of *before* — or is the question left open, because of the OE *for* and OFr. *pour* (pour Dieu)?[1] I am rather inclined to regard this as OE. *for*[2] helped by OFr. *par*, not with regard to the meaning of the OFr. preposition, but to its total phoneme. Since *before* was kept all through the centuries (although it was often shortened to *fore*), the parallel occurrence of *for* should demand more explanation as to why it was used independently. Beside OFr. *par*, ME used *for* in (often asseverative) exclamations: Chaucer G 2. 499: O! fy! *for* shame!; Cov. 18, 37: *for*-sothe; Ch. I. § 35: for Cristes sake. See NED *sake* II 5: 1250. for hire louerdes sake; 1338. for his soule sake: *sake* II 7: 1300. for drightin sak (another MS: for goddes sake); 1386. for cristes sake; 1533. for goddes sake; 1535. for thy mercies sake; Common Prayer Book: for Jesus Christ his sake. See also Mätzner ib. p. 442: c. It is true that in Cov. (115) we meet with »a godys sake is she with childe?', where *for* is replaced by *a*, but this shows only the looseness of the linguistic habits.[3] The combination of *for* and *God* (and parts of His body, saints' names,

[1] Cf. SAOB *för* 37: Fy för den lede (or: sure)!; dra för Atle fiel, rijck for Atlefiel. 1679; Kors för fan! 1793; drag för tusan, käring! 1821. — SAOB assumes a derivation from *för* with the meaning 'before' (1 e).

[2] Cf. Einenkel 141: 'causales *for*'.

[3] Cf. Cov. 18: for sothe, but Cov. 90: in soth. — This Coventry instance *a godys sake* is a forerunner of *sakes alive!*, etc.; see NED *sake* II 9: *for sake('s) sake*, etc. — The NED quotations of *for goodness sake*, etc., begin only in 1613.

etc.) was more easily formed on the pattern of 'for God's sake'; sometimes *sake* seems to be left out: Chaucer A 3. 90: 'Nay, Crist forbede it, for his holy blood', where *sake* might be added. A genitive was not needed before sake; see NED and instances given. Also *for* in 'Alacke, for mercy' (NED *mercy* 4. 1610); 'helas for god and for pyte' (NED. *pity* sb. 2 C. 1484) may have played a part in helping *for* to function just like *by* in oaths.

The South English Legendary (passim): for godes loue; PPL. (EETS 28) 69. 47: bigon to swere, »I nolde fonge a ferþing for seynt Thomas schrine; Chaucer A 4. 106: for Cristes peyne; A 5. 113 for Cristes passioun; D 3. 337: for Cristes moder dere; D 3. 346: for seinte Charitee; D 3. 339: for Seinte Trinitee; D 1. 318: for godd's love; A 4. 105: for goddes banes; B 2. 148: for goddes bones (= D 3. 347); H 502: for cokkes bones (but cf. B 6. 222: *by* corpus bones, *by* goddes bones, — C 1. 273: *by* corpus bones); A 3. 81: for the oxen in my plough; A 3. 96: for Cristes swete tre; A 3. 98: for goddes herte (but A 4. 106: *by* goddes herte; and D 1. 292: *a* godd's half); Lydgate (Skeat p. 24): for marys love, that holy saynt!; / NED. *yea* 4. / c. 1420: ȝeysse, for god, quod þe knyȝt; Past I 78: for Godds love . . . for Goddis love; Cov. 140: ffor godys loue þat sytt in trone; Cov. 207: þis tyme (I) pray ȝow *for goddys name* (but ib. 116: *in goddys name*); Town. 20: for godis payn (but ib. III 227: bi godis pyne); ib. 128: for sant Jame (but 'by sant Stevyn'); ib. 122: Now lord, for thy naymes VIJ that made both moyn & starnes; Henry the Minstrel (Skeat 59): 'help', he cryit, 'for him that deit on tre'; Non-Cycle 71. 424: for Cokkis payn; Chester 240.258: for Cockes bones (but ib. 174.342: by Cockes soule!); Non-Cycle 20. 42: What art thou, for Heaven's king; Sh., *Merch. of Venice* 2. 2: (Launcelot Gobbo): »for the heauens, rouse up a braue mind», says the fiend, »and run»; Jonson, *Alchemist* I: Fore heaven (but ib. also: by heaven).[1]

[1] Asseverations and oaths without prepositions do not interest me in this paper. Chaucer has a rich supply: A 4. 111: help, holy croys of Bromeholm; D 1. 303: lord Crist!; D 1. 312: Goddes armes two!; D 2. 332: Now, lord . . . Crist Jesu, King of Kinges; D 3. 348: Ey, goddes moder; Town. 121: Crystys curs (cf. ib. 120: Crystys crosse me spede and sant nycholas!). See also NED *God* II 7; II 7 b; III 8 b; also Benedicite, as an exclamation (passim in ME lit); *mafa* (> Fr. ma fey, fay), Town XXIV. 245.

The inherent meaning of *for* was in these, and similar, instances weakened: *for* or *by* were used indiscriminately. Beside the uses of *for* (as in *for shame*, *for mercy*, *for pity*, and in *for — sake*), which certainly precipitated the type *for cockis payn*, there were, however, other *for*'s with a quite obvious meaning. — 1225. *for mi lif*, quod hire feder, þe schal laðin his luue for þu schalt beon ibeaten; 1596. Now *for my life* the knaue doth court my loue. These two quotations NED (sub *for* 9 b) explains as developed from »of an amount staked or an object risked» and also used in asseverations. They are difficult to analyze, but they should mean something: »I will risk my life that . . .», or, rather, »I will risk (to say, to think, to do) this for my life», where *for* would mean *against*. This economic interpretation seems, however, farfetched, and it is easier to start with *for* (NED) 9 c: »for one's life: in order to save one's life; also in hyperbolical use, as if one's life depended on it, with one's utmost efforts» — the typical exaggeration of an asseveration or an oath. Thus in *Owl and Nightingale* 37 (1250): He was so gelus of his wive / that he ne miȝte *for his live* / I-seo that man wiþ here speke. I think that *for mi lif* from 1225 is a pale reflection of the 1250 quotation, i.e. an asseveration having lost its semasiological root. *For my soul*, *for my heart* (1576, etc.), *for my head* (1603, etc.) are only extensions on the pattern 'for my life': 1576. he had never had the audacity and boldness for his hart, to set one foote . . . into Syria. — It is also evident that the *for*, interchanging with *by*, in, for instance: *for god's heart*, helped to bring this expression about. Later those types have expanded into: for the life (heart, soul) of me (him, etc.), as in MnE.: he cannot tell for the life of him whether it is on the verge of ruin or on the verge of salvation.

There is a close resemblance between the use of this *for* and the following *for*, although its root is another. We find this in The South English Legendary p. 186, l. 62: And seiden þat heo ne miȝten him: *for noþing* to deþe bringe; ib. p. 198, l. 11: bi-leue come ne miȝte / Ne duelle *for none þinge*: oute of

heore celle bi Niȝte; ib. 424, l. 136: Seint tebaut þouȝhte þare-of wonder: *for no þing* he nolde it lete; Wycliffe, Select Wks (ed. Arnold) III 96: þo verste yvel of þis worlde is wickednesse of synne, siþþe a man *for no thyng* schulde willen to synne, siþþe *for þis worlde*, ne nouȝht þat is þerinne, schulde ony man do synne. Here *for* is to be interpreted as »in exchange for'; see also Mätzner ib. p. 433 f. So also in Wycliffe III 120: Synne is so yvel, þat *for al þis world* a mon schulde not synne . . . The same meaning is obvious in Cov. 123, in the long catalogue of medieval towns-people: »Tyffany Twynkelare ffayle *ffor no thynge*» (to be present); Wey's Itinerary (Roxburgh Club; p. 7): when ye com downe ayen *for nothyng* drynke no water, but rest yow a lytel; Chester (Shakesp. Soc.) 12: that will we not indeede *For nothinge* treaspass unto thee. — where the meaning is 'absolutely not', but starts from 'in exchange for': everything you may get, but do not accept it! Likewise *for anything*: Ch., C T Prol. 276: He wolde the see were kept *for anything* Bitwixe Middelburgh and Orewelle; Cov. 253: ȝe be ware of þat *for ony thynge*; Wills 40. 17: and *for any thing* that this way to B. . . . be do . . . . be-for Estren; Town. 82: Do tell me, *for any thyng*, what herd thou in my land?; ib. 153: And loke grathly, *for any thyng*, If ye fynd oght of sich a kyng; (and negated and thus more modern in NED) Rand (transl. of Gassendi's Life I 25 1657): He would *not for anything* but be present at the Solemnity. »Not for anything» is = for nothing, but *for anything* is = for whatever you may get. The meaning 'in exchange for' is obvious.

But this 'anything' could also be specified.

P Pl. Prol. B. l. 177: þere ne was ratoun in alle þe route for alle þe rewme of Fraunce; P Pl 85. 216: for al þe gold on ground; Owst, Preaching 337: I trow ther is no man that wold be rolled a myle wey in this tonne for all the reame of Ynglonde; Sh., *Love's Labour's Lost* IV 3.154: For all the wealth that ever I did see, I would not have him know so much by me; Sh., *H V.* V. 1: (Flu.) . . . I would desire you to eat it. — (Pistol). Not for Cadwallader and all his goats; Sh., *Errors IV.* 4 (end): (Ant. S.): I will not

stay to-night for all the town; Sh., *Othello* II 3: (Montano). It were an honest action to say so to the Moor. — (Iago). Not I, for this fair island; Sh., *Macbeth* V. 1: (Doct.). What a sigh is there! The heart is sorely charged. — (Gent.) I would not have such a heart in my bosom for the dignity of the whole body; Jonson, *Poëtaster* II 2.221 (see King pp. 6, 48): Not for a Million. See also NED million 2 a. Charles Dickens has any number of variations, such as in Oliver Twist ch. 30: I wouldn't cut a boy off: no, not even Brittles here: not for all the plate of the country, sir; N. Nickleby ch. 10: Do you wish to break my heart? — Not for twenty thousand hemispheres populated with — with — with little ballet-dancers; Chuzzlewit II ch. 32: Oh dear, no! cried Cherry. . . . Oh, no, Mrs. T., thank you. No, not for any consideration he could offer; ibid. II ch. 50: I wouldn't have him die . . . for millions of golden pieces[1]; Great Expect. ch. 46: I would not have undone the engagement between her and Herbert for all the money in the pocket-book I had never opened; Bleak House ch. 64: I would not have her admitted on sufferance into the line of Morgan ap Kerrig, no, not for the weight in gold of all the mountains in Wales!; Barnaby Rudge ch. 41: I wouldn't stay — oh, gracious me! — and make dissensions, not for a annual gold mine, and found in tea and sugar. (!); II ch. 12: I wouldn't be as bold as her, I wouldn't seem to say to all male creetuss, 'Come and kiss me' (and here a shudder quite convulsed her frame) — for any earthly crowns as might be offered. Worlds (Miggs added solemnly) should not reduce me; Little Dorrit II ch. 9: I wouldn't trust myself to that woman . . . no, not for twice my proprietor's money; ibid. II ch. 31: I would not, for any worldly recompense I can imagine, have him in a moment; Mutual Friend II ch. 4: I wouldn't have anybody say anything to me in that way for I don't know how many thousand pounds; Horatio Sparkins (Boz): I declare I wouldn't have him mention his shop . . . — no, not for a thousand pounds; Copperfield I ch. 8: I had my own old plate . . . which Peggotty . . . would not have broken, she said, for a hundred pounds; ib. I ch. 22: he couldn't . . . see them two together . . . for all the treasures that's wrecked in the sea; ib. I ch. 21: I wouldn't make, for the wealth of the Indies. *All these*

---

[1] The meaning here is exactly the same as in *Everyman*, the late 15th c. morality: (Beaute) . . . I loke not behynde me, Nat and thou woldest gyve me all the golde in thy chest.

expressions can be compared with NED for 9. 1891: For two pins I'll throw the lamp at you.|

NED interprets 'for two pins' as 'to obtain two pins', which is the same as 'in exchange for two pins'. But, according to the nature of an asseveration, an adjuration, or an oath, it must become extreme, all-powerful, unique. And what can be in our existence, but all earth, all the globe, all the universe, all the world? And 'the world', 'the earth' also serve as strengtheners in everyday speech. (NED *world* 20 a).

Past II 142: She told me that he seyd to hyr that ther was no woman in the world he lovyd so well; Town. 30: in fayth I holde non slyke In all medill-erd; Town. 155: go hens, harlottys, in twenty dewill way/ffast and belyfe . . . Alas, in warld how haue we sped; Town, 91: I wote nòt in the warld what I shuld do; Cov. 70: I wote not in erth which wey is he go[1]; Sh., *1 H VI.* III 2: (Captain). what! will you fly, and leave Lord Talbot. — (Fastolfe). Ay. All the Talbots in the world, to save my life; Jonson, *Every Man in his Humour* II 1: (Downright). S'deins, I know not what I should say to him, in the whole world; NED *world* 20 b: 1530 He wyste nat in the worlde what to do; ib. 1595: what in the world; ib. 1600: He knew not what in the world to doe; Gray, in letter, May 1757: it strikes me blind to all the defects in the world.

Similar expressions are: The South Engl. Legendary p. 205 l. 186: þat him were leouere þane al þe world; Dickens, Chuzzlewit I ch. 19: And what can do more, Mrs. Gamp? . . . . . – Nothing in the world, Sir. — Nothing in the world, repeated Mr. Mould. You are right, Mrs. Gamp; N. Nickleby ch. 49: I have given him no encouragement — none whatever — not the least in the world; ibid. ch. 42: — — — sorry to be the occasion of so much trouble. — Not the least in the world, returned Mrs. B.; ibid. ch. 27: . . . and inquire whether you took any cold last night. — Not the least in the world last night, sir, replied Mrs. N.; Cricket on the Hearth (Tauchn. ed. 251): said Dot, not with the best grace

---

[1] Cov. 339: 'why in jerusalem what thynge is wrought', does not belong here, for 'jerusalem' is the well-known city; the word-order is bad, but forced to be so because of the rhyming. — In OE both *on eorðan* and *in eorðan* exist; to-day the expression is *on earth:* What on earth are you driving at?

in the world; Dombey & Son III ch. 4: I should consider it as much as all the world was worth; Curiosity Shop ch. 27: neither of us could part from the other if all the wealth of the world were halved between us; Hilaire Belloc, A Change in the Cabinet (7th ed.) p. 90: It'll do him all the good in the world.

Also 'nothing' and 'anything' could be intensified at an early time; cf. Past I 156: For any thynge in the werd meve my Lord of 0. Jespersen, loc. cit. p. 89, apparently believes this to be a modern expansion, but also in Town 244 we strike it: ffor (= because) no thyng in this warld dos me more grefe. Modern instances from Dickens are — Little Dorrit ch. 31: I would not wilfully bring a tear to your eyes . . . for anything the world could give me, or anything it could take away; Mutual Friend III ch. 9: But I would not have the light of them taken out of my life, for anything my life can give me. Another type fits in here: al this wide world sche sette at nought; al the worlde he sette at noo value (see Einenkel 122); as well as Dunbar, *Ane his awin ennemy* l. 20—21: Now all this tyme lat us be mirry, And sett nocht by this warld a chirry; Skelton, Magnyfycence l. 296 (1515—20): I set not by the worlde two Dauncaster cuttys.[1]

---

[1] *World* is a word of many shades of meaning. NED: world II 7, interprets it as 'the earth and all created things upon it' with quotations starting already from 888, 893, 900; ib. III 14: the human race, mankind, human society (900, 1200); ib. III 15: the body of living persons in general, society at large, people and the public; ib. III 17: human society considered in relation to its activities (1449 Past. he will no forther medill in the werde). On the other hand NED starts with *world I:* 'human existence, a period of this', giving as groups 1 a: the earthly state of human existence, this present life (832, 897, 971, 1200, 1205, 1300); C (without article): on, o, in world = in this life, on earth (900, 1175, 1205, 1300), — this group coincides, to my mind, better with II 7. Further: I 3: affairs and conditions of life, together with the vb. *go* (Beow. Ac him eal worold wendeđ on willan; 888 hwaeđer þin woruld þa eall wære æfter þinum willan, i.e. woruld = earth in *pater noster*; 1362 PPl worchinge and wondringe as þe world

The strengthening sense of *world* is evident in the following instances; that *for* means »in exchange for» is also evident.

Barbour's Bruce ll. 239—40: And suld think fredome mair to prize Than all the gold in warld that is; Ch. D 1. 315: She

---

askeþ; 1478 Past. L. It is yerly worth, as the world goth now; 1481 Cely (he) thynkes the whorllde qwhessy (= coysy); and ib. † b: state of human affairs, state of things (Past., Cely), — 4: secular (or lay) life and interests (1030, 1200, 1225, 1382 Wycl. John XV. 19 But I chees you fro the world, therfore the world hateth you. It is difficult to see in what respect these definitions differ from III 14, 15, & 17. Besides, there is the extension: a period or age of human history (I. 5 b). (Here follow some of my own quotations:)

The philosophy of the medieval citizen touched mostly upon the difficulties of this world and the heavenly reward in the next. The preachers stressed the tragic destiny of their fellow mortals being forced to wander through this vale of sorrow. In Chaucer we find in A 2. 73: *This world nis but a thurghfare ful of wo*, recurring in one of the Paston letters (I, 423): Zoure fadye sayde: In lityl bysynes lyeth muche reste. *This world is but a thorough fare, and ful of woo*; = NED I.

Meals & Manners p. 118; y wold y were owt of *þis world*, seid he, y ne rouȝt how sone whan. (= NED I) In this way *world* acquired a spiritual philosophic sense, denoting mostly carnal *life* in contrast to carnal *death* with its consequences: *eternal* bliss or *eternal pain*. The original meaning of earth (or *universe*) was here totally discarded. Having reached the stage where *world* meant *human life* in general, the religious sense of it was gradually effaced and *world* came to stand for *every-day life*, well illustrated in Gilds a° 1375 (p. 38): be any chaunce of *þe werld*; Past I 497: Be my feyth here is coysy werd (unsettled world); ib. II 262: And he remembyryd the trobulys werd that is nowe; Cely 118. 26: howsom ever the world goys; Town. 356: not as the warld here dos; Harvey (Elizab. Prose 139): as the worlde goeth nowe in Englande; Sh., Measure for M. III 2: (Pompey). 'Twas never merry world since, of two usuries, the merriest was put down, and the worser allowed by order of law a furred gown to keep him warm; Sh., Macbeth II 4. 30: (Ross): How goes the world, sir, now?; Sh., Rich. III. III 2: (Sec. Cit.). I fear, I fear, 'twill prove a troublous world. Here belongs also Past. II 210: W. Pool of Hull whech was

swoor him, »nay, for all this world to winne», She nolde do that vileinye or sinne, — an excellent instance;[1] NED *world* 20 a: 1500. for all the gold in the world; Sh., *King John* IV 1. 131: sleep . . . secure, That Hubert, for the wealth of all the world, Will not offend thee; Sidney, Arcadia, Bk 2. ch. 27, p. 319: not for all the kingdoms of the world; Fielding, Jos. Andrews,

---

a wurchepfull man grow by fortune of the werld. — *World* people, see Pepys 3/7. 1660: my lord . . . told me I need not fear, for he would get me the place against the world; Jonson, Staple of News, III 1: (Shunwell) . . . . in such a posture As all the world would take him for a dolphin; (cf. Fr. tout le monde, as also in) Fielding, T. Jones, Bk XIV ch. III (end): for all the world shall never persuade me but that they have a great power to do mischief; Byron (in a letter dealing with Richard Porson): I have seen Sheridan drunk, too, with all the world; Dickens, Chuzzlewit I ch. 9: Smoke and noise enough for all the world at once. One could speak of *the world* of a certain period as compared with that of days gone by (= NED I 5 b); Chaucer E 1. 383: *This world* is not so strong, it is no nay, / As it hath been in olde tymes yore.

So far the development is quite common to all languages. But very early a new trend is discernible: ME. *world* began to be synonymous with *chances*, (not recorded in NED) as the following instances show:

Past I 202 he trostyd that *the word* shall turne sumwhat after ther entent; ib. I 389 for truly he cannot bryng about his matiers in this word, for *the word* is not for hym; (cf. ib. I 424 because *the wynde* is not for hym); ib. I 402 for there is noo *suche worlde* to bringe it abowte; Cely 110. 11 I pray God send us *a myrry whorllde*; ib. 123. 10 for *what world* wee schall hawe *wt* Flaunders. I can nott say; ib. 131. 9. & soo syr *the world* goyth marvyllyusly in Flaundyrs now for hytt ys open warre.

Parallel with this sense development *world* retained its original sense: *earth* (NED I 1 c): Town 146: as wyde in warld as we haue beyn; and = NED II 7: Cov. 68: it is as lyth a-bowt me as al þe werd were dere.

[1] Einenkel, 137, is of the opinion that *to winne* is not necessary and added only tautologically. He means, apparently, that 'for all this world' says enough about the exchange. But the instance proves the origin of the expression. Note: she *swoor!*

Bk 2. ch. VI: he would not break his vows for all the daughters in the world. This strenghtening of the utterance seems early to have become a mere thoughtless formula, an asseveration, a (mild) oath. But the meaning is still: in exchange for an enormous quantity.

Thus Cov. 74: I world not for al erth ese here fal; ib. 77: ditto; Town. 370: I durst not loke for all medill-erd; Chester 74. 267: I hope for all middle-yorde you will not slaye your childe.[1] With the expansion »of (in) the world», etc., Dickens overwhelms us; Pickwick P. ch. 17: I would not hurt a hair of his grey head, for the riches in the world; Oliver Twist ch. 51: I would not lose her now, for all the treasures of the world; N. Nickleby ch. 20: I would not lose you now, Smike, for all the world could give; Chuzz lewit II ch. 50: I wouldn't have a shadow on her happy face . . . for all the wealth and honours of the universe; Christmas Carol (Tauchnitz ed.) p. 52: I wouldn't for the wealth of all the world have crushed that braided hair; Curiosity Shop ch. 10: . . . he wouldn't do it for all the gold and silver in the world. — And in Flora Finching's rhapsodic talk we find (Little Dorrit II ch. 17:) . . . for to put that individual linked by a golden chain to a purple time . . . would be worth to me the ransom of a monarch not that I have the least idea how much that would come to, but using it as the total of all I have in the world and more.

It is evident that the negated phrases were preferred: not for all earth, not for all medill-erd, (not) for all middle-yorde, and hence also: not for (all) the world, or the whole world. It is also interesting to note that expressions like 'I would', or rather 'I would not', always open the sentences.

---

[1] NED *world* II 7. f.: Not for worlds. This seems to be a late innovation. Beside quotations given in NED, cf. Scott, Antiquary, ch: VIII (p. 88): Not for worlds, till I see my father safe. Dickens, Pickwick P. ch. 2: I say, do not! — Mr. Snodgrass seized his friend's hand warmly, as he enthusiastically replied, »Not for worlds!»; ibid. ch. 24: that I would not reveal for worlds; Hil. Belloc, The Emerald (1926) p. 109: And I wouldn't have them suspect for worlds. But Gray, in letter May 1757: I would give the world for neck-beef or cow-heel.

not for all the world (*for the whole world*). Wycliffe, Select Wks (ed. Arnold) III 120: for al þis world a mon schulde not synne; Sh., *H VIII.* II 3: (Anne). I swear again, I would not be a queen For all the world; Sh., *H V.* III 4: (Kath.). Je ne voudrais prononcer ces mots devant les seigneurs de France pour tout le monde. [This is a translation from the English: there is no Fr. equivalent 'pour tout le monde' to Engl. 'for all the world'. Shakespeare puts the expression in the mouth of the French princess, obviously because he knows no better. Littré gives (*Monde* 6) the only formulae existing in Fr. in reference to *monde:* »*Pas le moins du monde* = en aucune façon; Il dit de vous tout le bien du monde; Par exagération: *tout au monde* tout ce qui est dans le monde; *rien au monde* rien de ce qui est dans le monde: Je donnerais tout au monde pour l'avoir; Rien au monde ne le fera céder.» 'En aucune façon' is to some extent mirrored in Shaw, Major Barbara, p. 6: (Barbara). This is my father. I told you he was a secularist . . . — (Undershaft). A secularist! *Not the least in the world.*[1] — Shakespeare's French phrase may have induced the editors of the Dictionary of the Swedish Academy /SAOB/ to believe in its existence in French: *all* adj. IV. 3. *β*: för allt i världen . . . (Dan. for alt i verden; Ger. um alles in der welt; Fr. pour tout le monde). Middleton, A Chaste Maid in Cheapside III 2: (Sec. Pur.). I would not feed My daughter with that spoon for all the world, For fear of colouring her hair. (Might just as well have been replaced by 'for cockes bones': a strengthener); Ford, 'Tis pity she's a whore. IV 3: (Vasques). . . . you would not betray her to any affliction for the world. — (Put.). Not for all the world; *Fielding*, T. Jones. Bk VII ch. VI: Lastly, sir, I promise you I would not myself, for any consideration, no, not for the whole world, consent to marry this young lady; ib., Bk VII ch. XV: she would not have had any concern in the escape of a murderer for all the world. (Here the phrase is a typical strengthener); idem, Jonathan Wild, ch. VI: she said she would not break her trust for the whole word; Sterne, Tristr. Shandy p. 101: I would not read another line of it, quoth Trim, for all this world. (Another case of intensifying); ib. p. 256: He cannot bear a saddle upon his back . . . for the whole world. (Another case of intensifying); Smollett, Rod. Random, ch. XII: . . . saying he would not for all the world be known to have travelled in a waggon; Goldsmith,

---

[1] Cf. also Jespersen, loc. cit. p. 49.

Vic. of Wakef., ch. XXVI: I would not be without them (= his family) for all the world; Godwin, Caleb Williams, p. 109: I would not believe her dead for all the world. (A strengthener); ib. 212: I would not lay a night under the same roof with you for all the world; Dickens, Dombey & Son I ch. 9: Not a word before Wally, for all the world; ibid. III ch. 18: I wouldn't have it otherwise, for all the world; Characters by Boz: the Hospital Patient: He didn't hurt me; he wouldn't for all the world; Copperfield I ch. 8: Me leave you, my precious! . . . Not for all the world and his wife. — The last expression is illuminating: here 'all the world' is synonymous with 'the devil', and reflects a euphemism applied to an oath. — Forster, Life of Dickens II 120: (D. translates from the Italian; Genoa 1841). I wouldn't interfere with such an occupation for all the world. (A strengthener.)

not for the world: Sh., R. & J. II 2. 74: (Juliet). I would not for the world they saw thee here; ib. 1. 97: (Juliet). O, gentle Romeo, If thou dost love, pronounce it faithfully: Or if thou think'st I am too quickly won, I'll frown and be perverse and say thee nay. So thou wilt woo; but else, not for the world. In truth, fair Montague, I am too fond. (She does not want, no, not for the world, to frown and be perverse, unless . . . .); Sh., LLL II 1: (King). You shall be welcome, madam, to my court. — (Prin). I will be welcome, then: conduct me thither. — (King). Hear me, dear lady; I have sworn an oath. — (Prin.). Our Lady help my lord! he'll be forsworn. — (King). Not for the world, fair madam, by my will. † There is no oath uttered by the King in this scene; he refers to the oath in I 1 not to talk to any woman (at court), but is apparently interrupted by the French princess. He becomes irritated and utters a mild oath: Not for the world! for he adds: by my will. — There is another oath, IV 3. 18: (Biron). »*By* the world, I would not care a pin if the other three were in»; Sh. could have used here 'for [all] the world' instead]; Sh., Merry Wives. I 4: (Caius) . . . dere is some simples in my closet, dat I vill not for the varld I shall leave behind. (A strengthener); Sh., 2 Gents of V. II 4: (Proteus). Then let her alone. — (Valentine). Not for the world; Beaumont & Fletcher, The Maid's Tragedy. II 1: (Evadne). I'll not go to bed. — (Amintor). I prithee, do. — (Evadne) I will not for the world; Fielding, T. Jones. Bk XII. ch. X: I would not part with that feeling for the world; ib. Bk XV. ch. XII . . . you are resolved to make me mad, I find. — Not for the world; Goldsmith, The Good-natured Man. II p. 279: not a word on't to the old ones for the world; idem, She stoops to conquer (p. 351):

I would not intrude for the world; Colman & Garrick, Clandestine Marr. (1766). I 1 (p. 274): (Betty). I would not do you any harm for the world; ib. p. 279: (Miss Sterling). You could not break your faith with your true love now for the world, I warrant you; ib. II 1 (p. 285): (Brush). Will you drink tea with me . . .? — (Chambermaid). Not for the world, Mr. Brush; ib. III 1 (p. 304): (Sterling) . . . . My lord must know nothing of this stroke of friendship between us. — (Sir John). Not for the world; ib. p. 307: (Sir John). I would not offend you for the world, madam!; ib. IV 1 (p. 310): (Miss Sterling). I am sure I would not do or say anything to hurt her with you or my aunt for the world; ib. V 1 (p. 325): (Mrs. Heidelberg). I would not be seen in this figur for the world; Widegren, sub *verld*: Hon sade sig ej vilja göra det för hela verlden: She protested she would not do it for the world. (See also sub *för*: Jag tör icke för mitt lif: I dare not for my life); Bulwer Lytton, Clifford, p. 341: Your lordship will have another cutlet? — Not a morsel! — A tart? — A dev —! not for the world! (This is illuminating: The lord is about to swear coarsely, but stops and chooses a nicer oath.); ib. 77: who would not for the world have condescended to . . .; (NED. *for 9.* 1864): I would not for the world hurt his feelings.

Modern instances are chosen from Dickens. Sketches by Boz ch. 4: He would not appear egotistical for the world; Tales by Boz (Tibbs), ch. 1: A marriage, indeed! . . . no, not for the world; ib. ch. 2: I wouldn't be found in this situation for the world; Oliver Twist ch. 31: I would not have had them here, for the world; ibid. ch. 34: I would not for the world, sir, replied Oliver; Pickwick P. ch. 22: I wouldn't probe your feelings for the world; N. Nickleby ch. 24: I wouldn't have had you see it for the world, rejoined Miss S.; ibid. ch. 49: I wouldn't commit such an injustice for the world; Chuzzlewit I ch. 3: I would not say so for the world; ibid. I ch. 24: don't spare him for the world, but beat him down and set your shoe upon him; Dombey III ch. 12: I would not forget it, for the world; Curiosity Shop ch. 2: I wouldn't have had them do it for the world; ibid. ch. 30: She wouldn't have it known that she had said so, for the world; ibid. ch. 48: Don't speak to him for the world; Bleak House ch. 31: Don't disturb her, Charley, for the world; ibid. ch. 36: I wouldn't shame him for the world; Hard Times II ch. 6: Don't let me be seen for the world; Barnaby Rudge II ch. 13: Don't go with him for the world! (Swed. transl. 'inte för allt i världen'); ibid. ch. 43: Don't apologise, for the world, replied Sir John sweetly. (Swed. 'för all del i världen'); ibid. ch. 12: I

wouldn't for the world interfere with my son (Swed. 'inte för allt i världen'); Cricket on the Hearth (Tauchn.) p. 252: He despised all toys; would not have bought one for the world; Christmas Carol (Tauchn.) p. 98: I wouldn't show weak eyes to your father when he comes home, for the world; Master Humphrey's Cl. p. 74: I wouldn't do for the world; see Copperfield I ch. 23 p. 365; ib. ch. 36 p. 89; ib. II ch. 39 p. 132; ib. II ch. 41 p. 170. Cf. also H. Belloc, The Emerald (1926) p. 82: Professor W. de B. behaved for the next half hour like a whole group of characters, any one of whom you would have said he could not have thrown himself into for the world; A. Christie, The ABC Murders (Penguin) p. 13: But I would not for the world have hurt P's feelings; Graham Greene, Brighton Rock (Penguin): I wouldn't have anything different for the world. I wouldn't be in a hotel, or in Chessman's, not if they paid me twice as much. — This last instance proves the emphatic character of the expression, as well as the economic sense of it: in exhange for.

Emphatic are also the following instances where *not* immediately precedes *the world*: Woodford and Melvill II p. 15: George started at the bare sound, and answered with precipitation — not for the world; Dickens, Ol. Twist ch. 28: Not one little peep, Miss? — Not for the world, replied the young lady; ibid. ch. 43: Shall I go? asked Charlie. — Not for the world, replied the Jew; Nickleby ch. 19: Unhand me, sir, this instant, cried Kate. — Not for the world, rejoined Sir Mulberry; ibid. ch. 49: Pray *don't* think of such a thing, mama, returned Kate hastily, *not* for the world; ibid. ch. 51: I shall *never* try it . . . *not* for the world; Curiosity shop ch. 42: I blame you! returned the person addressed; *not* for the world; ibid. ch. 59: *Don't* run after him. *No, no, not for the world!* (My italics); Copperfield II ch. 52: Have a chop! — Not for the world, my good sir!

In Othello (IV 3) there is the following dialogue.

Dost thou in conscience think, — tell me, Emilia, —
That there be women do abuse their husbands
In such gross kind (*as to sleep with other men*)?
Emil. There be some such, no question.
Des. Wouldst thou do such a deed for all the world?
Emil. Why, would not you?
Des. No, by this heavenly light!

Emil. Nor I neither by this heavenly light; I might do't as well i'the dark.

Des. Wouldst thou do such a deed for all the world?

Emil. The world's a huge thing: it is a great price

For a small vice.

Des. In troth, I think thou wouldst not.

It is impossible to interpret this »so that all the world sees (knows) it»; it must be a mercenary thing: in exchange for an enormous gift. Emilia puns on it, however, saying she admits that the world is a great price for such a small vice. But it has also the secondary meaning: at all, intensified by 'world'; it might have been replaced by 'for God', 'for saint Trinity', or such like. /'By this light' is another asseveration used already in the Middle Ages/.

C. Stoffel (Studies in English. I. Zutphen 1894. p. 14 f.) discusses 'for all the world' in a few lines. He admits that, if preceded by *not*, *for* in the phrase has the meaning »in exchange for» and quotes Chaucer's Troylus and Cryseyde: I ne kan nor may For al this world withinne myn herte fynde, To unloven you a quarter of a day. But *for* in the positive 'for all the world' »should be carefully distinguished from its employment in» the negative phrase. Now, 'for all the world' has quite another meaning in some connections: »exactly, precisely, absolutely», instances of which will be given below. Stoffel adds: »I can account for the phrase *for all the world* as thus used, only by assuming that it stands for 'despite the world' = even if all the world should maintain the contrary = whatever people may say.» Now, in the dialogue between Desdemona and Emilia, is there any possibility of translating 'for all the world'as 'despite the world'? Certainly not: it gives no sense. Further: it gives no sense in any of the quotations found in NED *world* 21 e., or sub *for* 26 d, or in those collected by me. I think another way must be found.

First we must turn to other Teutonic languages to discover if there exist similar expressions. [French did not have it;

Rabelais, Pantagruel, Bk V. ch. VIII (end) presents us, though, with: »Aeditue. — Amis, vous notterez que *par le monde* y a beaucoup plus de couillons que d'hommes.» *Par le monde* is a typical popular oath, although not in current use to-day. (In this respect, i.e. swearing, as well as in many others, French is much politer than any other language)].[1] Ger. has it: um aller Welt willen; um alles in der Welt, used in asseverations; cf. also »was macht ihr denn da in aller Welt?» (Heyne's Deutsch. Wörterbuch). *Welt*, as an element in vulgar oaths, enters as »Botz Welt', 'Kotz Welt', '(Post) Kreuz alle Welt', etc. (Fischer, Schwäb. Wb.); 'Potz weltsäckerment' (Lienhart, Wb. d. elsäss. Mundarten), etc. Weekley (Surnames 304) quotes from Walther von der Vogelweide (1220) an asseveration containing 'world'; the poet wished to thank the Ger. emperor for a fief: »Ich han min lehen, *al die Welt!* ich han min lehen.» Weekley sees it as an exclamation of joy and wonder; I prefer to interpret it as an asseveration: so God me help! »for all the world.» Dan. records 'for alt i verden', 'hvad i al verden?' Swed. 'för allt i världen' (= everything that can be thought of, all the treasures of the world); 'för, (i) all världen'; 'hela världen'. To judge from the instances quoted in SAOB the expressions are youngish [1818. (But where, in all the world, will this end?); 1854 (But how, in all the world, will this pass?); 1890 (What in all the

---

[1] That English is not so refined is singular, considering the fact that English legislation has of old been very hard on swearers, for instance the law for the »Prevention of Cursing and Swearing». The punishments varied according to the social position of those convicted, a light penalty for the poor man and a heavy one for the rich man, thus in 1746 2 s. for every person under the degree of a gentleman, 5 s. for a gentleman and above. In Characters by Boz (1836), ch. 11, there is a reference to fines for swearing. Thus, Dickens may be afraid of punishment, but also deride Victorianism when he jocularly writes (D. Copperfield I ch. 22): »Rouge!» said Charley to the Griffin, — »what the unmentionable to ears polite do you think I want with rouge?»

world do you say?).[1] SAOB. *all* 1 a.] 1779. I pray you, for all [= everything] in the world, calm yourselves); 1790. (Run for all [= everything] in the world); 1836. (Would not, for all [= everything] in the world, begin) SAOB. *all* IV 3. *β*].). There is no doubt, however, that this type of expression is old, but since it had an everyday impress it was not used in literary writings. Note that 'for all the world', etc. is not found in English poetry after the Middle Ages. All the various, English and foreign, expressions were emphatic, energetic and employed to give more stress to a statement or a question. They had become mild oaths. In Swed. it is noticeable that there is an increased weakening of the emphasis ever since the end of the 18th c. »Can't you do this? — Yes, for all the world» (= för allt i världen). It means: I have nothing particular against doing it. [Cf. Barnaby Rudge ch. 13: Oh no, sir, Joe replied, and endeavouring . . . . = Sw. transl.: Nej, för all del, sir, svarade Joe och försökte. Here the Swed. translator found a simple *no*, or *oh no*, too weak, but *för all del* is not very strong, either.] But (male) Swedes might as well say: »Yes, for the Devil» (= för fan!; för tusan! = for 1000 devils!) still more crudely: Ja, för helvete! = for Hell!, — that is, coarser oaths might be used instead, without changing anything of the sense.

Now if we turn to English, my opinion is that the positive 'for all the world' was originally a mild swear-word. If we choose Sh., *Merchant of Venice*. V 1. 149: ». . . whose posy was For all the world like cutler's poetry» and insert instead of 'for all the world' only *damned*, we get the same sense. »He was damned like my brother»; »He was devilish[ly] like my brother'; 'He was cursed(-ly) like my brother'; all are current. Cf. Dickens, Bleak House ch. 63: Very like me before I was set up — *devilish like* me; ib. ch. 21: He is *devilish like* his sister; Mutual Friend II ch. 13: For John R., too, was as like that same lost wanted Mr. Julius H. as never man was like another in this world;

[1] The instances translated into English.

ibid.: I believe we were alike in bulk and stature, but not otherwise, and that we were *strikingly* alike; ib. II ch. 16: Here is another portrait. What do you think of it? Very like, uncommonly like! Whether *devilish*, etc., was current in the Middle Ages or earlier than the 19th c., is difficult to say: NED does not record such impolite contexts; 'damned', (4: adj. & adv.) are in NED, but not before 'like'. »Damned like', 'devilish[ly] like', 'cursed(-ly) like' means 'exactly', 'absolutely', 'precisely', just as in Swed 'fan så lik', 'tusan så lik', 'helvetes lik', 'djävligt lik', or, for instance: »Han är för död och pina samma karl som förr» = he is for [God's] death and pain [exactly] the same man as earlier. Why did not Dickens use 'for all the world' in the second instance, quoted from Our Mutual Friend? Because 'for all the world' does not fit in there: after *like* the construction demands an object: like me, like a Negro; it is also impossible to say: for all the world alike! And in cases like 'for all the world as, as if', etc., we could use 'I'll be damned', 'For cokkes bones', etc.; thus an oath.

Einenkel, 137, admits that in instances, such as; For al the world thay stinken as a goot; For al the world so hadde she Surmountede hem al of beaute; Ryght such a maner murmurynge For al the world hyt semede me, the phrase has stress and can be taken as an asseveration, but still he will not accept it as »eine eigentliche Schwurformel». He prefers to see its origin in OE phrases with a local meaning, such as (in Grein, Ags. Sprachsch. I 259) *for eorđan* (but Grein says expressly: In der Verbindung *for eorđan* steht es für die Bewohner der Erde, die Menschen), and (Grein II 685) *for veorulde*, *vorulde* (Grein: Menschheit, Menschen). Thus *eorđ* and *woruld* are to be classified sub NED *world* III 14 and III 17. Einenkel, however, regards the phrases as strengtheners, — then of the kind: there was no woman in the world he liked so well; cf. p. 229 above. He continues, however, by saying that the local sense of *for* was weakened and the preposition was confused with *for* = *pro*,

loco, *vice*, and with the causative *for* (*for cokkes bones*), but Einenkel clings to *for* meaning 'in spite of' in this position.

The material presented above goes against such an interpretation. 'For all the (or: this) world' must have acquired a strengthening sense, of the same character as that of a (mild) oath, at an early date, say, in the 13th century.

If we admit that 'for all the world' is emphatic, we can notice that it has steadily been losing its emphasis in the course of centuries. Dr. Johnson says in his dictionary: »*For all the world.* Exactly. A ludicrous sense; now little used.» He was mistaken as to the longevity of the phrase, since it is still in daily use. But he was puzzled as to its origin, In the 17th c. 'for all the world' was used (but not always) in both positive and negative statements and questions. But in the 18th c. the phrase was generally reduced in negative expressions to merely 'for the world', [but there are instances of its full form in Fielding (the whole world), Sterne, Smollett, Goldsmith, Godwin, and Dickens], while the full phrase was restricted to combinations with 'like', 'as . . . as', 'as if', 'as', and became a more energetic equivalent of 'exactly'. To assume two different sources of the same, and identical, phrase, 'for all the world' because of its use either in positive sentences or negative ones, seems farfetched and incredible. *Par force de l'analogie* the preposition *for* (= in exhange for) was unconsciously ranged with that *for* already functioning in 'for cockes bones' and the like. 'For all the world', as an asseveration or oath, must, however, be characterized as one of 'Hotspur's 'sarcenet' oaths, worthy only of a comfitmaker's wife. That even very coarse oaths can become pale and colourless is seen in Sw. *jo pytt*; *pytt*(*san*), now used by anybody, but preferably by small children; according to Hellquist, Sv. Etym. Ordb., it has the same origin as Engl. [Helle] *pitte* = Hell!

That 'for all the world' was felt as an oath may be supported by two instances, We have noticed earlier that (*the*) *devil* early assumed the sense of a naked *not*. Now, the same happened

apparently to 'for all the world'. One instance is Late ME: »Certeyn the sizht of hem (= the devils) is so orybull that a man wold for all the world ons loke on hem»[1]; the other instance is from Addison's The Drummer IV 1: (Tinsel). »I warrant thee, Widow, thou wou'dst for the World marry a Sabbath-breaker».[2] As the footnotes below inform us, the editors have been careful to add *not*, fearing an error in the MS, but this is not so certain.

Cf. also my Select Studies (1933) p. XXII.

The excerpts.

For all the world like

NED *world*. 21 e: 1330. For þe werd, so ferde he . . .; 1350. 'For al the world', such a wolf as we see here[3]; NED 1374. For alle þis vorld in swich present gladnesse Was Troilus; 1385 Ch. A 1. 36: And in his gere, for al the world he ferde Nat oonly lyk the loveres maladye Of Hereos, but rather lyk manye Engendred of humour malencolyk, Biforen, in his celle fantastyk; NED. For al the world ryght as a dayseye [sub *for* 26 d: daysye!] Ycorouned ys with white leues lyte; ib. 1513. Sic ene had he, and sic fair handys tway, For all the world, sic mouth and face, perfay. [Here 'for all the world' may be a mere asseveration, just like 'perfay'.] *The ME instances are not followed by so, such, like, but in all, except the last one, 'for all the world' can be traced as growing into the meaning of 'exactly', it being, as it were, in an ovoid state.* It is evident that 'damned' is impossible here. But why not 'for cockes bones or such like, as a mere strengthener? There is an identical case in Stubbes, Anatomie of Abuses (Eliz. Prose, ed. M. Roberts, 1933 p. 215): »The women also there traue Dublettes and Jerkins, as men haue here, buttoned vp the breast, and made with Winges, Weltes and Pinions, on the shoulder poyntes, as mannes apparel is, for all the world.» Here we could use instead: the Devil take me; for the Devil; for cockes bones. — Sidney: He had a pair of horns like a bull, his feet cloven, as many eyes upon his body

---

[1] G. R. Owst, Preaching in Medieval England. Cambridge 1926. p. 337. Owst adds *not* within brackets before *ons!*

[2] A *not* is added between brackets before 'for the world'.

[3] Quoted from Stoffel, loc. cit. p. 14.

as my grey mare hath dapples, and for all the world so placed [Johnson: *world*. 18]; NED. 1602: He lookes For all the world like an ore-roasted pigge; ib. 1609: staires that for all the world haue crooked windings like those . . . . The 1601 instance in NED occurs in a translation from Pliny, but is rendered *'in* all the world'. Sh., 2 H IV. III. 2. 306: (Fal.). he was, for all the world, like a forked radish; Sh., Tam. of Shrew. III 2: (Biondello). O, Sir, his lackey for all the world caparisoned like the horse . . .; Pepys 12/6 1666: I find the Ladies of Honour dressed in their riding garbs, with coats and doublets with deep skirts, for all the world like mine; Fielding, T. Jones, Bk XI. ch. II: to be sure, she looks for all the world like one (= a princess); Sterne, Tristr. Shandy p. 415: that it looks for all the world —; Goldsmith, She stoops to c. p. 328: (a) mansion, that looks for all the world like an inn; idem, Good-natured Man I p. 270: looking for all the world like one of the painted ruins of the place; Colman & Garrick, Clandestine Marriage (1766). II 1: it smells for all the world like our young ladies' dressing-boxes; Bulwer Lytton, Clifford 312: just for all the world like a happarition in boots; Bret Harte, Col. Starbottle's Clients (Tauchn. ed.) 1892. 38: yo'r for all the world like one o' Mrs. Johnson's fancy Bantams; Owst, Lit. and Pulpit. 101: Indeed, his valuable excerpts . . . read for all the world like another chapter of the rustic Middle Ages; Winifred Holtby, Mandoa Mandoa (1935) p. 235: They clung insecurely to . . . small . . . donkeys, who (*sic*) scampered . . . over cobbles in the most hilarious manner, for all the world like donkeys on Brighton sands; New Statesm. 11. 6. 1927: the bare white dining saloon, which looked, said one of the young wives, for all the world like a public lavatory.

For all the world As. As if. As though.

Sh., I H IV. III 2. 93: (King). For all the world As thou art to this hour was Richard then. [In Sh., Othello. III 3, the Moor says: By the world, I think my wife be honest, and think she is not. — Assuming 'for all the world' to be a strengthener, that phrase is, however, out of question here for metrical reasons]; Sh., Merry Wives I 1: (Evans). It is that fery person for all the orld as you will desire; Goldsmith, She stoops to c. p. 341: you look for all the world as if you wanted an opportunity of stealing out of the room; ib. 365: and talked, for all the world, as if you were before a justice of peace; Stevenson, Kidnapped (Tauchn. ed.) p. 176: »There's my hand on that», cried James, for all the world as if he had really known my name; H. Belloc, A Change in the

Cabinet (7th ed.) p. 67: It's for all the world as though you were just back from school; New Statesman 23/1. 1937: it wastes its thunder on a few thousand British Communists for all the world as if it wished to rally the British people behind Hitler's crusade; (press-cutt.): Inside Europe . . . they (young gentlemen of to-day) go, for all the world as their predecessors went on the Grand Tour a hundred and fifty years ago.

For all the world A s . . . as.

Mrs Gaskell, Mary Barton (1847), ch. XIII: she was for all the world as beautiful as any of the wax ladies in the barber's shop.

Middleton, *The Family of Love* III 3, gives another instance where 'for this world' must be a mild oath: (Dryfat). »Yes, I do love to stand to anything I do, though I lose by it: in truth, I deal but too truly for this world.» (Dryfat pretends to be a kind of Puritan); Dryden's »After death, we sprights have just such natures We had, for all the world, when human creatures» is doubtful as to the meaning of our phrase. It may be merely an asseveration. The same can be said of a Smollett quotation (Rod. Random ch. LVI, p. 380): »I have a silver candle-cup that holds just the quantity, for all the world.

Stoffel's interpretation: 'despite all the world', had been made before him also by Mätzner, [ib. p. 444 e, although he is a little cautious in his statement], by Einenkel, and by Schmidt in his Shakespeare-Lexicon. But NED: *for* 26 d., is uncertain about the origin of it, of the literary sense and proper place of this phrase.

Now, NED recognizes *all* (c. 3) as a mere intensive or emphasising adjunct; likewise *for all the world* (*for* 26 d.) as an intensive, in other places regarding it as an asseveration. The step to a mild oath need not be wide. If we accept 'for all the world' as an oath for females, for religious people, — note Ch. D 1.315: she *swoor* him, »nay, for all this world to winne» – there is no difficulty in explaining the stages which led to the sense »exactly», 'absolutely'.

List of books not specified in the text:

Ch(aucer), C(anterbury) T(ales). ed. Skeat, The World Classics. Oxford. 1925.
Cely, The Cely Papers. Camden Soc. 3rd. ser. 1. (Ref. letter and line.)
Chester. The Chester Plays I. II. EETS extra s. 62. 105.
Cobbett, William, Rural Rides. Th. Nelson ed.
Colman & Garrick, The Clandestine Marriage. ed. T. Hampden, 18th c. Plays (Everyman's Libr.)
Cov., Ludus Coventriæ. EETS extra s. 120.
Digby, The Digby Plays. EETS extra s. 70.
Einenkel, E., Streifzüge durch die mittelenglische Syntax. Münster i. W. 1887.
Godwin, W., Caleb Williams. Ed. London 1904.
Goldsmith, Oliver, Works. Tauchnitz ed.
Gray, Thomas, Works. I. II. Oxford 1825.
Harvey (in Elizabethan Prose, ed. M. Roberts, London 1933).
Johnson, Sam. (& Todd), A Dictionary of the English Language. I—V. London 1818.
King, A. H. The Language of Satirized Characters in Poëtaster. Lund 1941.
(Bulwer) Lytton, Lord, Paul Clifford. (1830). London 1896.
Meals & Manners, Early English Meals and Manners. EETS orig. s. 32.
Mätzner, E., Englische Grammatik. II: 1. Berlin 1864.
Non-Cycle, The Non-Cycle Mystery Plays. EETS extra s. 104.
Owst, G. R., Preaching in Medieval England. Cambridge 1926.
Past., The Paston Letters. ed. Gairdner. Birmingham 1872—95.
P Pl., Langland, Piers the Plowman. EETS extra s. 28, 67, 81.
Pol. Songs, Political Songs, ed. Wright. Camden Soc. 1839.
SAOB, Svenska Akademiens Ordbok.
Scott, W., The Antiquary. Oxf. Univ. Press. 1910.
Sh(akespeare).
Shaw, G. B., Major Barbara. Film Text. Stockholm 1942.
Shillingford Letters and Papers. Camden Soc. N. S. 2.
Sidney, Sir Philip, The Countess of Pembroke's Arcadia. ed. A. Feuillerat. Cambridge 1912.
Skeat, Specimens of English Literature 1394—1573. London 1887.
Skelton, Poetical Works. I. II. London 1843.
Spies, H., Studien zur Geschichte des englischen Pronomens im XV und XVI Jahrh. Halle 1897.
Sterne, Laurence, Tristram Shandy. Everyman's Libr.
Stewart, in Allan Ramsay, Evergreen II. Glasgow 1875.

Town., Towneley Mystery Plays. EETS extra s. 71.
Widegren, Gustaf, Svenskt och Engelskt Lexicon. Stockholm 1788.
Wills, The Fifty Earliest English Wills. EETS orig. ser. 78.
Woodford and Melvill, = Agitation: or Memoirs of George Woodford and Lady Emma Melvill (a late 18th c. novel). London n. d.

Gösta Langenfelt

ADDITIONS TO 'HURLY-BURLY, HALLALOO, HULLABALOO'[1]

In his novel *The Old Curiosity Shop* (beginning of ch. 16) Charles Dickens presents a Punch and Judy show and its actors. »The hero's wife and one child, the hobby-horse, the doctor, the foreign gentleman who not being familiar with the language is unable in the representation to express his ideas otherwise than by the utterance of the word »Shallabalah» three distinct times, the Radical neighbour . . ., the executioner, and the Devil, were all here.» There is no word like Shallabalah in *NED.* Always excepting a foreign origin of which I know nothing, it is tempting to regard the word as a corrupt rendering of Turkish *qalabalu.* The initial sound indicates then that the word had been borrowed anew from Turkish ports, as well as the difficulty for English mouths to render the original guttural sound. — Truman Capote, *Other Voices, Other Rooms* (Signet Books, 1949) writes p. 134: ». . . sunset birds, *hullabalooing* around this island roost detonated the desolate scene with cheerless cries . . .».

Hurly-burly turns up in Dickens, *Bleak House,* ch. 43: in this hurly-burly of life; further in *Nich. Nickleby,* ch. 42 (John Browdie, the Yorkshireman, speaking): Then all of a soodden he sings oot for a loight, and when it cooms — ecod, such a hoorly-boorly!

---

[1] See *Neuphilol. Mitteil.* LI, 1950, pp. 1—18.

As to onomatopoeic words, add *whir*; Dickens, *American Notes*, ch. 4: When whir-r-r-r! almost before you have seen them, comes the dark screen». For interjections, cf. Dickens, *A Christmas Carol* (Tauchnitz, p. 41): Halloa! Hoop! Halloo! — when calling on the slave; idem, *Dombey and Son*, III ch. 17 (Tauchnitz, p. 246): Halloa! Whoop! Halloa! Hi! — to horses; idem, *A Christmas Carol* (Tauchnitz, p. 44): Yo ho!, Ebenezer . . . Yo ho! my boys! said Fezziwig; (p. 45) Hilli-ho! cried old F.; idem, *The Old Curiosity Shop*, ch. 38 (to horses): Whoa-a-a-a-a-a! Thus it must be admitted that no such interjections can have promoted Hullabaloo.

Corrections: p. 2 *NED* hubble-bubbsle, read hubble-bubble; p. 11 *probably hullamalloo*, read: probably *hullamalloo*; p. 15 Varnitz, read Varnitza.

Gösta Langenfelt

LA CHAIRE DE PHILOLOGIE ROMANE A L'UNIVERSITÉ DE HELSINKI

Rapports des experts sur les titres des candidats

I

Gutachten
über die wissenschaftliche Arbeit der Herren Veikko Ilmari Väänänen und Tauno Kalervo Nurmela

1. Herrn Veikko Väänänens wissenschaftliche Interessen gehören zunächst der klassischen Philologie, und aus diesem Gebiet stammt auch die Arbeit, die zweifellos die bedeutendste Leistung ist, seine in jahrelanger Arbeit gereifte Dissertation: Le latin vulgaire des inscriptions Pompéiennes, 1937/8. Die Arbeit zeigt eine auch für den Romanisten höchst wünschenswerte Vertrautheit mit dem Charakter der den romanischen Sprachen zugrundeliegenden Form des Lateinischen. Bei der

Beurteilung der Erscheinungen geht der Autor ausserordentlich vorsichtig und überlegt vor, hütet sich, darin wohl von seinem Lehrer Tuulio geschult, vor voreiligen Schlüssen, macht dabei Feststellungen, deren Bedeutung für die Erkenntnis der Entwicklung der romanischen Sprachen sich zum Teil noch in der Zukunft auswirken wird, sucht zu scheiden, was wirklich als »vulgärlateinisch» anzusehen ist und was dialektische Einflüsse der oskischen Mundart ist, ist mit der wissenschaftlichen Literatur zum Vulgärlateinischen sehr gut vertraut und hat sich mit Erfolg bemüht, auch die einschlägige wissenschaftliche Literatur für die späteren Sprachperioden, und zwar nicht nur aus den Handbüchern der romanischen Philologie, kennen zu lernen. Nur wenig ist in seiner Arbeit vom Standpunkt des Romanisten auszustellen, so etwa wenn er S. 114 ital. esso, sardisch issu als Fortsetzung eines von ihm festgestellten Nominativs ipsus ansieht. Über die Probleme der Accentuierung und ihre Bedeutung für die Sprachentwicklung scheint er sich zunächst noch nicht hinlänglich unterrichtet zu haben, s. z.B. S. 49 den Hinweis auf rum. *fără* und seine Beziehung zu belegtem faras, hat dies aber wohl selbst erkannt, da er in einer späteren Arbeit gerade die Frage des Verhältnisses zwischen Accent und Klang ausdrücklich behandelt.

Die Probleme, die ihm bei der Behandlung der pompejanischen Wandschriften auftauchten, werden für ihn auch sonst wiederholt zum Anlass kleinerer Untersuchungen. Der Aufsatz über die Form des Nominativs der Feminina auf *-as* (NM 1934) ist noch eine typische Anfängerarbeit. Die Erklärung, die er in dieser Arbeit für die Formen gibt, wird von ihm später selbst berichtigt. Auch die im Jahr 46 veröffentlichte Arbeit »Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes» befriedigt wenig. Wenn er darin von der Tendenz zur Accentverschiebung von den geschlossenen Vokalen zu den offenen spricht, dann meint er vielleicht das Richtige, wenn man sein »geschlossen» mit »schallschwach» und sein »offen»

mit »schallkräftig» gleichsetzt. Eine grundlegende hierhergehörige Arbeit des italienischen Forschers Battisti über die Accentuierung der in das Lateinische gedrungenen griechischen Wörter war ihm unbekannt. Die Probleme sind mehr angedeutet als wirklich in ihrem Wesen erfasst. Greifbar an der Arbeit ist nur die Darstellung des Verhältnisses der Wörter mit betontem *-ía* und unbetontem *'-ĭa*.

Auch in einer seiner letzten Arbeiten »A propos de l's final dans les langues romanes» (Miscelânea Coelho) greift er auf Probleme seiner Dissertation zurück. Aber auch hier ist ihm unbekannt geblieben, dass Reichenkron das gleiche Problem von einer ganz neuen Seite her behandelt. Die Angabe, dass es im Iberoromanischen nie eine Deklination gegeben hat, ist unhaltbar, ebenso, dass die Erhaltung der Zweicasus-Deklination im Galloromanischen auf den Einfluss der Franken zurückzuführen ist, da der gleiche Deklinationstyp im Alpenromanischen zum Teil noch heute nachweisbar ist und im Rumänischen sogar 3 Casus-Formen erhalten blieben, ohne dass irgendwie ein fränkischer Einfluss denkbar wäre. Aber wiederum muss anerkannt werden, dass V. hier auf linguistischem Gebiet sich nicht darauf beschränkt, Tatsachen festzustellen, sondern den Problemen nachgeht. Ebenso tritt er wiederholt an das Problem dessen, was man unter »vulgärlateinisch» zu verstehen hat heran, so abgesehen von seiner Dissertation in einem in italienischer Sprache geschriebenen Aufsatz über die pompejanischen Wandinschriften und später in einer Besprechung des stark umstrittenen Buches von H. H. Muller, L'époque mérovingienne, in NM 1947.

Seine Vertrautheit mit der spätlateinischen Literatur kam V. auch auf dem zweiten seiner Arbeitsgebiete, dem Gebiet der mittelalterlichen französischen Literatur sehr zugute, so in seinen »Gloses marginales des Miracles de Gautier de Coinci», 1945. Es ist diese von seinem Lehrer Långfors angeregte Untersuchung eine mühevolle Identifizierung der von einem Glossator zu Werken Gautiers von Coinci angegebenen lateinischen Paral-

lelstellen. Der Ergebnis betrifft in erster Linie die mittellateinische Geistesgeschichte, zeigt, was von der klassischen lateinischen Literatur im französischen Mittelalter besonders gegenwärtig war. Die Arbeit beschränkt sich aber nicht auf den Vergleich der vom Glossator angegebenen Stellen mit den Parallelen bei Gautier. V. setzt mit der eigentlich kritischen Arbeit ein, wo die Angaben des Glossators den Tatsachen nicht entsprechen. Selbständig ist auch seine Forschung nach Parallelen unter den altfranzösischen Sprichwörtern, auf die sich der Text Gautiers beziehen kann. Einzelne vom Glossator angeführte lateinische Parallelen sind überhaupt nicht mehr zu identifizieren. Die Arbeit bedeutet also zweifellos eine beachtliche Förderung unserer Kenntnisse.

Das Gebiet der mittelalterlichen französischen Literatur, das V. durch seinen Lehrer Långfors nahe gebracht wurde, gibt ihm den Anlass zur Veröffentlichung mehrerer Fabliaux. Die hierhergehörigen Arbeiten zeigen alle ein starkes Festhalten an einem vorgeschriebenen Schema. Es wird sehr gewissenhaft festgestellt, in welchen Handschriften der behandelte Text erhalten ist, die Handschriften werden gruppiert, aber bei der Veröffentlichung des angeblich kritischen Textes wird auf die Verwertung des festgestellten Stammbaumes der Handschriften keine Rücksicht genommen. Die am besten erhaltene Handschrift wird abgedruckt, und nur dann geändert, wenn der Text absolut unverständlich ist. In der grammatischen Einleitung werden die einzelnen Handschriften auf ein paar charakteristische Züge hin untersucht, eine ganz zwecklose Mühe, wenn daraus keine sprachgeschichtlichen Folgerungen gezogen werden. Es wird, wieder nur oberflächlich, aus den Reimen des angeblich endgültigen Textes eine allgemeine Lokalisierung versucht, damit ist aber die sprachgeschichtliche Behandlung des Textes erschöpft. Eine Untersuchung des Wortschatzes zwecks Feststellung der Herkunft des Textes wird gar nicht versucht.

In dieser Methode der mittelalterlichen Textbehandlung

ändert sich von der ersten bis zur letzten hierhergehörigen Arbeit nichts. Zur Entschuldigung sei vorgebracht, dass diese Methode, die nur als Rückschritt angesehen werden kann, seit etwa 30 Jahren in Frankreich, zunächst durch J. Bédier propagiert und von den Romanisten namentlich der Vereinigten Staaten umso lieber angenommen wurde, als sie wesentlich einfacher ist als das Befolgen der alten textkritischen Normen.

Daneben muss aber anerkannt werden, dass die altfranzösischen Texte, die V. nun vorlegt, meist richtig erfasst, schwierige Stellen namentlich in den ersten Veröffentlichungen diskutiert werden, und dass sich bei der sachlichen Erklärung ein tiefes Eindringen in die mittelalterliche Kultur zeigt. Der erste und am besten gelungene Versuch auf dem Gebiet der altfranzösischen Literatur sind die schon erwähnten »Gloses marginales des Miracles de Gautier de Coinci», 45. Wie bei dieser Arbeit, so führt ihn seine gründliche Ausbildung als Latinist an das Problem der burlesken Dichtung »Des fames, des dez et de la taverne», heran, herausgegeben in NM 1947. Die Reime dieser im übrigen nur abgedruckten Dichtung sind im Goliardenstil lateinisch. Eigene Arbeit des Herausgebers sind in dem Hinweis auf Reminiszenzen aus der lateinischen Literatur zu sehen.

Dagegen handelt es sich um eine wirkliche Textausgabe bei der Veröffentlichung des Fabliaus vom Schlaraffenland in NM 1947. Die Dichtung ist in 3 Handschriften überliefert, ist auch ins Niederländische übersetzt. Abgedruckt wird nur die Handschrift A, von der sich der Herausgeber nur an 2 Stellen entfernt. Anerkannt muss werden, dass der Verfasser alles tut, um den von ihm abgedruckten Text verständlich zu machen. Er kennt die Publikation von Texten, die seinem Text inhaltlich nahe stehen und zur Aufklärung dieses beitragen können. Sonst zeigen sich aber besonders deutlich die oben in der Zusammenfassung angeführten Mängel. Eine besondere Erwähnung verdient auch das dem Text folgende Wörterver-

zeichnis. Es ist nicht einzusehen, nach welchen Prinzipien das eine Wort aufgenommen, das andere übergangen wird. Die Formen des Textes werden ohne Änderung gebracht, ohne dass der Versuch unternommen wird, die Normalform, also etwa beim Nomen die Form des Nom. Sing. zu erschliessen. So wird z.B. anvez ohne weitere Bemerkung mit »annuel» glossiert, estivaus mit »bottines légères», d.h. den Pluralformen, die sich an der zitierten Stelle befinden. Dabei ist es durchaus nicht selbstverständlich, dass zu estivaus der Singular estival, nicht estivel gehört, usf. Die linguistische Seite des Textes interessiert den Herausgeber nicht. Formen wie quialt für literarisches chielt, das nur ganz vereinzelt belegt ist, werden nicht erwähnt.

Die gleiche Charakterisierung gilt auch für die 1949 veröffentlichte Ausgabe des Fabliaus »Du segretain moine», die sich als »Édition critique, d'après tous les manuscrits connus» etc. ausgibt. In Wirklichkeit handelt es sich wieder nur um den Abdruck einer Handschrift. Die ganze Veröffentlichung macht den Eindruck grosser Übereilung. Gut ist wieder die literarische Einleitung mit einem Überblick über die Motivgeschichte von der vierfachen Leiche. Die grammatische Einleitung ist rein mechanisch nach den oben angeführten Grundsätzen durchgeführt. Er spricht von einer »homophonie» de *oi* et *ai* dans foire — afaire und sieht darin einen normannischen Zug. In Wirklichkeit beweist der Reim nicht Zusammenfall von *ai* und *oi*, sondern nur dass *-oi-* bereits *-uę̄-* gesprochen wurde, vielleicht auch, dass der Autor, wie dies besonders im Pikardischen nachgewiesen ist, zwischen den Labial *f* in faire und das nachfolgende, als offenes ę̄ gesprochene *-ai-* als Übergangslaut ein *-u-* einschob. Was über die Lokalisierung der einzelnen Handschriften gesagt wird, ist ohne wissenschaftliche Bedeutung. Dass die Form soer die Wiedergabe von sëoir ist, maloest von literarischem malëoit, wird S. 23 (aber nicht im Glossar) unter der unverständlichen Bemerkung »réduction de *oi*, *ei* en *o*, *e*» angeführt. Abooster in Zeile 248 wird im Wörterbuch richtig mit afrz. abaater zusammen-

gestellt. Es wird aber die Bedeutung dieser Form für die Lautgeschichte nicht einmal gestreift. Die Übersetzung der im Wörterbuch angeführten Wörter bringt oft die »Meinung» statt der »Bedeutung», so wenn aamer mit aimer *avec tendresse* wiedergegeben wird. Trotz der Angabe der Varianten wird z.B. in Zeile 124 sanz congié beibehalten, das hier sinnlos ist, trotzdem es nach Z. 137 f sanz conseil heissen muss, was schon die Varianten andeuten. Wichtige syntaktische Erscheinungen wie out allumé = alluma Z. 90, avoit amee = aimait S. 98 werden übergangen. Die Arbeit ist nicht genügend ausgereift.

Dem gegenüber bedeutet die letzte altfranzösische Textausgabe: »D'une fame de Laon», 1951 einen gewissen Fortschritt, zwar nicht in der Methode, denn sie bleibt die gleiche, wohl aber in dem Kommentar zu den schwierigen Stellen, wie z.B. 184 f, das gut erklärt wird. So kann diese Ausgabe zwar nicht als »kritisch» bezeichnet werden, sie bietet aber einen lesbaren und von dem Herausgeber offenbar meist richtig verstandenen Text. Nicht erklärt sind die schwierigen Zeilen 77—78, Zeile 264 ist kaum richtig verstanden.

Für den Vertreter der romanischen Philologie an einer Universität scheint es mir aber besonders wichtig zu sein, dass er sicht mit den Fragen der Syntax und der Stilistik, namentlich auch in der neueren Periode, beschäftigt. V. hat auf diesem Gebiet sicherlich einen guten Anfang gemacht. Sein Interesse an syntaktischen Fragen der spätlateinischen Zeit zeigt sich schon in den Besprechungen von Löfstedt, Syntactica in NM 1944 und dem Sammelband Eranos Löfstedtianus, 1946. Während es sich hier nur um ein Referat über die Forschungen des grossen schwedischen Latinisten Löfstedt handelt, ist der 51 erschienene Aufsatz »Il est venu comme ambassadeur; il agit en soldat» eine durch keinen seiner früheren Lehrer angeregte selbständige Arbeit, in der er sich in sehr anerkennenswerter Weise mit den schwierigen Problemen auseinandersetzt, die mit den Vorstellungen Apposition und Prädikat zusammen-

hängen, dann verfolgt, wie Partikeln, die ursprünglich einen Vergleich andeuten, zum Ausdruck der Gleichsetzung werden u.ä. Seine Aufmerksamkeit ist auch hier wiederum auf die Zusammenhänge der romanischen Konstruktion mit der lateinischen Überlieferung gerichtet. Sein reiches, aus dem Französischen, dem Italienischen und dem Spanischen genommenes Material stammt aber hauptsächlich aus der neueren Zeit. Die Arbeit ist zweifellos nicht ein Abschluss, denn alte hierhergehörige Entsprechungen wie afrz. nomer *a* capitaine werden nicht erwähnt. Aber sie zeigt geschultes Sprachempfinden, Aufgeschlossenheit für syntaktische und stilistische Probleme und wird den Verfasser zweifellos zu ähnlichem Eindringen in die neuere Sprachgeschichte anregen. Sie scheint mir daher für das Gesamturteil über die wissenschaftliche Eignung Herrn V's auschlaggebend zu sein.

Nicht berücksichtigt wurde in dem vorstehenden Bericht die mit Långfors zusammen in finnischer Sprache herausgegebene »Einführung in das Studium der romanischen Philologie» 47, seine Sammlung von Auszügen aus lateinischen Schriftstellern zum Schulgebrauch und seine »Prinzipien der Übersetzung . . . aus dem Deutschen in das Finnische», 49. Seine praktische Sprachbegabung scheint, soweit dies aus den französischgeschriebenen Untersuchungen und namentlich aus dem in ausgezeichnetem Italienisch abgefassten Aufsatz »Contributo di Pompei alla conoscenza del latino volgare» erkenntlich ist, auch den strengsten an den Vertreter der romanischen Philologie zu stellenden Anforderungen zu entsprechen.

Das Interessengebiet Herrn T. K. N u r m e l a's liegt mehr auf Seite der Kulturgeschichte als der Philologie, ferner auf Seite der praktischen Sprachbeherrschung und des Sprachunterrichtes mehr als auf Seite der Sprachgeschichte. Das bezeugen vor allem 2 Werke, sein finnisch-französisches Wörterbuch, das nach seiner Angabe 1016 Seiten zählt, und sein Übungsbuch für Kaufmännisches Französisch. Der Wert

solcher Kenntnisse soll nicht herabgesetzt werden. Das Talent, wissenschaftliche Probleme zu popularisieren, ist auch für den Universitätslehrer eine wertvolle Beigabe. Das Hineinziehen Finnlands in die Geistesgeschichte der romanischen Völker (s. Nr. 9 der Veröffentlichungen) spricht gerade für den Vertreter der romanischen Philologie an einer finnischen Universität. Der weite Horizont, der sich in den populären Schriften über das Verhältnis Finnlands zu seinen slawischen Nachbarn zeigt, ist gleichfalls ein gewichtiges Plus für einen Universitätslehrer. Schliesslich zeigen die zahlreichen Übersetzungen aus den verschiedensten Sprachen, nicht nur den romanischen, eine praktische Sprachbeherrschnung, wie sie bei den romanischen Philologen auch ausserhalb der romanischen Länder selten ist. (Alles dies ist aber nur erschlossen aus den von Herrn N. im Schriftenverzeichnis angegebenen Titeln, eine Überprüfung konnte schon deshalb nicht versucht werden, weil der Referent des Finnischen nicht mächtig ist).

Dieser Universalität der allgemeinen Bildung entspricht aber die eigentliche wissenschaftliche Arbeit nur zum Teil. Sehr erfreulich ist auch bei ihm die Vertrautheit mit der lateinischen Sprachgeschichte und wie es scheint, auch mit der lateinischen Literatur. Sie hat ihm auch bei der Arbeit auf dem Gebiet der mittelalterlichen Literatur wesentliche Dienste geleistet. Es fehlt ihm aber, wie es aus den vorliegenden Veröffentlichungen hervorzugehen scheint, der Sinn für sprachgeschichtliche Probleme. Er referiert sehr geschickt über 2 Arbeiten syntaktischen Inhalts, so in einer Gesamtdarstellung »Le débat sur l'infinitif de narration dans les langues romanes» in NM 1944 und in einer Besprechung von Weerenbeck, Le pronom *on* usf. NM 1948. Er zeigt darin eine ausgesprochene Fähigkeit, sich in fremde Gedankengänge einzuleben — auch ein grosser Vorteil des Wissenschaftlers, den viele nicht aufzuweisen haben — aber es bleibt eben doch beim Referat. Seine eigene wissenschaftliche Arbeit beschränkt sich auf das Gebiet, das ihm durch seinen Lehrer Långfors nahe

gebracht wurde, auf Gautier de Coinci und verwandte Probleme der geistlichen Literatur des französischen Mittelalters.

Hierher gehört seine 37 erschienene Dissertation über Gautier de Coinci, Le sermon en vers de la chasteé as nonains. Die Bedenken, die in dem Bericht über Herrn Väänänen gegen die Methodik ähnlicher Textausgaben erhoben wurden, treffen hier alle zu. Die ganze Arbeit ist nach einem fest vorgeschriebenen Schema gemacht. Positiv ist, dass eine Handschrift von dem Autor selbst abgeschrieben wurde. Die zugänglichen 16 Manuskripte werden zu klassifizieren versucht, Metrik und Reim werden untersucht, es bleibt aber nur bei der Zusammenstellung der einzelnen Erscheinungen. Die grammatikalische Einleitung verrät auf Schritt und Tritt den Anfänger. Die französische historische Lautlehre ist ihm in Einzelheiten unbekannt. (Sonst könnte nicht gleich in der 1. Zeile aart zu aerdre gestellt werden. Die Konjunktivform glace = glisse, d.i. afrz. glast, wird Z. 115 ganz unmöglich erklärt; esqueue soll lat. excutiat fortsetzen usf.) Syntaktische Bemerkungen im Kommentar sind ganz banal. Seine Kenntnisse scheinen sich auf die Vermischten Beiträge von Tobler zu beschränken. Einzelne schwer verständliche Stellen werden ohne Erklärung gelassen usf. Wären nicht die guten kulturgeschichtlichen Bemerkungen der Arbeit, die uneingeschränkte Anerkennung verdienen, dann könnte die Arbeit nicht anders als eine nicht über dem Durchschnitt stehende Anfängerarbeit angesehen werden.

Die 2. hierher gehörige Arbeit »Traduction en vers français . . . de l'épître de saint Jérôme à Eustochium», 1947, ist zweifellos viel ausgereifter. Es handelt sich um die Übersetzung einer lateinischen Epistel, die selbst in zahlreichen Handschriften überliefert ist. Sehr gut ist die Feststellung, welche der lateinichen Versionen der Übersetzung zugrundelag. Wirklicher Scharfsinn zeigt sich auch bei den Rückschlüssen aus der Übersetzung auf die Vorlage und Missverständnisse des altfranzösischen Übersetzers. Der Text ist auch fast durch-

wegs richtig interpretiert (Z. 1732 wird eine Änderung vorgeschlagen, die metrisch unzulässig ist; zu lesen ist quant ele *s'oit* louer des gens; S. 182 ist statt des unmöglichen aon, non zu setzen usf.) Wie in allen seinen Arbeiten, ist die praktische Handhabung des Französischen ausgezeichnet. Aber es fehlt wieder jedes Verhältnis zur eigentlichen Sprachgeschichte. Es wird zwar nach dem übernommenen Schema eine kleine Lautlehre des Textes gegeben, aber ohne praktische Verwertung für die Sprachgeschichte im Allgemeinen oder die Lokalisierung des Textes im Besonderen. Dabei sind Formen wie arere »Pflug» oder soieur »Mäher» wichtige Belege, die mitten hineinführen in viel umstrittene wortgeschichtliche Probleme. Die Schrift zeigt also recht gutes Verständnis der altfranzösischen Sprache, weitgehende Kenntnisse auf einem Sondergebiet der altfranzösischen Literatur, aber sonst sieht der Autor keine Probleme.

Schlussfolgerung

Wenn also nur die wissenschaftlichen Leistungen der beiden Kandidaten gegen einander abgewogen werden sollen, dann ist meiner Meinung nach Herr Väänänen ohne Bedenken an die erste Stelle zu setzen.

E. Gamillscheg
[Professor der romanischen Philologie an der Universität Tübingen]

II

Monsieur le Doyen,

Pour remplir la mission que la Faculté des Lettres de l'Université de Helsinki m'a confiée en me désignant comme un des experts chargés d'examiner les candidatures à la succession de mon confrère M. Artur Långfors dans la chaire de philo-

logie romane de l'Université, j'ai l'honneur de vous adresser le rapport détaillé prévu par vos statuts sur les titres scientifiques des savants dont les dossiers m'ont été transmis par vous.

*

J'ai eu à examiner ainsi deux dossiers: celui de M. Tauno Kalervo N u r m e l a, titulaire de la chaire de philologie romane à l'Université de Turku, et celui de M. Veikko Ilmari V ä ä n ä n e n, professeur adjoint à l'Université de Helsinki. Chacun de ces dossiers comportait un exemplaire de la plupart des publications scientifiques de ces deux candidats, rédigées en une langue qui me soit accessible.

Les publications scientifiques de M. T. Nurmela qui intéressent la philologie romane ne sont pas des plus nombreuses; elles attestent cependant des curiosités diverses et la pratique de plusieurs branches de la philologie romane.

Les plus importantes sont relatives à des textes en ancien français. C'est dans ce domaine que M. Nurmela avait trouvé, dès 1937, le sujet de sa thèse: *Le sermon en vers de la chasteé as nonains de Gautier de Coinci*, qui constitue une part fort intéressante du bel ensemble d'études sur Gautier de Coinci nées de l'enseignement fécond de M. A. Långfors; cette édition suffirait à montrer que M. Nurmela pourrait à son tour diriger utilement des travaux semblables. Cette opinion s'est trouvée confirmée, dix ans plus tard, par la publication qu'a faite M. Nurmela de la *Traduction en vers français du XIII^e^ siècle de l'Epître de saint Jérôme à Eustochium.* Les *Neuphilologische Mitteilungen* ont publié plus récemment (1950 et 1951), de la main de M. Nurmela, deux comptes rendus de publications sur Gautier de Coinci qui viennent appuyer encore ce jugement et attestent l'activité continue de leur auteur dans cette direction.

La linguistique romane, qui a été pour M. Nurmela l'occasion de plusieurs articles consacrés à l'étude pratique du français dans ses rapports avec l'usage finnois, lui a inspiré aussi

des notes de caractère plus scientifique; telles une explication ingénieuse, en 1943, à partir du mot français *caillier*, »appeau pour la chasse de la caille», d'une expression difficile, *faire le caillier*, appliquée aux bas mal tirés; des comptes rendus critiques de travaux étrangers sur le pronom *on* et sur la formation des noms d'agent féminins en français, et une étude, jointe au dossier de M. Nurmela en copie dactylographique, sur les *Particularités du vocabulaire français*, qui prouve chez l'auteur une juste compréhension des rapports de la culture et du développement lexical: l'influence latine, ou gréco-latine, dans l'enseignement et la culture en France dès le haut moyen âge expliquerait pour une bonne part, dans la structure du français, à la fois les caractères du vocabulaire et les contraintes imposées à la libre création de dérivés.

En dehors du français il apparaît que M. Nurmela peut se servir pour son enseignement de faits empruntés à d'autres langues romanes, notamment au roumain; et il a, en 1941, étudié un phénomène syntactique, l'»infinitif de narration» qui intéresse l'ensemble des langues romanes.

*

M. Veikko Väänänen présente un ensemble de travaux originaux abondant, divers et méthodique. Dès l'abord il s'est attaché à l'étude du latin vulgaire ou du moins des phénomènes latins étrangers à la langue classique; il se plaçait ainsi au centre du développement de toutes les langues romanes et se donnait une base solide pour en saisir et en comprendre l'histoire: c'est ainsi qu'il a étudié les »nominatifs pluriels en *-as* dans le latin vulgaire» (1934) ou les »changements de déclinaison des mots grecs en latin» (1938). Comme le montre le rapprochement de ces deux titres d'articles, M. Väänänen a su éviter l'erreur qui s'attache trop souvent au nom de »latin vulgaire» et il a fort bien expliqué que les différences du latin préroman par rapport au latin classique peuvent être des survivances d'archaïsmes aussi bien que des innovations tardives, des

vulgarisations de mots savants ou techniques d'origine grecque ou bien des dialectismes italiques tout autant que des déformations provinciales.

Il n'a d'ailleurs pas voulu se contenter du latin reconstruit artificiellement en remontant des formes romanes à un état latin hypothétique. Comme je l'avais fait moi-même quarante ans avant, il a essayé de saisir la réalité d'un latin parlé en étudiant, en 1937, les inscriptions pariétaires de Pompéi, mais il a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser les inscriptions découvertes et publiées postérieurement à la publication des tomes IV et V du *Corpus inscriptionum latinarum;* il a même réussi à avoir communication d'inscriptions inédites; et surtout il a eu la ténacité nécessaire pour mettre au jour les résultats de ses recherches; si j'ai cru pouvoir rappeler que j'avais jadis abordé cette étude, c'est pour marquer que j'en connais les difficultés heureusement résolues par M. Väänänen dans son précieux travail sur le *Latin vulgaire des inscriptions pompéiennes.* Divers comptes rendus développés de publications sur l'histoire du latin classique ou vulgaire, même jusqu'à l'époque mérovingienne, attestent que M. Väänänen a toujours poursuivi son travail d'information et de réflexion sur cette préhistoire des langues romanes. Mais il s'est aussi attaché à la formation ultérieure de ces langues: ses »observations sur l'accent tonique» ou sur »l'*s* final dans les langues romanes» décèlent une vue très pénétrante de cette sorte de problèmes généraux.

M. Väänänen s'est d'ailleurs à l'occasion intéressé à l'étude de la lexicographie ou de la syntaxe françaises, même très modernes, comme l'atteste son étude toute récente sur les types concurrents »comme ambassadeur» ou »en soldat» (1951), étude qui montre en outre qu'il peut traiter de syntaxe italienne ou espagnole aussi bien que de syntaxe française.

M. Väänänen ne serait pas un digne élève de M. A. Långfors s'il n'avait pas pris sa part de l'admirable travail voué par la Faculté des Lettres de Helsinki à la mise en sa vraie lumière du curieux conteur qu'est Gautier de Coinci. Dès

1945, il a consacré un mémoire développé à une question qui se pose plus ou moins à tous les éditeurs de Gautier, celle des *Gloses marginales* dont quelques manuscrits accompagnent les vers des *Miracles:* ces gloses, rédigées pour la plupart en latin, unissent au texte de Gautier des citations de prosateurs ou de poètes ecclésiastiques et, moins souvent, d'auteurs classiques ou pseudo-classiques dont la pensée se rapproche de celle de Gautier et a pu l'inspirer. Cette étude implique et fonde tout à la fois une connaissance de la littérature latine du moyen âge qui est d'un puissant secours pour l'intelligence des œuvres en langue vulgaire du même temps.

Cette année même, M. Väänänen a apporté sa pierre à l'édifice de l'édition en devenir de Gautier de Coinci en publiant à son tour, avec toute la précision et tout le soin auxquels nous a habitués l'école de Helsinki, un nouveau miracle de Gautier, celui *d'une fame de Laon qui estoit jugie a ardoir et que nostre Dame delivra.*

Mais M. Väänänen avait déjà manifesté ses qualités l'éditeur et sa science de ce métier délicat en publiant, en 1946, un petit poème satirique mêlé de français et de latin qui traite, au XIII[e] siècle, *des fames, des dez et de la taverne;* puis, en 1947, le *Fabliau de Cocagne,* qui est de la fin du XIII[e] siècle; enfin, en 1949, une autre œuvre, réaliste et macabre, elle aussi du XIII[e] siècle, le fabliau anonyme du *Segretain moine.* Ces diverses publications de textes médiévaux peuvent être proposées comme modèles à de nouveaux travailleurs.

*

Au terme de cet examen des deux dossiers de candidature au poste de professeur de philologie romane de Helsinki, et me tenant strictement à l'examen des »titres scientifiques des candidats en tenant compte du but et du domaine assignés au poste en question», je conclus que:

1° les deux candidats sont compétents pour occuper le poste à pourvoir.

2° les titres scientifiques de M. V. Väänänen sont supérieurs à ceux de M. T. Nurmela.

J'établirais donc comme suit, du point de vue auquel je devais me placer, la liste de préférence:

1 M. Veikko I. Väänänen

2 M. Tauno K. Nurmela

Fait à Paris, le 5 août 1951.

Mario Roques

Membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France, président de la IV[e] section (sciences historiques et philologiques) de l'Ecole pratique des Hautes Etudes.

BESPRECHUNGEN

Du segretain moine, fabliau anonyme du XIII[e] siècle. Edition critique d'après tous les manuscrits connus par Veikko Väänänen. (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 62, 2.) Helsinki, 1949. 84 pages.

Un prêtre (sacristain, moine) courtise la femme d'un bourgeois. Le mari, avec la complicité de sa femme, veut lui extorquer des fonds. Le bourgeois, sans le vouloir, tue le galant. Il faut faire disparaître le cadavre. Ces tentatives répétées suscitent des aventures grotesques. C'est ce thème macabre, dit du *prestre comporté*, qui fournit la matière du chapitre initial de M. V. Il existe de nombreuses études sur ce sujet, M. V. les mentionne dans une note de la page 5. J'en ai parlé brièvement dans un compte rendu (*Romania*, XLV, 1919, p. 539—40) à propos de A. Steppuhn, *Das Fablel vom Prestre comporté und seine Versionen*. Plus importante que la dissertation nommée est l'étude de W. Suchier, *Der Schwank der viermal getöteten Leiche* (1922). Cinq fabliaux ont exploité ce motif. Celui que republie M. V. avait déjà été imprimé trois fois: par Renouard comme Appendice (p. 1—9) à Legrand d'Aussy, *Fabliaux*, IV, par Méon, *Fabliaux*, I, 242 (ces deux éditions

d'après le ms. B. N. fr. 19152, *P* de M. V.); par A. de Montaiglon et G. Raynaud, *Rec. gén. des fabliaux*, V, 215—42; cf. *ibid.*, p. 372 et 411, et VI, 278, édition fondée sur *P* et suivie des leçons rejetées de ce ms. et des variantes de Berne 354 (*B*). Ce que dit M. V. (voir p. 6, note. 5) sur les manuscrits utilisés par ses devanciers est erroné: M. V. a confondu les mss. *P* et B. N. fr. 14971 (*N*). Montaiglon et Raynaud n'ont pas »utilisé» *N* (ni personne d'autre d'ailleurs), il est resté inconnu jusqu'en 1890 (*Rec. gén.*, VI, 278). Entre temps on avait signalé le ms. Berlin, Collection Hamilton 257 (*H*). Le cinquième ms., Arsenal 3527, fragmentaire (sigle *f*), a été mentionné pour la première fois dans mes *Incipit des poèmes français antérieurs au XVI^e siècle* (1917).

Le nouvel éditeur avait donc à opérer avec cinq manuscrits, dont trois n'avaient jamais été mis à profit, Renouard et Méon n'ayant connu que *P*, le même ms. qui devait servir de base aussi à l'édition de Montaiglon et Raynaud qui, en plus, connaissaient *B*. Il appartenait à M. V. de nous faire savoir ce qu'apportaient de nouveau, pour l'exégèse du *Segretain moine*, les trois manuscits qui n'avaient pas encore été consultés. Sa tâche était de classer les cinq manuscrits, puis de choisir la base de son édition, c.-à-d. désigner le manuscrit demandant le moins de retouches de la part du critique désireux de présenter, sur la foi de la tradition manuscrite, un texte aussi correct que possible au point de vue de la forme aussi bien qu'à celui du contenu. Son devoir était aussi, et surtout, de dire son opinion sur la valeur des leçons que présentent les différentes copies.

Des cinq manuscrits un est incomplet (*f* s'arrête en effet au v. 490) et le texte qu'il offre s'écarte souvent de la version principale. *B* est un ms. connu pour les fantaisies auxquelles s'est livré le copiste, qui ajoute des vers de sa façon et se plaît à insister sur les passages scabreux. S'ils ne peuvent, l'un ni l'autre, entrer en considération lorsqu'il s'agit de choisir le manuscrit de base, ces deux manuscrits fournissent cependant, de temps à autre, des leçons susceptibles de confirmer telle leçon des autres manuscrits, dont aucun n'a des qualités qui le désigneraient à priori à servir de base. *N* paraît à première vue très acceptable; il a une brève introduction et ailleurs aussi des vers qui ne se trouvent que là. Je ne saurais dire, avant de l'examiner de près, si *N* peut être considéré comme

plus rapproché que les autres de l'original perdu, ou bien s'il représente une tentative de rétablir un texte altéré par de nombreux copistes successifs. *P* est (comme d'ailleurs *B*) un recueil de compositions diverses qui se retrouvent, pour la plupart, dans d'autres manuscrits et dont l'étude a permis de constater qu'il est d'une qualité médiocre. Reste *H*, qui se révèle apparenté à *P*.

Le groupement *HP* — *BNf* est établi par M. V. dans un tableau peu clair et où le commentaire est minime. Je n'essaierai pas de l'analyser, je dirai seulement que j'aurais aimé y trouver une distinction plus nette entre *leçons* communes et *fautes* communes: un classement méthodique se fonde surtout sur les *fautes*. Il fallait en tout cas signaler, à propos du groupement *HP*, que *P* va souvent avec l'autre groupe, contre *H*, le manuscrit de base de M. V., qui reste isolé, et cette leçon isolée est presque toujours laissée intacte dans le texte sans que l'éditeur essaie de justifier cette leçon ni de démontrer l'infériorité des leçons reléguées dans la *varia lectio*. Il existe cependant diverses manières de se faire une opinion sur ce qu'était l'original, opinion qui parfois devient une certitude. Il y a d'abord la forme (mètre, rime, morphologie, syntaxe). Plus d'une fois, l'éditeur a négligé d'avoir recours à ces critères.

L'étude sur la langue de l'auteur, qui comprend un peu plus d'une page, est tout à fait insuffisante (p. 20—22). On n'y trouve rien, p. ex., sur la confusion de *ant* et *ent* 268 (*demant* : *omnipotant*, c.-à-d. *omnipotent*), rime que *BNf* ont écartée, chacun à sa façon (p. 43). Cela peut signifier qu'une telle rime, si elle était dans le modèle, choquait les copistes de ces manuscrits. Rien sur *feu* : *lieu* 442 qui assure la forme *leu*. Rien sur la rime *respont* : *dont* 104 (la forme courante est *doint*). Rien sur le participe passé *consentu* (: *perdu*) 73 (voir ci-après, p. 272). Rien sur la question de savoir s'il faut attribuer à l'auteur la forme trissyllabique *querïez* et similaires (les variantes de 141 fournissent tout autre chose). Si M. V. s'était souvenu de l'important livre de Mlle Gertrud Wacker, *Über das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen*, il aurait sans doute formulé ses conclusions un peu autrement. Une partie des traits d'après lesquels on a eu l'habitude de localiser les textes français du moyen âge caractérisent bien plutôt une époque de la langue littéraire que le dialecte d'une contrée.

Le nouvel éditeur ne s'est pas du tout occupé de deux

détails techniques dont l'examen était susceptible de permettre des conclusions qui ne manquent pas d'intérêt: il y a, d'une part, la question de savoir si l'auteur employait la forme pleine des participes passés féminins en *iee* ou la forme (»picarde») contractée *ie*, ou bien les deux; d'autre part la question de savoir s'il admettait quatre vers consécutifs sur la même rime.

En règle générale, les bons poètes n'admettent pas une telle séquence de quatre vers. Or, p. 44 on lit cette suite de quatre vers:

Qu'ele n'apareut a mengier.
Guillaume menja tot premier,
Qui en son lit s'ala couchier 287
Por le moigne desbareter.

Le passage est étonnant, d'abord parce qu'on y trouve, à la rime, trois mots en *ier* et un en *er* [1] et qu'on ne rencontre dans le poème aucune autre rime pareille. Mais voyons les variantes. La leçon de 287 admise par M. V. dans le texte ne se trouve que dans *H* (*B* a une leçon refaite). Les autres mss. donnent ceci:

N En son lit s'ala reposer.

Il s'agissait bien de se reposer! Guillaume alla au lit pour se jeter sur le sacristain au bon moment; *reposer* est donc à rejeter. Le fragment *f* est fortement remanié, mais le verbe est à sa place puisqu'il s'agit de *se cacher*:

Puis va en son lit *esconser.*

La bonne leçon est probablement celle de *P*:

Qui en son lit s'ala *bouter.*

Qu'on choisisse l'une ou l'autre des deux leçons possibles au point de vue de la forme et du sens, *esconser* ou *soi bouter*, le fait est que *couchier* disparaît de la rime. Ainsi il n'y a plus quatre vers consécutifs sur la même rime ni de rime *er* : *ier*, mais, très correctement, un couplet de deux vers en *ier* (*mengier* : *premier*) suivi d'un autre couplet en *er* (*bouter* : *desbareter*).

[1] Il fallait dire, à propos de la graphie du manuscrit de base *H* (p. 23—4), que le copiste écrit *é* au lieu *ié* tout au moins dans la rime *esraché* : *reperé*, qui doit être lue *esrachié* : *reperié* 616.

Il y a un autre passage qui appelle l'attention sur la diphtongue *ié* à la rime et que M. V. passe également sous silence:

> Maleürez, fuiez, fuiez!
> Li sougrestein est forsenez. 784

Cette leçon, qui bien entendu est à rejeter, est dans *H* seul. Il suffit d'intervertir les mots au v. 783 pour obtenir une leçon irréprochable qui est précisément celle de *BN*, tandis que *P* a une leçon rapprochée de celle de *H* mais correcte au point de vue de la rime: *Maleürez, fuiez, tornez.*

Et voici encore un exemple inquiétant de la diphtongue *ié* à la rime. On lit (p. 24) à propos de la graphie de *H*: »Amuïssement de *r*: *taverniers* : *saigniés* 636». Mais comme il s'agit d'une forme à la *rime*, il fallait en traiter, non pas à propos de la *graphie* d'un *copiste*, mais à propos de la *langue de l'auteur*. Voyons donc ce cas:

> Et cil qui aporté l'avoit
> S'est ne sai quantes fois *saigniés*.
> »Garnot,» ce dit le *taverniers*, 636
> »Por quoi as tu cel moigne mort?»

Mais, dans l'intention de l'*auteur*, les deux mots en italique devaient-ils rimer ensemble? N'est-il pas plus naturel de supposer la chute accidentelle de deux vers dont l'un rimait en *iés* (ou plutôt en *ié* : *saignié* : *merveillié*)[1], l'autre en *ier*? En effet, *BN* offrent ici deux vers en plus et on peut, à l'aide des variantes indiquées par M. V., rétablir ce passage approximativement ainsi:

---

[1] Il est probable que l'auteur, selon ses besoins, observait ou enfreignait les règles de la déclinaison. M. V. traite, p. 19, à propos de la langue de l'auteur, de la décadence du système de déclinaison; p. 16, dans le chapitre consacré au classement des manuscrits, il énumère une demi-douzaine de passages introduits en ces termes: »Une série de rimes est répartie entre *HP* et *BN* selon des critères linguistiques. Ainsi à une rime négligeant l'ancienne déclinaison dans *BN* correspond une rime dans *HP* qui se conforme à la vieille morphologie.» M. V. veut-il dire que *BN* ont détruit de bonnes rimes conservées dans *HP*? Je ne sais. En tout cas il aurait fallu coordonner les deux passages des pages 16 et 21 et, systématiquement, examiner à tour de rôle *tous* les manuscrits pour voir comment les différents copistes se comportent à ce point de vue, ce qui aurait peut-être permis de tirer, sur la valeur des témoignages, des conclusions un peu moins vagues que celles de M. V.

Et cil qui aporté l'avoit 634
S'est ne sai quantes fois saignié. 635
Tuit li autre sont merveillié.
»Garnot», ce dit le tavernier, 636
Qui ne se savoit conseillier,
»Por quoi as tu cel moigne mort?» 637

M. V. ne s'occupe pas de ces deux vers, pour lui ils sont sans doute apocryphes. Mais le fait que la leçon de *BN* fait disparaître une rime défectueuse parle en faveur de l'authenticité. Etant donné les moyens dont nous disposons, c'est tout ce qu'on peut affirmer dans le cas présent.

Il y a dans le texte de M. V. un deuxième cas (sur le premier, voir ci-desssus, p. 266) où quatre vers se suivent sur la même rime. Celle-ci est en *ie*:

Belement l'avoit aresnie 69
Por ce qu'i la vit corocie:
»Idoine», fet il, »bele amie,
Por Dieu, ne vos esmaiez mie . . .» 72

En consultant les variantes on constate ceci:

1) *N* est, si la *varia lectio* est complète, conforme au texte de M. V.

2) *P* a la même leçon, sauf que 69 et 70 sont intervertis, ce qui ne change rien au sens ni à la rime:

Por ce qu'il le vit corocie 70
Belement l'avoit aresnie 69
Et dit: »Ydoine, bele amie, 71
Por Dieu, ne vos esmaiez mie. 72

3) Le fragment *f* a un début de sa façon (p. 76) et rejoint la rédaction principale au v. 71 (mot-rime *amie*).

4) *B* change les mots à la rime et n'est d'aucune utilité.

5) *H* (base, mais corrigée ici par M. V.) omet 69 et 72 et a donc la teneur que voici:

Por ce qu'i la vit corocie, 70
»Idoine», fet il, »bele amie, 71
Se nostre Sire a . . . 73

Il faut donc, étant donné la tradition manuscrite, admettre qu'il y avait, au passage en question, quatre vers et non pas

deux. Mais ces quatre vers sont-ils sur la même rime? Avant de répondre à cette question, il sera bon d'examiner comment le poète se comporte lorsqu'à la fin des vers accouplés se trouve un mot en *ie*, éventuellement *iee*.

Voici d'abord les passages de notre texte où *ie* est assuré du fait que la rime comprend un mot où *ie* ne pourrait être remplacé par *iee* : *vie* : *abeïe* 2, *amie* : *mie* 72 (notre cas), 296, *abaïe* : *Marie* 88, *partie* : *oïe* 116, *mie* : *compaignie* 194, *enplie* : *mie* 278, *abeïe* : *complie* 292, *amie* : *abeïe* 376, *abeïe* : *mie* 418. Il faut noter que jamais dans cette liste n'apparaît un part. passé fém. susceptible d'être remplacé par *iee*. Trois fois on trouve, sous la plume du copiste de *H*, deux part. passés fém. en *ie* rimant entre eux et qu'on pourrait aussi bien, sans détruire la rime, remplacer par la forme correspondante en *iee* : *enseignie* : *afetie* 8, *aresnie* : *corocie* 70 (notre cas), *coignie* : *baillie* (de *baillier*) 618. Enfin, une seule fois [1] le copiste de *H* écrit la désinence pleine: *apareilliee* : *liïe* 238, qu'on peut aussi bien remplacer par *apareillie* : *liïe*.

Que faut-il en conclure? L'auteur évite de lier à un mot-rime en *ie* n'ayant pas de doublet en *iee* (type *amie*) un participe passé fém. en *ie* < *iee*: pour lui, la forme accoutumée était celle en *iee*. Il est infiniment probable que dans le cas des v. 69—72 il n'y a pas quatre vers consécutifs sur la même rime, mais un couplet en *iee* (*aresniee* : *corociee*), suivi d'un autre rimant en *ie* (*amie* : *mie*). Dans le langage de l'auteur, *iee* ne se réduisait pas à *ie*.

Dans ce qui précède, j'ai donné quelques exemples des services que peut rendre au critique l'étude des faits purement techniques lorsqu'il s'agit de se prononcer sur la valeur d'une leçon. Mais il y a aussi le style, c'est-à-dire l'art d'écrire. On est en effet en droit de donner la préférence à un texte où les faits sont exposés dans un ordre logique et les renseignements nécessaires pour l'intelligence de la narration donnés à leur place naturelle.

Au début, le poète fait le portrait moral du personnage principal Guillaume le changeur. Dans le texte de M. V. (*H*), immédiatement après l'indication du métier de celui-ci, vient cette mention quelque peu inattendue:

---

[1] Dans *P*, apparenté de près à *H*, le copiste écrit souvent *iee* là où *H* a *ie*.

Il n'iert mie tavernerez. 11

Or en se reportant aux variantes on constate que dans *BNP* il y a deux vers de plus (le fragment *f* présente ici une rédaction particulière). En incorporant dans le texte les deux vers fournis par *BNP* qui énoncent les qualités principales d'un homme de bien, on obtient un texte évidemment supérieur:

Et Guillaume sot bien changier;
Mout s'entremist de gaaignier. 10
Assez estoit preuz et cortois,
N'amoit pas escot de borgois:
Il n'iert mie tavernerez;
Ses osteus estoit beax et nez . . .

N'amoit pas escot de borgois se joint d'une manière naturelle au v. suivant: *Il n'iert mie tavernerez.* Le glossaire ne mentionne pas *escot de borgois*, qui semble bien être une formule consacrée mais dont je ne connais pas d'autre exemple. Le sens est que G. n'aimait pas les longues séances dans les tavernes avec les autres bourgeois.

Voici encore un passage qui doit être mis sur le compte d'un copiste étourdi et que M. V. a également admis dans son texte sans aucun commentaire:

Un grant bacon avoit tué 528
D'un porc qu'il ot en sa meson.

Comme on ne peut pas tuer un *bacon* ('chair salée de porc, ou porc tué et salé'; Godefroy), c'est la leçon excellente de *BN* qui s'impose:

Un cras porcel avoit tué
Contre noel en sa meson,
Si avoit (*B*) pendu le bacon
Desor son for por essuier.

Il faut faire disparaître le vers étrange *Dont il garra ja més a tart* 475 et adopter, pour ce vers et les suivants, la leçon de *BNf* qui est parfaite:

Sel porte droit a la meson
Ou li moigne prist la poison 474
Dont jamais nul jor ne garra: 475
A l'uis Ydoine (*génitif*) l'apoia,

Puis le guerpi, si s'en depart.
Or lo Guillaume qu'il se gart, 476
Que s'en l'i trueve le matin 477
Je quit qu'il iert pres de sa fin. 478

A l'uis l'apoia (après 475) est une précision nécessaire pour la compréhension de ce qui arrive ensuite.

Idoine prie son mari d'aller au moulin: »il ne nous reste plus que deux pains», dit-elle. Guillaume se déclare malade et dit à sa femme de réveiller Martin:

Esveilliez Martin, si ira,
Et si li prametez tortel. 679

Dans le texte de M. V. ce personnage a l'air de tomber du ciel, tandis que dans *BNP* on lit (avec certaines variantes insignifiantes) ces deux vers indispensables:

Esveilliez Martin, si ira,
Ce mercerot qui chascun mois
Couche ceens deus fois ou trois.

C'est donc un petit mercier. La femme lui dit un peu rudement: »lève-toi».

— Dame, dist il, et je por quoi? 682

— Il faut que tu ailles au moulin. — Vous voulez rire, madame (*or du gaber*). Quand vous avez tué votre porc, vous ne m'avez invité à manger ni fressure ni tripes. Si je couche dans votre paille, suis-je pour cela à vos ordres? Il n'y a pas de paysan dans ces parages qui ne me donnerait bien plus et de bon gré et tout *autrement* qu'on ne me le fait ici (c'est sans doute ainsi qu'il faut lire, malgré la leçon des manuscrits *tot autresi*).[1] Idoine lui promet une grillade (*charbonnee*) de porc et devient tout à fait polie. Dans l'intérêt de la phraséologie de l'ancien français, cette formule était à retenir (mais il n'y a rien dans le glossaire):

Porroie je vers toi trover
Que tu feïses ma proiere? 699

[1] Aux notes explicatives (p. 77) M. V. renvoie à la *varia lectio*. Mais au v. 693 il n'y a pas de variantes.

Ce dialogue alerte et naturel (qui continue) est, avec la scène de taverne, l'un des meilleurs passages du fabliau.

Les remarques de détail qui suivent se rattachent au glossaire de M. V. Je ne répéterai pas les observations déjà faites par M. John Orr dans *The Modern Language Review*, XLVI, jan. 1951, Nr. 1, p. 139.

Achevé Ce que lonc tens ai desiré 109—10, 'réalisé'; mq gloss.

Afulee (*Bien — et bien liee*) 238; mq gloss. *Liier* se rapporte toujours, comme ici, à la guimpe, *afuler* au manteau.

Aquiter d'une partie 115, sens incertain, p.-ê. 'payer une partie des dettes'; mq gloss.

Avoi 60 var. *B*, mq gloss. »Interjektion . . . des Unwillens, der Abwehr» (Tobler-Lommatzsch, I, 752).

Bien (*Que — .c. livres n'i eüst*) 279, 'qu'il n'y eût là largement cent livres'; *Il i a .c. livres mout bien* 313. Cf. Tobler-Lommatzsch, I, 965: *Si valoit trop bien . . . Quarante livres* (Montaiglon et Raynaud, *Fabliaux*, VI, 2); T.-L., I, 964: *Avés moult bien le chiere de hardi chevalier* (*Bastart de Bouillon* 541); mq gloss.

Bon marchié avoit 28, 'il avait fait de bonnes affaires'; mq gloss.

Borgois (*escot de*) 10 var. Voir ci-dessus, p. 270.

Cerchier boites et aumoires 273, 'fouiller'; mq gloss.

Conseil (*Quel — i porrons nos metre*) 196, voir Tobler-Lomm., II, 722; mq gloss.

Consentu (: *perdu*) 73, part. p. assuré par la rime. Voir Godefroy, IX, 164[b], *consentu* (1422), X, 663[a], *sentu* (1420); Nyrop, *Gramm.*, II, p. 71 (Charles d'Orléans); mq gloss. *Sentu* survit dans les patois.

Contre noel 529 var.; mq gloss.

Deleant (*Qu'ele le va si*) 331. Le gloss. traduit 'qui tarde', l. 'l'ajourne' (*l'* = le moine): il est fâché qu'elle remette la chose à plus tard. Mais la *varia lectio* doit être étudiée de près.

Deserte (*mout a fet male*) 80, mq gloss. et T.-L.; 'il a eu un mauvais sort sans le mériter'.

Devant midi 86; var. *endroit midi NPf*, *entor midi B*; mq gloss.

Dornoier (*en cest moustier Ne deüsiez pas*) 136. La mauvaise traduction au gloss. vient d'une note de Méon; le sens est: 'vous ne devriez pas tenir des propos égrillards dans ce lieu saint'.

Droit a seint Martin meintenant S'est arestee 246, 'elle alla directement à la chapelle de saint Martin' pour prier; mq gloss. *Droit* et *meintenant* forment une locution composée comme *lués errant*, etc.

Esclere le feu 715; var. *Or alume N, Or m'alume B.*

Esconser, voir ci-dessus, p. 266.

Esforchastes de mengier 687, 'inviter avec insistance'; mq gloss.

Fentiz (*piex*) 614, 'fendu', mot peu attesté, manque au gloss.; v. Godefroy, III, 752.

Gaaigne (*Honie soit vostre*) 438 m'est complètement incompréhensible. Le gloss. indique le sens 'gain', 'butin' qui va bien pour 52 var., mais n'explique pas 438.[1]

Ire (*nel tenez pas a*) 168 'vous n'avez pas besoin de vous inquiéter si je vous dis'; mq gloss.

Longoiant (va) 331 *f*, ex. unique de God., V, 28[a].

Luecques 787, *lueques* 429 var. *f*, mq gloss. Voir God., V, 47[b].

Male aventure (*Mout a grant joie li chaitis Encontre sa*) 283, 'le pauvre en est heureux, il ne sait pas qu'il va á sa perte'; mq gloss.

Monte (*N'ot mais la — d'une poire*), réd. particulière de *f*, v. 28 (p. 76), sens dépréciatif; mq gloss.

Porchaciez (*tant que me soie*) 64, gloss.: 'se procurer, prendre possession de'; plutôt: 'mettre de l'ordre dans mes affaires'.

Porra 557. Guillaume veut mettre le corps dans la fosse où se trouve déjà un porc tué, *si n'i porra*: 'il n'y a pas de place pour les deux'; mq gloss.

Quel la ferons? 580. C'est une formule interrogative courante; corr. le gloss.

Recharja (*puis le*) 392 est dans le glossaire expliqué à contresens. L'éditeur n'a pas compris la situation, qui est celle-ci: Guillaume qui porte le moine tué doit le déposer par terre pour pouvoir manier la clé de la petite porte par où il veut sortir; il dépose donc sa charge et, la porte une fois ouverte, il recharge le fardeau sur ses épaules, comme Méon l'a clairement expliqué dans une note de la p. 255. M. V. écrit dans son glossaire: »*recharja* 392, parf. de *rechargier*, semble signifier ici 'refermer'».

Traverse (*Guillaume saut a la*) 334, non pas, comme il est dit dans le glossaire, 'de travers', mais 'il se jette entre les deux'.

---

[1] *Vostre gaaigne* fait peut-être allusion à ce qui est dit au v. 418: *Trop ot mengié . . .*

Vers (*Porroie je — toi trover Que tu feïses ma proiere?*) 698, voir ci-dessus, p. 271.

A la Table des noms propres, p. 83: *Abilor* (*tresor Ostevien et*) *B* 176 'nom de personne, altération de *Abilant?*' M. V. n'a pas remarqué la note utile de Méon, I, 248: »On trouve dans le 2e tome de *Perceforest: Si n'arrestasse pour tout l'or d'Abylant.*» Ce dernier est un roi sarrasin de fantaisie et porteur d'un de ces noms dont la désinence pouvait varier à volonté. Cf. Ernest Langlois, *Table des noms propres . . . dans les chansons de geste*, p. 2.

A. Långfors

Romanistisches Jahrbuch, hrsg. von O. Deutschmann, R. Grossmann, H. Petriconi, H. Tiemann, III. Band, Hamburg, 1950. 601 S.

Dans le contenu de cet imposant volume (sur les deux précédents, voir *Neuphilologische Mitteilungen*, 1950, p. 196), je signale d'abord le compte rendu collectif (intitulé *Französische Sprachgeschichte*) de E. Lerch, avec des remarques pertinentes e. a. sur la deuxième édition du *Dictionnaire* de O. Bloch et W. von Wartburg. — Des *Etymologische Miszellen*, au nombre de vingt-sept, de E. Gamillscheg (p. 281—97) je ne pourrais donner que quelques rares exemples. *Chas* 'trou d'une aiguille' (le mot commence à tomber en désuétude) ne pourrait être c a p s u s, déclare M. G. On a des exemples de *chaas* bissyllabique, dont un figure dans le *Tornoiement d'Enfer* publié par moi dans la *Romania*, XLIV. Le sens originaire est 'cavité': donc *c a v a c e u m. *Faunoier* 'tromper' a été influencé (comme l'indique la graphie fréquente *fausnoier*) par f a l s u s. Mais étymologiquement il s'agit de *f a l i n a (pour le suffixe, cf. *haïne*, *saisine*) dérivé de f a l l e r e à une époque où f a l l e r e signifiait encore 'tromper'. *Laitice* 'sorte d'hermine', puis 'pièce de fourrure blanche servant de parure' (il est utile de se rapporter, à ce sujet, à la thèse de Urban Nyström, *Poèmes français sur les biens d'un ménage*, 1941), représente *l a c t i c e a (de l a c). Dans le folklore, la *laitice* joue un rôle analogue à celui de la belette; cf. ma note sur *La belette buveuse d'huile* (*Romania*, LXIV). — W. J. Entwistle, *Honra y duelo*. (P. 406): ». . . el *buen duelo* es una abstracción, equivalente al honor, pero que se concreta fácilmente en pre-

ceptos particulares. Es el aspecto circunstanciado y legalista del sentimiento caballeresco, mientras que la honra está enlazada con la metafísica. El tan anhelado c ó d i g o d e l h o n o r es, en fin, e l c ó d i g o d e l d u e l o, cuyas leyes están minuciosamente formuladas dondequiera en la inmensa obra de Calderón . . .» — Karl Heisig, *Zur Biographie von Peire Vidal* (p. 526–8), rapproche du fameux épisode de la *loba* un épisode similaire de *Daphnis et Chloé* de Longus.

A. Långfors

Erhard Lommatzsch, *Aus der Werkstatt des Altfranzösischen Wörterbuchs.* Sonderdruck aus M i s c e l l a n e a A c a d e m i c a B e r o l i n e n s i s. Berlin, Akademie-Verlag, 1950, p. 160—72, in-4.

M. Lommatzsch a contribué à un volume commémoratif de l'Académie de Berlin par un extrait de la composition faite en vue d'un nouveau fascicule de l'*Altfranzösisches Wörterbuch* à paraître prochainement. Il nous apprend que la collection de fiches de Tobler est sauve, de même a pu être sauvé un lot de quelque cent cinquante éditions de textes annotées par T. Mais le reste de la bibliothèque de Tobler a péri, a péri aussi le stock des parties imprimées du Dictionnaire. On envisage une édition photographique des tomes I et II et des six premiers fascicules du tome III. L'extrait que M. L. nous offre dans la publication jubilaire, commence à e s t o s s i r (s o i) et s'arrête à la rubrique de l'article e s t r e[1], article qui, évidemment, sera abondant et difficile à rédiger. Le dépouillement de M. L. est tout à fait à jour. Sur l'exemplaire qu'il m'a gracieusement offert, une note manuscrite, *s. v.* e s t o v o i r, renvoie à J. Jud, *Vox Rom.*, 29, cf. 169. Voici deux endroits que j'ai moi-même marqués d'un coup de crayon. A e s t r a c e (W. v. Wartburg, FEW 331, e x t r a c t i o) appartient *li anemis de male trace* (*S. Jérôme à Eustochium* éd. Nurmela 892) qu'il faut corriger en *de male estrace.* A e s t r a n g e r i e, dans la citation de Grégoire *Ezéch.*, Tobler a proposé de corriger *ensius de lui* en *ensus de lui.* Je crois qu'on peut s'abstenir de corriger, sauf à lire les trois jambages non *iu* mais *ui*: *ensuis*; le texte est bourguignon.

A. Långfors

[1] Le fascicule 25 vient de paraître. Il comprend les mots e s l e e c i r - e s r e n g i e r.

Friedrich Gennrich, *Der Gesangswettstreit im »Parfait du Paon»*. Sonderdruck aus Romanische Forschungen, B. 58/59, H. 3, p. 208—32. Frankfurt am Main, Verlag V. Klostermann, 1947.

L'auteur du *Parfait du Paon* est Jehan de le Mote, qui a pris soin de dater exactement son poème: 1340. C'est un personnage bien connu, surtout depuis la magistrale notice que lui a consacrée Antoine Thomas dans l'*Histoire littéraire de la France*, XXXVI (1927). Des deux autres poèmes de Jehan de le Mote, l'un, intitulé *Li regret de Guillaume conte de Haynnau*, a été publié déjà en 1882, par A. Scheler. Il a été composé à la demande de la fille du défunt, Philippa, femme d'Édouard III d'Angleterre, deux ans après la mort du père, donc en 1339. Enfin, *La voie d'Enfer et de Paradis*, de la même année 1340 que *Le Parfait du Paon*, a été imprimée en 1940 dans les publications de la Catholic University of America par Sister M. Aquiline Petty, édition dont M. Gennrich ne semble pas avoir eu connaissance. Des deux manuscrits conservés de l'inédit *Parfait du Paon*, M. G. a tiré le passage où le poète décrit un *pui* ou concours de poésie. Jehan de le Mote y insère huit ballades avec lesquelles les participants imaginaires sont supposés concourir pour la »couronne» (premier prix) et le »chapelet» (deuxième prix). Ce que nous raconte le poète sur le fonctionnement des *puis* littéraires du Nord de la France n'est peut-être pas très historique, mais offre néanmoins un intérêt certain. M. Gennrich publie avec compétence aussi bien les ballades (qui ne semblent pas s'être conservées ailleurs) que le texte qui les encadre. Dans les dernières pages, M. G. critique l'article déjà ancien de M. E. Hœpffner, *Die Balladen des Dichters Jehan de le Mote*, paru dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXXI (1911), p. 156 et suiv. — Voici quelques menues rectifications au texte de M. G.

P. 214, var. 985, *bracieus* est sans doute une faute d'impression pour *gracieus*, de même p. 216, v. 1037, *grassïleuse* pour *grassïeuse*, de même encore p. 223, var. 1292, *vopoir* pour *voloir*. — P. 219, v. 1159, M. G. met *Ensi trais* entre deux points comme si ces mots formaient une phrase complète. Ne faut-il pas supprimer le point final et considérer *trais* comme équivalant à *très*, ce qui formerait une proposition impeccable: *Ensi trais* (= *très*) *Doucement Sui et serai amans vrais Joieusement*. — P. 223, v. 1311 (c'est le passage où le candidat au

prix jure qu'il a travaillé seul et apporte de l'inédit) *En la kayere monte, le saitrement furni*, il faut lire, semble-t-il, *saicrement* ou peut-être plutôt *sairrement*. — P. 225, v. 1367, supprimer le point-virgule final (après *gardee*): *pas ne l'avés gardee Au darrains pour la pire, mais pour la mieus loee*, 'vous avez gardé votre ballade pour la fin, non pas qu'elle soit la plus mauvaise, mais parce qu'elle plaît le plus'. — P. 227, je ne comprends pas le v. 1422 *S'on donnoit pour amour avoir outiere* (sic) *grant*. Faut-il entendre *avoir ou tiere grant?* — Un mot enfin sur l'adverbe *lués* qu'on rencontre p. 217, v. 1091. Ce mot, condamné à disparaître complètement — il n'a en effet laissé aucune trace dans les dialectes modernes — est donc encore vivant en 1340. Ce fait méritait d'être noté.[1]

Il y a chez Jehan de le Mote beaucoup de réminiscences littéraires. La chambre tournante de la fin (p. 229, v. 1490 et suiv.) vient directement du *Pèlerinage de Charlemagne*, et sur Abillant (p. 227, v. 1421) on peut voir Ernest Langlois, *Table des noms propres . . . dans les chansons de geste*, p. 2.

A. Långfors

El Fuero de Teruel según los Mss. 1—4 de la Sociedad Económica Turolense de Amigos del País y 802 de la Biblioteca Nacional de Madrid, publicado por Max Gorosch. Uppsala, Almqvist & Wiksells boktryckeri AB., 1950. 667 pages.

Le texte publié par M. Gorosch est une traduction aragonaise, faite sur le latin, des lois de Teruel. La date de la traduction est inconnue. Le plus ancien manuscrit connu de la version latine (Forum Turolii) date de la première moitié du XIII^e^ siècle.

L'édition se base principalement sur le manuscrit conservé à Teruel (ms. 1—4 de la Sociedad Económica Turolense de Amigos del País, appelé ici ms. A). L'écriture accuse la deuxième moitié du XIII^e^ siècle; on sait qu'il est postérieur à 1243. Les parties manquant à la suite de la mutilation du manuscrit ont été suppléées par le ms. 802 de la Biblioteca Nacional de Madrid (ms. B), qui est du XIV^e^ siècle. En plus de ces deux mss., il existe une adaptation du Fuero de Teruel, el Fuero de Albarracín, contenant en gros le même texte et conservé dans

[1] L'auteur connaît aussi (p. 219, v. 1170) *erraument*.

un ms. du XIV^e^ siècle. Dans l'introduction (pp. 21—25) M. Gorosch examine de près les relations entre ces différentes versions et aboutit au résultat que le Fuero de Albarracín et le Fuero de Teruel ont la même origine, mais que l'un ne peut pas avoir été copié sur l'autre.

Le ms. A a été choisi comme base pour des raisons d'ancienneté et de supériorité. Dans les notes critiques accompagnant le texte sont données les variantes les plus importantes des versions romanes et latines ainsi que celles du Fuero de Cuenca, qui présente de grandes affinités avec le Fuero de Teruel. Un tableau synoptique facilite la comparaison détaillée des différentes versions.

Les pages 36—93 sont consacrées à une étude détaillée de la langue des mss. A et B. Il en ressort que les deux sont écrits en dialecte aragonais. Il est vrai que le dialecte est au fond le même dans A que dans B, comme le constate M. Gorosch (p. 36), mais il y a dans ce dernier certaines différences par rapport au ms. A, qui permettent de constater qu'au point de vue tant phonétique que morphologique, c'est le ms. B qui présente le dialecte le plus prononcé. En voici quelques exemples. L'absence de l'*e* prostéthique devant *sc-*, *sp-*, *st-*, trait caractéristique de l'aragonais, est fréquent dans B, tandis que l'éditeur n'a pu en relever qu'un seul cas dans A. La vacillation entre *e* et *i*, *o* et *u* atones est plus fréquente dans B; les cas d'élision semblent également y être plus nombreux. Dans B nous trouvons des formes verbales typiques pour l'aragonais comme *yes* (prés. de l'ind. du verbe *seer*), *quisiés*, *ouiés* (imp. du subj. des verbes *querer* et *haber*), des participes courts comme *lexa* (de *lexar*), *prennya* (B *prennada*), etc.

Dans l'ensemble, cependant, il ressort de l'examen des deux mss. du Fuero de Teruel que le dialecte n'en est pas très prononcé. Les formes castillanes prédominent. Il n'y a p.ex. dans ce texte volumineux qu'un seul exemple de ce phénomène, typique pour l'aragonais, que les adjectifs du type de *triste* se terminent en *a* au féminin. En ce qui concerne les pronoms personnels, il faut noter que le datif de la 3^e^ personne est régulièrement *le*, *les* et non *li*, *lis* comme en aragonais; les pronoms possessifs *lur*, *lures* sont fréquents, mais *su* et *sus* le sont encore plus. Par contre, les pronoms démonstratifs terminés en *-i* sont tout à fait courants, et l'éditeur relève aussi dans les deux mss. les formes aragonaises *exo*, *aquexo*, *enex*, *conex*. L'article partitif, si courant dans les textes aragonais, ne s'est pas rencontré dans

le Fuero. M. Gorosch cite à la p. 52 quelques ex. où le complément direct est précédé d'un *de* partitif (*si alguno de las aues auant dichas furtare*, etc.), mais dans tous les cas cités, le sens partitif proprement dit est encore trop vivant pour qu'on puisse parler d'un article partitif.[1]

Le dépouillement linguistique du texte semble être très complet et fait avec beaucoup de soin. La morphologie et la syntaxe ont été traitées parallèlement. Un des grands mérites de l'introduction linguistique est l'examen de la syntaxe du texte. Nous signalons tout spécialement les pages sur les pronoms relatifs (pp. 61—64) et celles sur l'emploi des auxiliaires *auer* et *tener*, *seer* et *estar* (pp. 83—85).

Voici quelques menues remarques suggérées par la lecture de l'introduction linguistique. P. 39, M. Gorosch relève un certain nombre de cas où l'hiatus a été évité grâce à l'insertion d'un *y*. Il tâche de faire une distinction entre les cas où cet *y* peut être organique (*trayer*, *seya*, etc.) et ceux où il paraît être analogique (*caye*, *peyon*, etc.). La valeur d'une telle distinction nous semble quelque peu douteuse. Les nombreux exemples aragonais qui ne peuvent s'expliquer comme résultat d'une évolution phonétique régulière ou analogique[2] font plutôt croire à une tendance, particulière à l'aragonais, à éviter l'hiatus. Comment expliquer par l'analogie *peleya*, *leyones*, *feya*, *aldeya*, etc.? M. Pottier s'est essayé à expliquer le phénomène par la méthode de la phonétique expérimentale.[3] Reste encore à en délimiter l'extension géographique. Les hispanisants attendent avec impatience la parution d'un atlas linguistique de l'Espagne, qui nous mènerait certainement plus près de la solution de tels problèmes.

Un phénomène réclamant notre attention est celui de la chute de l'*r* final dans quelques infinitifs (p. 45): *enbarga*, *peyndra*, *deshondra*, *firma*. Deux formations hypercorrectes

---

[1] Pour trouver des exemples de ce phénomène en aragonais, voir les *Miscelánea de filología aragonesa* de M. Pottier dans l'*Archivo de filología aragonesa*, t. II, Zaragoza, 1947, p. 117. Cf. aussi *El libro de Marco Polo*, éd. Stuebe, p. 67 *hay muchas mercaderias et de ricos hombres*, id., p. 38 *de muy bellos iardines*; *Gestas del Rey don Jayme de Aragón*, p. p. R. Foulché-Delbosc, Madrid, 1909, p. 30, *et vos ende daremos de millores*, id., p. 68 *han de muy grossas canyas*.

[2] Pour les ex., voir l'article cité plus haut de M. Pottier, pp. 125—128.

[3] *Id.*, pp. 131—144.

(*querar, plazrar* pour *querrá, plazrá*) vont à l'appui de la supposition qu'il ne s'agit pas de simples erreurs de copiste. Nous ne connaissons pas d'autres exemples en ancien aragonais, tandis que dans certains dialectes aragonais modernes du nord et de l'est l'*r* est caduc.[1] En provençal, l'amuïssement del'*r* des infinitifs date selon Anglade [2] du XIV^e^ siècle, de la fin du moyen âge selon Bourciez.[3] En Catalogne, la tendance à éliminer est très forte, bien que l'*r* soit conservé dans l'orthographe de la plupart des cas. M. Fouché [4] est d'avis que l'amuïssement a dû se produire vers la même époque qu'en ancien provençal. Son premier exemple roussillonnais date de 1488. Sans disposer d'exemples autres que ceux du Fuero de Teruel, il est difficile de rien conjecturer sur la première apparition et sur l'évolution du phénomène en aragonais.

Dans le ms. B il y a quelques cas de chute du *d* ou *t* final: *uerda, meyta, ciuda* (p. 45), intéressants du point de vue de la prononciation. Gavel [5] constate que dès le début du XVI^e^ siècle, dans la Nouvelle-Castille et les régions limitrophes, le *t* ou *d* final ne se prononçait plus. La tendance a pourtant dû exister bien avant cette date.[6]

Le texte, qui comprend plus de 300 pages, a été établi d'une manière extrêmement soignée. Voici quelques remarques portant plutôt sur des questions de principes. Les abréviations résolues ont été marquées en italique, procédé qui nous semble un peu trop rigoureux et qui gêne la lecture. La valeur de la plupart des abréviations étant indiscutable, il aurait suffi, à notre avis, de donner dans l'introduction un aperçu général des abréviations employées dans le ms., et pour les cas douteux ou rares, d'une note au bas de la page. — Les *j* à valeur vocali-

---

[1] V. García de Diego, *Manual de dialectología española*, p. 253. A. Kuhn, *Der hocharagonesische Dialekt*, *Revue de ling. rom.* 11, p. 88. J. Saroïhandy dans l'*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*, 1898, p. 90, id. 1901, p. 114.

[2] J. Anglade, *Grammaire de l'ancien provençal.* Paris, 1921, p. 195.

[3] E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*, Paris, 1946, p. 311.

[4] P. Fouché, *Phonétique historique du roussillonnais.* Toulouse, 1924, p. 126.

[5] H. Gavel, *Essai sur l'évolution de la prononciation du castillan.* Paris, 1920, p. 235.

[6] Cf. R. Menéndez Pidal, *Cantar de mio Cid.* Madrid, 1944, p. 195.

que employés dans le voisinage de *n*, *m*, *u*, ont été conservés dans la transcription, tandis que le ſ a été remplacé partout par *s*. Pourquoi ne pas transcrire aussi par *i* ces *j*, qui n'ont qu'une valeur paléographique? Il aurait suffi de la constatation que fait à ce sujet l'éditeur à la p. 49. — Pour en faciliter la lecture, M. Gorosch a accentué le texte selon les principes modernes; même les imparfaits en *ie*, *ien* portent dans son édition l'accent sur l'*i* (*j*) »según el uso moderno en las formas con *ía*» (p. 77). Mais n'est-ce pas suggérer au lecteur une prononciation contraire à celle de l'époque? La prononciation étymologique était rare au moyen âge. Toutes les autorités auxquelles renvoie M. Gorosch sont d'accord pour la prononciation avec déplacement de l'accent (*ié*, *ién*).

Ces remarques ne diminuent point la grande valeur de cette édition modèle d'un texte intéressant à bien des égards. Il n'y a pas que les philologues et les juristes qui trouveront grand intérêt à l'étude de cette publication; tous ceux qui s'intéressent à la civilisation espagnole du moyen âge sauront gré à M. Gorosch d'avoir publié ce recueil de lois médiévales.

Le texte est suivi des tables des matières des mss. A et B (pp. 399—431!), d'un résumé plus succinct des articles du Fuero de Teruel, et d'un glossaire complet contenant de fréquents renvois au modèle latin et aux autres Fueros. Le livre se termine par un petit vocabulaire latin comprenant une quarantaine de mots tirés du Forum Turolii et qui, selon l'éditeur, ont de l'intérêt pour l'étude du latin médiéval.

Regina af Geijerstam

Beowulf, nebst den kleineren Denkmälern der Heldensage. Mit Einleitung, Glossar und Anmerkungen herausgegeben von Ferdinand Holthausen. I Teil: Texte und Namenverzeichnis. 8. verbesserte Auflage. Heidelberg 1948. Carl Winter Universitätsverlag.

Mit grossem Interesse nimmt man Kenntnis von dieser neuen Beowulf-Ausgabe des neunzigjährigen, hervorragenden deutschen Anglisten. Die gründliche Revision, der der Herausgeber die Textform der vorigen Auflage unterworfen hat, wäre an und für sich ein genügender Grund zu einer eingehenden Besprechung. Da aber der Unterzeichnete nicht Gelegenheit hatte, die beiden Auflagen näher mit einander zu vergleichen

— der Text der siebenten Auflage, die hier nicht vorhanden war, wurde mir nur für kurze Zeit zur Verfügung gestellt, — muss ich mich hauptsächlich darauf beschränken, einige umstrittene Stellen, und zwar nur aus dem B, in bezug auf welche Professor H. seinen früheren Standpunkt geändert hat, in aller Kürze zu berühren. Eine endgültige Beurteilung ist selbstverständlich nur erst möglich, wenn auch der Kommentar vorliegt. Es können ja nur dann sämtliche Besserungsversuche, bzw. Konjekturen richtig aufgefasst werden. — V. 30 f *þenden wordum weold wine Scyldinga | leof landfruma lange ahte* (*HS*). Statt der handschriftlichen Lesart *lange*, die noch in der siebenten Auflage beibehalten wurde, steht hier *landriht*, was aber in den nachträglichen Berichtigungen in *landge* geändert ist. Seinen Wunsch, durch Schiffbestattung dem Meere übergeben zu werden, hat der alte Scyld ausgedrückt, so lange er noch *wordum weold* d.h. der Worte waltete (befehlen konnte). Dem entspricht an und für sich recht gut als Parallele das vom Herausgeber vorgeschlagene *landge* (bzw. landriht) *āhte*. Trotz allen lobenswerten Versuchen einen Parallelismus zwischen V. 30 und V. 31 herzustellen — ich denke hierbei auch an die Erklärung dieser Stelle durch J. Hoops (Kommentar zum Beow. S. 12 f, Beowulfstudien S. 13 ff), der in *lange* den Akk. Pl. eines sonst nicht belegten Substantivs mit der Bedeutung »Angehörige» erblickt (»solange der Worte waltete (befehlen konnte) der Freund der Scyldinge, der liebe Landesfürst Angehörige hatte» (mit denen er sprechen, denen er befehlen konnte) — bin ich jedoch geneigt, mich denjenigen anzuschliessen, die *lange* schlechthin als das Zeitadverbium auffassen, wie es sonst häufig im Beowulf vorkommt. Demnach ist *hie* als Objekt zu *āhte* zu ergänzen (es kann ausgelassen werden, wie aus 2208 b hervorgeht: *syððan Beowulfe brāde rīce | on hand gehwĕarf | hē geheold tela | fīftig wintra*). Der Sinn ist etwa: solange der Worte waltete (befehlen konnte) der Freund der Scyldinge, der liebe Landesvater hatte (herrschte über) sie lange. So wird diese Stelle u. a. von Klaeber[3] erklärt, der für die Anwendung von *āgan* in ähnlichen Verbindungen mehrere Belege aus dem Beowulf, darunter *folc-āgend*, sowie für die Parataxis folgende Stelle aus der Saxon Chron. A. D. 871 anführt: *Ond þæs ofer Ēastron gefōr Æþerēd cyning, ond hē rīcsode fīf gēar.* Diese Erklärung dürfte wohl letzten Endes die ungezwungenste sein, obgleich der regelmässige Parallelismus damit aufgeopfert wird. — V. 223 f. *þa wæs sund liden | eoletes æt ende* (HS). Keiner der

bisher zur Wiederherstellung des handschriftlichen *eoletes* (wahrscheinlich eine Entstellung) gemachten Versuche ist überzeugend. H. liest *eoflotes* (*eaflotes?*). Eine interessante, ansprechende Konjektur! Soll *eoflot* etwa »Seegang» bedeuten? Für eine endgültige Stellungnahme sieht man jedenfalls dem Erscheinen des Kommentars entgegen. — V. 3074 f. *næs he goldhwæte gearwor hæfde | agendes est ær gesceawod* (*HS*). H. liest mit Sievers *goldhwaete* [*s*] und ändert *ēst* in *ǣht*. M. W. ist das Wort *ēst* nicht früher einem Besserungsversuch unterworfen worden. Die Änderung beseitigt allerdings die in der Zweideutigkeit desselben liegende Schwierigkeit — es kann entweder 'Gunst' oder 'Vermächtnis', 'Erbe' bedeuten — dürfte aber kaum einen Fortschritt auf dem Wege zum Verständnis dieser rätselhaften Stelle bezeichnen. Doch darüber wird uns hoffentlich der zu erwartende Kommentar Aufschluss geben. Zum Schluss ein paar Kleinigkeiten als Ergänzung zu den nachträglichen Berichtigungen. Diese beginnen mit einem Druckfehler: Es heisst: »V. 11 und weiter lies *þæt* anstelle *þæt*». Anstatt des ersten *þæt* ist natürlich *þæt* zu lesen. — V. 117 lies *hæfdon* statt *hrefdon* — V. 369 b *hūru sē aldor deah*. Das Adverbium *huru* ist an dieser einzigen Stelle mit dem Längezeichen versehen. Geflissentlich? Ist es etwa hier zu streichen oder an den (8) übrigen Stellen zu ergänzen?

Åke Furuhjelm

Bruce Dickins and R[ichard] M. Wilson, *Early Middle English Texts*. Cambridge, Bowes and Bowes, 1951. Pp. xvi + 335. 15/—.

The appearance of any scholarly work which one can unqualifiedly recommend is a great joy to the reviewer. *Early Middle English Texts* is such a book. It is an anthology designed, as its preface states, »to bridge the gap between the various Old English readers and Kenneth Sisam's admirable *Fourteenth Century Verse and Prose*.» Comparable readers are generally not now available: since the second part of Joseph Hall's *Selections from Early Middle English* (Oxford, 1920), the notes and glossary, became out of print, this text has unfortunately become indeed a specialist's book. Richard Morris' valuable *Specimens of Early English* has not been reprinted since 1877 and cannot be obtained for class purposes. Many teachers, even outside Britain, will prefer an

English edition rather than the French of the comparable anthology of Professor Mossé's *Manuel de l'anglais du Moyen Age des origines au xiv^e siècle* (1949). They will probably envisage a survey of Middle English using Dickins-Wilson along with Sisam. These books together make so excellent a combination for the thirteenth and fourteenth centuries, that the fifteenth century, at present unrepresented by any anthology of like calibre, is bound to continue neglected.

Early Middle English Texts must be appraised by its usefulness as a student's textbook rather than as a polite collection. And there is so much in its favour that it will remain for many, many years the definitive thirteenth-century anthology. For there would be little purpose for another scholar to cover the same ground. It will become a standard text for these reasons:

First: The price is very reasonable even for European students. The layout and printing are pleasing and clear, and the paper takes ink well. The accuracy of the texts (all freshly collated) and the absence of typographical slips is unusual in any Middle English work of similar publishing complexity.

Second: The selection of the passages is very adequate. »None of the colleagues who have seen the text has had serious criticisms to make,» say the editors. The range covers history (including Robert of Gloucester and Laȝamon), romances (*Horn* and *Havelok*), religious and didactic pieces (*Orrmulum*, *Ancren Riwle*, *Cursor Mundi*), *The Owl and the Nightingale*, and some of the Harley 2253 lyrics. There is no serious omission to vitiate a rounded impression of English literature to 1300.

Third: The 92 pages of notes and 87 pages of glossary provide detailed help for students both in literature and language. Each selection is preceded by an apparatus of dialect, inflexions, sounds, orthography, and notes. Early English is related to contemporary by frequent notes on changes in usage (e.g. *lewedd* 202, *buxsumnes* 224, *quyne* 242). The care with which unusual words have been interpreted is illustrated, not only throughout the whole glossary, but in special observations (e.g. *open* 160, *black and brown* 177, *cleo* 218). With the lyrics, the editors have been able to draw on the researches of recent scholars: with G. L. Brook (*The Harley Lyrics*, Manchester, 1948) (e.g. *scille* 230, *þreze* 230), Menner (e.g. *trous* 232, *leze* 234), Malone (e.g. p. 234), and, naturally, Carleton Brown (e.g. *hom* 230, *amarscled* 233, *barbet* 235).

Fourth: The short section, »Characteristics of Early Middle

English» (pp. 136—150), gives the foundation information which a student should have at his finger tips for this period in English. The section assumes, however, a knowledge of Anglo-Saxon (which could not invariably be guaranteed with all American students); and, of course, any lecturer would wish to add further comments (perhaps why Anglo-Saxon *w* is spelled *wynn: wen* is still widely used and is the only form recognized by the NED). The discussion of dialects is full of common sense:

> It should be clear, too, that the conventional division into five dialects during the ME period is much more convenient than real . . . Certainly, almost all the extant ME texts show a mixed dialect, and, though in the past it has been usual to attribute this to scribal corruption, it seems probable that in most cases the language of the author was also mixed, and not all the aberrant forms are to be attributed to later scribes.

Fifth: These texts illustrate the commentary of Professor Wilson's *Early Middle English Literature* (now available in a second edition, Methuen's, 1951, 8/6); so that the place and function of these selections in English literature can be quickly and accurately ascertained, with consequent saving of time by the lecturer and notetaking by the student. (This book discusses the dating of the selections, not mentioned in the reader.) Both books could well be used concurrently.

Early Middle English Texts is a first-class production, an example of the meticulous scholarship and wide knowledge which we associate with the names of the two authors.

ROSSELL HOPE ROBBINS

FRANK BEHRE, *The Origin and Early History of Meditative-polemic »Should» in »That»-clauses* (an offprint from Acta Universitatis Gotoburgensis — Göteborgs Högskolas Årsskrift, Vol. LVI, 1950, pp. 275—309).

Professor Frank Behre's study deals with the early development of a construction which plays quite a spectacular part in Modern English syntax. There are, according to the author, five types of *that*-clauses in which *should* is used to denote »mental resistance»: (*a*) after expressions of sorrow and displeasure (*I am sorry that Mrs. Wykeham should have been so inconvenienced*); (*b*) after expressions of surprise and wonder

(*I am surprised that you should have mentioned this*); (*c*) in exclamatory *that*-clauses (*That the door should be closed on love and joy!*); (*d*) after expressions of joy and pleasure (*I'm pleased you should class me with him*); (*e*) in *that*-clauses with governing sentences which do not indicate the mind of the speaker ot the subject (*That he should have reached and held the place he did is a proof of his talents*).

The author traces the use of *should* in *that*-clauses back to the late thirteenth century, when it first appeared after expressions of sorrow and displeasure in the past tense. It was not until the fourteenth century that the use of the construction was extended to follow other expressions. Roughly speaking, the use of *should* in the five types of *that*-clauses mentioned at the beginning of the present review was firmly established by A.D. 1400. Shakespeare seems to have been particularly fond of this construction.

Professor Behre's study is richly documented by illustrative quotations from early works. One feels, however, that the quotations from Old French works on p. 303 are somewhat too drastically reduced in length to allow the reader to obtain an accurate notion of the bearing of the Middle English translation upon the corresponding French construction. Slight editorial retouches would probably have added to the readability of the Middle English quotations, *e.g.*, the separation of *fulwraz* (p. 287) into *ful wraz* (= full wroth). Meticulous retention of manuscript spellings has also resulted in slight inconsistencies in the proper names, which are spelt in some cases with a capital, in some with a small letter (*e.g.*, pp. 286—7). But all these, of course, are very minor blemishes in Professor Behre's illuminating treatise.

Tauno F. Mustanoja

Arvid Gabrielson, *Engelsk grammatik för universitet och högskolor*, utarbetad på grundval av Daniel Elfstrand, *Engelsk grammatik*. Second edition. Stockholm, Svenska Bokförlaget-Bonniers, 1950. 378 pages. Price 10.90 Sw. crowns.

The most characteristic feature of the first edition of Professor Arvid Gabrielson's English grammar was, perhaps, its sound conservatism. Based on the eighth edition of Elfstrand's popular

grammar, it served its purpose well. The second edition is considerably larger than the first, though otherwise it seems to have remained essentially the same.

There seems to be little in this useful handbook of present-day English usage that is open to criticism. The retention of a rule concerning the future tense which cannot be said to represent normal modern practice though it figures in most of the English grammars of today is the only oversight that has struck me in the second edition. I mean paragraph 229,2 (and *Anm.* 5a), according to which the regular interrogative form of the pure future for the second person is *shall you*? whenever an affirmative answer is expected. This point has been recently discussed (*English Studies*, XXXII, 1951, pp. 11—23) by Frederick T. Wood, who has come to the following interesting conclusion: — »The rule that in a question referring to the pure (non-volitional) future *shall you?* is used is not true of present-day English. It seems quite natural to a Southerner to say *will you?*, while *shall you?* strikes him almost as a barbarism . . . The rule that *will you go?* can only mean 'Do you intend to go?' or 'Are you willing to go?', while 'Do you expect to go?' (futurity) must be expressed by *Shall you go?* was laid down in the latter part of the eighteenth century by two grammarians whose knowledge of English linguistic practice was drawn very largely from Yorkshire.«

Tauno F. Mustanoja

W. K. Matthews, *Languages of the U.S.S.R.* Cambridge, University Press, 1951. XII + 179 Seiten. Preis: 18 s.

Dieses Buch ist die denkbar beste Widerlegung des Gemeinplatzes, Engländer hätten nicht viel für Linguistik übrig. Auf 120 Seiten (die übrigen enthalten Tabellen, Karten und sehr reichhaltige Literatur- und Namenverzeichnisse) werden darin rund 80 Sprachen und Dialekte aus den verschiedensten Sprachfamilien in geradezu unheimlicher Kürze, aber sehr treffend charakterisiert. Natürlich kann auf so knappem Raume nichts wesentlich Neues gesagt werden und ich bin ausserstande zu kontrollieren, ob auch alles, was Matthews z. B. über das Giljakische oder das Agulische sagt, wirklich stimmt; dort aber, wo ich alles überprüfen kann, wie bei den slavischen,

baltischen und ostseefinnischen Sprachen, kann ich ihm jedenfalls keinen bedeutenden Fehler nachweisen und muss zugeben, dass er die wesentlichsten Züge der jeweiligen Sprache dem Leser klar und deutlich vorführt. Seine Darstellung hat mit den entsprechenden Kapiteln des berühmten Buches von Meillet (Les langues dans l'Europe nouvelle, 1918) viel gemeinsam, ist aber im Gegensatz dazu völlig leidenschaftslos. Matthews bemerkt z. B. mit Recht, dass man heutzutage eine linguistische Zersplitterung der Sowjetunion weder erhoffen noch (wie es Meillet tat) befürchten darf: »the expansion of Russian . . . seems, whether desirable or not, to be an inevitable process». Über diesen Prozess, den die geschickte Politik der Sowjetregierung trotz nicht nur scheinbarer, sondern auch wirklicher Pflege der kleinen und kleinsten Dialekte zu beschleunigen verstanden hat, möchte man freilich mehr erfahren, als die psychologischen Ursachen (S. 120) und die Bemerkungen über die Einführung der kyrillischen Schrift statt der lateinischen bei verschiedenen Sowjetvölkern (S. 71). Matthews erwähnt z. B. nicht die bekannte Methode der allmählichen Durchsetzung des Wortschatzes etwa des Ukrainischen oder Karelischen mit russischen technischen Termini unter Ausschluss der polnischen bzw. finnischen. — Die Zahlen in der statistischen Tabelle (S. 125—127) sind z. T. stark veraltet und man fragt sich, warum nur stellenweise die Ergebnisse der letzten bekanntgewordenen Volkszählung von 1939 verwertet worden sind. Matthews gibt im Vorwort an, dass er verschiedene in der Sowjetunion gesprochene Sprachen (z.B. gerade das Deutsche und das Finnische) nicht behandelt, da sie »their focus of characterisation» ausserhalb der Sowjetunion haben. Von rechts wegen müssten aber die 1.423.000 Deutschen der Sowjetunion wenigstens in der Statistik angeführt werden, wenn dort schon die 129.000 (nach der Volkszählung von 1939: 134.000) Kalmücken stehen, denn die Kalmückische ASSR ist nach dem Kriege genau ebenso aufgelöst worden wie die ASSR der Wolgadeutschen. — Die Ortsnamen werden grundsätzlich »English fashion», die Personennamen aber »in the more accurate international transcription» geschrieben, was dazu führt, dass z. B. einem *Kiev* für russ. *Киев* ein *Alijev* für russ. *Алиев* gegenübersteht. Welches Prinzip gilt aber für die Völker- und Sprachennamen? Matthews schreibt *Czech* 'das Tschechische', aber *Cheremiss* 'das Tscheremissische', *Chuvash* 'Tschuwasse', aber *Čud'* 'Tschuden'. Sollte es bereits dem englischen

Usus entsprechen? — Die räumliche Verteilung der verschiedenen Sprachen wird durch Karten und Diagramme veranschaulicht, auf denen es nicht auf einzelne Städte, sondern nur auf ungefähre Himmelsrichtungen ankommt. Ein an minutiöse Dialektkarten gewöhnter Linguist wird zunächst stutzig, muss aber zugeben, dass seit 1940 die Sprachgrenzen auch in Europa nur annähernd und mit dem grössten Vorbehalt angegeben werden können. Die Zeit, wo Staatsgrenzen nach immanenten Isoglossen gezogen wurden — die goldene Zeit der Linguistik — ist jedenfalls für unsere Generation endgültig vorbei. Mit dem weltweiten Blick des Angelsachsen hat Matthews das richtig erkannt.

V. Kiparsky

EINGESANDTE LITERATUR

Ahlgren, Arthur, *On the Use of the Definite Article with 'Nouns of Possession' in English.* Inaugural Dissertation. (Studies in English, Vol. II.) Uppsala, Appelbergs Boktryckeriaktiebolag, 1946. XV—221 p. Price 8 Sw. crowns.

Aimeric de Peguilhan, *The Poems of* —, edited and translated with Introduction and Commentary by William P. Shepard and Frank M. Chambers. (Northwestern University Studies, Humanities Series, 24. Evanston, Illinois, 1950.) VI—254 pages.

Anfält, Stig, *L'idée de direction en français et en suédois. Notes marginales.* (Moderna Språk, XLIII, 1949, S. 193—208).

Aramón i Serra, R., *Sobre l'atribució d'Arondeta de ton chantar m'azir.* (Extret d'Estudis Romànics, I, 47—67.) Barcelona, Institut d'Estudis Catalans 1947—1948.

Bally, Charles, *Linguistique générale et linguistique française.* Troisième édition (conforme à la deuxième). Berne, A. Francke, 1950. 440 pages. Prix: fr. suiss. 24:50 relié toile.

Behre, Frank, *The Origin and Early History of Meditative-polemic 'Should' in 'That'-clauses.* An offprint from Acta Universitatis Gotoburgensis — Göteborgs Högskolas Årsskrift, LVI, 1950, 3 (pp. 274—309).

Blinkenberg, Andreas, *Le problème de l'accord en français moderne. Essai d'une typologie.* (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-filol. Meddelelser, XXXIII, Nr. 1.) København, 1950. 180 S.

Das Buch. Nachrichtenblatt für Kultur und Wissenschaft aus Frankreich. 2. Jahrgang, 1950. Baden-Baden, Régie autonome des publications.

The Catholic University of America. Studies in Romance Languages and Literatures, XXXVIII: Fotitsch, Tatiana, *The Narrative Tenses in Chrétien de Troyes.* Dissertation. 97 p. — XXXIX: Maggioni, Sister Mary Julie, *The Pensées of Pascal.* A Study in Baroque Style. Dissertation. 154 p. 1950.

Clarc, Sister Maria Ursula, *The Cult of Enthusiasm in French Romanticism.* (The Catholic University of America, Stud. in Romance Languages, XXXVII.) Washington, 1950. xiij—210 pages.

Chrestomathie franco-provençale, recueil de textes franco-provençaux antérieurs à 1630, publié par Paul Aebischer (Bibliotheca Romanica, edendam curat W. v. Wartburg. Series altera: Scripta romanica selecta, II). Berne, A. Francke, S. A., 1950. 150 pages. Prix: fr. suiss. 8.80.

Cohen, Gustave, *Une curieuse et vieille coutume folklorique, »La Couvade«* (La femme accouche et l'homme se couche). Académie Royale de Belgique, Bull. de la Classe des Lettres, 1949, 213—221.

—»— *Epopée byzantine et épopéee française.* Renaissance, I, New York, 1943, p. 200—217.

»—» *Eine Erinnerung der Kultur des Theaters.* Universitas, Stuttgart, 1949, p. 281—84.

»—» *La littérature française et ses caractères nationaux et universels.* Reprinted from the Quarterly Bulletin of the Polish Institute of Arts and Sciences in America, July, 1943, 22 pages.

—»— *La littérature médiévale et l'enseignement secondaire classique.* Extrait de la revue Les Etudes Classiques, XIV, Namur, 1948, p. 81—88.

—»— *Mystère de la Passion des Théophiliens.* Adaptation littéraire du — d'après Arnould Greban et Jean Michel. Note sur la mise en scène par René Clermont. Paris, Richard-Masse, 1950. 139 pages.

—»— *Un semeur d'idées, Maurice Wilmotte.* Extrait du Bulletin de l'Acad. Roy. de Belgique, Classe des Lettres, 1945, p. 57—70.

—»— *Un terme de scénologie médiévale et moderne: chape d'Hellequin — manteau d'Arlequin.* Extrait des Mélanges Hœpffner, 1949, p. 113—15.

—»— *Survivances modernes de la Mesnie Hellequin.* Acad. Roy. de Belgique, Classe des lettres, 1948, p. 32—47.

—»— *Tableau de la littérature française médiévale. Idées et sensibilités.* Paris, Richard-Masse, 1950. 150 pages.

Cohen, Gustave, *La vie littéraire en France au moyen âge.* Paris, J. Tallandier, 1949. 477 pages.

Cohen, Marcel, *Le langage: structure et évolution* (La culture et les hommes). Paris, Editions sociales, 1950. 144 p. Prix: 160 fr.

Collège de France, Chaire de langues et littératures d'origine germanique. Leçon inaugurale faite le mardi 6 décembre 1949 par Fernand Mossé, 39 pages.

The Continuation of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes, Vol. II: The first Continuation (Redaction of MSS. E M Q U, edited by William Roach and Robert H. Ivy, Jr. Philadelphia, University of Pennsylvania, 1950. XIII—615 p.

Dauzat, Albert, *Phonétique et grammaire historiques de la langue française.* Paris, Libr. Larousse, 1950. 305 pages.

—»— *Précis d'histoire de la langue et du vocabulaire français.* Paris, Librairie Larousse, 1949. 251 pages.

Estudis Romànics, publicats a cura de R. Aramón i Serra, Volum I. Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1947—1948. VIII+355 pages.

Fahlin, Carin, *Mérimée et Musset.* Reprinted from Studia Neophilologica, XXI, 1949, pp. 141—177.

Fontserè, Eduard, *Assaig d'un vocabulari metereològic català.* Institut d'estudis Catalans, XIV. 81 p.

Frank, István, *Pons de la Guardia, troubadour catalan du XII^e siècle.* (Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, 1949, p. 229—327).

Funke, Otto, *Englische Sprachkunde: ein Überblick ab 1935* (Wissenschaftliche Forschungsberichte. Geisteswissenschaftliche Reihe, hrsg. von Karl Hönn, Bd. 10). Bern, A. Francke AG., 1950. 163 S. Sfr. 11.50.

Gabrielson, Arvid, *Engelsk grammatik för universitet och högskolor*, utarbetad på grundval av Daniel Elfstrand, *Engelsk grammatik.* 2. upplagan. Stockholm, Svenska Bokförlaget, Bonniers, 1950. VI—378 S. Sv. kronor 10.90.

Gaiffier, Baudouin de, *Intactam sponsam relinquens. A propos de la Vie de S. Alexis.* (Analecta Bollandiana. Extrait du tome LXV, p. 157—194.) Bruxelles, 1947.

Gebhard, Melitta, *Schiller.* Bern, A. Francke AG. Verlag, 1950. 455 S. Preis: Sfr. 15.80.

Gennrich, Friedrich, *Der Gesangwettstreit im 'Parfait du Paon'.* Sonderabdruck aus Romanische Forschungen, B. 58/59, H. 3, S. 208—232 (Frankfurt am Main, Verlag V. Klostermann, 1947).

Gennrich, Friedrich, *Liedkontrafaktur in mhd. und ahd. Zeit.* Sonderdruck aus Zeitschrift für deutsches Altertum, B. 82, H. 1 u. 2, S. 105—141 (Berlin-Frankfurt am Main, Weidmannsche Verl., 1948).

—»— *Melodien Walters von der Vogelweide.* Sonderabdruck aus Zeitschrift für deutsches Altertum 79, S. 24—48 (Berlin, Weidmannsche Verl., 1942).

—»— *Zu den Melodien Wizlavs von Rügen.* Sonderabdruck aus der Zeitschr. f. deutsch. Alt. 80, S. 86—102 (Berlin, 1943).

—»— *Perotins 'Beata Viscera' und die 'Modaltheorie'.* Aus Musikforschung, B. 1, S. 225—242 (Kassel 1948).

—»— Zwei altfranzösische Lais. Sonderabdruck aus den Studi Medievali, B. 15, S. 1—68 (Torino, G. Chiantore, 1942).

Giessener Beiträge zur deutschen Philologie, 90: Frölich, Karl, *Die Goslarer Strassennamen.* Giessen, Wilhelm Schmitz, 1950. 159 S. 91: Mitzka, W., *Der Ahorn.* Untersuchungen zum deutschen Wortatlas. 80 S. u. Karten. — 92: Ruppenthal, Gisela, *Der zweite Grasschnitt in deutscher Synonymik.* 99 S. u. Karten. Giessen, Wilhelm Schmitz Verlag. 1950.

Gorosch, Max, *El Fuero de Teruel*, publicado por —. (Leges Hispanicae Medii Evi, edendas curavit Gunnar Tilander, I, Stockholm 1950.) Uppsala, Almqvist & Wiksell. 667 p.

Grellmann, Hans, *Goethes Wirkung in Finnland von Porthan bis Lönnrots Tod* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LXI, 3.) Helsinki, 1948. 184 S.

Gotthilf Hafner, *Hermann Hesse, Werk und Leben.* Umrisse eines Dichterbildes. Reinbek bei Hamburg, Parus-Verlag, o. J. 87 S. Preis: RM 4.50.

Hagström, Sten, *Kölner Beinamen des 12. und 13. Jahrhunderts*, I. Dissertation. (Nomina Germanica. Arkiv för germansk Namnforskning utgivet av Jöran Sahlgren, 8.) Uppsala, Appelbergs Boktryckeri AB, 1949. XXX—482 S.

Heinertz, N. Otto, *Far fiasco.* (Moderna Språk, XLIII, 1949, S. 2—14).

Henry, A., *Anthroponymes nivellois du XIII^e siècle.* (Les dialectes belgo-romans, VI, 1947, p. 145—58.)

—»— *Oïl 'eskète', wallon 'hète, chète', picard 'e(s)kète'.* (Bulletin de la Commission Royale de Toponymie et Dialectologie, XXII, 1948, p. 307—19.

Higounet, Charles, *Le Comté de Comminges de ses origines à son annexion à la Couronne.* (Bibliothèque Méridionale, 2^e série, XXXII, 1—2. Toulouse, Privat, 1949.

Hirn, Marta, *Finland framställt i teckningar.* Särtryck ur Svenska Litteratursällskapets Historiska och litteraturhistoriska studier, 26. Helsingfors, 1950. 86 S.

Illinois Studies in Language and Literature, Vol. XXXIV, 1—2: Herrick, Marvin T., *Comic Theory in the Sixteenth Century.* — 3: Holadaday, Allan: *Thomas Heywood's 'The Rape of Lucrece'.* — 4: Smiley, Joseph R., *Diderot's Relations with Grimm.* — Urbana, Ill., 1950.

Oskar Kjellén, *Le patois de la région de Nozeroy (Jura).* Paris, Droz, 1945. 253 pages et XXIV pages de cartes et figures.

Kunze, Erich, *Die deutschen Übersetzungen finnischer Schönliteratur. Bibliographie mit einer Einführung.* (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 63, 3.) Helsinki, 1950. 189 S. Preis FM 400.

MITTEILUNGEN

Der assist. Professor der klassischen Philologie Dr. Veikko Väänänen wurde am 30. 11. 1951 zum ord. Professor der romanischen Philologie an der Universität Helsinki ernannt.

Einer Einladung Folge leistend hielt Professor Dr. Emil Öhmann von der Universität Helsinki im November 1950 Vorträge an den Universitäten Göttingen und Köln.

A b h a n d l u n g e n. — Die folgenden Abhandlungen wurden an der Universität Helsinki zur Erlangung der Doktorwürde öffentlich verteidigt:

Am 21. April 1951, Mag.phil. Auvo Kurvinen, Sir Gawain and the Carl of Carlisle in Two Versions (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 71, 2). 229 S. Als Opponent von Amts wegen fungierte Dozent Dr. Tauno F. Mustanoja.

Am 5. Mai, Mag.phil. Reino Hakamies, Étude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 71, 1). 148 S. Opponent Prof. Dr. Edwin Linkomies.

Am 29. Mai 1951, Mag.phil. Erik Erämetsä, A Study of the Word 'Sentimental' and Other Linguistic Characteristics of the Eighteenth-century Sentimentalism in England (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 74, 1). 168 S. Opponent Prof. Dr. O. R. Reuter.

Am 19. September, 1951, Mag.phil. Gunvor Krogerus, Historie van der vorstorynge der stat Troye (Societas Scien-

tiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, XVII, 2). 231 S. Opponent Prof. Dr. Pekka Katara.

An der Universität Turku am 13. Oktober 1951, Mag.phil. Esko V. Pennanen, Chapters on the Language in Ben Jonson's Dramatic Works (Annales Universitatis Turkuensis, B XXXIX). XVI + 334 S. Als Opponent von Amts wegen fungierte Prof. Dr. Y. M. Biese.

Einheimische Veröffentlichungen. — Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XVI: Gace Brulé, trouvère champenois, édition des chansons et étude historique par Holger Petersen Dyggve. Helsinki, 1951. 485 S. — Veikko Väänänen, 'Il est venu comme ambassadeur', 'Il agit en soldat' et locutions analogues en latin, français, italien et espagnol. Essai de syntaxe historique et comparée (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 73, 1). Helsinki, 1951. 75 S.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen. — Arthur Långfors, Quelques termes obscurs de Chassignet, in Le Français Moderne, XIX, 1951, S. 213—14. — Emil Öhmann, Über einige romanische Wörter im Deutschen, in Beiträge zur Sprachwissenschaft und Volkskunde. Festschrift für Ernst Ochs, 1951, S. 60—62. Ders., Die romanischen Bestandteile im mittelhochdeutschen Wortschatz, in Beiträge zur Geschichte der deutschen Sprache und Literatur, Bd. 73, 1951, S. 273—83. — Tyyne Tuulio, Noticia del hispanismo in Finlandia, in Clavileño, Revista de la Asociación internacional de hispanismo, Marzo-Abril 1951, núm. 8, S. 37—8. — Veikko Väänänen, Linguistics in the Classroom, in The Modern Language Journal, XXXIV, 5, May, 1950.

Ausländische Besprechungen einheimischer Publikationen. — Pentti Aalto, Untersuchungen über das lateinische Gerundium und Gerundivum (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 62, 3), bespr. von François Thomas in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXIX, 1951, S. 164—5; Eero Alanne, Die deutsche Weinbauterminologie in althochdeutscher und mittelhochdeutscher Zeit (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 65, 1), bespr. von J. Jud in Vox Romanica, XI, 1950, S. 243—5, von C. T. Carr in Modern Language Review, XLVI, 1951, S. 306—7, und von Fr. Maurer in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXXVIII, 1951, S. 125; Erik v. Kraemer, Le maladies désignées par le nom d'un saint (Societas Scien-

tiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, XV, 2), bespr. von Mario Roques in Romania, LXXII, 1951, S. 282; Tauno F. Mustanoja, The Good Wife Taught her Daughter (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LXI, 2), bespr. von R. Derolez in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXIX, 1951, S. 194—5, und von A. A. Prins in Neophilologus, XXXV, 1951, S. 182; Tauno Nurmela, L'épître de saint Jérôme sur la chasteté (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B LX, 2), bespr. von H. Lausberg in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXXVIII, 1951, S. 171; Edit Perjus, Das Marienleben Walthers von Rheinau, 2. verm. Aufl. (Acta Academiae Aboensis, Humaniora, XVII, 1), bespr. von Hans-Friedrich Rosenfeld in Deutsche Literaturzeitung, LXXI, 1950, Sp. 175—8; Arvid Rosenqvist, Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache in der zweiten Hälfte des XIV. Jahrhunderts (Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XIV), bespr. von Friedrich Ranke in Zeitschrift für romanische Philologie, LXVI, 1950, S. 218—20; Veikko Väänänen, Du segretain moine (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 62, 2), bespr. von John Orr in The Modern Language Review, XLVI, 1951, S. 139; Erkki Valli, Zur Verfasserfrage der Königsberger Apostelgeschichte, bespr. von Fr. Maurer in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXXVIII, S. 137; Eva Vilamo-Pentti, De sainte Leocade au tans que sainz Hyldefons estoit arcevesques de Tholete, par Gautier de Coinci (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B, 67, 2), bespr. von H. J. J. Janssen in Neophilologus, XXXV, 1951, S. 181—2, und von John Orr in The Modern Language Review, LXVI, 1951, S. 101—2.

FIFTH CENTENARY OF THE UNIVERSITY OF GLASGOW

During the celebrations of the fifth centenary of the University of Glasgow, held in June, 1951, an honorary degree of Doctor of Law was conferred, among others, on the following persons whose fields come within or near the interests of this journal: Professors Aleksandar Belic (Belgrade), Ernst Robert Curtius (Bonn), Eilert Ekwall (Lund), William J. Entwistle (Oxford), François L. Ganshof (Ghent), Étienne Gilson (Paris), Arthur Långfors (Helsinki), José Ortega y Gasset (Madrid), Percy Simpson (Oxford), Alf Sommerfelt (Oslo).

MÉDAILLE OFFERTE A M. ARTHUR LÅNGFORS

Les membres de la Société Néophilologique, les amis et élèves de M. Arthur Långfors, professeur honoraire de philologie romane à l'Université de Helsinki, lui ont offert, à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire le 12 janvier 1951, une médaille frappée à son effigie et exécutée par M^me^ Essi Renvall.

Le vers inscrit en exergue

Ky bien pense bien poet dire

est l'incipit du *Chasteau d'Amour* de Robert Grosseteste, évêque de Lincoln.

PR. LA

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HELSINKI (FINNLAND)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE

INHALT DIESES AM 22. FEBRUAR HERAUSGEGEBENEN HEFTES

Gösta Langenfelt, *Hurly-burly, Hallaloo, Hullabaloo* (S. 1); **William A. Armstrong.** Modern Developments in the British Theatre (S. 19); **Reino Hakamies,** Deux essais d'étymologie: **pimpinella* et **būrula* (S. 34); **Jalo Kalima,** Ein Nachtrag zu der Etymologie von slav. *běda* 'Not' (S. 38). — Besprechungen: Jehan Renart, Le Lai de l'Ombre, edited by John Orr, bespr. von **Arthur Långfors** (S. 39); Gerhard Rohlfs, Italienische Strassennamen, bespr. von **Roberto Wis** (S. 40); Fernand Mossé, Esquisse d'une histoire de la langue anglaise, bespr. von **T. F. Mustanoja** (S. 45); Walde-Hofmann, Lateinisches etymologisches Wörterbuch, 13. u. 14. Lieferung, bespr. von **F. Holthausen** (S. 46). — Mitteilungen (S. 48).

Nr. 1-2 **LI-1950**

Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsinki. Redaktion (seit 1939): A. Långfors, Prof.d.roman. Philologie. P. Katara, ao. Prof. d. deutschen Philologie. Schriftführer der Redaktion: Dr. phil. Tauno F. Mustanoja, Uudenmaankatu 29 B, Helsinki.

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis für Finnland Fmk. 150, für das Ausland $ 1.50. Für die Mitglieder unentgeltlich. Frühere Jahrgänge Fmk. 125 (Finnland) und $ 1 (Ausland).

Beiträge, Bücher und Zeitschriften an Prof. A. Långfors (Rahapajankatu 3 B, Helsinki), Abonnementsbeträge und Bestellungen an die Akademische Buchhandlung (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag.phil. Åke Furuhjelm (Johanneksentie 4, Helsinki) erbeten.

Neuphilologische Mitteilungen (Bulletin de la Société Néophilologique), publiées par la Société Néophilologique de Helsinki, paraissent en huit numéros par an. Rédaction (depuis 1939): A. Långfors, professeur de philologie romane, P. Katara, professeur extraordinaire de philologie germanique. Secrétaire de la rédaction: Tauno F. Mustanoja, 29 B Uudenmaankatu, Helsinki.

Le prix de l'abonnement est fixé à 150 marcs pour la Finlande et à $ 1.50 pour l'étranger. Les membres de la Société reçoivent le Bulletin gratuitement. Le prix des années antérieures est de 125 marcs pour la Finlande et $ 1 pour l'étranger.

Envoyer les manuscrits, livres et revues à M. A. Långfors (3 B Rahapajankatu, Helsinki), les abonnements à la Librairie Académique (2 Keskuskatu, Helsinki) et les cotisations à M. Åke Furuhjelm, secrétaire de la Société (4 Johanneksentie, Helsinki).

Neuphilologische Mitteilungen (Bulletin de la Société Néophilologique) is published by the Modern Language Association of Helsinki. Editors (since 1939): A. Långfors, Professor of Romance Philology, P. Katara, Associate Professor of Germanic Philology. Editorial Secretary: Tauno F. Mustanoja, Ph. D., 29 B Uudenmaankatu, Helsinki.

Eight numbers are published every year. The subscription price is 150 Fmks. in Finland and $ 1.50 in other countries per year. Members receive the Bulletin free of charge. Back volumes 125 Fmks. and $ 1 respectively.

Contributions and publications for review should be sent to Professor A. Långfors (3 B Rahapajankatu, Helsinki), subscriptions to Messrs. Academic Bookshop (2 Keskuskatu, Helsinki), and membership fees to the Hon. Secretary of the Association, Åke Furuhjelm, Mag.Phil. (4 Johanneksentie, Helsinki).

Inhalt der letzten Jahrgänge

XLVI (1945). — 208 S. $ 1. — E. Öhmann, Zum sprachlichen Einfluss Italiens auf Deutschland; Gustav Schmidt in memoriam; Zur Klärung der Frage nach den sog. hyperkorrekten Sprachformen; H. Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII[e] et XIII[e] siècles, XXII—XXIV; V. Kiparsky, Das Siebengestirn als »Sieb»; Nochmals russ. **рычаг**, 'Hebel'; K. Michaëlsson, Impressions de France; A. Långfors, Étienne de Fougères et Gautier de Coinci; J. Malkiel, Probleme des spanischen Adjektivabstraktums, I.

XLVII (1946). — 192 S. $ 1. — Veikko Väänänen, Observations sur l'accent tonique dans les langues romanes; Ancien français *argüer* 'presser, harceler'; *Des fames, des dez et de la taverne*, poème satirique du XIII[e] siècle mêlant français et latin; J. Malkiel, Probleme des spanischen Adjektivabstraktums, II; Leo Spitzer, Zum Aufbau von Petrarcas Trionfi; Helen Goldthwait-Väänänen, Suggestions Concerning Translation into English; Martti Räsänen, Russ. **тюрьмà**, **тюрмà**. 'Gefängnis'; Emil Öhmann, Anklänge an Ulrichs von Zazighoven Lanzelet in Nibelungenlied, Nibelungenklage und Wigalois; Die Diminutiva im Mittelhochdeutschen; Wortgeographische Beobachtungen über deutsches Lehngut im Schwedischen; V. Kiparsky, Nochmals das Siebengestirn als "Sieb"; István Frank, La chanson de croisade du troubadour Gavaudan.

XLVIII (1947). — 192 S. $ 1. — Alan S. C. Ross, Uno Lindelöf; V. Väänänen, Le »fabliau» de Cocagne; E. Öhmann, Der Sprachatlas der deutschen Schweiz; Über unregelmässige Lautentwicklung; E. O. Kuujo, Ein mittelniederdeutscher Rechtsausdruck; Jalo Kalima, Über die Benennung des Paradieses im Slawischen; Ernst Lewy, Ein Gedicht Gottfried Kellers; J. B. C. Grundy, Ce qu'un Anglais trouve en France; Roberto Weiss, Francesco Negri, voyageur italien du XVII[e] siècle en Laponie et au Cap Nord; Martta Jaatinen, Professor Dr. Agathe Lasch zum Gedächtnis; Leo Spitzer, Neidgetroffen; W. O. Renkonen, L'esp. *emperrarse* et quelques expressions analogues.

IL (1948). — 200 S. $ 1. — Pekka Katara, Versifizierte Glossen im Vokabular des Stadtarchivs zu Reval; Heinrich Schlücking †; Kurt Lewent, Studies in Old Provençal; Arthur Långfors, A propos de Rutebeuf: Les cerfs de la forêt de Bierre ou de Fontainebleau; »La Katone», non »Lakatoué», dans le roman de Floriant et Florete; Notice et extraits du manuscrit Additional 44949 du Musée Britannique; Jalo Kalima, Zu der Etymologie der russischen Wörter *jarus* und *jabeda*; L. L. Hammerich, Neues aus indoeuropäischer Sprachgeschichte; Ilmari Lahti, Remarques sur quelques noms de lieux d'origine basque dans les Pyrénées centrales (Maladetta-Andorre); Tauno F. Mustanoja, *The Index of Middle English Verse:* Corrections. Additions, Suggestions; *Myne Awen Dere Sone;* Ernst Ochs, Umlaut von *a* > altdeutsch *ei*? Reino Hakamies, *Homo* dans la langue de Caton; V. Kiparsky, Le VI[e] Congrès International de Linguistes.

L (1949). — 272 S. $ 1. — John W. Draper, Patterns of Tempo in Richard III Pentti Aalto, Wo der Pfeffer wächst; Ein jüdisch-deutsches Wort im Finnischen? Aimo Sakari, Azalais de Porcairagues, le *Joglar* de Raimbaut d'Orange; L. L. Hammerich, Altfranzösisch *joste*; A. Långfors, Un cinquantenaire; G. J. Ramstedt, Finnish *Turku*. Swedish *Torg*, Danish and Norwegian *Torv*, a Word from Central Asia; Jerzy Zebrowski, The Need for a Return to Grammar; Roberto Wis, Trois rencontres de Carducci avec la Finlande; A. Jeanroy, Notes d'anthroponymie française; Noël Dupire, Mots picards ou wallons difficiles et rares; Holger Petersen Dyggve, Personnages historiques figurant dans la poésie lyrique française des XII[e] et XIII[e] siècles, XXV; V. Kiparsky, Mittelfranz. *Lecto* (für **Letto*) 'Litauen'; Ist russ. (alt u. dial.) **скал(в)а** 'Waagschale' ein nordisches oder ein mittelniederdeutsches Lehnwort? Alan S. C. Ross, English in Nicole Bozon's *Contes Moralisés*; F. Holthausen, Zu den me. Ratschlägen des Vaters; Ernst Ochs. Ahd. *gi-semōn*; Jalo Kalima, Zu der slavischen »Anlautsdehnung».

Ausserdem erschienen im Verlage des Vereins die *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki*, Bde I—XV, 8:o, und zwar in zwangloser Folge seit 1893.

Folgende Personen haben es gütigst übernommen, die Anmeldung neuer Mitglieder sowie die Einsendung der Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer zu vermitteln:

Hanko (Hangö): Studienrätin Lahja Selänne.
Jyväskylä: Dr.phil. Vilho Puttonen.
Kemi: Studienrätin Veera Vesterinen.
Kokkola (Gamla-Karleby): Studienrätin Gerda Lindgren.
Kuopio: Studienrat Uuno Hiltunen.
Lahti: Rektor A. A. Tähtinen.
Mariehamn (Maarianhamina): Rektor Bruno W. Forss.
Mikkeli: Studienrat Tauno Markkanen.
Porvoo (Borgå): Frau Tyyni Lindroos.
Rauma: Mag.phil. Siviä Harjama.
Tampere: Studienrätin Aino Piironen.
Turku (Åbo): Studienrätin Götha Weintraub.

DEMANDÉS PAR
DES BIBLIOTHÈQUES ÉTRANGÈRES

Neuphilologische Mitteilungen, tomes I, III, VI, VII, VIII, XV, XXV ou collection complète.
Studier i Nordisk Filologi, tomes séparés ou collection complète.
Prière d'adresser les offres à

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA
(Librairie Académique)
Helsinki

Helsinki 1950 Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy.